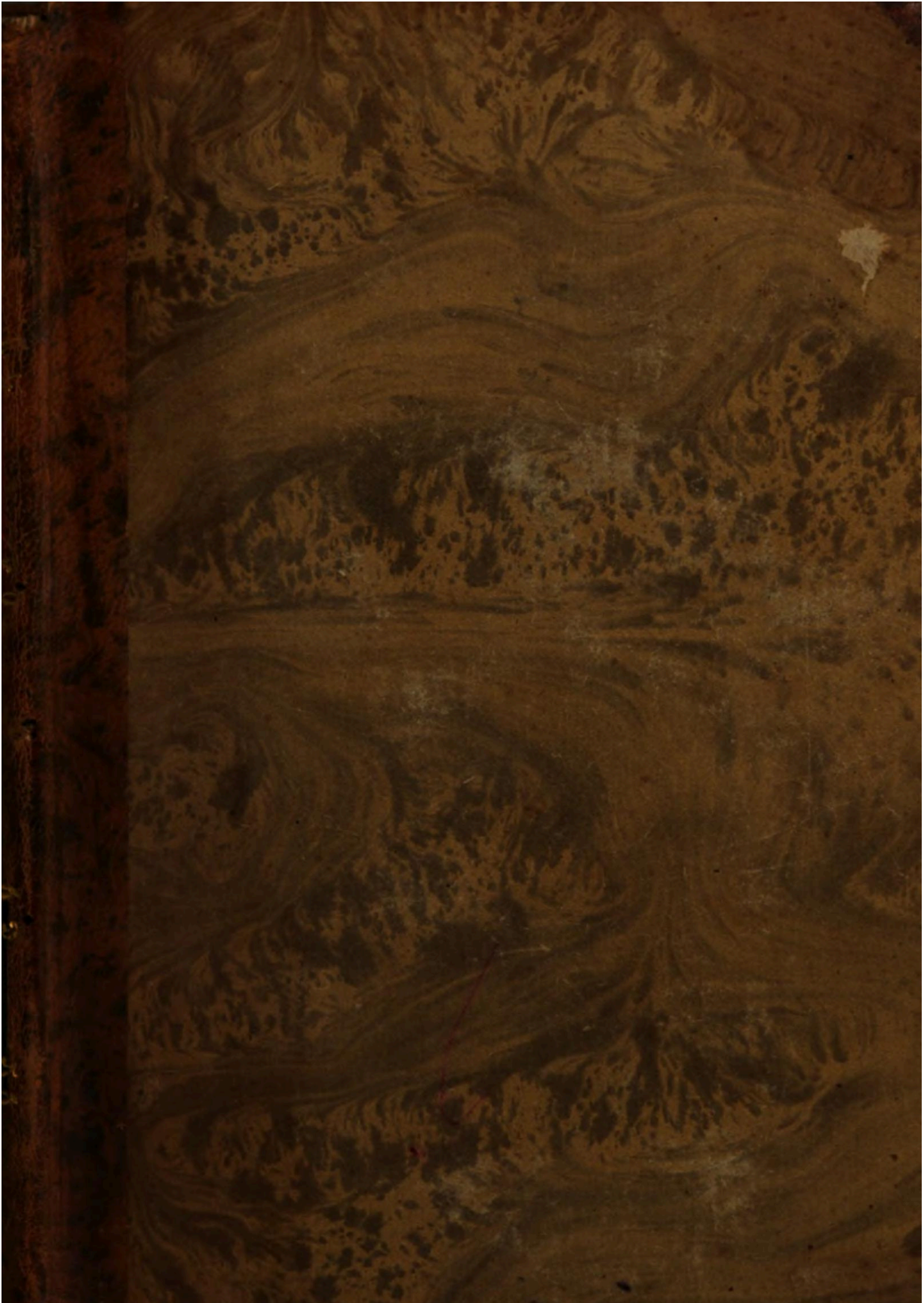


This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)



O T I V M S I N E L I T E R I S M O R S a. E S T

C. 1

1445.2



Ex Libris Joannis Nencini
1874

COMPLETTES D E M: HELVÉTIUS: TOME PREMIER. *7 ■'
rq1 ■ 1 fr. Digitized by Googli

OEUVRES

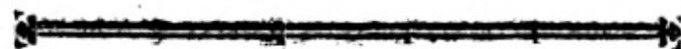
COMPLETTES

D E

M. HELVÉTIUS.



TOME PREMIER.



Digitized by

RECEIVED

COMMERCIAL

19

RECEIVED

RECEIVED

REVUE

COMPTES

ET

REVENUS

ANNUAL

The text on this page is estimated to be only 26.98% accurate

D E V ESPRIT, Par M. Helvetiüs. ; Unie animi conflit natura
videndum , Quâ fiant ratione & quâ vi quelque gerantur In unis . Luc R et.
D« rerum natura. Lit. I, TOME PREMIER. ^ LONDRES. 1)'''-1' ■ 1 1 ■■—
■■■ -■K4» M. DGC. LXXVL Digitized by Google

D E
L'ESPRIT,

PAR M. HELVETIUS.

*..... Unde animi constet natura videndum;
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.*

LUCRET. De rerum natura. *Lib. I.*

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVI.

Digitized by Googl

PRÉFACE. T j 'Objet que je me propofê d'examiner dans cet ouvrage eft intéreflant , il eft même neuf. L'on n'a jufqu'à préfent confidéré l'efprit que fous quelques-unes de fès faces. Les grands écrivains n'ont jetté qu'un coup-d'œil rapide fur cette matière j & c'eft ce qui m'enhardit à la traiter. La connoiffance de felprit , lorfqu'on prend ce mot dans toute fon étendue, eft fi étroitement liée à la connoiffance du cœur & des paffions de l'homme , qu'il étoit impoffible d'écrire fur ce fujet , fans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations , & qui ne peut avoir , dans tous les gouvernements , que le bien public pour objet. Tome I. ' a Digitized by Google



P R É F A C E.

L'OBJET que je me propose d'examiner dans cet ouvrage est intéressant , il est même neuf. L'on n'a jusqu'à présent considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands écrivains n'ont jetté qu'un coup-d'œil rapide sur cette matiere ; & c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit , lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue , est si étroitement liée à la connoissance du cœur & des passions de l'homme , qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet , sans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations , & qui ne peut avoir , dans tous les gouvernements , que le bien public pour objet.

» ij PREFACE. Les principes que j'établis sur cette matière , sont , je pense , conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres sciences , & faire une morale comme une physique expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée que par la persuasion où je suis que toute morale dont les principes sont utiles au public , est nécessairement conforme à la morale de la religion , qui n'est que la perfection de la morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé , & si , contre mon attente , quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général , ce feroit une erreur de mon esprit , & non pas de mon cœur; & je déclare d'avancé que je les défavoue. Je ne demande qu'une grâce à mon lecteur , c'est de m'entendre avant de me condamner , c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes

Digitized by Google

V F R E F A C E . , iŷ idées, d'être mon juge, & non ma partie.
Cette demande n'eſt: pas l'effet d'une fbtte confiance ; j'ai trop fouvent
trouvé mau* v ' vais le foir , ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une
haute opinion de me? lumières. •v * * . Peut-être ai-je traité un fujet au
defius de mes forces ; mais quel homme fe connoît allez lui-même pour
n'en pas trop préfumer ? Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir
pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne
l'obtiens pas, je ferai plus affligé que furpris : il ne fuffit point , en ce genre
, de defirer , pour obtenir. •) % c * * Dans tout ce que j'ai dit , je n'ai
cherché que le vrai , non pas uniquement pour l'honneur de le dire , mais
parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en fuis écarté, je trouverai
dans mes erreurs mêmes des motifs de confolation. -Si les hommes ,
comme le dit M# de Fontenelle , ne peuvent , en quelque a 2 Digitized by
Google

iv PREFACE. genre que ce soit , arriver à quelque chose de
raisonnable , qu'après avoir , en ce même genre épuisé toutes les sottises
imaginables ; mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens :
j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. Que de sottises , ajoute M. de
Fontenelle j ne dirions -nous pas maintenant si les anciens ne les avoient
pas déjà dites avant nous y £5? ne nous les avoient y pour dire ,
enlevées ? r. ■ : 2 . . , Je le répète donc : je ne garantis de mon ouvrage que
la pureté & la droiture des intentions. Cependant , quelque sûr qu'on soit
de ses intentions , les cris de l'envie sont si favorablement écoutés , & ses
fréquentes déclamations sont si propres à séduire des âmes plus honnêtes
qu'éclairées , qu'on n'écrit , pour ainsi dire , qu'en tremblant. Le
découragement dans lequel des imputations , souvent calomnieuses , ont
jeté -les hommes de génie étonne déjà pré} Digitized by Google

iv P R E F A C E.

genre que ce soit , arriver à quelque chose de raisonnable , qu'après avoir , en ce même genre , épuisé toutes les sottises imaginables ; mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. Que de sottises , ajoute M. de Fontenelle , ne dirions-nous pas maintenant , si les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous , & ne nous les avoient , pour ainsi dire , enlevées ?

Je le répète donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant , quelque assuré qu'on soit de ses intentions , les cris de l'envie sont si favorablement écoutés , & ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des âmes plus honnêtes qu'éclairées , qu'on n'écrit , pour ainsi dire , qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations , souvent calomnieuses , ont jetté les hommes de génie , semble déjà pré-

T R E F A C E: v lager le retour des fiecles d'ignorance. Ce n'est , en tout genre, que dans la médiocrité de ses talents qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; & cette protection , je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi. D'ailleurs , je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de bleffer aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage , où je ne confidere aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général , doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces discours, on s'appercevra que j'aime les hommes , que je desire leur bonheur , sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier. Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeler, en les

Digitized by Google

P R E F A C E. v

sager le retour des siècles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talents qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; & cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces discours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeler, en les

vj PREFACE. condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités ; & que la crainte d'avancer une erreur ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire , & lui donner quelquefois le nom odieux de licence ; en vain répètent - ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne feroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance ? Toute nation sans lumières, lorsqu'elle cesse d'être sauvage & féroce , est une nation avilie , & tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la science militaire des Romains , qui triompha des Gaules. Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel instant ; cet instant passé , cette même vérité redevient utile à tous les siècles & à toutes les nations. \ Digitized by Google

condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités ; & que la crainte d'avancer une erreur ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire , & lui donner quelquefois le nom odieux de licence ; en vain répètent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance ? Toute nation sans lumieres, lorsqu'elle cesse d'être sauvage & féroce, est une nation avilie, & tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la science militaire des Romains, qui triompha des Gaules.

Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel instant ; cet instant passé, cette même vérité redevient utile à tous les siècles & à toutes les nations.

PREFACE. vij Tel est enfin le sort des choses humaines : il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans de certains moments ; mais ce n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit , par ce motif, en priver l'humanité ! Au moment même qu'on interdiroit la connoissance de certaines vérités, il ne feroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiflants, & souvent même mal-intentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité , la banniroient entièrement de l'univers. Aulcun le public éclairé, qui sent en connoît tout le prix, la demande sans celle : il ne craint point de s'exposer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes , celle qu'il estime le plus, est cette élévation d'ame qui se refuse au mensonge. 11 fait combien il est utile de tout penser & de tout dire ; & que les erreurs mêmes cessent d'être dangereuses , lorsqu'il est Digitized by Google

P R E F A C E. vij

Tel est enfin le fort des choses humaines : il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans de certains moments ; mais ce n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit , par ce motif , en priver l'humanité !

Au moment même qu'on interdiroit la connoissance de certaines vérités, il ne feroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puissants, & souvent même mal-intentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Aussi le public éclairé, qui seul en connoît tout le prix, la demande sans cesse : il ne craint point de s'exposer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il estime le plus, est cette élévation d'ame qui se refuse au mensonge. Il fait combien il est utile de tout penser & de tout dire ; & que les erreurs mêmes cessent d'être dangereuses , lorsqu'il est

viiij PREFACE. permis de les contredire. Alors elles font bientôt reconnues pour erreurs ; elles se dépotent bientôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli, & les vérités seules fuient sur la vaste étendue des siècles. DE VESPJRJT. Digitized by Google

•^, i_, • DIS CO U RS /. •■...J'...r !•> DE L'ESPRIT EN LUI-
MÊME. CHAPITRE PREMIER. O N disputé tous les jours sur ce qu'on
doit appeller Efprit : ehatun dit son mot : personne n'attache les mêmes
idées à ce mot ; & tout le monde parle sans s'entendre. Pour pouvoir donner
une idée juste & précise de ce mot Efprit , & des différentes acceptions dans
lesquelles on le prend , il faut d'abord considérer l'Efprit en lui-même; ■*
Ou l'on regarde l'Efprit comme l'effet de la faculté de penser (& l'Efprit
n'est en ce sens que l'assemblage des pensées d'un homme) ; ou on le
considère comme la faculté même de penser. • Pour savoir ce que c'est que
l'Efprit , pris dans Tome /. A Digitized by Google



DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

ON dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit* : chacun dit son mot : personne n'attache les mêmes idées à ce mot ; & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit*, & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'*Esprit* en lui-même.

Où l'on regarde l'*Esprit* comme l'effet de la faculté de penser (& l'*Esprit* n'est en ce sens que l'assemblage des pensées d'un homme) ; ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'*Esprit*, pris dans

a Del' Estrit. tétce dermere signification, il faut connoître quelles font les causes productrices de nos idées. Nous avons en nous deux facultés , ou , si j'ose * - ' \ le dire, deux puissances passives dont l'existence est généralement & distinctement reconnue. L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs ; on la nomme sensibilité physique. L'autre est la Faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous ; on l'appelle mémoire : & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée mais affaiblie. Ces facultés que je regarde comme les causes productrices de nos pensées , & qui nous sont communes avec les animaux , ne nous occasionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées , si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure. ' Si la nature , au lieu de mains & de doigts flexibles , eût terminé nos poignets par un pied de cheval , qui doute que les hommes sans art, sans habitations , sans défense contre les animaux , tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture , & d'éviter les bêtes féroces , ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupes fugitives (a) >

(a) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes: on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penser : & peut-être > Digitized by Google

cette dernière signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si j'ose le dire, deux puissances passives dont l'existence est généralement & distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs; on la nomme *sensibilité physique*.

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous; on l'appelle *mémoire*: & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée mais affoiblie.

Ces facultés que je regarde comme les causes productrices de nos pensées, & qui nous sont communes avec les animaux, ne nous occasionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes sans art, sans habitations, sans défense contre les animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture, & d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (a)?

(a) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes: on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penser: & peut-être

■ D i s c o u r s /. 3 l- t Or, dans cette supposition , il est évident que la police n'eût dans aucune société été portée au même degré de perfection ou maintenant elle est parvenue à » in t i e s i n t e s i i a u t & i t s) * r a : r e n ' a - t - o n pas allez scrupuleusement cherché dans la différence du physique de l'homme & de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'aine des animaux. i. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par des ongles , comme dans le chien & le loup , ou par des griffes , comme dans le lion & le chat. Or cette différence d'organisation entre nos mains & les pattes des animaux , les prive non-seulement, comme le dit M. de Buffon , presque en entier du sens, du tact, mais encore de l'adresse nécessaire pour manier aucun outil , & pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains. a. La vie des animaux est général, plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'observations , ni par conséquent d'avoir autant d'idées que l'homme. 3. Les animaux , mieux armés , mieux vêtus que nous par la nature , ont moins de besoins & doivent par conséquent avoir moins d'inventions : si les animaux voraces ont en général plus d'esprit que les autres animaux , c'est que la faim , toujours inventive , a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie. 4. Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme , qui , par le secours des armes qu'il s'est forgées , s'est rendu redoutable au plus fort d'entre eux. L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié sur la terre : il naît , il vit dans tous les climats , lorsqu'une partie des autres animaux , tels que les lions , les éléphants & les rhinocéros , ne se trouvent qu'à une certaine latitude. Or plus l'espèce d'un animal, susceptible d'observation ;

4 D E t E S P R I T x hue. Il n'est aucune nation qui, en fait d'esprit ne fût restée fort inférieure à certaines nations est multipliée , plus cette espèce d'animal a d'idée St d'esprit. Mais, dira-t-on, pourquoi les finges, dont les pattes sont à peu près aussi adroites que nos mains , ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ; C'est qu'ils lui reflètent inférieurs à beaucoup d'égards; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre; c'est que parmi les différentes espèces de finges, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme; c'est que les finges sont frugivores , qu'ils ont moins de besoins , & par conséquent moins d'invention que les hommes ; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte , qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes & les animaux tels que les tigres, les lions , &c. c'est qu'enfin la disposition organique de leurs corps les tenant comme les enfants dans un mouvement perpétuel , même après que leurs besoins sont satisfaits , les finges ne sont pas susceptibles de l'ennui qu'on doit regarder ainsi que je le prouverai dans le troisième discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain. C'est en combinant toutes ces différences dans le physique de l'homme & de la bête , qu'on peut expliquer pourquoi l'infirmité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux , ne sont , pour ainsi dire , dans ces derniers que des facultés stériles. Peut-être m'objectera-t-on que Dieu , sans injustice , ne peut avoir fournis à la douleur & à la mort des créatures innocentes , & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines : je répondrai à cette objection que l'Ecriture & l'Eglise n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs

nue. Il n'est aucune nation qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines nations

est multipliée, plus cette espece d'animal a d'idée & d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont à peu près aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme; C'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre; c'est que parmi les différentes especes de singes, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme; c'est que les singes sont frugivores, qu'ils ont moins de besoins, & par conséquent moins d'invention que les hommes; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes & les animaux tels que les tigres, les lions, &c. c'est qu'enfin la disposition organique de leurs corps les tenant comme les enfants dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'ennui qu'on doit regarder ainsi que je le prouverai dans le troisième discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences dans le physique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines; je répondrai à cette objection que l'Ecriture & l'Eglise n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs

Discours I. ins SC ' ont des ; lui mes fféfoit font jent leur cive ,
 le* eurs pef fin? ider nme ique oi une* nier* , ne :ures rna* e & it de otiC*
 5 fauvages qui n'ont pas deux cents idées (b) , deux cents mots pour
 exprimer leurs idées , & dont la langue par conféquent ne fût réduite
 comme celle des animaux à cinq ou fix fons ou cris (c) , fi l'on retranchoit
 de cette même langue les mots d'arcj, àz fléchés , de filets , &c. qui
 fuppoſent l'ufage de nos mains. D'o'u je conclus que , fans une certaine
 organifation extérieure , la ſenſibilité & la mémoire ne feraient en nous que
 des facilités ſteriles. Maintenant il faut examiner fi , par le fecours de cette
 organifation , ces deux facultés ont réellement produit toutes nos penſées. •
 ide la conduite de Dieu envers les animaux , & fuppoſer ces motifs juſtes.
 Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche , qui ,
 lorſqu'on lui foutenoit que les animaux étoient ſenſibles à la douleur ,
 répondoit » en plaifantant , qu 'apparemment ils avaient mangé du foin
 'défendu. (é) Les idées des nombres , ſi ſimples , ſi faciles à acquérir, & vers
 leſquels le beſoin nous porte ſans celle , font ſi prodigieufement bornées
 dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que juſqu'à
 trois , &c qui n'expriment les nombres qui vont au delà de trois, que par le
 mot de beaucoup. (c) Tels ſont les peuples que Dampierre trouva dans une
 ifle qui ne produiſoit ni arbre ni arbuſte, &c. qui vivant du poiſſon que les
 flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'ifle , n'avoient d'autre
 langue qu'un gloulement ſemblable à celui du coq- d'Inde. / A 3
 Digitized by Google

16 De l'Esprit . Avant d'entrer à ce sujet dans aucun examen» peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés font des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question , autrefois agitée par les philosophes () , & renouvelée de nos jours , n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'Esprit , s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet que , si (d) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénèque , il n'étoit pas trop alluré de la spiritualité de l'ame. » Votre lettre , v'écrit-il , à un de ses amis , est arrivée mal-à-propos : lort » que je l'ai reçue , je me promenois délicieusement dans le » palais de l'espérance ; je m'y attachois de l'immortalité de mon ame ; mon imagination , doucement échauffée par » les discours de quelques grands hommes , ne doutoit » déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils ne la prouvent ; déjà je commençois à me déplaire à moi-même , je méprisais les biens d'une vie malheureuse, si je m'ouvrais avec délices les portes de l'éternité. Votre » lettre arrive : je me réveille : & d'un coup si amer Tant il » me relie le regret de le reconnoître pour un songe. Une preuve , dit M. Dellandès dans son histoire critique de la philosophie , qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité ni à l'immatérialité de l'ame , c'est que du temps de Néron l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde , nouvellement introduite , énermoit le courage des soldats , les rendoit plus timides , étoit la principale consolation des malheureux , & doubloit enfin la mort , en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie. i Digitized by Google

Avant d'entrer à ce sujet dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (d), & renouvelée de nos jours, n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'Esprit, s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet que, si

(d) Quelque stoïcien décidé que fût Sénèque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. » Votre lettre, » écrit-il, à un de ses amis, est arrivée mal-à-propos: lorsqu' » que je l'ai reçue, je me promenois délicieusement dans le » palais de l'espérance; je m'y assurois de l'immortalité de » mon ame; mon imagination, doucement échauffée par » les discours de quelques grands hommes, ne doutoit » déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils » ne la prouvent; déjà je commençois à me déplaire à » moi-même, je méprisois les restes d'une vie malheureuse, » je m'ouvris avec délices les portes de l'éternité. Votre » lettre arrive: je me réveille: & d'un songe si amusant il » me reste le regret de le reconnoître pour un songe.

Une preuve, dit M. Deslandes dans son *histoire critique de la philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que du temps de Néron l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énerroit le courage des soldats, les rendoit plus timides, étoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

fl, es Ile ar S m ie >fi » - • rfle ie ir >it ls à » 't t il V r Discours 1.
 jr l'Egîife n'eût pas fixé notre croyance fur ce point , & qu'on dût , par les
 feules lumières de la raifon, s'élever jufqu'à la connoiffance du principe
 penfanr, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce
 genre n'eft fufceptible de démonftration ; qu'on doit pefer les raifons pour
 & contre , balanceras difficultés, fe déterminer en faveur du plus grand
 nombre de vraifemblances ; & par confequent ne porter que desjugemens
 provilbires. Il enferoitde ce problème comme d'une infinité d'autres qu'on
 ne peut réfoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (e). Je ne m'arrête
 donc pas davan(e) Il feroitîmpoffible de s'en tenir à l'axiome de Defcartes,
 & de n'acquiefcer qu'à l'évidence. Si l'on répété tous les Îeîy jours cet
 axiome dans les écoles, c'eft qu'il n'y eft pas pleinement entendu: c'eft que
 Defcartes n'ayant point mis, fi je peux m'exprimer ainfi , d'enfeigne à
 l'hôtellerie de l'évidence, chacun- fe croit en droit d'y loger fon opinion.
 Quiconque ne fe re^droit réellement qu'à l'évidence, ne feroit guereaffuré
 que de fa propre exiftence- Comment le feroitil, par exemple, de celle des
 corps? Dieu, par fa toutepuiffance , ne peut-il pas faire fur nos fens les
 mêmes impreffions qu'y exciteroit la préfence des objets ? Gr , fi Dieu le
 peut, comment afiurer qu'il ne faffe pas à cet égard ufage de fon pouvoir, &
 que tout l'univers ne foitunpur phénomène ? D'ailleurs , fi dans les rêves
 nous fommes affe&és des mêmes fenfations que nous éprouverions à la
 préfence des objets , comment prouver que notre vie n'eft pas un long rêve
 A 4 Bigitized by Google

8 D E L' E S P R I. T. tageàcettequeftion; je viens à mon fujet, & je dis que la fenfibilité phyfique & la mémoire , ou , pour Non que je prétende nier l'exiftence des corps , mais feulement montrer que nous en fommes moins allurés que de notre propre exiftence. Or, comme la vérité eft un point indivifible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité quelle (fi fius ou moins vraie , il eft évident que , fi nous fommes F lus certains de notre propre exiftence que de celle des corps, exiftence des corps n'eft par conféquent qu'une probabilité : probabilité qui fans doute eft très-grande , & qui dan* la conduite , équivaut à l'évidence , mais qui n'eft cependant qu'une probabilité. Or li prefque toutes nos vérités fe réduifent à des probabilités , quelle reconnoiffance ne de vroiron pas à l'homme de génie qui fe chargeroit de conftruire des tables phyfiques , métaphyfiques , morales & politiques cù feroient marqués avec précifion tous les divers degrés de probabilité, & par conféquent de croyance qu'on doit ailîgner à chaque opinion ? L'exiftence des corps , par exemple, feroit placée dans les tables phyfiques comme le premier degré de certitude ; on y determineroit enfuite ce qu'il y a à parie^quele foleil fe lèvera demain , qu'il fe lèvera .dans dix , dans vingt ans , &c. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroiî pareillement, comme premier degré de certitude, l'exif— tence de Rome ou de Londres, puis celle des héros tels que Céfar ou Guillaume le conquérant ; l'on delcendroît ainfi par l'échelle des probabilités jufqu'aux faits les moins certains , & enfin jufques aux prétendus" miracles de Mahomet, jufqu'à ces prodiges attettés partant d'Arabes, Sf dont la fauffeté cependant eft enc ore très-probable ici -bas , pù les menteurs font fi communs & les prodiges li rares. Alors les hommes, qui le plus fouventnc different da a Digitizod by C, ongle

Discours\I. 9 parler plus exactement , que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet la mémoire ne peut Sentiment que par l'impossibilité où ils font de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leurs opinions , se communiqueroient plus facilement leurs idées , puisqu'ils pourroient , pour s'exprimer ainsi , toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces tables de probabilités. Comme la marche de l'esprit est toujours lente , & les découvertes dans les sciences presque toujours éloignées les • unes des autres, on sent que les tables de probabilités. une fois construites, on n'y feroit que des changements légers & successifs qui confisteroient, conséquemment à ces déjournées , à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appelions vérités, & qui ne font que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes , feroit plus facile à soutenir : alors les doutes cesseroient d'être vagues : fournis au calcul & par conséquent appréciables , ils se convertiroient en propositions affirmatives: alors la secte de Carnéade , regardée autrefois comme la philosophie par excellence , puisqu'on lui donnoit le nom d'épicurienne } feroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur. Cette philosophie dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits (5c à adoucir les mœurs. Si cette secte , conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités , elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences , qu'on agît lorsqu'il paroïssoit plus convenable d'agir que d'examiner * \ y J

Digitized by Google

>o De l* E s p r. i t. être qu'un des organes de la sensibilité
 physique: le principe qui sent en nous , doit être nécessairement le principe
 qui se ressouvient, puisque se ressouvenir , comme je vais le prouver, n'est
 proprement que sentir. Lorsque par une suite de mes idées , ou par
 l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille , je me
 rappelle l'image d'un chêne ; alors mes organes intérieurs doivent
 nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils étoient à
 la vue de ce chêne. Or cette situation des organes doit incontestablement
 produire une sensation : il est donc évident que se ressouvenir, c'est sentir.
 Ce principe posé , je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons
 d'apercevoir les ressemblances ouïes différences, les convenances ou les
 qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer, qu'on se
 décidât par conséquent plus sûrement, & que dans son âme on lais-
 sât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques.
 Elle vouloit de plus, qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à
 condamner celles d'autrui , par conséquent plus flexible; enfin que
 l'habitude du doute, en nous rendant moins sensibles à la contradiction ,
 étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit
 point ici de» vérités révélées qui font des vérités d'un autre ordre. ■
 Digitized by Google

être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous , doit être nécessairement le principe qui se ressouvient , puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver , n'est proprement que *sentir*.

Lorsque par une suite de mes idées , ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille , je me rappelle l'image d'un chêne ; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation : il est donc évident que *se ressouvenir* , c'est *sentir*.

Ce principe posé , je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'appercevoir les ressemblances ou les différences , les convenances ou les

Il ic: e*/e>ar >run éue Or :nt fe U lies Jli& Iles loit ,lus :iaiins nds
 de* Discours I. difconvenances qu'ont entr'eux les objets divers , que
 confident toutes les opérations de l'esprit. Or cette capacité n'est que la
 sensibilité physique même : tout se réduit donc à sentir. Pour nous avertir de
 cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets , ces objets
 ont des rapports avec nous & des rapports entr'eux; la connoissance de ces
 rapports forme ce qu'on appelle l'esprit: il est plus ou moins grand, selon
 que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. L'esprit
 humain s'élève jusqu'à la connoissance de ces rapports , mais ce sont des
 bornes qu'il ne franchit jamais. Audi tous les mots qui composent les
 diverses langues, & qu'on peut regarder comme la collection des signes de
 toutes les pensées des hommes, nous rappellent ou des images , tels sont les
 mots , chêne , océan, soleil; ou désignent des idées , c'est-à-dire , les divers
 rapports que les objets ont entr'eux, & qui sont ou (impies* comme les mots
 grandeur , petitesse , ou composés, comme vice, vertu; ou ils expriment
 enfin les rapports divers que les objets ont avec nous * c'est-à-dire , notre
 action sur eux , comme dans ces mots , je brise , je creuse , je foule ; ou
 leur impression sur nous; comme dans ceux-ci, je suis ébloui ,
 épouvanté . Si j'ai efferré ci-dessus la signification de ce mot * Idée , qu'on
 prend dans des acceptions très-diffé

12 De e] E s 'p r j t. rentes , puifqu'on dit également Vidée d'un arbre & l'idée de vertu , c'eft que la fignification indéterminée de cette expreffion , peut, faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occafione toujours l'abus des mots. La concluûon de ce que je viens de dire, c'eft que , fi tous les mots des diverfes langues ne défignent jamais que des objets ouïes rapports de ces objets avec nous & entr'eux , tout l'efprit par conféquent confifte à comparer & nos fènfatîons & nos idées , c'eft-à-dire , à voir les reffemblances & les différences , les convenances & les difconvenances qu'elles ont entr'elles. Or, comme le jugement n'eft que cette appercevancc elle-même, ou du moins que le prononcé de cette appercevance, il s'enfuit que toutes les opérations de l'efprit fe réduifent à juger. . La queftion renfermée dans ces bornes , j'examinerai maintenant fi juger n'eft pas fentir. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me prélente , il eft évident que le jugement porté fur les différentes impreffions que ces objets ont faites fur mes fens, n'eft proprement qu'une fenfation; que je puis dire également, Je juge ou je fens que, de deux objets , l'un que j'appelle toijc fait fur moi une impreffion différente de celui que j'appelle pied ; que la couleur que je nomme rouge , agit fur mes yeux différemment de celle que je Digitized by Googl

Discours T. 13 fhomme/aune;&j'en conclus qu'en pareil cas juger n'est jamais que fentir. Mais , dira-t-on , fuppofons qu'on veuille favoir fila force est préférable à la grandeur du corps , peut-on aflurer qu'alors juger foit fentir? Oui, répondrai-je : car, pour porter un jugement fur ce fujet , ma mémoire doit me tracer fucceffivement les tableaux des fituations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or juger, c'est voir dans ces divers tableaux , que la force me fera fouvent plus utile que la grandeur du corps. Mais , répliquera-t-on , lorfqu'il s'agit de juger fi dans un roi la juftice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne foit alors qu'une fenfation ?) Cette opinion fans doute a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant , pour en prouver la vérité , fuppofons dans un honime la connoiffance de ce qu'on appelle le bien & le mal, que cet homme fâche encore qu'une aâion est plus ou moins mauvaife , félon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de lafociété. Dans cette fuppofition , quel art doit employer le poète ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la juftice , préférable dans un roi à la bonté , conferve à l'Etat plus tle citoyens ? L'orateur préfentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un , il lui peindra Digitized by Google

r[^]. De l' E s p r i t. le roi juste qui condamne & fait exécuter un cri* minel ; dans le fécond , le roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel & lui détache ses i fers; dans le troisieme, il représentera ce même criminel qui, s'armant d'un poignard au fortir de son cachot, court massacrer cinquante citoyens: or quel homme à la vue de ces trois tableaux ne sentira pas que la justice , qui , par la mort d'un seul , prévient la mort de cinquante hommes, est, dans un roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet , si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots , on peut , comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains sons , exciter en nous à peu près les mêmes sensations ' qu'on éprouverait à la présence même des objets : il est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux , juger que dans un roi la justice est préférable à la bonté, c'est sentir & voir que dans le premier tableau on n'immole qu'un citoyen , & que dans le troisieme on en massacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation. Mais , dira-t-on , faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugements portés , par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes , telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre

méQigitized by Google

Discours 1. \< ' * moire, ou la méthode des abftraâions, ou celle , de l'analyfe. > Pour répondre à cette obje&ion, il faut d'abord déterminer la lignification de ce mot -méthode : . une méthode n'eft autre chofe que le moyen dont on fe fert pour parvenir au but qu'on fè propofè. Suppofons qu'un homme ait defTein de placer cer- i tains objets ou certaines idées dans fa mémoire , & que le hafard les y ait rangés de maniéré que le reffouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappelé le fouvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres « idées , & qu'il ait ainfi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans fa mémoire : alors , juger que cet ordre eft le meilleur & lui "donner le nom de méthode , c'eft dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention , qu'on a éprouvé une fenfation moins pénible , en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, fe refTouvenir d'une fenfation pénible , c'eft fentir > il eft donc évident que dans ce cas juger eft fentir. Suppofons encore que , pour prouver la vérité de certaines propofitions de géométrie , & pour les faire plus facilement concevoir à fes difciples , un géomètre fe foit avifé de leur faire confidérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaifTeur : alors, juger que ce'moyen ou cette méthode d'abftraâion eft la plus propre à faciliter à fes élèves l'intelligence de certaines propofitions Digitized by Google

j6 D e l' E s* p rit. de géométrie , c'est dije qü'ils font moins
 d'efforts d'attention, «St qnlils éprouvent une fenfation moins pénible , en
 se fervant de cette méthode que d'une autre. Supposons, pour dernier
 exemple, que, par un examen séparé de chacune des vérités que renferme
 une proportion compliquée , on soit plus facilement parvenu à l'intelligence
 de cette proposition : juger alors que le moyemou la méthode de l'analyse
 est la meilleure, c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts
 d'attention f ôc qu'on a par conséquent éprouvé une fenfation moins pénible
 , lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermées dans
 cette proposition compliquée, que lorsqu'on les a voulu faifir toutes à la
 fois. Il résulte , de ce que j'ai dit, que les jugements portés sur les moyens
 ou les méthodes que le hafard nous présente pour parvenir à un certain but ,
 ne font proprement que des fenfations , & que dans l'homme tout se réduit à
 sentir. Mais, dira-t-on, comment jufqu'à ce jour ar-on fupposé en nous une
 faculté de juger diftinéle de la faculté de sentir? L'on ne doit cette
 fupposition , répondrai-je , qu'à l'impoffibilité ou l'on s'est cru jufqu'à
 préfent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'esprit. .
 Pour lever cette difficulté , je vais dans les , chapitres

de géométrie, c'est dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une sensation moins pénible, en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons, pour dernier exemple, que, par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée, on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition : juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyse est la meilleure, c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a par conséquent éprouvé une sensation moins pénible, lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette proposition compliquée, que lorsqu'on les a voulu saisir toutes à la fois.

Il résulte, de ce que j'ai dit, que les jugements portés sur les moyens ou les méthodes que le hasard nous présente pour parvenir à un certain but, ne sont proprement que des sensations, & que dans l'homme tout se réduit à sentir.

Mais, dira-t-on, comment jusqu'à ce jour a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ? L'on ne doit cette supposition, répondrai-je, qu'à l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'esprit.

Pour lever cette difficulté, je vais dans les
chapitres

Discours î. xy chapitres fuivants montrer que tous nos faux jugements & nos erreurs se rapportent à deux causes qui ne supposent en nous que la faculté de sentir ; ,, qu'il feroit par conséquent inutile & même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puisse expliquer sans elle. J'entre donc en matière, & je dis qu'il n'est point de faux jugement qui ne foit un effet ou de nos passions ou de notre ignorance. CHAPITRE II /Des erreurs occasionnées par nos passions. Elles nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent , & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant-: la victoire , dit-il , m'appelle au bout de la terre ; je combattrai; je vaincrai ; je braverai l'orgueil de mes ennemis , je chargerai leurs mains de fers ; & la terreur de mon nom , comme un rempart impénétrable , défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la victoire est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu ; Tome I. B • Digitized by Google

18 D E L' E s P R I T. t il ne fent point que le bien de Tes fujets
nefertque de prétexte à fa fureur guerriere , 6c que c'eft l'orgueil qui forge
fes armes 6c déploie fes étendarts : toute fon attention eft fixée fur le char
6c la pompe du triomphe. Non moins puiffante que l'orgueil , la crainte
produira les mêmes effets ; on la verra créer des fpe&res , les répandre
autour des tombeaux , 6c dans l'obfcurité des bois les offrir aux regards du
voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de fon ame , 6c n'en
laiffer aucune de libre pour confidérer l'abfurdité des motifs d'une terreur fi
vaine. Non-feulement les pallions ne nous laiffent confidérer que certaines
faces des objets qu'elles nous préfentent , mais elles nous trompent encore ,
en nous montrant fouvent ces mêmes objets ou ils n'exiftent pas. On fait le
conte d'un curé 6c d'une ! dame galante : ils avoient oui dire que la lune
étoit habitée, ils le croyoient , 6c , le'télescope en main, tous deux tâchoient
d'en reconnoître les habitants. Si je ne me trompe , dit d'abord la dame,
j'ap, perçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre ; je n'en doute
point , ce font deux amants heureux. . . . Eh ! fi donc , Madame , reprend le
curé , ces deux ombres que vous voyc^font deux clochers d'une cathédrale.
Ce conte«ft notre histoire ; nous n'appercevons le plus fouvent dans

Digitized by Google

il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerrière , & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendarts : toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil , la crainte produira les mêmes effets ; on la verra créer des spectres , les répandre autour des tombeaux , & dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé , s'emparer de toutes les facultés de son ame , & n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent , mais elles nous trompent encore , en nous montrant souvent ces mêmes objets où ils n'existent pas. On fait le conte d'un curé & d'une dame galante : ils avoient oui dire que la lune étoit habitée , ils le croyoient , & , le télescope en main , tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants.

Si je ne me trompe , dit d'abord la dame , j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre ; je n'en doute point , ce sont deux amants heureux. . . . Eh ! si donc , Madame , reprend le curé , ces deux ombres que vous voyez sont deux clochers d'une cathédrale. Ce conte est notre histoire ; nous n'appercevons le plus souvent dans

Discours 1. 19 chofes que ce que nous defirons y trouver : fur la terre , comme dans la lune , des paillons différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illufion eft un effet néceffaire des pallions , dont la force fe mefure prefque toujours par le degré d'aveuglement ou elles nous plongent. C'eft ce qu'avoit très-bien fenti je ne fais quelle femme, qui , furprife par fon amant entre les bras de fon rival , ofa lui'nier le fait dont il étoit témoin : Quoi ! lui dit-il , vous pouffe ^ à ce point l'impudence. ... Ah, perfide! s'écriat-elle , je le vois , tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis. Ce mot n'eft pas feulement applicable à la portion de l'amour , mais à toutes les portions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorfque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puiffantes, & que les citoyens inquiets fe demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part , quelle facilité à croire les bonnes ! De l'autre , quelle incrédulité fur les mauvaifes ! Combien de fois une trop fotte confiance , en des moines ignorants , n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la poffibilité des antipodes ! Il n'eft point de ficle , qui , par quelque affirmation ou quelque négation ridicule , n'apprête à rire au ficle fuivant. Une folie paffée éclaire rarement les hommes fur leur folie préfente. B 2

Les choses que ce que nous désirons y trouver : sur la terre , comme dans la lune , des passions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illusion est un effet nécessaire des passions , dont la force se mesure presque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'est ce qu'avoit très-bien senti je ne fais quelle femme , qui , surprise par son amant entre les bras de son rival , osa lui nier le fait dont il étoit témoin : *Quoi ! lui dit-il , vous poussez à ce point l'impudence. . . . Ah , perfide ! s'écria-t-elle , je le vois , tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'est pas seulement applicable à la passion de l'amour , mais à toutes les passions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorsque l'ambition , par exemple , met les armes à la main à deux nations puissantes , & que les citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part , quelle facilité à croire les bonnes ! De l'autre , quelle incrédulité sur les mauvaises ! Combien de fois une trop sotte confiance , en des moines ignorants , n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la possibilité des antipodes ! Il n'est point de siècle , qui , par quelque affirmation ou quelque négation ridicule , n'apprête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

ao Del' Esprit. Au reste , ces mêmes passions , qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, font aufTi la fource de nos lumières. Si elles nous égarent, elles feules nous donnent la force nécessaire pour marcher ; elles feules peuvent nous arracher à cette inertie, & à cette paresse toujours prête à faïtir toutes les facultés de notre ame. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la fécondé cause de nos erreurs. Digitized by Google

Au reste, ces mêmes passions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, sont aussi la source de nos lumières. Si elles nous égarent, elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher ; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie, & à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs.



Discours J. 21 « ► C H A PITRE III. De V ignorance., jNi Ous nous trompons , lorfqu'entraînés par une paſſion , & fixant toute notre attention fur un des côtés d'un objet, nous voulons par ce feul côté , juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorfque, nous établiffant juges fur une matière , notre mémoire n'eſt point chargée de tous les faits de la comparaifon defquels dépend en ce genre la juſſeſſe de nos décifions. Ce n'eſt pas que chacun n'ait l'eſprit juſte ; chacun voit bien ce qu'il voit : mais , perſonne ne ſe déſiant allez de ſon ignorance , on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet eſt tout ce que l'on y peut voir. Dans les queſtions un peu difficiles , l'ignorance doit être regardée comme la principale caufe de nos erreurs. Pour favoir combien , en ce cas , il eſt facile de ſe faire illuſion à foi-même , & comment , en tirant des conféquences toujours juſtes de leurs principes , les hommes arrivent à * des réfultats entièrement contradictoires , je choifirai pour exemple une quéſtion un peu compliquée : telle eſt celle du luxe , fur laquelle on a B 3 Digitized by Google

22 De I? E S P R I T. porté des jugements très-différents, félon qu'on l'a confidérée fous telle ou telle face. Comme le mot de luxe eft vague, n'a aucun fens bien déterminé , & n'eft ordinairement qu'une expreffion relative , il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de luxe pris dans une lignification rigoureufe; & donner enfuite une définition du luxe confidéré par rapport à une nation , & par rapport à un particulier. Dans une fignification rigoureufe , on doit entendre, par luxe , toute efpece de fuperfluités, c'eft-à-dire , tout ce qui n'eft pas abfolument néceffaire à la confervation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un peuple policé , & des particuliers qui le compol'ent , ce mot de luxe a une toute autre fignification ; il devient jbfolument relatif. Le luxe d'une nation policée eft l'emploi de fes riche ffes à ce que nomme fuperfluités le peuple avec lequel on compare' cette nation. C'eft le cas où fe trouve l'Angleterre par rapport à la Suiffe. Le luxe dans un particulier eft pareillement l'emploi de fes richeffes à ce que l'on doit appeller fuperfluités , eu égard au pofté que cet homme occupe dans un état , & au pays dans lequel il vit : tel étoit le luxe de Eourvalais. Cette définition donnée , voyons fous quels afpe&s différents on a confidéré le luxe des nations, lorfqe les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuilible à l'Etat. Digitized by Goç^le

porté des jugemens très-différens, selon qu'on l'a considérée sous telle ou telle face.

Comme le mot de *lux*e est vague, n'a aucun sens bien déterminé, & n'est ordinairement qu'une expression relative, il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *lux*e pris dans une signification rigoureuse; & donner ensuite une définition du *lux*e considéré par rapport à une nation, & par rapport à un particulier.

Dans une signification rigoureuse, on doit entendre, par *lux*e, toute espèce de superfluités, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la conservation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un peuple policé, & des particuliers qui le composent, ce mot de *lux*e a une toute autre signification; il devient absolument relatif. Le *lux*e d'une nation policée est l'emploi de ses richesses à ce que nous nomme superfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'est le cas où se trouve l'Angleterre par rapport à la Suisse.

Le *lux*e dans un particulier est pareillement l'emploi de ses richesses à ce que l'on doit appeler superfluités, eu égard au poste que cet homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit: tel étoit le *lux*e de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons sous quels aspects différens on a considéré le *lux*e des nations, lorsque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuisible à l'Etat.

Discours 1. 23 Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe confuit , ou l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richesses amener à la suite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le satisfaire. Le siècle du luxe leur paraît l'époque de la grandeur & de la puissance d'un Etat. L'abondance d'argent qu'il suppose & qu'il attire, rend , disent-ils, la nation heureuse au dedans , & redoutable au dehors. C'est par l'argent qu'on fonde un grand nombre de troupes , qu'on bâtit des magasins , qu'on fournit des armées , qu'on contracte , qu'on entretient alliance avec de grands princes & qu'une nation enfin peut non-seulement résister, mais encore commander à des peuples plus nombreux & par conséquent plus réellement puissants qu'elle. Si le luxe rend un Etat redoutable au dehors , quelle félicité ne lui procure-t-il pas au dedans ? Il adoucit les mœurs , il crée de nouveaux plaisirs , fournit par ce moyen à la subsistance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à cette inertie , à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante , fait circuler la vie dans tous les membres d'un Etat , y réveille l'industrie , fait ouvrir des B 4 I

i Digitized by Google

Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe construit , où l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richesses amener à sa suite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le satisfaire. Le siècle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puissance d'un Etat. L'abondance d'argent qu'il suppose & qu'il attire, rend , disent-ils, la nation heureuse au dedans , & redoutable au dehors. C'est par l'argent qu'on foudoie un grand nombre de troupes , qu'on bâtit des magasins , qu'on fournit des arcenaux , qu'on contracte , qu'on entretient alliance avec de grands princes , & qu'une nation enfin peut non-seulement résister , mais encore commander à des peuples plus nombreux & par conséquent plus réellement puissans qu'elle. Si le luxe rend un Etat redoutable au dehors , quelle félicité ne lui procure-t-il pas au dedans ? Il adoucit les mœurs , il crée de nouveaux plaisirs , fournit par ce moyen à la substance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à cette inertie , à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante , fait circuler la vie dans tous les membres d'un Etat , y réveille l'industrie , fait ouvrir des

Del' Esprit. ports , y confirait des vaifleaux , les guide à travers l'Océan , & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers , dans les abîmes de la terre , ou qu'elle tient éparpillées dans mille climats divers. Voilà , je pense , à peu près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considèrent comme utile aux Etats, Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux philosophes qui le regardent comme funeste aux nations. «ta. Le bonheur des peuples dépend, & de la félicité dont ils jouissent au dedans , & du respect qu'ils inspirent au dehors. A l'égard du premier objet , nous pensons , diront ces philosophes, que le luxe & les richesses qu'il attire dans un Etat , n'en rendraient les sujets que plus heureux , si ces richesses étoient moins inégalement partagées , & que chacun pût se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver. Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe , mais Amplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des citoyens (a). Ça) Le luxe fait circuler l'argent ; il le retire des coffres OÙ l'avarice pourroit J'entafler ;c'est donc le luxe, dit-il

Digitized by Google

ports , y construit des vaisseaux , les guide à travers l'Océan , & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers , dans les abymes de la terre , ou qu'elle tient éparfes dans mille climats divers. Voilà , je pense , à peu près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considèrent comme utile aux Etats.

Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux philosophes qui le regardent comme funeste aux nations.

Le bonheur des peuples dépend , & de la félicité dont ils jouissent au dedans , & du respect qu'ils inspirent au dehors.

A l'égard du premier objet , nous pensons , diront ces philosophes , que le luxe & les richesses qu'il attire dans un Etat , n'en rendroient les sujets que plus heureux , si ces richesses étoient moins inégalement partagées , & que chacun pût se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver.

Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe , mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des citoyens (a).

(a) Le luxe fait circuler l'argent ; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entasser ; c'est donc le luxe , disent

Discours I. 2\$ Auffi le luxe n'est-il jamais extrême, l or fque le partage des richesses n'est pas trop inégale ; il s'augquelquesgens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponse à ce raisonnement c'est quM ne produit point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité de richesses entre les citoyens. Or cette cause qui fait les premiers riches, doit torique le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux. Si l'on détruiroit cette cause d'inégalité de richesses, le luxe disparaîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle luxe dans les pays où les fortunes des citoyens sont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que , cette inégalité de richesses une fois établie, le luxe lui-même eff en partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui se ruine par son luxe , transporte la plus grande partie de Les richesses dans les mains des artisans du luxe : ceux-ci , enrichis des dépouilles d'une infinité de diffpateurs , deviennent riches à leur tour , & se ruinent de la même manière. Or des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes, n'en peut être que la moindre partie ; parce que les productions de la terre, destinées à l'usage commun des hommes , ne peuvent jamais excéder un certain . r prix. ' • , Il n'en est pas ainfi de ces mêmes productions, lorsqu'elles ont passé dans les manufactures & qu'elles ont été employées par l'industrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie ; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans', le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les citoyens. Digitized by Google

Aussi le luxe n'est-il jamais extrême, lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégale ; il s'aug-

quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponse à ce raisonnement c'est qu'il ne produit point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité de richesses entre les citoyens. Or cette cause qui fait les premiers riches, doit lorsque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux. Si l'on détruisoit cette cause d'inégalité de richesses, le luxe disparaîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens sont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que, cette inégalité de richesses une fois établie, le luxe lui-même est en partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui se ruine par son luxe, transporte la plus grande partie de ses richesses dans les mains des artisans du luxe : ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de dissipateurs, deviennent riches à leur tour, & se ruinent de la même manière. Or des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes, n'en peut être que la moindre partie ; parce que les productions de la terre, destinées à l'usage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions, lorsqu'elles ont passé dans les manufactures & qu'elles ont été employées par l'industrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie ; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans, le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les citoyens.

26 De l'Esprit. t mente à mesure qu'elles se reïèmbrent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à Ton dernier période , lorsque la nation se partage en deux classes , dont l'une abonde en superfluités, & l'autre manque du nécessaire. Arrivé une fois à ce point , l'état d'une nation est d'autant plus cruel qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes seigneuries : à portée de profiter du dérangement de Ses voisins , il aura réuni en peu de temps une infinité de petites propriétés à Ton domaine. Le nombre des propriétaires diminué , celui des journaliers fera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage , alors le journalier suivra le cours de toute espèce de marchandise dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs l'homme riche qui a plus de luxe encore que de richesses , est intéressé à baisser le prix des Journées , à n'offrir au journalier que la paie absolument nécessaire pour sa subsistance (b) : le (£) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées, les impositions, 6 C sur-tout par celle des tailles. Je conviendrai volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendit la condition des payans Digitized by Google

mente à mesure qu'elles se ressemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à son dernier période, lorsque la nation se partage en deux classes, dont l'une abonde en superfluités, & l'autre manque du nécessaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation est d'autant plus cruel qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens? L'homme riche aura acheté de grandes seigneuries : à portée de profiter du dérangement de ses voisins, il aura réuni en peu de temps une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier suivra le cours de toute espèce de marchandise dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs l'homme riche qui a plus de luxe encore que de richesses, est intéressé à baisser le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paie absolument nécessaire pour sa subsistance (b) : le

(b) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées, les impositions, & sur-tout par celle des tailles. Je conviendrai volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendit la condition des paysans

Discours I. 27 befoin contraint ce dernier à s'en contenter; mais , s'il lui furvient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute d'une nourriture faine ou allez abondante, il devient infirme, il meurt , & laide à l'Etat une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur, il faut fort heureuse. Dans beaucoup de provinces la journée est de huit fous. Or , de ces huit fous , si je déduis l'imposition de l'Eglise, c'est-à-dire, à peu près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches , & peut-être une trentaine de jours dans l'année oh l'ouvrier est incommodé, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un portant l'autre, que six fous par jour , tant qu'il est garçon: je veux que ces six fous fournissent à sa dépense , le nourrissent , le vêtent, le logent ; dès qu'il fera marié , ces six fous ne pourront plus lui suffire , parce que dans les premières années du mariage la femme, entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfants, ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fit alors remise entière de sa taille , c'est-à-dire , cinq ou six francs , il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour : or ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet , il faudroit que les faineurs vécussent habituellement dans leurs terres: à l'exemple de leurs pères, ils ré— • compenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpents de terre: le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement; celui des journaliers diminueroit; & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix. / Digitized by Google

besoin contraint ce dernier à s'en contenter ; mais , s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille , alors , faute d'une nourriture saine ou assez abondante , il devient infirme , il meurt , & laisse à l'Etat une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur , il faut

fort heureuse. Dans beaucoup de provinces la journée est de huit sous. Or , de ces huit sous , si je déduis l'imposition de l'Eglise , c'est-à-dire , à peu près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches , & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé , sans ouvrage , ou employé aux corvées , il ne lui reste , l'un portant l'autre , que six sous par jour , tant qu'il est garçon : je veux que ces six sous fournissent à sa dépense , le nourrissent , le vêtent , le logent ; dès qu'il sera marié , ces six sous ne pourront plus lui suffire , parce que dans les premières années du mariage la femme , entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfants , ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fît alors remise entière de sa taille , c'est-à-dire , cinq ou six francs , il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour : or ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet , il faudroit que les seigneurs véussent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs peres , ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpents de terre : le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement ; celui des journaliers diminueroit ; & ces derniers , devenus plus rares , mettroient leur peine à plus haut prix.

3* De i? E s p r i t. droit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuste & impraticable. Il est donc évident que le luxe parvenu à un certain période , il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les riches se rendent dans les capitales , ou les attirent les plaisirs & les arts du luxe : alors la campagne relie inculte & pauvre ; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la misère (c) , (c) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe & leur police soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages , flétries des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan ? Le sauvage n'a point , comme lui , à craindre la prison , la surcharge des impôts, la vexation d'un seigneur, le pouvoir arbitraire d'un subdélégué ; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journalière d'hommes plus riches & plus puissants que lui ; sans supérieur , sans servitude , plus robuste que le paysan , parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & sur-tout du bien inestimable de la liberté si inutilement réclamée par la plupart des nations. Dans les pays policés, l'art de la législation n'a souvent • confié qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre ; à tenir , pour cet effet , la multitude dans l'oppression, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité. I Cependant, le vrai esprit législatif ne devrait s'occuper Digitized by Google

Discours I. 29 & cinq ou fix mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, fans les rendre plus heureux. En effet , que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table 1 Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim , de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier , pour trouver délicieux tout mets qui ne fera pas que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur ; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate , & qui exigeroit l'examen le plus profond ; mais] avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernements établis du moins sous le prétexte du bien public, que tant de loix , tant de réglemens , n'aient été , chez la plupart des peuples , que des instrumens de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur , sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs, dont on ne peut se détacher sans peine ; mais ce sacrifice cependant , feroit un devoir , si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les sauvages : Chez eux tout est commun , chez eux tout est égal , Comme ils font sans palais , ils font sans hôpital. t Digitized by Google

& cinq ou six mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne fera pas

que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond; mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernements établis du moins sous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglemens, n'aient été, chez la plupart des peuples, que des instruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs, dont on ne peut se détacher sans peine; mais ce sacrifice cependant, seroit un devoir, si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les sauvages:

*Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal,
Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital.*

50 ï) E I? E S P K I T. déteftable ? D'ailleurs la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chère ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table. Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaisirs physiques qui font les seuls plaisirs réels; on est tout au plus affecté d'un plaisir de vanité dont la privation feroit peut-être insupportable, mais dont la jouissance est infipide. Sans augmenter son bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de son luxe; qu'offenser l'humanité & le malheureux, qui comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence, s' imagine qu'entre le bonheur du riche & le sien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements; qui se rappelle à cette occasion le souvenir douloureux des peines qu'il endure & qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, de l'oubli momentanée de sa misère. Il est donc certain, continuent ces philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, & qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entr'eux. Le peuple chez qui le luxe s'introduit, n'est donc pas heu

détestable ? D'ailleurs la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chère ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaisirs physiques qui sont les seuls plaisirs réels ; on est tout au plus affecté d'un plaisir de vanité dont la privation seroit peut-être insupportable, mais dont la jouissance est insipide. Sans augmenter son bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de son luxe, qu'offenser l'humanité & le malheureux, qui comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence, s' imagine qu'entre le bonheur du riche & le sien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements ; qui se rappelle à cette occasion le souvenir douloureux des peines qu'il endure, & qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de sa misère.

Il est donc certain, continuent ces philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, & qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entr'eux. Le peuple chez qui le luxe s'introduit, n'est donc pas heu-

Discours T. 31 rtux au dedans ; voyons s'il est respectable au dehors. L'abondance d'argent que le luxe attire dans un Etat, en impose d'abord à l'imagination : cet État est pour quelques instants un Etat puissant ; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage partager. Allez semblables aux mers , qui successivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque , par la beauté de ses manufactures & la perfection des arts de luxe , une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins , il est évident que le prix des denrées & de la main d'œuvre doit nécessairement baisser chez des peuples appauvris ; & que ces peuples , en enlevant quelques manufacturiers , quelques ouvriers à cette nation riche , peuvent l'appauvrir à son tour , en l'approvisionnant à meilleur compte des marchandises dont cette nation les fournissait (d). Or, si-tôt que la disette d'argent se (d) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe , ne doit pas s'appliquer à toute espèce de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts du luxe attirent dans un état , n'y font que passer & Digitized by Google

reux au dedans ; voyons s'il est respectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un Etat, en impose d'abord à l'imagination : cet Etat est pour quelques instants un Etat puissant ; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté de ses manufactures & la perfection des arts de luxe, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris ; & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour, en l'approvisionnant à meilleur compte des marchandises dont cette nation les fournissoit (d). Or, si-tôt que la disette d'argent se

(d) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espece de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts du luxe attirent dans un état, n'y sont que passageres &

3* Del' Esprit. fait.fentir dans un État accoutumé au luxe , la .
nation tombe dans le mépris. n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il
n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises
qu'on appelle de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente
culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de
petits domaines , & par conséquent un partage bien moins inégal des
richesses. Je fais bien que le commerce des denrées doit, après un certain
temps, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes
des citoyens , & amener le luxe à la fuite; mais peut-être, n'est-il pas
impossible d'arrêter, dans ce cas , les progrès du luxe. Ce qu'on peut du
moins assurer , c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de
mains se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à
la fois cultivateurs & négociants , & parce que , le nombre des propriétaires
étant plus grand , & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus
rares, sont, comme je l'ai dit dans une note précédente, , en état de donner la
loi , de taxer leurs journées , & d'exiger une paie suffisante pour subvenir
honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux
richesses que procure aux états le commerce des denrées. J'ajouterai de
plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le
commerce des manufactures de luxe : un art, une manufacture passe
aisément d'un pays dans un autre; mais quel temps ne faut-il pas pour
vaincre l'ignorance & l'apathie des payans, & les engager à s'adonner à la
culture d'une nouvelle denrée? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans
un pays , il faut un soin & une dépense qui doit presque toujours laisser , à
cet égard , l'avant' Pour Digitized by Google

;ft pas chane fupon de lefles. ès un apor' e à la clans s afpetit iarce
 ants « and « plus nte> 'exi' elfes terai •vo, un un ;nomer ette de' anjur
 JMCOLMii /. 33 Pour s'y fouftraire , il faudroit Te rapprocher d'une vie
 fimple ; & les mœurs , ainfi que les loix, s'y oppofent. Aufli l'époque du
 plus grand luxe d'une nation efl-elle ordinairement l'époque la plus
 prochaine de fa chute & de fon aviliffement. La félicité & la puiffance
 apparente que le luxe communique durant quelques inftants aux nations, eft
 comparable à ces fievres violentes tage du commerce au pays où cette
 denrée croît naturellement , & dans lequel elle eft depuis long-temps
 cultivée. Il eft cependant un cas, peut-être imaginaire , où l'établiffement des
 manufaêtures & le commerce des arts deluxe pourroient être regardés
 comme très-utiles : ce feroit lorfque l'étendue & la fertilité d'un pays ne
 feroient pas proportionnées au nombre de fes habitants , c'eft-à-dire ,
 lorfqu'un état ne pourroit nourrir tous fes citoyens. Alors une nation qui ne
 fera point à portée de peupler un pays tel que l'Amérique, n'a que deux
 partis à prendre ; l'un d'envoyer des colonies ravager les contrées voifines ,
 & s'établir , comme certains peuples, à main armée , dans des pays affez
 fertiles pour les nourrir; l'autre, d'établir des manufaéhires , de forcer les
 nations voifines d'y lever des marchandées, & de lui apporter en échange
 les denrées néceflaires à la fubfiftance d'un certain nombre d'habitans.
 Entre ces deux partis , le dernier eft fans contredit le plus humain . * quel
 que foit le fort des armes , vi&orieufe ou vaincue , toute colonie qui entre' à
 main armée, dans un pays, y répand certainement plus de défolation & de
 maux que n'en peut occafioner la levée d'une efpece de tribut , moins
 exigée par la force que par l'humanité. ' ' ' * ■ Tome L * “ " C ' Digitized by
 Google

34 Del* Esprit. qui prêtent dans le tranfport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui femblent ne multiplier les forces d'un homme , que pour lô priver, au déclin de l'accès , & de ces mêmes forces & de la vie. Pourfe convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philofophes , cherchons ce qui doit rendre une nation réellement refpeâtable à fes voifins : c'eft, fans contredit, le nombre, la vigueur de fes citoyens , leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu. Quant au nombre des citoyens , on fait que les pays de luxe ne font pas les plus peuplés ; que , dans la même étendue de terrain , la Suifle peut compter plus d'habitants quel'Efpagne, la France & même l'Angleterre. La conformation d'hommes , qu'occafione néceffairement un grand commerce (e) , n'eft pas en * _ ■ — 1 1 ■■ ■■■■■■ — — • (t) Cette conformation d'hommes eft cependant fl grande, qu'on ne peut, fans frémir, confidérer celle que fuppole notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui com«mande l'amour de tous les hommes , veut que , dans la traite des Negres , je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes compatriotes, & celle de tant d'Africains, qu'animent au combat l'elpoir de faire des prifonniers, & le defir de les échanger contre nos marchandifes. Si l'on fup'pute le nombre d'hommes qui périt , tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique ; qu'on y ajoute

Digitized by Google

qui prêtent dans le transport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces & de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philosophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable à ses voisins : c'est, sans contredit, le nombre, la vigueur de ses citoyens, leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on fait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés ; que, dans la même étendue de terrain, la Suisse peut compter plus d'habitants que l'Espagne, la France & même l'Angleterre.

La consommation d'hommes, qu'occasionne nécessairement un grand commerce (e), n'est pas en

1 StÖURSI.3

^6 De l' E s p r l T. Le peuple adonné au luxe n'est jamais un peuple robuste : de ses citoyens, les uns sont énervés par la mollesse , les autres exténués par le besoin. Si les peuples sauvages ou pauvres , comme le remarque le chevalier Folard , ont à cet égard une grande supériorité sur les peuples livrés au luxe ; c'est que le laboureur est , chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'est qu'un paysan Suédois est plus à son aise qu'un paysan François (g). Pour former des corps robustes , il faut une nourriture simple , mais saine & abondante ; un exercice qui , sans être excessif , soit fort , une grande habitude à supporter les intempéries des saisons , habitude que contraignent les paysans qui , par cette raison , sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les nations pauvres que se forment «ces armées infatigables qui changent le destin des empires. Quels remparts opposeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la mollesse > Il ne peut leur en imposer (g) Il ne suffit pas, dit Grotius, que le peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation & à sa vie -, il faut encore qu'il l'ait agréable. Digitized

Le peuple adonné au luxe n'est jamais un peuple robuste : de ses citoyens, les uns sont énervés par la mollesse, les autres exténués par le besoin.

Si les peuples sauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont à cet égard une grande supériorité sur les peuples livrés au luxe ; c'est que le laboureur est, chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'est qu'un payfan Suisse est plus à son aise qu'un payfan François (g).

Pour former des corps robustes, il faut une nourriture simple, mais saine & abondante ; un exercice qui, sans être excessif, soit fort, une grande habitude à supporter les intempéries des saisons, habitude que contractent les payfans qui, par cette raison, sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des empires.

Quels remparts opposeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la mollesse ? Il ne peut leur en im-

(g) Il ne suffit pas, dit Grotius, que le peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation & à sa vie ; il faut encore qu'il l'ait agréable.

Discours T. 37 pofer ni par le nombre , ni par la force de fes habitans. L'attachement pour la patrie , dira-t-on ; peut fuppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ce pays cet amour vertueux de la patrie ? L'ordre des payfans , qui compofe à lui feul les deux tiers de chaque nation , y eft malheureux: celui des arrifans n'y poffede rien ; tranfplanté de fon village dans une manufacture ou une boutique , & de cette boutique dans une autre , l'artifan eft familiarifé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu ; a duré prefque par-tout de fa fubiiftance , il doit fe regarder , non comme le citoyen d'un pays , mais comme un habitant du monde. Un pareil peuple ne peut donc fe diftinguer longtems par fon courage ; parce que, dans un peuple, le courage eft ordinairement , ou l'effet de la vigueur du corps , de cette confiance aveugle en fes forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'expoſent , ou l'effet d'un violent amour pour la patrie qui leur fait dédaigner les dangers; or le luxe tarit, à la longue, ces deux fources de courage (A). Peut-être la cupidité en (h) En conféquence , l'on a toujours regardé l'eſprit militaire comme incompatible avec l'eſprit de commerce: ce n'eſt pas qu'on ne puiffe du moins les concilier juſqu'à un certain point; mais c'eſt qu'en politique, ce problème c 3 Digitized by Google

J T. \ 3# T) e z' E s p r ouvriroit-elle une troifieme , fi nous vivions encore dans ces fiecles barbares , ou l'on réduifoit les peuples en fervitude , & l'on abandonnoit les villes au pillage. Le foldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur; or le defir de l'honneur s'attiédit chez un peuple , îorfque l'amour des richesses *'y allume (i). En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaifirs ,, ç e qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (k) n'étoit pas moins heureux qu'un Perfe, eft ua des plus difficiles à réfoudre. Ceux qui , jufqu'à préfent , ont écrit fur le commerce , l'ont traité comme une queftionifolée; ils n'ont pas affez fortement fenti que tout afes reflète ; qu'en fait de gouvernement, il n'eft point proprement de queftion ifolée; qu'en ce genre , le mérité d'un auteur confifte à lier enfemble toutes les parties de l'admmiftration; ôcqu'enfin un état eft une machine mue par differents refforts , dont il faut augmenter ou diminuer la force , proporuonnément au jeu de ces refforts entr'eux , & a l'effet qu'on veut produire. (0 Il eft inutile d'avertir que le luxe eft , à cet égard , plus dangereux pour une nation f, tuée en terre ferme, que pour des mfu aires; leurs remparts font leursvaiffeaux , & leurs loldats les matelots. (A) Un jour qu'on faifoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : De quoi s'étonne-t-on ? difoit-il. A la. vie malheureufe qu'ils mènent, ils ne doivent avoir rien défi pretfé que de mourir. Cette plailanterie étoit celle du*

Discours I. 39 les premiers Romains , dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrees , n'auroient point envié le fort de Craflus. Caius Duillius , qui par ordre du sénat étoit tous les foirs reconduit k fa maifon à la clarté des flambeaux & au fon des flûtes , n'étoit pas moins fenfible à ce concert groffier que nous le fommes à la plus brillante fonare. Mais en accordant que les nations opulentes fe procurent quelques commodi* tés inconnues aux peuples pauvres , qui jouira de ces commodités? Un petit nombre d'hommes privilégiés & riches , qui , fe prenant pour la nation > entière concluent de leur aifance particulière que le payfan eft heureux. Maisquandmême ces commodités feroientréparties entre un plus grand nombre de citoyens , de quel prix eft cet avantage comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte , courageule & ennemie de l'efclava- , ge ? Les nations chez qui le luxe s'introduit font tôt ou tard viôdimes du defpotifmc ; elles préfentent des mains foibles & débiles aux fers, dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y fouftraire ? jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade fe trompoit , & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athènes. C eft ce qui faifoit dire à un ancien , qu'il étoit plus doux de vivre , comme les Spartiates , à l'ombre des bonnes loix , qu'à , l'ombre des bocages , comme les Sybarytes. C 4 / ^ , * \ 1 V Digitized by Google

40 D E L' E S P R T T. Dans ces nations , les uns vivent dans la mollesse? & la mollesse ne pense, ni ne prévoit : les autres languissent dans la misère ; & le besoin pressant , entièrement occupé à se satisfaire , n'élève point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique , les richesses de ces nations sont à leurs maîtres ; dans la forme républicaine , elles appartiennent aux gens puissans, comme aux peuples courageux qui les avoient. » Apportez-nous vos trésors, auroient pu dire » les Romains aux Carthaginois ; ils nous appartiennent : Rome & Carthage ont toutes deux » voulu s'enrichir , mais elles ont pris des routes » différentes pour arriver à ce but. Tandis que » vous encouragez l'industrie de vos citoyens , » que vous établiriez des manufactures , que ' » vous couvriez la mer de vos vaisseaux , que » vous alliez reconnoître des côtes inhabitées , » & que vous attiriez chez vous tout l'or des « Espagnes & de l'Afrique ; nous , plus prudents , nous endurcirions nos soldats aux fati— » gués de la guerre , nous élevions leur courage , » nous savions que l'industriel ne travailloit que » pour le brave. Le temps de jouir est arrivé , » rendez-nous des biens que vous êtes dans l'impuissance de défendre. » Si les Romains n'ont pas tenu ce langage , du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient faibles des sentimens

Dans ces nations , les uns vivent dans la mollesse ? & la mollesse ne pense , ni ne prévoit : les autres languissent dans la misere ; & le besoin pressant , entièrement occupé à se satisfaire , n'élève point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique , les richesses de ces nations sont à leurs maîtres ; dans la forme républicaine , elles appartiennent aux gens puissans , comme aux peuples courageux qui les avoient.

» Apportez-nous vos trésors , auroient pu dire
» les Romains aux Carthaginois ; ils nous appartiennent : Rome & Carthage ont toutes deux
» voulu s'enrichir , mais elles ont pris des routes
» différentes pour arriver à ce but. Tandis que
» vous encouragiez l'industrie de vos citoyens ,
» que vous établissiez des manufactures , que
» vous couvriez la mer de vos vaisseaux , que
» vous alliez reconnoître des côtes inhabitées ,
» & que vous attiriez chez vous tout l'or des
» Espagnes & de l'Afrique ; nous , plus prudents , nous endurcissions nos soldats aux fati-
» gues de la guerre , nous élevions leur courage ,
» nous savions que l'industriel ne travailloit que
» pour le brave. Le temps de jouir est arrivé ,
» rendez-nous des biens que vous êtes dans l'im-
» puissance de défendre. » Si les Romains n'ont pas tenu ce langage , du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentiments

Discours I. 41 que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage , & conservé , à cet égard , l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont eu sur les nations opulentes ? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athènes ? les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie ? N'a-t-on pas vu l'Egypte , la Phénicie, Tyr , Sidon , Rhodes, Gênes, Venise , subjuguées ou du moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares ? Et qui fait si on ne verra pas un jour la riche Hollande , moins heureuse au dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre ? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux philosophes qui l'ont regardé comme funeste aux nations. La conclusion de ce que je viens de dire , c'est que les hommes , en voyant bien ce qu'ils (voient , en tirant des conséquences très-justes de leurs principes , arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires , parce qu'ils n'ont pas/ dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent. Il est , je pense , inutile de dire qu'en présentant la question du luxe sous deux aspects différents , je ne prétends point décider si le luxe

Digitized by Google

x/ 42 D E 1 ? E S P R 1 T. est réellement nuisible ou utile aux états : il faudrait , pour résoudre exactement ce problème moral , entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose ; j'ai seulement voulu prouver , par cet exemple , que , dans les questions compliquées & sur lesquelles on juge sans paillon , on ne se trompe jamais que par ignorance, c'est-à-dire , en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet. * Digitized by Google

est réellement nuisible ou utile aux états : il faudroit , pour résoudre exactement ce problème moral , entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose ; j'ai seulement voulu prouver , par cet exemple , que , dans les questions compliquées & sur lesquelles on juge sans passion , on ne se trompe jamais que par ignorance, c'est-à-dire , en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.



Discours /. 43 \ fauhnc b jet ■er, omon , 'eftUns ; ce ■ -■nrr -V*;
i CHAPITRE IV. De Tahus des mots. U Ne autre caufe d'erreur, & qui tient
pareil-, lement à l'ignorance , c'elt l'abus des mots , &les idées peu nettes
qu'on y attache. M. Locke a fi heureufeinent traité cefujet , que je ne m'en
permets l'examen que pour épargner la peine des recher' I ches aux le&eurs
, qui tous n'ont pas l'ouvrage de Ce philofophe également préfent à l'efprit.
Defcartes avoit déjà dit avant Locke , que les péripatéticiens , retranchés
derrière l'obfcuredes mots , étoient aflez femblables à des aveugles qui ,
pour rendre le combat égal , attireroient un homme clair- voyant dans une
caverne obfcure : que cet homme, ajoutoit-il , fâche donner du jour à la
caverne, qu'il force les péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots
dont ils fe fervent ; fon triomphe eft affuré. D'après Defcartes & Locke f je
vais donc prouver qu'en métaphyfique & en morale , l'abus des mots &
l'ignorance de leur vraie lignification font , fi j'ofe le dire , un labyrinthe ou
les plus grands génies fe font quelquefois égarés. Je prendrai pour exemples
quelques-uns de ces mots qui ont excité les difputes les plus longues & les
Digitized by Google

I 43 Del' Esprit. plus vives entre les philosophes : tels font, en métaphysique , les mots de matière, à'espace & à' infini. L'on a de tout temps & tour-à-tour foutenu que la matière fentoit ou ne fentoit pas , & l'on a fur ce fujet difputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'estavifé très-tard de fe demander fur quoi l'on difputoit , & d'attacher une idée précife à ce mot de matière. Si d'abord l'on en eût fixé la lignification, on eût reconnu que les hommesétoient, fi j'ofe le dire , les créateurs de la matière , que la matière n'étoit pas un être , qu'il n'y avoitdans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps , & qu'on ne pouvoir entendre par ce mot de matière que la colle&ion des propriétés communes à tous les corps. La lignification de ce mot ainfi déterminée , il ne s'agilïoit plus que de favoir fi l'étendue , la folidité , l'impénétrabilité étoient les feules propriétés communes à tous les corps ; & fi la découverte d'une force , telle , par exemple, que l'attradion , ne pouvoit pas faire foupçonner que les corps eulTent encore quelques propriétés inconnues , telles que la faculté de fentir, qui ne fe manifefant que dans les corps organisés des animaux , pouvoit être cependant commune à tous les individus. La queftion réduite à ce point , on eût alors fenti que , s'il eft , à la rigueur , iffipolfiblede démontrer que tous les corps foient abfolument infenfibles , tout homme qui n'eft pas , Digitized by Google

plus vives entre les philosophes : tels sont, en métaphysique, les mots de *matiere*, d'*espace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour soutenu que la matiere sentoit ou ne sentoit pas, & l'on a sur ce sujet disputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'est avisé très-tard de se demander sur quoi l'on disputoit, & d'attacher une idée précise à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eût fixé la signification, on eût reconnu que les hommes étoient, si j'ose le dire, les créateurs de la matiere, que la matiere n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La signification de ce mot ainsi déterminée, il ne s'agissoit plus que de savoir si l'étendue, la solidité, l'impénétrabilité étoient les seules propriétés communes à tous les corps; & si la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire soupçonner que les corps eussent encore quelques propriétés inconnues, telles que la faculté de sentir, qui ne se manifestant que dans les corps organisés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La question réduite à ce point, on eût alors senti que, s'il est, à la rigueur, impossible de démontrer que tous les corps soient absolument insensibles, tout homme qui n'est pas,

Discours I. 4* fur ce fijet éclairé par la révélation , ne peut décider la queftion qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opirAon contraire. Pour terminer cette difpute, il n'étoit donc point néceflaire de bâtir différens fyftêmes du monde , de fe perdre dans la combinaifon des poffibilités , & de faire ces efforts prodigieux d'efprit qui n'ont abouti , 6c n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieufes. En effet", (qu'il me foit permis de le remarquer ici) s'ij faut tirer tout le parti poffible de l'obfervation , il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment quelle nous abandonne ; & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore- favoir. Inftruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons fentir que nos obfervations multipliées , &c raffemblées fuffifent à peine pour former quelques-uns de ces fyftêmes partiels renfermés dans le fyftême général ; que c'eft des profondeurs de l'imagination qu'on a jufqu'à préfent tiré celui de l'univers; & que, fi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous , les philofophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du fyftême du monde. Avec beaucoup d'efprit & de combinaifons , ils ne débiteront jamais que des fables jufqu'à ce que le temps & le hafard leur aient

4\$ Del* Esprit. donné un fait général auquel tous les autres
 puiffent fe rapporter. Ce que j'ai dit du mot de matière , je le dis de celui &
 cfpa.ce : la plupart des philofopMes en bnt fait un être ; & l'ignorance de la
 fignifi cation de ce mot a donné lieu à de longues difpu— tes (a). Ils les
 auroient abrégées , s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot : ils feroient
 alors convenus que l'efpace , confidéré abftraétivement , eft le pur néant:
 que l'efpace, confidéré dans le corps , eft ce qu'on appelle l'étendue ; que
 nous devons l'idée de vuide , qui compofè en partie l'idée d'efpace , à
 l'intervalle apperçu entre deux montagnes élevées , intervalle qui n'étant
 occupé que par l'air, c'est-à-dire , par un corps qui , d'une certaine diftance
 , ne fait filr nous aucune impreffion fenfible , a dû nous donner une idée du
 vuide , qui n'est autre chofe que la poffibilité de nous repréfenter des
 montagnes éloignées les unes des autres, fans que la diftance qui les fépare
 foit remplie par aucun Corps. A l'égard de l'idée de Y infini , renfermée
 encore dans l'idée de Yefpace , je dis que nous ne devons cette idée de
 l'infini qu'à la puiffance qu'un homme placé dans une plaine a d'en recu(

Discours î. 47 1er toujours les limites , fans qu'on puifle , à cet égard, fixer le terme où fon imagination doive s'arrêter : Vabfence de bornes eft donc , en quelque genre que ce foit , la feule idée que nous puiffions avoir de l'infini. Si les philofophes , avant que d'établir aucune opinion fur ce fujet avoient déterminé la fignifi cation de ce mot à? infini , je crois que forcés d'adopter la définition ci-defiùs , ils n'auroient pas perdu leur temps à des difputes frivoles. C'eft à la faufle philofophic des fiecles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grofliere où nous fommes de la vraie lignification des mots : cette philofo» pbie confiftoit prefque entièrement dans l'art d'en abufer* Cet art , qui faifoit toute la fcience des fcholafiiques, confondoit toutes les idées, & l'obfcurité qu'il jettoit fur toutes les expreffions fe répandoit généralement fur toutes les fcienCs & principalement fur la morale. Lorfque le célébré M. de la Rochefbucault dit que l'amour-propre eft le principe de toutes nos aâions , combien l'ignorance de la vraie lignification de ce mot amour-propre ne fouleva-t-elle pas de gens contre cet illuftre auteur ! On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité ; & l'on s'imagina, en confequence, que M.de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la fource de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir

48 De l'Espérance. que l'amour-propre, ou l'amour de foi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu; selon les goûts & les passions qui l'animoient; ôc que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil & la modestie. La connoissance de ces idées aurait préervé M. de la Rochefoucault du reproche tant répété qu'il voyoit l'humanité trop en noir; il l'a connue telle qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes à notre égard est un spectacle affligeant pour notre vanité; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils sont: s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hiver. Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu: pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'indulgence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la faiblesse. Or rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoissance profonde du cœur humain, telle que l'avoit M. de la Rochefoucault: aussi les hommes les

que l'amour-propre, ou l'amour de foi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature ; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu ; selon les goûts & les passions qui l'animoient ; & que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil & la modestie.

La connoissance de ces idées auroit préservé M. de la Rochefoucault du reproche tant répété qu'il voyoit l'humanité trop en noir ; il l'a connue telle qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes à notre égard est un spectacle affligeant pour notre vanité ; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils sont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'indulgence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. Or rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoissance profonde du cœur humain, telle que l'avoit M. de la Rochefoucault : aussi les hommes
les

1 ■ J> t c o tr & 4. & 49 lés plus édaï^s ont-ils prefque toujours
 été le3 plus indulgents. . Que; de .maximes d'humanité répandues dans.
 'leurs ouvrages 1 Viye^ , difçus Platon avec vos inférieurs & vos,
 domejiiques, comme avec des amis malheureux. » Entendrai-jç p toujours ,
 difoit un philo, fqphje Indien, les ri** » ches s'écrier : Seigneur,; frappe
 quiconque non* » dérobe la moindre parcdle de nos biens ? tan-» » dis que
 d'une voix plaintive & les mains éten-r » dues vers le ciel , le pauvre dit, :
 Seigneur-, 3 > fais-moi part ^ps biens que tu prodigues au » riche ; & fi de
 plus infortunés m'en enlèvent » une partie ,, je n'implorerai pomf ta
 vengeance (» & je confidérerai ces larcins de l'œil dont oq » voit , au
 temps des femailles,, les colombes » fe répandre dans les champs, .pour y
 chercher1 a» leur nourriture. » f- /ri-, . Au refte., file mot d^mour^propre ,
 mal en? tendu , a foulevé tant de petits efprits contre M. de la
 Rochefoucault j quelles difputes , plus, ,férieufes encore , n'a point
 oecaçmné le mot, 4^ liberté ! difputes qu'on eût facilement terminées » fi
 tous les hommes, aufli amis de la vérité que le P; Mallebranchej fuffent
 convenus , comme cet habile théologien , dans fa prémotion phyjiqtie , que
 la liberté étoit un myfiere. .Lorf qu'on me pouffe fur cette quejlion, difoit-il
 ,je fuis forcé de jriar* riter tout court. Ce, n'efl pas qu'on ne puiffe Se Tome
 L t) Digitized by Google

ja JD è lj E' s & R f r. former une Idée nette, du fnot de liberté ,
 pris dans une lignification commune. L'homme libre eft l'homme qui
 n'eftni chargé de fers, ni détenu dans les priionsl, rii intimidé, comme
 Eefclave, par la crainte des châtimens ; en ce fens la liberté de l'homme
 confifte dans l'exercice libre dé fa puiffancè : je dis de fa puiffance , parce
 qu'il feroit ridicule de prendre pour une non-liberté l'impuiffance où nous
 fournies de percer la nue comme l'aigle , de vivre fous les eaux comme la
 baleine , & de nous faire Ai , pape , ou empereur. • On a donc uhe idée nette
 de Ce mot de liberté, pris dans une lignification commune. Il n'eneft pas
 ainfi lorfqu'on applique ce mot de liberté à la volonté. Que feroit-ce alors
 que la liberté? Oft ne pourroit entendre , plr ce mot , que le pouVoir libre de
 vouloir ou de ne pas vouloir une chofe ; mais ce pouvoir fuppoferoit qu'il
 peut y avoir des volontés fans motifs , & par conféquent dés effets fans
 caufe. Il faudroit donc que nous puflions également nous vouloir du bien &
 du mal ; fùppofition abfblument impoffible. En effet, fi le defir du plaifir eft
 le principe de toutes nos penfées&de toutes nos aéHons; fi tous les hommes
 tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent ; toutes nos
 volontés ne font donc que l'effet de cette tendance. En ce fens on Digitized
 by Google

former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une signification commune. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers, ni détenu dans les prisons, ni intimidé, comme l'esclave, par la crainte des châtimens ; en ce sens la liberté de l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance : je dis de sa puissance, parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté* l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre sous les eaux comme la baleine, & de nous faire roi, pape, ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de liberté à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté ? On ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose ; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, & par conséquent des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien & du mal ; supposition absolument impossible. En effet, si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions ; si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent ; toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. En ce sens on

'Discours 1. 5 1 ne peut donc attacher aucune «idée nette à ce mot de liberté. Mais , dira-t-on , fi l'on est néceflité à pourfuivre le bonheur partout ou l'on l'apperçoit , du moins fommes-nous libres fur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (b) > Oui , répondrai-je : mais libre n'est alors qu'un fynonyme à! éclairé ; & l'oû ne fait que confondre ces deux notions : félon qu'un homme fera plus ou moins de procédure & de jurifprudence , qu'il fera conduit dans Tes affaires par un avocat plus ou moins habile-, il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais-, quelque parti qu'il prenne, le defir de fon bonheur lui fera toujours choifir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à fes intérêts , fes goûts , . fes paf, . • - ' -

1 D b l' E s p r i t. fions , & enfin- à ce qu'il regarde comme son
 bonheur. Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problème
 de la liberté ? Si , comme M. Locke l'a prouvé , nous sommes disciples des
 amis , des parents , des lectures , & enfin de tous les objets qui nous
 environnent , il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets
 immédiats ou des suites nécessaires des impressions que nous' avons reçues.
 »* On ne peut donc se former aucune idée de ce mot liberté : appliquée à la
 volonté (c) , il faut (c) » La liberté , disoient les stoïciens , est une chose
 morte. Faute de connaître les motifs , de rassembler les différentes circonstances qui
 nous déterminent à agir d'une certaine manière , nous nous croyons libres.
 Peut-on penser que » l'homme ait véritablement le pouvoir de se déterminer
 ? » Ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs , combinés de » mille façons
 différentes , qui le poussent & le déterminent ? y -Sa volonté est-elle une
 faculté vague & indépendante , » qui* agit sans choix & par caprice ? Elle
 agit, soit en » conséquence d'un jugement, d'un usage de l'entendement , **
 qui lui représente que telle chose est plus avantageuse à » ses intérêts que
 toute autre , soit qu'indépendamment de » cet usage les circonstances où un
 homme se trouve l'inclinent, la forcent à se tourner d'un certain côté ■ &
 il se » flatte alors qu'il s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait jamais
 voulu se tourner d'un autre. » Histoire critique et la. philosophie, — 1
 Digitized by Google

sions, & enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problème de la liberté? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parents, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets immédiats ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot *liberté* : appliquée à la volonté (c), il faut

(c) » La liberté, disoient les stoïciens, est une chimère. Faute de connoître les motifs, de rassembler les circonstances qui nous déterminent à agir d'une certaine manière, nous nous croyons libres. Peut-on penser que l'homme ait véritablement le pouvoir de se déterminer? Ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs, combinés de mille façons différentes, qui le poussent & le déterminent? Sa volonté est-elle une faculté vague & indépendante, qui agisse sans choix & par caprice? Elle agit, soit en conséquence d'un jugement, d'un acte de l'entendement, qui lui représente que telle chose est plus avantageuse à ses intérêts que toute autre, soit qu'indépendamment de cet acte les circonstances où un homme se trouve l'inclinent, la forcent à se tourner d'un certain côté : & il se flatte alors qu'il s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait pas pu vouloir se tourner d'un autre. *Histoire critique de la philosophie.*

Discours T.'. ^ la confidérer comme un irryftre, s'écrier avec S. Paul : 6 altitudo ! convenir que la théologie feule peut difcourir fur une pareille matière, & qu'un .traité :philofophiqué de la liberté ne feroic qu'un traité des effets fans caufe. , , • On voit quel germe éternel de difputes & de calamités renferme fouvent l'ignorance de la vrai? lignification des mots. Sans parler du fang verfé par les haines & les difputes théologiques , difputes prefque toutes fondées' Tur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-telle point produits , & dans quels erreurs n'a-telle poinü^etté les nations } ' " Ces erreurs font plus multipliées qu'on ne .penfe. On fait ce conte d'un^uüfe :on lui avoit confi'gné une porte des Tuilleries , avec défenfe d'y laiffér entrer pèrfônne. Un bourgeois s'y préfente :JDn K entre point , lui dit le Suiffe. AuJJi, répond le bourgeois, je ne veux point entrer, mais fortir feulement du Pont-roiaL.i. Ah! s'il s' agit de fortir, reprend le SuifTe, Monfieur, vous pouve^ pajfer (d). Qui le çcroiroit ? ce conte efi Phif(d) Lorfqu'on voit un chancelier avec fa limara, ÎZ large perruque & (on air compofé', s'iln'eft point , dit Mon* taigne , de tableau plus plaifant a fe faire , que de fe peindre ce même chancelier confommant l'œuvre du mariage ; 'péutêire n'eft-on pas moins tenté dé rire, lôrqu'onvoit l'air D 3 .) \. ' Digitized by Google

54 De i? JE. s~p r i T. toire du peuple Romain. Céfar fe présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & lès Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent, sous le nom d' 'imperator', la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de rex ' • ' . r * Ce que je dis des Romains peut généralement s'appliquer à tous les divans, & à tous les conseils» • ' • ' ■ ■ 1 "■ 1 ■*— " 1 A* a " J Soucieux & la gravité importante avec laquelle certains vifirs s'affeyent au divan,, pour opiner & conclure, comme le SuiTe, Ah ! s'il s'agit de fouir, Monjieur^, vous pouvez^ pajfer. Les applications de ce mot font si faciles & si fréquentes, qu'on peut se fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, & les asturer qu'ils trouveront partout des fen» tinelles Suiffes. ..-Je ne puis, m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un trait assez plaifant: c'est la réponse d'un Anglois à un minist're d'état. Rien de plus ridicule, disoit le ministre aux courtisans, que la manière dont se tient le conseil chez .quelques nations Negres. Représentez-vous une chartre d'affemblées ou sont placées une douzaine de grandes cruches 'ou jafres, à moitié pleines d'eau : c'est-là que, sous & d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état : arrivés dans cette chambre, chacun se place dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou; & c'est dans cette posture qu'on opine. & qu'on a délibéré sur les affaires d'état. Mais vous ne sçavez pas, dit le ministre au seigneur le plus près de lui ? C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaifant encore. Quoi donc, reprit le ministre ? C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil,

toire du peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent, sous le nom d'*imperator*, la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *rex*.

Ce que je dis des Romains peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conseils.

soucieux & la gravité importante avec laquelle certains visirs s'asseyent au divan, pour opiner & conclure, comme le Suisse, *Ah! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut se fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un trait assez plaisant: c'est la réponse d'un Anglois à un ministre d'état. Rien de plus ridicule, disoit le ministre aux courtisans, que la manière dont se tient le conseil chez quelques nations Nègres. Représentez-vous une chambre d'assemblées ou sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres, à moitié pleines d'eau: c'est-là que, nus & d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou; & c'est dans cette posture qu'on opine & qu'on délibère sur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas, dit le ministre au seigneur le plus près de lui? C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc, reprit le ministre? *C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.*

I D. iy S, czo.r u. ^ x 4. i\$ des princes. Parmi les WWte
 Souverains , il n'en est aucun ^ue libjis des mots n'ait précipité dans
 quelque erreur grossière. Pour échapper à ce piège , il faudrait; Suivant le
 con^ . feil de Leibnitz y.xomposer une langue philosophique , dans laquelle
 qo déterminerait la signification précise de chaque mot, Les hommes alors
 pourroient s'entendre; , se^annettrè e xaéie ment leurs idées ; les, .disputes ,
 qy'éternise l'abus des mots , se termineroient ; & les hommes , dans toutes
 les sciences ,/eroient bientôt forcés d'adopter les' mçn^es, principes. s 0.
 Mais i'.exécution d'un projet £. utile & si désirable est peut-être impossible.,
 Ce n'est point aux philosophes , ç'est au besoin qu'on doit l'invention des
 langues: & le bœpin » on ce genre , n'est pas difficile à Satisfaire. En
 conséquence , on a d'abord attaché quelques fautes idée? à certains mots;
 ensuite on a combiné y comparé ces idées & ces , mots entr'eux., chaque
 nouvelle combinaison .a produit une nouvelle erreur ,; , ces erreurs se font
 multipliées ,,, en, se multipliant , se font tellement compliquées , qu'il seroit
 maintenant impossible , sans une peine & un travail infini , d'en suivre &
 d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul,
 algébrique : il s'y «liste d'abord quelques erreurs , ces erreurs, ne font pas
 apperçues ; on calcule d'après les pré

des princes. Parmi les peuples, comme parmi les souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur grossière. Pour échapper à ce piège, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, se transmettre exactement leurs idées; les disputes, qu'éternise l'abus des mots, se termineroient; & les hommes, dans toutes les sciences, seroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile & si désirable est peut-être impossible. Ce n'est point aux philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues: & le besoin, en ce genre, n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots; ensuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entr'eux, chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur; ces erreurs se sont multipliées, & en se multipliant, se sont tellement compliquées, qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine & un travail infini, d'en suivre & d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique: il s'y glisse d'abord quelques erreurs, ces erreurs ne sont pas apperçues; on calcule d'après ses pre-

yü b î V'iPs p R i t, paiefs càtcùls'j âé'propôntiôn en propofition,
l'on arnve â des Cônifêquencẽs entièrement ridicules, bn en fent
l'abfurdifé; mais comment retrouver l'endroit 'oii'"\$'eft gliffée la première
erreur. Pour (jet effet , 'ii faudrait refaire & revérifier un grand nombre de
calculs ; hiifhéureufement il eft peu de gens qui puiffent l'entreprendre ,
encore moins qui le veuillent fur-tout lorfqũe l'intérêt des hom* mes
puiffknts s'oppofè à cette, vérification. , » J'ai montré les vraies Caufes de
nos faux jugements ; j'ai Fait voir que toutes les erreurs de l'efprit ont leur
fource ou dans tefpifTiorts , ou dans l'ignorance , foit de certains faits , fbît-
de la vraie fignificariori de certains iriotsl Fi'efreurn'eft done pas.
efTentiellement- attachée & 'îa nature' de l'efV r *' l r . * * c ,, • • . prit
bumàin ; nos ratât jugements Font donc l'effet des caufes accidentelles , 'qui
ne fiippofent point 'en nous une facilité de' jugef diftln&a de la fa' ciilté de
feritir ; l'erreur n'eft dont qũ'un accâi dent, d'oũ il fuit que tous les"
hômhtes ont effenriejlement Peiprit juſte. 1 3 ivrv*fî -a;; * ■" • Ces
principes une fois admis1/ rien ne m'empêche maintenant d'avancer que
jùger , Comme jè Tai déjà prouvé , n'èſtproprément que fentir. ■ { 1,-a
conclufion générale de ce difcours , e'eft que l'efprit peut être confidéré ou
comme la faculté produÀ-icé 'dé nos penſées , & l'efprit en çé fens n'eft
fenFib'ilité & mémoire, ou Digitized by Google

miers calculs ; de proposition en proposition , l'on arrive à des conséquences entièrement ridicules. On en sent l'absurdité ; mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la première erreur. Pour cet effet , il faudroit refaire & vérifier un grand nombre de calculs ; malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre , encore moins qui le veuillent , sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissants s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugements ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions , ou dans l'ignorance , soit de certains faits , soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain ; nos faux jugements sont donc l'effet des causes accidentelles , qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ; l'erreur n'est donc qu'un accident , d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste.

Ces principes une fois admis , rien ne m'empêche maintenant d'avancer que *juger* , comme je l'ai déjà prouvé , n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce discours , c'est que l'esprit peut être considéré ou comme la faculté productrice de nos pensées , & l'esprit en ce sens n'est que sensibilité & mémoire , ou

Discours I. _ . ^ y l'esprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés ; & dans cette fécondé lignification, l'esprit n'est qu'un affemblage de penfées , & peut fe fubdivifer dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées. Voilà les deux afpeêjs fous lefquels se présente l'esprit confidéré en lui-même : examinons maintenant çe que c'çil que l'esprit par rapport à la (pçieté, > *.* : * Digitized by Google



CHAPITRE PREMIER. XjA Science n'est que le fouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : VEJprit , distingué de la Science y est donc un assemblage d'idées neuves quelconques. Cette définition de l'esprit est juste; elle est même très-instru&ive pour un philosophe : mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différents esprits entr'eux , & de juger de leur force & de leur étendue. Or, si l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public mesureroit-il l'étendue d'esprit d'un homme? Qui donneroit au public Digitized by Google J



DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

De l'Esprit par rapport à la société.



Discours IL 59 une liste exacte des idées de cet homme? Et comment distinguer en lui la science & l'esprit ? Supposons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue, il faudrait que le public, pour avoir fait je mérite réellement à cet égard le titre de fécond inventeur , lût préalablement ce que j'ai lu, vu & entendu : connaissance qu'il ne veut ni ne peut acquérir. D'ailleurs , dans l'hypothèse impossible que le public pût avoir un dénombrement exact , & de la qualité & de l'espèce des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public ferait souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit & tels sont en général tous les artistes. Quelque frivole que paraisse un art, cet art .Cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée (sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde , s'écrie toutà-coup, en voyant danser son écolier, que de choses dans un menuet! il est certain que ce danseur apercevait alors, dans la manière de plier, de relever & d'emboîter ses pas , des adresses invisibles aux yeux ordinaires (a) , & que son * * * V *• " * y> ;• : y., . (a) A la démarche , à l'habitude du corps , ce (Danseur

une liste exacte des idées de cet homme? Et comment distinguer en lui la science & l'esprit?

Supposons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue, il faudroit que le public, pour savoir si je mérite réellement à cet égard le titre de second inventeur, fût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu : connoissance qu'il ne veut ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothese impossible que le public pût avoir un dénombrement exact, & de la qualité & de l'espece des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public feroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont en général tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écolier, *que de choses dans un menuet!* il est certain que ce danseur appercevoit alors, dans la manière de plier, de relever & d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (a), & que son

(a) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur

1 10 De i? E sfp rit. exclamation n'est ridicule que par la trop
 grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme
 un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui fait si l'art de la
 déclamation ne suppose point, dans l'artiste qui y excelle, autant d'idées
 qu'en emploie un politique pour former un système de gouvernement?, Qui
 peut affiner, lorsqu'on consulte nos bons romans, que, dans les gestes, la
 parure & les discours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant
 de combinaisons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque système
 du monde; & qu'en des genres très-différents, la Le Couvreur & Ninon de
 l'Enclos n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote & Solon. Je ne prétends pas
 démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition, mais faire seulement
 sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui
 puisse la répandre exactement. prétend connaître le caractère d'un homme.
 Un étranger présente un jour dans sa salle : de quel pays êtes-vous ? lui
 demande Marcel. Je suis Anglois Vous Anglois, lui réplique Marcel !
 vous feriez de cette île où les citoyens ont part à l'administration publique,
 & font une portion de la puissance souveraine? Non, Monsieur : ce front
 baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que
 C'est l'aveugle t'ri Sun éléateur. ... } Digitized by Google

exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui fait si l'art de la déclamation ne suppose point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un politique pour former un système de gouvernement ? Qui peut assurer, lorsqu'on consulte nos bons romans, que, dans les gestes, la parure & les discours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaisons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque système du monde ; & qu'en des genres très-différents, la Le Couvreur & Ninon de l'Enclos n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote & Solon.

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition, mais faire seulement sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

prétend connoître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : *de quel pays êtes-vous ?* lui demande Marcel. *Je suis Anglois Vous Anglois*, lui réplique Marcel ! *vous seriez de cette isle où les citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine ? Non, Monsieur : ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur.*

Discours II 61

Tfop fouvent dupes de notre ignorance , nous j^ nons pour les limites d'un art celles que cette même ignorance lui donne : mais fupposons qu'on pût , à cet égard , détromper le public , je dis qu'en l'eclairant on ne changeroit rien à la. nitr niere de juger. Il ne mefurera jamais Ton eftime pour un art uniquement fur le nombre plus ou moins grand de combinaifons néceflaires pour y réuïr ; 1°. parce que le dénombrement en eft impoffible à faire ; 2°. parce qu'il ne doit confidérer l'efprit que du point de vue fous lequel il eft important de le connoître , c'eft-à-dire , par rapport à la fociété. Or , fous cet afpect , je dis que l'efprit n'eft qu'un alTemblage , plus oy moins nombreux , non-feulement d'idées neuves , mais encore d'idées intéreffantes pour le public , & que c'eft moins au nombre & à la finefle » qu'au choix heureux de nos idées , qu'on a attaché la réputation d'homme d'efprit. En effet, Il les combinaifons du jeu des échecs font infinies , fi l'on n'y peut exceller fans en faire _un-Srand nombre , ppurquoi le public ne donne** t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands efprits ? C'eft que leurs idées ne lui font utiles ni comme agréables nî comme inftru&ives, & qu'il n'a par conféquent nul intérêt de les eftimer : or , l'intérêt (b) préfide à tous nos W fie vuJgaire^re&rftnu communément la fignification Digitized by Google

62. 'T> s L' £ s p R I T jugements. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance préférerait-il le mérite des idées des hommes? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit : le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugements. Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doit être considéré. C'est l'unique manière d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer, sur ce point, l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matière d'esprit : diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés / de leurs sentiments, & par conséquent, de leurs * ' . . i ' -J intérêts. de ce mot intiré au seul amour de l'argent ; le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs* ou nous soustraire à des peines»» '•* '

jugements. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance préféreroit-il le mérite des idées des hommes? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit: le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugements.

Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doit être considéré. C'est l'unique manière d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer, sur ce point, l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matière d'esprit: diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentiments, & par conséquent, de leurs intérêts.

de ce mot *intérêt* au seul amour de l'argent; le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

Dtsôvts II. Il (croit en effer bien fingulier * que l'intérêt général (c) eût mis le prix aux différentes a étions des hommes ; qu'il leur eût donné les noms de vertueufes , de vicieufes ou de permifes , félon qu'elles étoient utiles , nuifibles ou indifférentes au public ; 6c que ce même intérêt n'eût pas été l'unique difpenfateur de l'eftime ou du mépris attaché aux idées des hommes. ■ On peut ranger les idées , ainfi que les aftions , fous trois claffes différentes. Les idées utiles : & prenant cette expreffion dans le fens le plus étendu , j'entens par ce mot toute idée ptopre à nous inftruire ou à nous amufer.. ' Les idées nuifibles : ce font celles qui font fur nous une impreffion contraire. Les idées indifférentes : je veux dire toutes celles qui , peu agréables en elles-mêmes ou devenues trop familières , ne font prefque aucune impreffion fur nous. Or de pareilles idées n'ont prefque point d'exiftence, &ne peuvent, pour ainfi dire , porter qu'un infant le nom d'indifférentes ; leur durée ou leur fuceeffion qui les rend ennuyeufes , les fait bientôt rentrer dans la claffe des idées nuifibles. (c) On fent que je parle ici en qualité de politique , 6c •non de théologien.

^4 v P E l' É s p r i t*; Pour faire fentir combien cette manière de
 confidérer l'esprit , est féconde en vérités , je ferai fuccéflivement
 l'application des principes que j'établis, aux allions & aux idées des
 hommes; & je prouverai qu'en tout temps , en tout lieu t tant en matière de
 morale qu'en matière d'esprit, c'est l'ih térêt perfonnel qui dide le jugement
 des particuliers , & l'intérêt général qui dide celui des nations : qu'ainfi
 c'est toujours de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la
 reconnoiffance qui loue , la haine ou la vengeance qui méprife. < » Pour
 démontrer cette vérité , & faire apper-» cevoir l'exade & perpétuelle
 reffemblance de nos manières de juger , foit les adions , foit les idées des
 hommes, je confidérerai la probité & l'esprit à différents égards , &
 relativement, i®. à un particulier, 2®. à une petite fociété , 30. à une nation ,
 4°. aux différents fiecles & aux différents pays, 50. à l'univers entier; &
 prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai
 que , fous chacun de ces points de vue , l'intérêt eft l'unique juge de la
 probité & de l'esprit. CHAPITRE . Dipitized by Google

Pour faire sentir combien cette maniere de considérer l'esprit, est féconde en vérités, je ferai successivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes; & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matiere de morale qu'en matiere d'esprit, c'est l'intérêt personnel qui dicte le jugement des particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des nations : qu'ainsi c'est toujours de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnoissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle ressemblance de nos manieres de juger, soit les actions, soit les idées des hommes, je considérerai la probité & l'esprit à différents égards, & relativement, 1^o. à un particulier, 2^o. à une petite société, 3^o. à une nation, 4^o. aux différents siècles & aux différents pays, 5^o. à l'univers entier; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, sous chacun de ces points de vue, l'intérêt est l'unique juge de la probité & de l'esprit.



Discours îî. CHAPITRE II. -i • % » De la probité , par rapport à un particulier . Ce n'est point de la vraie probité c'est-à-dire , de la probité par rapport au public , donc il s'agit dans ce chapitre; mais Amplement, de la probité considérée relativement à chaque particulier. . t » . -r.v. , • - '•* i. ; ...r.:c..n Sous ce point de vue , je dis que chaque particulier n'appelle probité dans autrui , que l'habitude , des actions qui lui sont utiles; je dis l'habitude parce que ce n'est point une seule action honnête , non plus qu'une seule idée ingénieuse , «qui nous obtienne le titre de vertueux ou de spirituel ; on fait qu'il n'est point d'avare qui ne se soit une fois montré généreux , de libéral qui n'ait été une fois avare , de frippon qui n'ait fait une bonne action , de stupide qui n'ait dit un bon mot j & d'homme enfin qui , si l'on rapproche certaines actions de sa vie , ne paroisse doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conséquence dans la conduite des hommes supposeroit en eux une continuité d'attention dont ils. sont incapables ; ils ne diffèrent les uns des autres, que du plus au moins.

L'homme abTome /. £ A. Digitized by Google

CHAPITRE II.

De la probité, par rapport à un particulier.

C E n'est point de la vraie probité, c'est-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais simplement de la probité considérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité* dans autrui, que l'habitude, des actions qui lui sont utiles; je dis l'habitude parce que ce n'est point une seule action honnête, non plus qu'une seule idée ingénieuse, qui nous obtienne le titre de vertueux ou de spirituel; on fait qu'il n'est point d'avare qui ne se soit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de frippon qui n'ait fait une bonne action, de stupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, si l'on rapproche certaines actions de sa vie, ne paroisse doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conséquence dans la conduite des hommes supposeroit en eux une continuité d'attention dont ils sont incapables; ils ne diffèrent les uns des autres que du plus au moins. L'homme ab-

66 D B- L* E S P R I T. folument conféquent n'exifte point encore ; & c'eft pourquoi rien de parfait fur la terre , ni dans le vice , ni dans la vertu. C'eft donc à l'habitude des a&ions qui lui font utiles qu'un particulier donne le nom de probité ; je dis des adions ; parce qu'on n'eft point juge des intentions. Canxmentle feroit-on ? Une action n'eft prefque.jamais l'effet d'un fentiment ; nous ignorons fou vent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme eftimable & pauvre : il fait fans doute une bonne a&ion ; mais cette a&ion eft-elle uniquement l'effet du defir de faire un heureux ? La pitié, l'efpoir delà reconnoiffance , la vanité même , tous ces divers motifs , féparés ou réunis, ne peuvent-ils pas , àfoninfu, l'avoir déterminé à cette a&ion louable ? Or , fi le plus fouvent l'on ignore foi-même les motifs de fon bienfait, comment le public les appercevrait-il ? Ce n'eft dont que par les aftions des hommes que le public peut juger de leur probité. *_-■ Je conviens que cette maniéré de juger eft encore fautive. Un homme a „par exemple, vingt degrés de paffion pour la vertu, mais il aime; il a trente degrés d'amour pour une femme , & cette femme en veut faire un affaffin : dans cette •hypothefe, il eft certain que cet homme eft plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix Digüized by Googl

solument conséquent n'existe point encore ; & c'est pourquoi rien de parfait sur la terre , ni dans le vice , ni dans la vertu.

C'est donc à l'habitude des actions qui lui sont utiles qu'un particulier donne le nom de probité ; je dis des actions ; parce qu'on n'est point juge des intentions. Comment le feroit-on ? Une action n'est presque jamais l'effet d'un sentiment ; nous ignorons souvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme estimable & pauvre : il fait sans doute une bonne action ; mais cette action est-elle uniquement l'effet du desir de faire un heureux ? La pitié , l'espoir de la reconnoissance , la vanité même , tous ces divers motifs , séparés ou réunis , ne peuvent-ils pas , à son insu , l'avoir déterminé à cette action louable ? Or , si le plus souvent l'on ignore soi-même les motifs de son bienfait , comment le public les appercevrait-il ? Ce n'est donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger est encore fautive. Un homme a , par exemple , vingt degrés de passion pour la vertu , mais il aime ; il a trente degrés d'amour pour une femme , & cette femme en veut faire un assassin : dans cette hypothese , il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui , n'ayant que dix

Discoürs II. degrés de paſſion pour la vertu , n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'oii je conclus que , de deux hommes , le plus honnête dans Tes a étions eſt quelquefois le moins paſſionné pour la vertu. Audi tout philoſophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. On n'a que trop ſouvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui , dans toutes les ſituations poſſibles , répond de ſa vertu , eſt un impoſteur ou un imbécille, dont il faut également ſe défier. Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de probité , conſidérée par rapport à chaque particulier, il faut , pour ſ'aſſiirer de la juſteſſe de cette définition , avoir recours à l'obſervation : elle nous apprend qu'il eſt des hommes auxquels un heureux naturel , un deſir vif de la gloire & de l'eſtime, inſpirent pour la juſtice & la vertu , le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richeſſes. Les actions perſonnellement utiles à ces hommes vertueux ſont les a étions juſtes , conformes à l'intérêt général , ou qui du moins ne lui ſont pas contraires. Ces hommes ſont en ſi petit nombre , que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'huE 2

degrés de passion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ses actions est quelquefois le moins passionné pour la vertu.

Aussi tout philosophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. On n'a que trop souvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui, dans toutes les situations possibles, répond de sa vertu, est un imposteur ou un imbécille, dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation : elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire & de l'estime, inspirent pour la justice & la vertu, le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'hu-

58 Del' Esprit. inanité. La clafTe la plus nombreufe , & qui compofe à elle feule prefque tout le genre humain , eft celle où les hommes , uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards fur l'intérêt général. Concentrés , pour ainfi dire , dans leur bien-être (a) , ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux aillions qui leur font perfonnellement utiles. Un juge abfout un coupable , un miniftre élève aux honneurs un fujet indigne ; l'un & l'autre font toujours juftes, au dire de leurs protégés : mais que le juge puniffe, que le miniftre refufe, ils feront toujours injuftes aux yeux du criminel & du difgracié. Si les moines , chargés, fous la première race, d'écrire la vie de nos rois , ne donnèrent que la vie de leurs bienfaiteurs ; s'ils ne défignerent les autres régnés que par ces mots , nihil FECIT ; & s'ils ont donné le nom de rois fainéants à des (a) Notre haine ou notre amour eft un effet du bien ou du mal qu'on nous fait : Il n'eft , dit Hobbes , dans l'état des fauvages , d'homme méchant que l'homme robujle ; & dans Pétât policé , que T homme en crédit. Le puiffant , pris en ces deux fens", n'eft cependant pas plus méchant que le foible : Hobbes le fentoit; mais il favoit aufli qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté eft à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant , il n'en paroît fouvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort, fes coups bleffent, on le traite de brutal.

manité. La classe la plus nombreuse , & qui compose à elle seule presque tout le genre humain , est celle où les hommes , uniquement attentifs à leurs intérêts , n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés , pour ainsi dire , dans leur bien-être (a) , ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnellement utiles. Un juge absout un coupable , un ministre élève aux honneurs un sujet indigne ; l'un & l'autre sont toujours justes , au dire de leurs protégés : mais que le juge punisse , que le ministre refuse , ils seront toujours injustes aux yeux du criminel & du disgracié.

Si les moines , chargés , sous la première race , d'écrire la vie de nos rois , ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs ; s'ils ne désignerent les autres regnes que par ces mots , NIHIL FECIT ; & s'ils ont donné le nom de *rois fainéants* à des

(a) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait : *Il n'est*, dit Hobbes , *dans l'état des sauvages , d'homme méchant que l'homme robuste ; & dans l'état policé , que l'homme en crédit.* Le puissant , pris en ces deux sens , n'est cependant pas plus méchant que le foible : Hobbes le sentoît ; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant , il n'en paroît souvent que plus joli ; mais on s'irrite contre l'homme fort , ses coups blessent , on le traite de brutal.

J Discours II. 69 princes très-estimables ; c'est qu'un moine est un homme , & que tout homme ne prend , dans ses jugements , conseil que de son intérêt. Les chrétiens , qui donnaient avec justice le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçaient sur eux les païens , ne donnerent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercèrent à leur tour sur ces mêmes païens > Qu'on examine les hommes , on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile , ni d'action utile au public qui ne soit blâmée de quelque société particulière à qui cette même action est nuisible. Quel homme , en effet , s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai , & s'il fonde , avec une attention scrupuleuse , tous les replis de son âme , ne s'apercevra pas que c'est uniquement à la manière différente dont l'intérêt personnel se modifie, que l'on doit ses vices & ses vertus (b) ? que tous les (b) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable ; & qui , pour s'arracher à ce spectacle , est , pour ainsi dire , forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain , au contraire , est celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle agréable ; c'est pour prolonger ses plaisirs qu'il se

Digitized by Google

princes très-estimables ; c'est qu'un moine est un homme , & que tout homme ne prend , dans ses jugements , conseil que de son intérêt.

Les chrétiens , qui donnoient avec justice le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient sur eux les païens , ne donnerent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercèrent à leur tour sur ces mêmes païens ? Qu'on examine les hommes , on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile , ni d'action utile au public qui ne soit blâmée de quelque société particulière à qui cette même action est nuisible.

Quel homme , en effet , s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai , & s'il fonde , avec une attention scrupuleuse , tous les replis de son ame , ne s'apercevra pas que c'est uniquement à la manière différente dont l'intérêt personnel se modifie , que l'on doit ses vices & ses vertus (b) ? que tous les

(b) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable ; & qui , pour s'arracher à ce spectacle , est , pour ainsi dire , forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain , au contraire , est celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle agréable ; c'est pour prolonger ses plaisirs qu'il re-

7© D E L' E S P R I T. hommes font mus par la même force ? que tous tendent également à leur bonfieur ? que c'est la diverfité des paffions & des goûts , dont les uns font conformes & les autres contraires à l'intérêt public , qui décide de nos vertus & de nos vices i Sans méprifer le vicieux , il faut le plaindre , fe féliciter d'un naturel heureux , remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces pallions , qui nous eulTent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à fon intérêt ; & de là l'injuftice de tous nos jugements , & ces noms de juſte & d'injuſte prodigués à la même a&ion , relativement à l'avantage ou au défavantage que chacun en reçoit. Si l'univers phyfique eſt fournis aux loix de fuſe tout fecours aux malheureux. Or ces deux hommes fi différents tendent cependant tous deux à leur plaifir , & font mus par le même reffort. Mais, dira-t-on, fil'onfait tout pour foi , l'on ne doit donc point de reconnoiſſance à ſes bienfaiteurs. Du moins , répondrai-je , le bienfaiteur n'eſt-il pas en droit d'en exiger ; autrement , ce feroit un contrat & non un don qu'il auroit fait. Les Germains , di* Tacite , font & reçoivent des préfents , & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoiſſance. C'eſt en faveur des malheureux , & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impoſe , avec raifon , aux obligés de le voir de la reconnoiſſance. Digitized by Google

« I Discouks II. 71 mouvement , l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt est , sur la terre , le puissant enchanteur qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible , qui pâture dans nos plaines , n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces infâmes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la paille des herbes? » Fuyons, » disent-ils , cet animal vorace & cruel , ce » monstre, dont la gueule engloutit à la fois » & nous & nos cités. Que ne prend-il exemple sur le lion & le tigre ? Ces animaux bienfaits ne détruisent point nos habitations, » ils ne se repaissent point de notre sang; justes & vengeurs du crime, ils punissent sur nous les cruautés que le mouton exerce sur nous. « C'est ainsi que des intérêts différents métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel ; à ceux de l'infâme , c'est le mouton. On peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique : que ce monde , toujours en mouvement , offre à chaque instant un phénomène nouveau & différent à chacun de ses habitants. Ce principe est si conforme à l'expérience , que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur »

mouvement , l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt est, sur la terre, le puissant enchanteur qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la pampe des herbes ? » Fuyons, » disent-ils, cet animal vorace & cruel, ce » monstre, dont la gueule engloutit à la fois » & nous & nos cités. Que ne prend-il exemple sur le lion & le tigre ? Ces animaux bien-faisants ne détruisent point nos habitations, » ils ne se repaissent point de notre sang ; justes » vengeurs du crime, ils punissent sur le mouton les cruautés que le mouton exerce sur nous. « C'est ainsi que des intérêts différents métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel ; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique : que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomène nouveau & différent à chacun de ses habitants.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur

7a D e l' E s p R i T. « du mérite des aéhons des hommes ; &
qu'ainfi la probité, par rapport \ un particulier, n'est, conformément à ma
définition , que l'habitude des avions perfonnellement utiles à ce parti-
culier. I \ Digitized by Google v



D i s c o u r s II 73 CHAPITRE III. De VEfprit , par rapport à un
 particulier. 'T' RAnsportons maintenant aux idées ,16s principes que je
 viens d'appliquer aux aftions : ^ Ion fera contraint d'avouer que chaque
 particulier ne donne le nom d'JE/prirqu'à l'habitude des idées qui lui font
 utiles , foit comme inftru&ives , foit , comme agréables; & qu'à ce nouvel
 égard, l'intérêt perfonnel eft encore le feul juge du mérite des hommes.
 Toute idee qu'on nous préfente a toujours quelques rapports avec notre état,
 nos pallions ou nos opinions. Or , dans tous ces différents cas , nous prifons
 d'autant plus une idée que cette idée nous effplus utile. Le pilote, le
 médecin & l'ingénieur auront plus d'eftime pour le conftruéteur de vaif*
 feaux , le botanifte St le mécanicien , que n'en auront pour ces mêmes
 hommes , le libraire , l'orfevre & le maçon, qui leur préféreront toujours le
 romancier , le deffinateur & l'archite&e. Lorfqu'il s'agira d'idées propres à
 combattre ou à favori fer- nos p fiions ou nos goûts , les plus çftimables à
 nos yeux feront, fans contredit , les idées qui flatteront le plus ces mêmes
 pallions ou Digitized by Google

CHAPITRE III.

De l'Esprit, par rapport à un particulier.

TRANSPORTONS maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions : l'on fera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*Esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseaux, le botaniste & le mécanicien, que n'en auront pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfèvre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou

\ 74 2) e l' Ê s p K i t: ces mêmes goûts (a). Une femme tendre fera plus de cas d'un roman que d'un livre de métaphysique ; un homme tel que Charles XII préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt. En fait d'opinions , comme en fait de passions , pour estimer les idées d'autrui , il faut être intéressé- * réfléchir à les estimer ; sur quoi j'observerai qu'à ce . dernier égard les hommes peuvent être mus par deux fortes d'intérêt. Il est des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé , qui amis du vrai , attachés à leur sentiment sans opiniâtreté , conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre sont quelques esprits philosophiques , & quelques gens trop jeu(

I Discours IL 75 nés pour s'être formés des opinions & rougir d'en changer. Ces deux fortes d'hommes estimeront toujours, dans les autres, des idées vraies , lumineuses , & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai. Il est d'autres hommes , ôc, dans ce nombre, je les comprends presque tous', qui sont animés d'une vanité moins noble: ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (b)' & propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. De là cet instinct & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connaître & fuir les gens de mérite (c) : de là cet attrait (h) Tous ceux dont l'esprit est borné décrivent sans cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Ils les accusent de trop raffiner , & de penser en tout d'une manière trop abstraite. „ Nous n'accorderons jamais, dit M. Hume» „ qu'une chose est juste , lorsqu'elle passe notre faible conception. La différence, ajoute cet illustre philosophe, de „ l'homme commun à l'homme de génie , se remarque , „ principalement dans le plus ou le moins de profondeur », des principes sur lesquels ils fondent leurs idées : avec la 'j, plupart des hommes , tout jugement est particulier ; ils „ ne portent point leurs vues jusques aux propositions universelles ; toute idée générale est obscure pour eux. (c) Les fots, s'ils en avoient la puissance, banniroient > Digitized by Google

nes pour s'être formés des opinions & rougir d'en changer. Ces deux sortes d'hommes estimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuses, & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends presque tous, qui sont animés d'une vanité moins noble: ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (b) & propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. De là cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (c) : de là cet attrait

(b) Tous ceux dont l'esprit est borné décrient sans cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Ils les accusent de trop raffiner, & de penser en tout d'une manière trop abstraite. „ Nous n'accorderons jamais, dit M. Hume, „ qu'une chose est juste, lorsqu'elle passe notre foible conception. La différence, ajoute cet illustre philosophe, de „ l'homme commun à l'homme de génie, se remarque, „ principalement dans le plus ou le moins de profondeur „ des principes sur lesquels ils fondent leurs idées : avec la „ plupart des hommes, tout jugement est particulier ; ils „ ne portent point leurs vues jusques aux propositions universelles ; toute idée générale est obscure pour eux.

(c) Les fots, s'ils en avoient la puissance, banniroient

7^ E £' E S P R I T. puiffant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force , pour ainfi dire , à fe rechercher , malgré le danger que met fouvent dans leur commerce le defir commun qu'il ; ont r de la gloire: de là cette maniéré fure de juger du caraétere & de l'esprit d'un homme par le choix de fes livres & de fes amis ; un fot , en effet, n'ai jamais que de fots amis : toute liaifon d'amitié, lorfqu'elle n'eft pas fondée fur un intérêt de bienféance , d'amour , de protection , d'avarice , d'ambition , ou fur quelqu'autre motif pareil , fuppose toujours quelque reffenñblance d'idées ou de fentiments entre deux hommes. V oilà ce qui rap-* proche des gens d'une condition très-différente (d) \ ' voilà pourquoi les Augufte , les Mécene , les Scipion , les Julien , les Richelieu & les Condé vivoient familièrement avec les gens d'esprit ; & ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité attelle la vérité : dis-moi qui tu hantes , je te dirai qui tu es. L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions , doit donc être confidérée comme la forvolontiers les gens d'esprit de leur fociété , & répéteroient , d'après les Ephéfiens : fi quelqu'un excelle parmi nous., qu'il aille exceller ailleurs. C d) A la cour , les grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage. / i

Digiiiized by Google

Discours II yy ce attraitive & répulsive qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (*). Qu'on tranfportea Conftantinople un philofophe, qui, n'étant point éclairé par les lumières de la révélation, ne tolieft peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, «TJ* n'employaient les tourments pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas yU de nos jours des gens affez foux, & d'un orgueil affez intolérable pour voulom exciter le magiftrat à févir contre l'écrivain , qui , donnant a la mufti^ue Italienne la préférence fur la muftique rrançoife, etoit d'un avis différent du leur? Si l'on ne fe Porte ordinairement à certains excès que dans les difputes de religion , c'eft que les autres difputes ne fourniffent pas les pretextes > m les mêmes moyens d erre cruel. Ce n'eft dératiôn' général redevable de'* dératmn. L homme humain & modéré eff un homme très la U? homme d'une religion trente de u * d,t-11» un homme qui, fur ces matières, ,, utres opinions que moi; pourquoi le perfécuterois-je? evangi e n a nulle part ordonné qu'on employâmes tortures es pnfnons a la converfion des hommes. La vraie religion jamais dreffé d'échafauds ; ce font quelquefois fes minif*res , qui, pour venger leur orgueil bleffé par des opinions «Wterentes des leurs , ont armé en leur faveur la ftupide créS ,té S P,eUples & des princes- Peu d'hommes ont mérité _eloge que les prêtres Egyptiens font de la reine Nephté ans tthos. Loin d'exciter ranimofité, la vexation , la péri Jecution par les confcils d'une pieté mal entendue , elle n'a difent-ds , tiré de la religion que des maximes de douceur • « e n a jamau cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes four honorer les dieux, • ^mmes 1 f Digitized by Google

78 De l' E s p r i t. peut fuivre que les lumières de la raifon ; que ce Philofophe nie la million de Mahomet, les vifions & les prétendus miracles de ce prophète : qui doute que ceux qu'on appelle les bons mufulmans n'aient de l'éloignement pour ce philofophe , ne le regardent avec horreur , & ne le traitent de fou, d'impie , & quelquefois même de mal-honnête homme ? En vain diroit-il que dans une pareille religion , il eft abfurde de croire aux miracles dont on n'eft pas foi-même le témoin ; & que , s'il y a toujours plus à parier pour un 'menfonge que pour un miracle (/), les croire trop facilement, c'eft moins croire en Dieu qu'aux impofteurs : en vain repréfenteroit-il que fi Dieu eût voulu annoncer la million de Mahomet , il n'eût point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raifon la moins exercée. Quelques raifons que ce philofophe apportât de fon incrédulité , il n'obtiendrait jamais la réputation de fage & d'honnête , auprès de ces bons mufulmans, qu'en devenant allez imbécille pour croire des chofes abfurdes, ou (/) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne feroit-il pas fufpeét ? Il faut , dit M. de Fontenelle , être fi fort en garde contre foi-meme pour raconter un fait , précifément comme on l'a vu , c'eft-à-dire , fans y rien ajouter ou diminuer , que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'eft jamais furp ris en menfonge , eft à coup sûr un menteur. Digitized by Google À

• Discours IL affez faux pour feindre de les croire. Tant il ell vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aulfi ne perfuade-t-on jamais les fots qu'avec des fottifes. Si le fauvage du Canada nous préféré aux autres peuples de l'Europe, c'est que nous nous prêtons davantage à fes mœurs, à fon genre de vie, c'est à cette complaifance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorfqu'il dit : c\Ç un homme comme moi. En fait de mœurs, d'opinions & d'idées il paroît donc que c'est toujours foi qu'on eftime dans les autres ; & c'ell la raifon pour laquelle les Céfar, les Alexandre & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands .hommes fous leurs ordres. Un prince ell habile, il prend en main le fceptre ; à peine eft-il monté fur le trône, que toutes les places fe trouvent remplies par des hommes fupérieurs : le prince ne les a point formés, il femble même les avoir pris au hafard; mais, forcé de n'ellimer & de n'élever aux premiers polies que des hommes dont l'elprit foit analogue au sien , il eflr, par cette raifon, toujours néceffité à faire de bons choix. •Un prince, au contraire, ell peu éclairé; contraint , par cette même raifon , d'attirer près de lui des gens qui lui relfembent, il ell prefque Digitized by Google

assez faux pour feindre de les croire. Tant il est vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les fots qu'avec des fottises.

Si le sauvage du Canada nous préfère aux autres peuples de l'Europe, c'est que nous nous prétons davantage à ses mœurs, à son genre de vie, c'est à cette complaisance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorsqu'il dit : *c'est un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'est toujours soi qu'on estime dans les autres ; & c'est la raison pour laquelle les César, les Alexandre & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes sous leurs ordres. Un prince est habile, il prend en main le sceptre ; à peine est-il monté sur le trône, que toutes les places se trouvent remplies par des hommes supérieurs : le prince ne les a point formés, il semble même les avoir pris au hasard ; mais, forcé de n'estimer & de n'élever aux premiers postes que des hommes dont l'esprit soit analogue au sien, il est, par cette raison, toujours nécessité à faire de bons choix. Un prince, au contraire, est peu éclairé ; contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque

80 D e l' E S P R I T. • toujours néceflité aux mauvais choix*

C'eft tà fuite de femblables princes qui fouvent a fait fubftituer les plus, grandes places defots en fots durant plufieurs fiecles. Audi les peuples, qui ne peuvent connoître perfonnellement leur 'maître, ne le jugent-ils que fur le talent des hommes qu'il emploie & fur l'eltime qu'il a pour les gens d© mérite. Sous- un monarque jlupide , difoit la reine Chriftine, toute fa cour ou Tcf ou le devient. Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites , & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On fait ce mot d'un cardinal : après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du faint pere , & lui dit : vous voilà élu pape ; voici la dernière fois que vous entendre^ la vérité :

féduitpar les respects , vous aile £ bientôt vous

toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables princes qui souvent a fait substituer les plus grandes places de sots en sots durant plusieurs siècles. Aussi les peuples, qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent-ils que sur le talent des hommes qu'il emploie & sur l'estime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque stupide, disoit la reine Christine, toute sa cour ou l'est ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On fait ce mot d'un cardinal : après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du saint pere, & lui dit : *vous voilà élu pape ; voici la dernière fois que vous entendrez la vérité : séduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme : souvenez-vous qu'avant votre exaltation vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtisans sans doute sont doués de l'esprit & du courage nécessaire pour tenir un pareil discours ; mais la plupart d'entr'eux, semblables à ces peuples qui tour-à-tour adorent & fouettent leur idole, sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis. La vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits ; & la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé

Discours II. gt Animé d'un intérêt de cette efpece, n'eftime 8c même ne fent que les idées analogues aux Tiennes: aufi la baguette, propre à découvrir un mérite naiffant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'efprit , parce qu'il n'y a que le lapidaire qui fe connoiffe en diamants bruts , & que l'efprit qui Tente l'eTprit. Ge n'étoit que l'œil d'un Turenne qui , dans le jeune Curchill , pouvoit appercevoir le fameux Marlborough. Toute idée trop étrangère à notre maniéré de voir & de Tentir nous Temble toujours ridicule. Le même projet , qui vafte & grand , paraîtra cependant d'une exécution facile au grand minière , fera traité par un miniftre ordinaire, de fou, d'infenfé ; & ce projet, pour me Tervir de la phrafe ufitée parmi les Tots , fera renvoyé à la république de Platon . Voilà la raifon pour laquelle , en certains pays, où les efprits, énervés par la fuperftition, font pareffeux & peu capables des grandes entreprifes , on croit couvrir un homme du plus grand ridicule , lorfqu'on dit de lui : c'ejl un homme qui veut réformer VEtat : ridicule que la pauvreté , le dépeuplement de ces pays , & par conféquent la néceffité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers , retomber fur les moqueurs. Il en eft de ces peuples comme de ces plaifants Tome I. F \ Digitized by Google

! ga Del' Esprit. fubaltnes (g) qui croient déshonorer un homme lorfqu'ils difent de lui, d'un ton fotttement malin : C'ejî un Romain , ceft un efprit : raillerie qui rappelléeà Ton fens précis , apprend feulement que cet homme ne leur reflémbloit point ; c'eft-à-dire , qu'il n'eft ni fot , ni frippon. Combien un efprit attentif n'entend-il pas , dans les converfations , de ces aveux imbécilles & de ces phrafes abfurdes, qui, réduites à leur fignification exaéte, étonneroient fort ceux qui les emploient ! Aufli l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'eftime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne fignifient rien , finon que cet homme penfe ou ne penfe pas comme lui. Je pourrois encore , par une infinité d'autres faits , prouver que nous n'eftimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour confirmer cette vérité, il faut l'appuyer fur des preuves de pur raifonnement. (g) Les bourgeois opulents ajoutent en dérifion qu'on, voit fouvent l'homme d'efprit à la porte du riche , & jamais le riche à la porte de l'homme d'efprit : ceft, répond le poète Saadi, parce que l'homme cC efprit fait le prix des richeffes , & que le riche ignore les prix des lumières. D'ailleurs, comment la richeffe eftimeroit-elle la fcience ? Le favant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dan* fon enfance ; mais l'ignorant ne peut apprécier le favant, parce qu'il ne l'a jamais été \j Digitized by Google

Discours IL. 83 CHAPITRE IV. De la nécessité où nous sommes de nous comparer à nous-mêmes dans les autres. DEUX causes également puissantes nous y déterminent : l'une est la vanité, & l'autre est la pitié. Je dis la vanité, parce que le désir de l'estime est commun à tous les hommes ; not\ que quelques-uns d'entre eux ne veulent joindre , au plaisir d'être admirés , le mérite de mépriser l'admiration , mais ce mépris n'est pas vrai , & jamais l'admirateur n'est stupide aux yeux de l'admiré : or, si tous les hommes sont avides d'estime , chacun d'eux^ instruit par l'expérience que ses idées ne paroîtront estimables ou méprisables aux autres qu'autant qu'elles seront conformes ou contraires à leurs opinions, il s'ensuit qu'inspiré par sa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'estimer dans les autres une conformité d'idées qui l'affaiblit de leur estime , & de haïr en eux une opposition d'idées, garant sûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de la haine. Mais dans la supposition même qu'un homme soit , à l'amour de la vérité , le sacrifice de sa

8^ De l' Esprit. vanité, si cet homme n'est point animé du desir le plus vif de s'instruire, je dis que la paresse ne lui permet d'avoir , pour des opinions contraires aux siennes , qu'une estime sur parole. Pour expliquer ce que j'entends par estime sur parole , je distinguerai deux sortes d'estime. L'une , qu'on peut regarder comme l'effet, ou du respect qu'on a pour l'opinion publique , (

Discours II. est d'autant plus enthousiaste qu'elle est moins éclairée ; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies , leurs admirateurs respectent , en cette idée , l'ouvrage de leur imagination } soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton , ils croient s'affluer aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette forte d'estime , dont notre ignorance nous force à faire souvent usage , est , par-là même , la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après foi. L'autre espèce d'estime est celle qui , indépendante de l'opinion d'autrui , naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées , & que , par cette raison , j'appelle estime sentie , la seule véritable & celle dont il s'agit ici. Or , pour prouver que la pareille ne nous permet d'accorder cette forte d'estime qu'aux idées analogues aux nôtres, il suffit de remarquer que c'est , comme le prouve sensiblement la géométrie , par l'analogie & les rapports secrets que les idées déjà connues ont avec les idées inconnues , qu'on parvient à la connoissance de ces derniers , & que , c'est en suivant la progression de ces analogies qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres , feraient pour nous des idées intelligibles. Mais , dira-t-on , il n'est

Fî . i V i • i , \ Digitized by Google

est d'autant plus enthousiaste qu'elle est moins éclairée ; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies , leurs admirateurs respectent , en cette idée , l'ouvrage de leur imagination ; soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton , ils croient s'associer aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette sorte d'estime , dont notre ignorance nous force à faire souvent usage , est , par-là même , la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espèce d'estime est celle qui , indépendante de l'opinion d'autrui , naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées , & que , par cette raison , j'appelle *estime sentie* , la seule véritable & celle dont il s'agit ici. Or , pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette sorte d'estime qu'aux idées analogues aux nôtres , il suffit de remarquer que c'est , comme le prouve sensiblement la géométrie , par l'analogie & les rapports secrets que les idées déjà connues ont avec les idées inconnues , qu'on parvient à la connoissance de ces derniers , & que c'est en suivant la progression de ces analogies qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées , qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres , seroient pour nous des idées inintelligibles. Mais , dira-t-on , il n'est

85 2? F ;z' J? s P R i 7\ point d'idées qui n' merit nécessairement
 enti 'elles, quelque rapport, fans lequel elles leroient univerfellement
 inconnues. Oui , mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné : lorfqu'il
 eft immédiat,, lefoible defir que chacun a de s'inftruire le rend, capable de
 l'attention que fuppofe l'intelligence de pareilles idées ; mais s'il eft éloigné
 , comme il l'eft prefque toujours lorfqu'il s'agit de ces opi-r nions qui font
 le réfultat d'un grand nombre d'idées & de fentiments différens , il eft
 évident qu'à moins qu'on ne foit animé d'un defir vif de s'inftruire & qu'on
 ne fe trouve dans une fituation propre à fatisfaire ce defir, la pareffe ne nous
 permettra jamais de concevoir , n'par confequent d'avoir cfejiime fentic
 pour des opinions trop contraires aux nôtres. Peu d'hommes ont le loifir de
 s'inftruire. Le) pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir, ni examiner; il ne
 reçoit la vérité , comme l'erreur que par préjugé: occupé d'un travail
 journalier, il ne peut s'élever à une certaine fphere d'idées ; auffi préfere-t-il
 la bibliothèque bleue aux écrits de S. Real , de la Rochefoucault & du
 cardinal de Retz Auffi dans ces jours de réjouiffances publiques où le
 fpeéfacle s'ouvre gratis , les comédiens , ayant alors d'autres fpeôfateurs
 àamufer, donneront plutôt dom Japhet & Pourceaitgnac , cju 'Hit Digitized

Dis c o U R s 1 1. 87 radius & le Mifantropé. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes classes d'hommes. Les gens du monde sont distraits par mille affaires & mille plaisirs, les ouvrages philosophiques ont aussi peu d'analogie avec leur esprit que le Mifantropé avec l'esprit du peuple» Aulii préféreront-ils en général la leçon d'un roman à celle de Locke. C'est par ce même principe des analogies qu'on explique comment les savants & même les gens d'esprit ont donné à des auteurs moins estimés la préférence sur ceux qui le sont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poète? pourquoi Heinſius (b) & Corneille faisoient-ils plus de cas de Lucain que de Virgile? par quelle raison Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? pourquoi Scaliger (c) regardoit-il Homère & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvenal? C'est que l'estime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou (b). » Lucain, disoit Heinſius, est à l'égard des autres » poètes ce qu'un cheval superbe & hennissant fièrement » est à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble » déceale le goût qu'ils ont pour la ferveur. (c) Scaliger cite comme détestable la dix-septième ode du quatrième livre d'Horace, que Heinſius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité. F 4 Digitized by Google

V 8g D e 'x* Esprit. moins grande que les idées ont avec celles de son lecteur. Que , dans un ouvrage manuscrit , & sur lequel on n'a aucune prévention , l'on charge, séparément, dix hommes d'esprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux foulera des endroits différents ; & que si l'on confronte ensuite les endroits approuvés avec l'esprit & le caractère de chaque approbateur, on sentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à sa manière de voir & de sentir, & que l'esprit est, si j'ose le dire, une corde qui ne frémit que l'unisson. Si le savant abbé de Longuerue , comme il le disoit lui-même , n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Augustin, sinon que le cheval de Troyes étoit une machine de guerre ; & si , dans le roman de Cléopâtre, un avocat célèbre ne voyoit rien d'intéressant que les nullités du mariage d'Elise avec Artaban, il faut avouer que la seule différence qui se trouve à cet égard entre les savants ou les gens d'esprit , & les hommes ordinaires, c'est que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées , leur sphère d'analogie est beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'esprit très-différent du sien : pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idées analogues aux siennes. Que l'on raf%

Digitized by Google

Discours IL 89 femble un Newton , un Quinaut, un Machiavel , qu'on ne les nomme point , & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre, cette efpece d'estime, que j'appelle ejlime fur parole , on verra qu'après avoir réciproquement , mais inutilement , elfayé de fe communiquer leurs idees, Newton regardera Quinaut comme tin rimailleur inlupportable j celui-ci prendra Newton pour un faifeur d'almanachs ; tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal , & tous trois enfin , le traitant réciproquement d'esprits médiocres , le vengeront , par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils fe feront procuré. Or, fi les hommes fupérieurs, entièrement abforbés dans leur genre d'étude , ne peuvent avoir à'efime fentic pour un genre d'esprit trop different du leur , tout auteur , qui donne au public des idées nouvelles , ne peut donc elpérer d'estime que de deux fortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions , ont encore le defir & le loifir de s'inftuire ; ou de ceux dont l'esprit , ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur , foupconne déjà l'exiffence des idées qu'il lui préfente. Ce nombre d'hommes eft toujours très-petit : voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain , & pourquoi chaque vérité eft toujours fi lente à fe dévoiler aux yeux de tous. Digitized by Google

semble un Newton, un Quinault, un Machiavel, qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre, cette espèce d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, essayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinault comme un rimailleur insupportable ; celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanachs ; tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal, & tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se feront procuré.

Or, si les hommes supérieurs, entièrement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur, tout auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux fortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire ; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit : voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

90 De l' E s p r i t. Il refaite de ce que je viens de dire , que la plupart des hommes , fournis à la paresse , ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'ejime fentic que pour cette espece d'idée , & de-là cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire , forcé d'avoir de foi-même : opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil , s'ils eussent eu une connoissance* plus approfondie des principes ci-deffas établis. Ils auroient alors senti que, dans la folitude , le faint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour foi-même , ne peuvent être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres. Comment n'auroit-on pas de foi la plus haute idée ? il n'est personne qui ne changeât d'opinions , s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste , & par conséquent beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or , s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables , il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre (d). La du(d) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais livres , tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions; qu'il voudroit imposer silence à l'homme & supprimer l'ouvrage. C'est un avantage Digitized by Google

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont *d'estime sentie* que pour cette espece d'idée, & de-là cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même : opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peuvent être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préféablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de foi la plus haute idée ? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, & par conséquent beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre (*d*). La du-

(*d*) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions; qu'il voudroit imposer silence à l'homme & supprimer l'ouvrage. C'est un avantage

Discours. çï chefTe de la Ferté,difoit un jour à madame de Staal;
Il faut V avouer , ma chcre amie , /c ne trouve que moi qui aie toujours
raifon (e). Ecoutons le Talapoin , le Bonze , le Eramine , le Guebre , le
Grec, l’Iman , le Marabou ; lorfque, dans l’aiïemble'e du peuple , ils
prêchent les uns contre les autres , chacun d’eux ne dit-il pas comme la
ducheffe de la Ferté? Peuples , je vous l'ajfure y moi feul j’ai toujours
raifon. Chacun Te croit donc un efprit fupérieur, & les fpts ne font pas ceux
qui s’en croient le moins (/) : c’est. que des orthodoxes peu éclairés ont
quelquefois donné fur eux aux hérétiques. Si dans un procès , difent ces
derniers, l une partie défendoit à l’autre de faire imprimer des factums pour
foutenir fon droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l’une des parties ,
comme une preuve de l’injuftice de fa caufe ? (f) Voyez les mémoires de
madame de Staal. (/) Quelle préloption, difent les gens médiocres, que
celle de ceux qu’on appelle les gens d’efprit! Quelle fupériorité ne fe
croient-ils pas furies autres hommes? Mais, leur repondroit-on , le cerf qui
fe vanteroit d’être le plus vite des cerfs , l'eroit l’ans doute un orgueilleux ;
mais , fans bleffer la modeftie, il pourroit pourtant dire qu’il court mieux
que la tortue. Vous êtes la tortue j vous n’avez ni lu ni médité ; comment
pourriez-vous avoir autant d’efprit qu’un homme qui s’est donné beaucoup
de peine pour acquérir des connoiffances ? Vous l’accufez de préfomption ;
& c’est vous qui, fans étude & l’ans réflexion, voulez marcher fon égal. A
votre avis , qui des deux eft préfomptueux ? ! _ : S . ' » v Digitized by
Google

1 92 D E •• L* E S P R I T. ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naissance, des dignités & de l'esprit, & qui trouvent tous les débits de leur marchandise, à l'exception du dernier qui se retire sans étreindre. Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnaître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu est d'une belle âme: cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une éclipse sur parole, ils ne font que donner à l'opinion publique la préférence sur la leur, & convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincues qu'elles soient plus estimables (g). (g) En poésie, Fontenelle ferait sans peine convenir de la supériorité du génie de Corneille sur le sien; mais il ne l'aurait pas sentie. Je suppose, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poésie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection, il est certain qu'il n'aurait en ce genre, proposé d'autres règles fines, que celles qu'il avoit lui-même aufl-bien observées que Corneille; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand poète que celui que ce fût; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faisoit, par conséquent, que sacrifier son sentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de l'espece d'estime que j'appelle sentie; mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce sentiment n'en existe pas moins en eux. Digitized by Google

Discours II. 93 Un homme du monde conviendra , fans peine , qu'il eft en géométrie fort inférieur aux Fontaine , aux d'Alembert, aux Clairaut , aux Euler; que dans la poéſie il le cède aux Moliere, aux Racine , aux Voltaire : mais je dis en même temps que -cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre , qu'il reconnoitra plus de fupérieurs en ce même genre ; & que d'ailleurs il fe croira tellement dédommagé de la fupériorité qu'ont fur lui les hommes que je viens de citer, foit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les ſciences, foit par la variété de ſes connoiſſances , le bon ſens, l'uſage du monde, ou par quelque autre avantage pareil ; que tout pefé , il fe croira auſſi eſtimable que qui que ce ſoit (h). Mais, ajoutera-t-on , comment imaginer qu'un homme qui, par exemple , remplit les petits offices de la magiſtrature , puiffe ſe croire autant d'eſprit que Corneille? Ileftvrai, répondrai-je , qu'il () On ſe loue de tout : les uns vantent leur ûupidité ſous le nom de bon ſens; d'autres louent leur beauté ; quelques-uns, énorſueillis de leurs richelles , mettent ces dons du hafard ſur le compte de leur eſprit & de leur prudence, a emme qui compte le foir avec ſon cuifmier, ſe croit auſſi eſtimable qu'un favant. Il n'eſt pa\$ juſqu'à imprimeur d in-folio qui ne mépriſe l'imprimeur de ro. & qui ne ſe croie auſſi fupérieur au dernier que Yinioha 1 eft en mafleà la brochure.

Digitized by Google

Un homme du monde conviendra, sans peine, qu'il est en géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler ; que dans la poésie il le cède aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire : mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoitra plus de supérieurs en ce même genre ; & que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer, soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les sciences, soit par la variété de ses connoissances, le bon sens, l'usage du monde, ou par quelque autre avantage pareil ; que tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit (h).

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme qui, par exemple, remplit les petits offices de la magistrature, puisse se croire autant d'esprit que Corneille ? Il est vrai, répondrai-je, qu'il

(h) On se loue de tout : les uns vantent leur stupidité sous le nom de bon sens ; d'autres louent leur beauté ; quelques-uns, énorqueillis de leurs richesses, mettent ces dons du hasard sur le compte de leur esprit & de leur prudence ; la femme qui compte le soir avec son cuisinier, se croit aussi estimable qu'un savant. Il n'est pas jusqu'à l'imprimeur d'*in-folio* qui ne méprise l'imprimeur de *romans*, & qui ne se croie aussi supérieur au dernier que l'*in-folio* l'est en masse à la brochure.

94 Del' Esprit* ne mettra perfonneà cet égard dans fa confidence : cependant, lorfque, par un examen fctupuleux', l'on a découvert de combien de fentimentd'orgueil nous fommes journellement affectés , fans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à foi-même & aux autres la profonde eftime qu'on a pour fon efprit, on fenc que le filencede l'orgueil n'en prouve point l'abfence. Suppofons, pcjurfuivre l'exemple ci-deffus rapporté , qu'au fortir de la comédie le hazard rafTemble trois praticiens ; qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous trois , peut-être s'écrieront à la fois que Corneille eft le plus grand génie du monde : cependant, fi, pour fe décharger du poids importun de Peftime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille eft à la vérité un grand homme , mais dans un genre frivole ; il eft certain , fi l'on en juge par le mépris que certains gens affe&ent pour la poéfie , que les deux autres praticiens pourroient fe ranger à l'avis du premier ; puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poéfie : l'art de la procédure , diroit un autre, a bien fes rufes, fes finefles & fes combinaifons , comme tout autre art : vraiment , répondroit le troifieme , il n'eft point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothefe très-admiffible y 'que, dans cet art fi difficile , chacun de ces praticiens fe crût le plus habile , fans qu'aucun 1 Digitized by Google

ne mettra personne à cet égard dans sa confiance : cependant, lorsque, par un examen scrupuleux, l'on a découvert de combien de sentiment d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même & aux autres la profonde estime qu'on a pour son esprit, on sent que le silence de l'orgueil n'en prouve point l'absence. Supposons, pour suivre l'exemple ci-dessus rapporté, qu'au sortir de la comédie le hazard rassemble trois praticiens ; qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous trois, peut-être s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde : cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est à la vérité un grand homme, mais dans un genre frivole ; il est certain, si l'on en juge par le mépris que certains gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourroient se ranger à l'avis du premier ; puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poésie : l'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses ruses, ses finesse & ses combinaisons, comme tout autre art : vraiment, répondroit le troisième, il n'est point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothèse très-admissible, que, dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun

Discours IL 95 d'eux eût prononcé le mot , le résultat de cette conversation étoit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes, par la vanité & sur-tout par l'ignorance , tellement enflés à nous estimer préférentiellement aux autres , que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui. Du temps de Thémistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer , par des billets pris sur l'autel de Neptune , ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire , chacun s'y donnant la première part, adjugea la fécondé à Thémistocle , & le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui. Il est donc certain que chacun a nécessairement de foi la plus haute idée, & qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image & sa ressemblance. La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit , considéré par rapport à un particulier , c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce particulier, soit comme instructives , soit comme agréables ; d'où il suit que l'intérêt personnel , comme je m'étois proposé de Digitized by Google

q6 De i? E s p R i T. * \ le montrer, est ep ce genre , le seul juge
du mérite des hommes. 4 "i v -- -r. ... -j» CHAPITRE V. De la probité , par
rapport à une société particulière. 5 Ous ce point de vue , je dis que la
probité n'est que l'habitude plus ou moins grande des actions
particulièrement utiles à cette petite société. Ce n'est pas que certaines
sociétés vertueuses ne paroissent souvent se dépouiller de leur propre intérêt,
pour porter sur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt
public ; mais elles ne font alors que satisfaire la passion qu'un orgueil
éclairé leur donne pour la vertu, &, par conséquent, qu'obéir , comme toute
autre société , à la loi de d'intérêt personnel. Quel autre motif pourroit
déterminer un homme à des actions généreuses ? Il lui est auflî impossible
d'aimer le bien pour le bien , que d'aimer le mal pour le mal (a). (a) Les
déclamations continuelles des moralistes contre la méchanceté des
hommes, prouvent le peu de connoissance qu'ils en ont. Les hommes ne
sont point méchants , mais Brutus Digitized by

Discours II. 97 Brutus ne fàcrifia fon fils au falut de Rome , que parce que l'amour paternel avoitfur lui moins de puiffance que l'amour de la patrie ; il ne fit alors que céder à fa plus forte paffion : c'eft elle qui , l'éclairant fur l'intérêt public , lui fit appercevoir * dans un parricide fi généreux , fi propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique reffource qui pût fauver Rome , & l'empêcher de retomber fous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonftances critiques ou Rome fe trouvoit alors, il falloir qu'une pareille aéftion fervîtde fondement à la vaftepuiffance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté. Mais , comme il eft peu de Brutus , & de fociétés compofées de pareils hommes , c'eft dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples , pour prouver que , dans chacune des fociétés, l'intérêt particulier eft l'unique diftributeur de l'eftime accordée aux aérions des hommes. Pour s'en convaincre , qu'on jette les yeux fur fournis à leurs intérêts. Les cris des moraliftes ne changeront certainement pas ce reflort de l'univers moral. Ce n'eft donc point de la méchanceté des hommes dont il faut fe plaindre, mais de l'ignorance des légiflateurs , qui ont toujours mis l'intérêt particulier en oppofition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous; c'eft que leur légiflation & leur genre de vie leur infpi» roient plus de probité. Tome I. G Digitized by Google

98 Del' Esprit. un homme qui facrifie tous fes biens pour fauver de la rigueur des loix un parent , afTaflin : cet homme paflera certainement , dans fa famille , pour très-virtueux , quoiqu'il foit réellement très- injufte. Je dis très-injuſte , parce que , fi l'eſpoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, li la certitude du fupplice eſt abſolument néceſſaire pour y entretenir l'ordre , il eſt évident qu'une grâce accordée à un criminel eſt , envers le public , une injuſtice dont ſe rend complice celui qui follicite une pareille grâce (b). (O Je ne ſuis coupable , difoit Chilon mourant , que d'un feul crime ; c'eſt d'avoir , pendant ma magiſtrature , fauve de la rigueur des loix un criminel , mon meilleur ami. Je citerai encore , à ce ſujet, un fait rapporté dans le Guliftan. Un Arabe va ſe plaindre au fultan des violences que deux inconnus exerçoient dans ſa maifon, Le fultan ſ'y tranſporte, fait éteindre les lumières, faifir les criminels, envelopper leurs têtes d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le fultan fait rallumer les flambeaux, confidere les corps des criminels, leve les mains , & rend grâces à Dieu. Quelle faveur, lui dit ſon vizir, aveq-vous donc reçue du ciel! ... Viÿr , répond le fultan , j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'eſt pourquoi fai voulu qu'on éteignit les flambeaux , qu'on couvrît d'un manteau le viſage de ces malheureux : j'ai craint que la tendreſſe paternelle ne me fît manquer à la juſtice que je dois à mes ſujets. Juge ſi je dois remercier le ciel , maintenant que je me trouve juſte , ſans être parricide. \

Digitized by Google

un homme qui sacrifie tous ses biens pour sauver de la rigueur des loix un parent , assassin : cet homme passera certainement , dans sa famille , pour très-vertueux , quoiqu'il soit réellement très-injuste. Je dis très-injuste , parce que , si l'espoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation , si la certitude du supplice est absolument nécessaire pour y entretenir l'ordre , il est évident qu'une grace accordée à un criminel est , envers le public , une injustice dont se rend complice celui qui sollicite une pareille grace (*b*).

(*b*) *Je ne suis coupable , disoit Chilon mourant , que d'un seul crime ; c'est d'avoir , pendant ma magistrature , sauvé de la rigueur des loix un criminel , mon meilleur ami.*

Je citerai encore , à ce sujet , un fait rapporté dans le Gulistan. Un Arabe va se plaindre au sultan des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le sultan s'y transporte , fait éteindre les lumieres , saisir les criminels , envelopper leurs têtes d'un manteau ; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite , le sultan fait rallumer les flambeaux , considère les corps des criminels , leve les mains , & rend grâces à Dieu. *Quelle faveur* , lui dit son vizir , *avez-vous donc reçue du ciel ! ...* Vizir , répond le sultan , *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux , qu'on couvrît d'un manteau le visage de ces malheureux : j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fît manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juge si je dois remercier le ciel , maintenant que je me trouve juste , sans être parricide.*

Discours II. ^ Qu'un ministre , fourd aux follicitations de Tes parents & de Tes amis , croie ne devoir élever aux premières places que des hommes du premier mérite : ce minière fi juſte paſſera certainement , dans fa fociété, pour un homme inutile, fan? amitié , peut-être même fans honnêteté. Il faut le dire -i la honte du ſiecle ; ce n'eſt prefque jamais qu'a des injuſtices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaifant que lui prodi* gue la fociété dans laquelle il vit. Que , par ſes intrigues , un pere obtienne l'emploi de général pour un fils incapable de com» mander ; ce pere fera cité dans ſa famille comme un homme honnête & bienfaifant : cependant , quoi de plus abominable que d'expoſer une nation, ou du moins pluſieurs de ſes provinces -, aux ravages qui fuivent une défaite , uniquement pour ſatisfaire l'ambition d'une famille? Quoi de plus punifſable que des follicitations , contre leſquelles il eſt impoſſible qu'un ſouverain ſoit toujours en garde ? De pareilles follicitations , qui n'ont que trop ſouvent plongé les nations dans les plus grands malheurs , font des fources intariffables de calamités : calamités auxquelles peut-être on ne peut ſouſtraire les peuples qu'en biffant entre les hommes tous les liens de la parenté , & déclarant tous les citoyens enfants de l'Etat, Q a Digitized by Googl

IOO De i? E s p r i t. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu , d'empêcher la subdivision d'un peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés , dont les intérêts , presque toujours opposés à l'intérêt public , éteindraient à la fin dans les âmes toute espèce d'amour pour la patrie. Ce que j'ai dit prouve suffisamment que , devant le tribunal d'une petite société , l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes : aussi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire , si je ne m'étois proposé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je sens qu'un homme honnête , effrayé de l'ascendant que doit nécessairement avoir sur lui l'opinion des sociétés dans lesquelles il vit , peut craindre avec raison d'être, à son insu, souvent détourné de la vertu. Je n'abandonnerai donc pas cette matière sans indiquer les moyens d'échapper aux séductions , & d'éviter les pièges que l'intérêt des sociétés particulières tend à la probité des plus honnêtes gens , & dans lesquels il ne l'a que trop souvent

Digitized by

Discours II. IOI y * * CHAPITRE VI. Des moyens de s'apurer de la vertu. U N homme est juste , lorsque toutes Ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner , il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (a) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne , par amitié, par faiblesse, par sollicitation ou par pitié , à un homme médiocre la préférence sur un homme supérieur , il doit se regarder comme injuste , quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit. En fait de probité , c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion. V; (a) On couvrait , dans certains pays , d'une peau d'âne, les hommes en place , pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence, ou faveur , mais tout à la justice. • G j * A Digitized by Google

I toi î> É z* È s P r. i fi Datis ies cours , par exemple , cet intérêt
 ni donne-t-il pas le nom de prudence à la fauffiété , & de fottife à la vérité
 qu'on y regarde du moins comme une folie , & qu'on y doit toujours
 regarder comme telle. Elle y efl dangereufe , & les vertus nuifibles feront
 toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grâce qu'auprès
 des princes humains & bons , tels que les Louis XII , les Louis XV. Les
 comédiens avoient joué le premier fur le théâtre ; les courtifans
 exhortoient le prince à les punir : non , dit-il , ils me rendent jitijsce , ils me
 croient digne d'entendre la vérité . Exemple de modération imité depuis
 par M. le duc d' Ce prince forcé de mettre quelques importions fur une
 province , & fatigué des remontrances d'un député des Etats de cette
 province , lui ré-* pondit avec vivacité : & quelles font vos forces , pôt
 vous oppoferà mes volontés ? Que pouvez-vous fdire ? i . . i Obéir & haïr y
 répliqua le député. Répdhfe noble qui fait également honneur au député
 & au prince. Il étoit prefque aufli difficile à l'un de l'entendre , qu'à l'autre
 de la faire. Ce même prince avoit une maitrefle ; un gentilhomme la lui
 àVoit enlevée ; le prince étoit piqué , & fes favoris l'e!xeitoient à la
 vengeance \punijft{s difoient-ils, tin infolent. . . 4 Je fais ^ leur i*épôhdît-il
 , que la . ftngèanci m'ef facile ; un mot fuffit pour mt dé * Digitized by
 Google

Dans les cours , par exemple , cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté , & de sottise à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie , & qu'on y doit toujours regarder comme telle.

Elle y est dangereuse , & les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grâce qu'auprès des princes humains & bons , tels que les Louis XII , les Louis XV. Les comédiens avoient joué le premier sur le théâtre ; les courtisans exhortoient le prince à les punir : *non* , dit-il , *ils me rendent justice , ils me croient digne d'entendre la vérité.* Exemple de modération imité depuis par M. le duc d'.... Ce prince forcé de mettre quelques impositions sur une province , & fatigué des remontrances d'un député des Etats de cette province , lui répondit avec vivacité : *& quelles sont vos forces , pour vous opposer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ?* *Obéir & haïr* , répliqua le député. Réponse noble qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit presque aussi difficile à l'un de l'entendre , qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtresse ; un gentilhomme la lui avoit enlevée ; le prince étoit piqué , & ses favoris l'excitoient à la vengeance ; *punissez* , disoient-ils , *un insolent.* ... *Je fais* , leur répondit-il , *que la vengeance m'est facile ; un mot suffit pour me dé-*

Discours IL 103 faire d'un rival ; & ce J} ce qui m'empêche de te prononcer. Une pareille modération est trop rare ; la vérité est ordinairement trop mal accueillie des princes & des grands , pour séjourner long-temps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens sont habitués à la bafleflie & à la flatterie , donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses , & par conséquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire , que des libelles faits contre lui ? non que je prenne ici le parti des libelles ; mais enfin une flatterie peut , à son insu , détourner un bon prince du chemin de la vertu , lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (b). Mais l'intérêt cachera toujours de pareils vérités aux sociétés particulières de la cour. Ce n'est , peut-être , qu'en vain (b)^p. Ce n'est point , dit le poète Saadi , la voix timide des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les plaintes des malheureux, il faut que le cri du peuple puisse directement percer jusqu'au trône. G 4 Digitized by Google

faire d'un rival ; & c'est ce qui m'empêche de le prononcer.

Une pareille modération est trop rare ; la vérité est ordinairement trop mal accueillie des princes & des grands , pour séjourner long-temps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens , habitués à la bassesse & à la flatterie , donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses , & par conséquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire , que des libelles faits contre lui ? non que je prenne ici le parti des libelles ; mais enfin une flatterie peut , à son insu , détourner un bon prince du chemin de la vertu , lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (b). Mais l'intérêt cachera toujours de pareils vérités aux sociétés particulières de la cour. Ce n'est , peut-être , qu'en vi-

(b) » Ce n'est point , dit le poète Saadi , la voix timide
 » des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les plaintes
 » des malheureux , il faut que le cri du peuple puisse direc-
 » tement percer jusqu'au trône.

104 D E I? E S T R I T. vant loin de ces fociétés qu'on peut fe défendre des illufions qui les féduifent. Il eft du moins certain que , dans ces mêmes fociétés , on ne peut conferver une vertu toujours forte & pure , fans avoir habituellement prcfent à l'efprit le principe de l'utilité publique (c) , fans avoir une connoiffance profonde des véritables intérêts de ce public , par conféquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'eft jamais le partage de la ftupidité ; une probité fans lumières n'eft , tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard ; i°. parce qu'il n'eft point juge des intentions ; 20. parce qu'il ne prend, dans fes jugemens , confeil que de fon intérêt. (c) Confequemment à ce principe , M. de Fontenellea défini le menfonge : taire une vérité qu'on doit. Un homme fort du lit d'une femme , il rencontre le mari : d'où veneçvous , lui dit celui-ci ; QuejJni répondre ; lui doit-on dire alors la vérité ? non , ditM.de Fontenelle , parce qu' alors la vérité n ejl utile à perfonne. Or la vérité elle-même eft founife au principe de l'utilité publique. Elle doit préfider à la compofition de l'hiftoire , à l'étude des fcienccs & des arts ; elle doit fe préfenter aux grands , & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuifibles au public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuifent qu'à l'homme même. C'eft l'affliger fans utilité ; fous prétexte d'être vrai c eft etre méchant & brutal; c'eft moins aimer la vérité, que fe glorifier dans l'humiliation d'autrui.

Digitized by Google

vant loin de ces sociétés qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que, dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure, sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique (c), sans avoir une connoissance profonde des véritables intérêts de ce public, par conséquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'est jamais le partage de la stupidité; une probité sans lumières n'est, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard; 1^o. parce qu'il n'est point juge des intentions; 2^o. parce qu'il ne prend, dans ses jugemens, conseil que de son intérêt.

(c) Conséquemment à ce principe, M. de Fontenelle a défini le mensonge : *taire une vérité qu'on doit*. Un homme sort du lit d'une femme, il rencontre le mari : *d'où venez-vous*, lui dit celui-ci ; *Que lui répondre* ; lui doit-on dire alors la vérité ? *non*, dit M. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'est utile à personne*. Or la vérité elle-même est soumise au principe de l'utilité publique. Elle doit présider à la composition de l'histoire, à l'étude des sciences & des arts ; elle doit se présenter aux grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuisibles au public ; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuisent qu'à l'homme même. C'est l'affliger sans utilité ; sous prétexte d'être vrai c'est être méchant & brutal ; c'est moins aimer la vérité, que se glorifier dans l'humiliation d'autrui.

Discours IL 10\$ S'il foutrait à la mort celui qui par malheur tue
son ami à la chaîne, ce n'est pas seulement à l'innocence de ses intentions
qu'il fait grâce, puisque la loi condamne au supplice la sentinelle qui s'est
involontairement laissé surprendre au sommeil. Le public ne pardonne, dans
le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un
autre citoyen; il ne punit, dans le second, que pour prévenir les surprises &
les malheurs auxquels l'exposeroit une pareille invigilance. Il faut donc,
pour être honnête, joindre à la noblesse de l'âme les lumières de l'esprit.
Quiconque rassemble en soi ces différents dons de la nature, se conduit
toujours sur la boussole de l'utilité publique. Cette utilité est le principe de
toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les législations. Elle
doit inspirer le législateur, forcer les peuples à se soumettre à ses lois; c'est
enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous ses sentiments, jusqu'au
sentiment même de l'humanité. L'humanité publique est quelquefois
impitoyable envers les particuliers (d). Lorsqu'un vaisseau (d) C'est de
principe qui, chez les Arabes, a consacré l'exemple de sévérité que donna le
fameux Ziad, gouverneur de Bafra. Après avoir inutilement tenté de purger
cette

digitized by Google

S'il souffrait à la mort celui qui par malheur tue son ami à la chasse, ce n'est pas seulement à l'innocence de ses intentions qu'il fait grace, puisque la loi condamne au supplice la sentinelle qui s'est involontairement laissé surprendre au sommeil. Le public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen; il ne punit, dans le second, que pour prévenir les surprises & les malheurs auxquels l'exposeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la noblesse de l'ame les lumieres de l'esprit. Quiconque rassemble en soi ces différents dons de la nature, se conduit toujours sur la boussole de l'utilité publique. Cette utilité est le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les législations. Elle doit inspirer le législateur, forcer les peuples à se soumettre à ses loix; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous ses sentiments, jusqu'au sentiment même de l'humanité.

L'humanité publique est quelquefois impitoyable envers les particuliers (d). Lorsqu'un vaisseau

(d) C'est de principe qui, chez les Arabes, a consacré l'exemple de sévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Basra. Après avoir inutilement tenté de purger cette

to6 De l'Esprit, effurpris par de longs calmes, & que la
 famine a, d'une voix impérieuse, commandé de tirer au fort la
 victime^infommée qui doit fervir de pâture à ses compagnons, on l'égorge
 sans remords : ce vaisseau est l'emblème de chaque nation ; tout devient
 légitime & même vertueux pour le salut public. La conclusion de ce je viens
 de dire, c'est qu'en fait de probité, ce n'est point des sociétés où l'on vit
 dont il faut prendre conseil, mais uniquement de l'intérêt public : qui le
 consulteroit toujours, ne feroit jamais que des allions ou immédiatement
 utiles au public, ou avantageux aux particuliers sans être nuisibles à l'état.
 Or de pareilles avions lui font toujours utiles. L'homme qui fecourt le
 mérite malheureux donne, sans contredit, un exemple de bienfaillance
 conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impose à la
 richesse. L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les trésors de la
 vertueuse opulence. ville des aflains qui l'infestoient, il se vit contraint de
 décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit
 dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il est conduit devant le tribunal du
 gouverneur ; il essaie de se fléchir par ses larmes : malheureux étranger, lui
 dit Ziad, je dois te paraître injuste, en punissant une contravention à des
 ordres que tu as pu ignorer ; mais le salut de Baфра dépend de ta mort ; je
 pleure 6* te condamne. J \ i . Digitized by Google • - .

est surpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuse, commandé de tirer au fort la victime infortunée qui doit servir de pâture à ses compagnons, on l'égorge sans remords : ce vaisseau est l'emblème de chaque nation ; tout devient légitime & même vertueux pour le salut public.

La conclusion de ce je viens de dire, c'est qu'en fait de probité, ce n'est point des sociétés où l'on vit dont il faut prendre conseil, mais uniquement de l'intérêt public : qui le consulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions ou immédiatement utiles au public, ou avantageuses aux particuliers sans être nuisibles à l'état. Or de pareilles actions lui sont toujours utiles.

L'homme qui secourt le mérite malheureux donne, sans contredit, un exemple de bienfaisance conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impose à la richesse.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les trésors de la vertueuse opulence.

Discours II. 107 Qui se conduit par ce principe, peut se rendre à lui-même un témoignage avantageux de sa probité, peut se prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter •, car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne suffit pas d'être vertueux ; il faut, de plus, se trouver, comme les Codrus & les Régulus, heureusement placé dans des temps, des circonstances & des lieux où nos actions puissent beaucoup influer sur le bien public. Dans toute autre position, la probité d'un citoyen, toujours ignoré du public, n'est, pour ainsi dire, qu'une qualité de société particulière, à l'usage seulement de ceux avec lesquels il vit. C'est uniquement par ses talents qu'un homme privé peut se rendre utile & recommandable à sa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier ? cette probité lui est de presque aucune utilité (e). Audi juge-t-il les vivants comme la postérité juge les morts : elle ne s'informe point si Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguste dissimulé, & César la femme de tous les (e) Il est permis de faire l'éloge de son cœur, & non celui de son esprit ; c'est que le premier ne tire pas à conséquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

io8 De l' E s p r i t. maris : c'est uniquement leurs talents qu'elle juge. Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent avec fureur contre les vices domeftiques d'un homme illuftre, prouvent moins leur amour pour le bien public que leur envie contre les talents; envie qui prend fouvent, à leurs yeux, le mafque d'une vertu, mais qui n'est le plus fouvent qu'une envie déguilée , puifqu'en général ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme fans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des fentimeints dont ils fe targuent, fi on leur en découvrait le principe & la baffeffe. Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu; peut-être nos auteurs fontils quelquefois plus foigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs , & prennent-ils exemple fur Averroès , ce philofophe, quife permettoit, dit-on, des friponneries qu'il regardoit non-feulement comme peu nuifibles , mais même comme utiles à fa réputation : il donnoit, difoit-il, par-là le change à fes rivaux; détournoit adroitement fur fes mœurs les critiques qu'ils euffent faites de fes ouvrages : critiques qui , fans doute , auroient porté à fa gloire de plus dangereufes atteintes. J'ai dans ce chapitre indiqué le moyen d'échapper aux féduétions des lociétés particulières» Digitized by Google

Discours II. 109 de confèrver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différens ; & ce moyen confifte à prendre , dans toutes les démarches , confeil de l'intérêt public. r- ■ ■ ■ —
tC H A P. I T R E V I L De Vefprit , par rapport aux fociétés particulières. E
que j'ai dit de l'efprit par rapport à un feul homme , je le dis de l'efprit
conlidéré par rapport aux fociétés particulières. Je ne répéterai donc point ,
à ce fujet , le détail fatigant des mêmes preuves ; je montrerai jTeulement,
par de nouvelles applications du même principe, que chaque fociété,
comme chaque particulier, n'eftime ou ne méprife les idées des autres
fociétés que par la convenance ou la difconvenance que ces idées ont avec
fes pallions , fon genre d'efprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde
ceux qui compofent cette fociété. Qu'on produife un fakir dans un cercle de
Sybarites, ce fakir n'y fera-t-il pas regardé avec cette pitié méprifante que
des âmes fenfuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaifirs
réels, pour courir après des biens imaginaires? Que je fafle pénétrer un
conquérant dans la re1 Digitized by Google

II O De z* E s p R i T, traite des philofophes ; qui doute qu'il ne
 traite de frivolités leurs fpeculations les plus profondes , qu'il ne les
 confidere avec les mépris dédaigneux qu'une ame , qui fe dit grande , a
 pour des âmes qu'elle croit petites , & que la puiff'ance a pour la foibleffe ?
 Mais qu'à fon tour , je tranfporte ce conquérant au portique : orgueilleux,
 lui dira le ftoïcien outragé , toi qui méprifes des âmes plus hautes que la
 tienne , apprends que l'objet de tes defirs eft ici celui de nos mépris; que
 rien ne paroît grand fur la terre , à qui la contemple d'un point de vue élevé.
 Dans une forêt antique , c'eft du pied des cedres , cm s'affied le voyageur ,
 que leur faite femble toucher aux cieux ; du haut des nues , q^i plane l'aigle
 , les hautes futaies rampent comme la bruyere , ôç n'offrent aux yeux du roi
 des airs qu'un tapis de verdure déployé fur des plaines. C'eft ainfi que
 l'orgueil , blefTé du ftoïcien , fe vengera du dédain de l'ambitieux, & qu'en
 général fe traiteront tous ceux qui feront animés de paffions différentes.
 Qu'une femme jeune , belle , galante , telle enfin que l'hiftoire nous peint
 cette célébré Cléopâtre, qui, par la multiplicité de fes beautés, les charmes
 de fon efprit , la variété de fes careffes , faifoit goûter chaque jour à fon
 amant les délices de l'inconfiance ; & dont enfin la pre

III Discours II. miere jouiflance n'étoit, dit Echard, qu'une première faveur; qu'une telle femme fe trouve dans uneaffemblée de ces prudes, dont la vieilleflè & la laideur affiirent la chafteté, on y méprifera fes grâces & fes talents : à l'abri de la féduâion , fous l'égide de la laideur , ces prudes ne fentent pas combien l'ivrefle d'un amant eft flatteufe; avec quelle peine , quand on eft belle, on réfifte au defir de mettre un amant dans la confidence de mille appas fecrets : elles fe déchaîneronc donc avec fureur contre cette belle femme , & mettront fes foibleffes au rang des plus grands crimes. Mais, fi l'une de ces prudes fie préfente à fon tour dans un cercle de coquettes , elle y fera traitée fans aueun des ménagements que la jeunefle & la beauté doivent à la vieillesse & à la laideur. Pour fe venger de fa pruderie , on lui dira que la belle qui Cede à l'amour , & la laide qui lui réfifte, ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité , que, dans un amant , l'une cherche un admirateur de fes attraits , l'autre fuit un délateur de fes difgraces , & qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre la prude & la femme galante , il n'y a jamais que la beauté de différence. Voilà comme les partions différentes s'infultent réciproquement ; & pourquoi le glorieux , qui méconnoit le mérite dans une condition médioDigitized by Google

miere jouissance n'étoit, dit Echard, qu'une première faveur; qu'une telle femme se trouve dans une assemblée de ces prudes, dont la vieillesse & la laideur assurent la chasteté, on y méprisera ses graces & ses talents : à l'abri de la séduction, sous l'égide de la laideur, ces prudes ne sentent pas combien l'ivresse d'un amant est flatteuse; avec quelle peine, quand on est belle, on résiste au desir de mettre un amant dans la confidence de mille appas secrets : elles se déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ses foiblesses au rang des plus grands crimes. Mais, si l'une de ces prudes se présente à son tour dans un cercle de coquettes, elle y sera traitée sans aucun des ménagements que la jeunesse & la beauté doivent à la vieillesse & à la laideur. Pour se venger de sa pruderie, on lui dira que la belle qui cede à l'amour, & la laide qui lui résiste, ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité, que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgraces, & qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médio-

na De l' E s p r i t. cre , qui le dédaigne & qui voudrait le voir
ramper à Tes pieds , est à Ton tour méprisé des gens éclairés. Inferfé, lui
diroient-ils volontiers, homme fans mérite & même Tans orgueil, de quoi
t'applaudis-tu? des honneurs qu'on te rend ? Mais , ce n'est point à ton
mérite , c'est à ton faite & à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien
' par toi-même , fîtu brilles, c'est de l'éclat que réfléchit fur toi la faveur du
fouverain. Regarde ces vapeurs qui s'élèvent de la fange des marécages ;
foutenues dans les airs , elles s'y changent en nuages éclarans ; elles brillent
comme toi , mais d'une fplendeur empruntée du foleil ; l'autre fe couche ,
l'éclat du nuage a difparu. Si des pallions contraires excitent le mépris
refpeâif de ceux qu'elles animent , trop d'oppofition dans les efprits produit
à peu près le même effet. Néceflités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre
IV , à ne fentir , dans les autres , que les idées analogues à nos idées ,
comment admirer un genre d'esprit trop différent du nôtre ? Si l'étude d'une
fcience ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de
difficultés que nous ignorerions fans cette étude, c'est donc pour la fcience
& l'art que nous cultivons , que nous avons néceffairement le plus de cette
eftime que j'appelle fentie. Notre Digitized by Google

Discours II. uÿ Notre eftime pour les autres arts ou fciences, eft toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la fcience ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géomètre a communément plus d'eftime pour le phyficien que pour le poëte , qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géomètre. C'eft auſſi de la meilleure foi du monde qu'on ' voit des hommes illuſtres , en des genres différens , faire très-peu de cas les uns des autres. Pour ſe convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part ,(car il n'y a point de dette plus fidèlement acquittée que le mépris) prêtons l'oreille aux difcours qui échappent aux gens d'eſprit. Semblables aux vendeurs de mithridate répandus dans une place publique , chacun d'eux appelle les admirateurs à foi , & croit les mériter ſeuſ. Le romancier ſe perſuade que c'eft ſon genre d'ouvrage qui ſuppoſe le plus d'invention & de délicateſſe dans l'eſprit ; le métaphyſicien ſe voit comme la ſource de l'évidence & le confident de la nature : moi ſeuſ , dit-il , je puis généralifer les idées , & découvrir le germe des événements qui ſe développent journellement dans le monde phyſique & moral ; & c'eft par moi ſeuſ que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les métaphyſiciens comme des fous

Tome I. H • Digitized by Google

Notre estime pour les autres arts ou sciences, est toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la science ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géometre a communément plus d'estime pour le physicien que pour le poëte, qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géometre.

C'est aussi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illustres, en des genres différents, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour se convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part, (car il n'y a point de dette plus fidelement acquittée que le mépris) prêtons l'oreille aux discours qui échappent aux gens d'esprit.

Semblables aux vendeurs de mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à foi, & croit les mériter seul. Le romancier se persuade que c'est son genre d'ouvrage qui suppose le plus d'invention & de délicatesse dans l'esprit; le métaphysicien se voit comme la source de l'évidence & le confident de la nature : moi seul, dit-il, je puis généraliser les idées, & découvrir le germe des événements qui se développent journellement dans le monde physique & moral; & c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les métaphysiciens comme des fous

V. Iff' D E L' E S P R I T. férieux , les affine que , s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'est retirée , ils n'ont , pour y puiser , que le fceau des Danaïdes , que les découvertes de leur esprit font douteuses , mais que les agréments du lien font certains. C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres, & fi, dans une pareille contestation , ils prenoient un politique pour arbitre : Apprenez , leur diroit-il à tous , que les sciences & les arts ne font que de férieuses bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à son esprit : mais c'est: uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête, d'un homme fait & sensé; tout autre objet est petit, & tout ce qui est petit est méprisable : d'où il concluroit que lui seul est digne de l'admiration universelle. Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, supposons qu'un physicien prêtât l'oreille à cette conclusion : Tu te trompes , repli— querait-il à ce politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considère, c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une bouffole;

l'AméDigitized by Google

férieux, les assure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'est retirée, ils n'ont, pour y puiser, que le fceau des Danaïdes; que les découvertes de leur esprit sont douteuses, mais que les agréments du sien sont certains.

C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres, & si, dans une pareille contestation, ils prenoient un politique pour arbitre: Apprenez, leur diroit-il à tous, que les sciences & les arts ne sont que de férieuses bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à son esprit: mais c'est uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & sensé; tout autre objet est petit, & tout ce qui est petit est méprisable: d'où il concluroit que lui seul est digne de l'admiration universelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, supposons qu'un physicien prêtât l'oreille à cette conclusion: Tu te trompes, répliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considère, c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une boussole; l'Amé-

I D i s t o v r s l i . t i f r i q u e s e d é c o u v r e ; l' o n f o u i l l e s e s m i n e s ;
m i l l e V a i f f e a u x c h a r g é s d' o r f e n d e n t l e s m e r s , a b o r d e n t e n E u r o p e , & l a
f a c e d u m o n d e p o l i t i q u e e s t c h a n g é e . T o u j o u r s o c c u p é d e g r a n d s o b j e t s , s i j e
m e r e c u e i l l e d a n s l e s i l e n c e & l a s o l i t u d e / c e n' e s t p o i n t p o u r y é t u d i e r l e s
p e t i t e s r é v o l u - l i o n s d e s g o u v e r n e m e n t s , m a i s c e l l e s d e l' u n i - v e r s ; c e
n' e s t p o i n t p o u r y p é n é t r e r l e s s e c r e t s d e s c o u r s , m a i s c e u x d e l a
n a t u r e : j e d é c o u v r e c o m m e n t l e s m e r s o n t f o r m é l e s m o n t a g n e s & s e f o n t
r é p a n d u e s s u r l a t e r r e ; j e m e s u i s & l a f o r c e q u i m e u t l e s a s t r e s & l' é t e n d u e
d e s c e r c l e s l u m i n e u x q u' i l s d é c r i v e n t d a n s l' a z u r d u c i e l ; j e c a l c u l e l e u r
m a s s e , j e l a c o m p a r e à c e l l e d e l a t e r r e , & j e r o u g i s d e l a p e t i t e s s e d u g l o b e .
O r , s i j' a i t a n t d e h o n t e d e l a r u c h e , j u g e d u m é p r i s q u e j' a i p o u r l' i n f e d e
q u i l' h a b i t e , l e p l u s g r a n d l é g i f l a t e u r n' e s t à m e s y e u x q u e l e r o i d e s
a b e i l l e s . V o i l à p a r q u e l s r a i s o n n e m e n t s c h a c u n s e p r o u v e à l u i - m ê m e q u' i l
e s t p o s s e s s e u r d u g e n r e d' e s p r i t l e p l u s e s t i m a b l e ; & c o m m e n t , e x c i t é s p a r l e
d é s i r d e l e p r o u v e r a u x a u t r e s , l e s g e n s d' e s p r i t s e d é p r i f e n t
r é c i p r o q u e m e n t , s a n s s' a p p e r c e v o i r q u' e c h a c u n d' e u x , e n v e l o p p é d a n s l e
m é p r i s q u' i l i n s p i r e p o u r s e s p a r e i l s , d e v i e n t l e j o u e t & l a r i s e e d e c e m ê m e
p u b l i c d o n t i l d e v r o i t ê t r e l' a d m i r a t i o n . H a

II 6 \D E L' E s P R I T. * Au refte , c'eft en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour fon efprit. On fe moque d'un fleurifte immobile près d'une plate-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés fur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable fur la terre que la fineffe & le mélange des couleurs dont il a, par fa culture , forcé la nature à les peindre : chacun eft ce fleurifte ; s'il ne mefure l'efprit des hommes que fur la connoiffance qu'ils ont des fleurs , nous ne mefurons pareillement notre eftime pour eux que fur la conformité de leurs idées avec les nôtres. Notre eftime eft tellement dépendante de cette conformité d'idées , que perfonne ne peut s'examiner avec attention fans' s'appercevoir que, fi, dans tous les inflants de la journée , il n'eftime point le même homme précifément au même degré , c'eft toujours 'i quelques-unes de ces contradi&ions , inévitables dans le commerce intime & journalier , qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermomètre de fon eftime : aufli tout homme dont les idées ne font point analogues à celle de la fociété en eft-il toujours méprifé. Le philofophe, qui vivra avec des petitsmaîtres, fera l'imbécille & le ridicule de leur fociété; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon , dont les plus fades quolibets pafleront

Au reste , c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un fleuriste immobile près d'une plate-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable sur la terre que la finesse & le mélange des couleurs dont il a , par sa culture , forcé la nature à les peindre : chacun est ce fleuriste ; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs , nous ne mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées , que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'appercevoir que , si , dans tous les instans de la journée , il n'estime point le même homme précisément au même degré , c'est toujours à quelques-unes de ces contradictions , inévitables dans le commerce intime & journalier , qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermometre de son estime : aussi tout homme dont les idées ne sont point analogues à celle de la société en est-il toujours méprisé.

Le philosophe , qui vivra avec des petits-mâîtres , sera l'imbécille & le ridicule de leur société ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon , dont les plus fades quolibets passeront

; ' i Discours 17. 117 pour d'excellents mots: car le succès des plaifanteries dépend moins de la finesse d'esprit de leur auteur , que de Ton attention à ne ridiculiser que les idées défagréables à la société. Il en est des plaifanteries comme des ouvrages de parti ; elles sont toujours admirées de la cabale. Le mépris injuste des sociétés particulières les unes pour les autres , est donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil sans doute condamnable , mais nécessaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil est le germe de tant de vertus & de talents , qu'il ne faut ni espérer de le détruire , ni même tenter de l'affaiblir , mais seulement de le diriger aux choses honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens , je ne le fais sans doute , que par un autre orgueil., peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier , comme plus conforme à l'intérêt général ; car la justice de nos jugements & de nos actions n'est jamais que la rencontre heureuse de notre intérêt avec l'intérêt public (a). (a) L'intérêt ne nous présente des objets que les faces* sous lesquelles il nous est utile de les appercevoir. Lorsqu'on en juge conformément à l'intérêt public , ce n'est pas tant à la justice de son esprit, à la justice de son caractère, qu'il en faut faire honneur , qu'au hasard qui nous place dans des » H 3 Digitized by Google

ng De il E s p R i T. Si l'estime , que les diverses sociétés ont
poué certains sentimens & certaines sciences , est différente selon la
diversité des passions & du genre d'esprit de ceux qui les composent; qui
doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu
près le même effet ; & que des idées, agréables aux gens d'un certain rang,
ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de
guerre, un négociant, diffèrent devant des gens de robe ; l'un, sur l'art des
sièges, des campemens & des évolutions militaires ; l'autre , sur le
commerce de l'indigo, de la soie , du sucre & du cacao ; ils seront écoutés
avec moins de plaisir & d'avidité , que l'homme qui, plus au fait des
intrigues du palais, des prérogatives de la magistrature & de la manière de
conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur
esprit ou de leur vanité rend plus particulièrement intéressants pour eux. En
général , on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au
sien. Quelque circonstance où nous avons intérêt de voir comme le public.
Qui s'examine profondément , se surprend trop souvent en erreur pour
n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumières , il ignore l'a
supériorité. L'esprit est comme la fame ; quand on en a , l'on ne s'en
aperçoit point. Digitized by Google

Si l'estime, que les diverses sociétés ont pour certains sentimens & certaines sciences, est différente selon la diversité des passions & du genre d'esprit de ceux qui les composent; qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu près le même effet; & que des idées, agréables aux gens d'un certain rang, ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de guerre, un négociant, diffèrent devant des gens de robe; l'un, sur l'art des sieges, des campemens & des évolutions militaires; l'autre, sur le commerce de l'indigo, de la soie, du sucre & du cacao; ils seront écoutés avec moins de plaisir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magistrature & de la manière de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur esprit ou de leur vanité rend plus particulièrement intéressants pour eux.

En général, on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au sien. Quelque

circunstances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, se surprend trop souvent en erreur pour n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumières, il ignore sa supériorité. L'esprit est comme la santé; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

Discours II. 119 mérite qu'ait un bourgeois , il fera toujours me*
(privé d'un homme en place , si cet homme en place est stupide; quoiqu'il
n'y ait , dit Domat, qu'une distinction civile entre le bourgeois & le grand
seigneur , & une distinction naturelle entre l'homme d'esprit & le grand
seigneur Stupide. C'est donc toujours l'intérêt personnel , modifié selon la
différence de nos besoins , de nos passions, de notre genre d'esprit & de nos
conditions , qui , se combinant dans les diverses sociétés, d'un nombre infini
de manières, produit l'étonnante diversité des opinions. C'est
conséquemment à cette variété d'intérêt que chaque société a son ton , sa
manière particulière de juger , & son grand esprit dont elle ferait volontiers
un dieu , si la crainte des jugements du public ne s'opposait à cette
apothéose. Voilà pourquoi chacun trouve à s'affortir. Aussi n'est-il point de
stupide , s'il apporte une certaine attention au choix de sa société, qui n'y
puisse passer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par
des admirateurs sincères; aussi il n'est-il point d'homme d'esprit, s'il se
répand dans différentes sociétés, qui ne s'y voie successivement traité de fou
, de fâcheux , d'agréable , d'ennuyeux , de stupide & de spirituel. La conclusion
générale de ce que je viens de dire

126 De l'Esprit, c'est que l'intérêt personnel est, dans chaque société, l'unique appréciateur du mérite des choses & des personnes. Il ne me reste plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des sociétés particulières, telles que celles du grand monde, ne sont pas toujours les plus estimés du public. Digitized by Google

re, c'est que l'intérêt personnel est, dans chaque société, l'unique appréciateur du mérite des choses & des personnes. Il ne me reste plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des sociétés particulières, telles que celles du grand monde, ne sont pas toujours les plus estimés du public.



Discours II. 121 ;f - ""THI ■ ■ lt CHAPITRE VIII. De la
différence des jugements du public , & de ceux des fociétés particulières.]P
Our découvrir la caufe des jugements différents que portent fur les mêmes
gens le public & les fociétés particulières , il faut obferver qu'une nation
n'eft que l'affemblage des citoyens qui la compofent; que l'intérêt de
chaque citoyen eft toujours , par quelque lien , attaché à l'intérêt public ;
que , femblable aux aftres qui , fufpendus dans les déferts de l'efpace , y
font mus par deux mouvements principaux , dont le premier plus lent (a)
leur eft commun avec tout l'univers , &c le fécond plus rapide leur eft
particulier, chaque fociété eft auffi mue par deux différentes efpeces
d'intérêt. Le premier , plus fbible , lui eft commun avec la fociété générale ,
c'eft-à-dire , avec la nation ; & 1« fécond, plus puiffant, lui eft abfolument
particulier. Conféquemment à ces deux fortes d'intérêt , il eft deux fortes
d'idées propres à plaire aux fociétés particulières. L'une dont le rapport,
plus immédiat à l'intérêt (a) Syftême des anciens philofophes, Digitized by
Googl

1*2 D E L' E S P R I T. public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre , la législation , les sciences & les arts : cette espece d'idees, interessantes pour chacun d'eux en particulier, est en consequence la plus généralement , mais la plus faiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis -de la plupart, parce qu'il est des sociétés , telles que les sociétés académiques , pour qui les idees le plus généralement utiles sont les idées le plus particulièrement agréables , & dont l'intérêt personnel se trouve par ce moyen confondu avec l'intérêt public. L'autre espece d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société c'est-à-dire, à ses goûts, à ses aversions , à ses projets, à ses plaisirs. Plus intéressante & plus agréable , par cette raison, aux yeux de cette société , elle est communément assez indifférente à ceux du public. Cette distinction admise , quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette dernière espece , c'est-à-dire , d'idées particulièrement intéressantes pour les sociétés où il vit , y doit être en consequence regardé comme très-espirituel : mais que cet homme s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place , il ne lui paroitra souvent qu'un homme très-médiocre. C'est une voix charmante en chambre , mais trop faible pour le théâtre. Qu'un homme au contraire ne s'occupe que

Digitized by Google

public , a pour objet le commerce , la politique , la guerre , la législation , les sciences & les arts : cette espece d'idées , intéressantes pour chacun d'eux en particulier , est en conséquence la plus généralement , mais la plus foiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis de la plupart , parce qu'il est des sociétés , telles que les sociétés académiques , pour qui les idées le plus généralement utiles sont les idées le plus particulièrement agréables , & dont l'intérêt personnel se trouve par ce moyen confondu avec l'intérêt public.

L'autre espece d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société ; c'est-à-dire , à ses goûts , à ses aversions , à ses projets , à ses plaisirs. Plus intéressante & plus agréable , par cette raison , aux yeux de cette société , elle est communément assez indifférente à ceux du public.

Cette distinction admise , quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette dernière espece , c'est-à-dire , d'idées particulièrement intéressantes pour les sociétés où il vit , y doit être en conséquence regardé comme très-spirituel : mais que cet homme s'offre aux yeux du public , soit dans un ouvrage , soit dans une grande place , il ne lui paroîtra souvent qu'un homme très-médiocre. C'est une voix charmante en chambre , mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme au contraire ne s'occupe que

Discours IL 123 d'idées généralement intéressantes , il fera moins agréable aux sociétés dans lesquelles il vit, il y paraîtra même quelquefois & lourd & déplacé ; mais qu'il s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage , soit dans une grande place , étincelant alors de génie , il méritera le titre d'homme supérieur. C'est un colosse monstrueux & même défagréable dans l'atelier du sculpteur , qui , , élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens. Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en foi les idées de l'une & de l'autre espèce ? & n'obtiendrait-on pas à la fois l'estime de la nation & celle des gens du monde? C'est, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut se livrer pour acquérir des idées intéressantes pour le public, ou pour les sociétés particulières , est absolument différent Pour plaire dans le monde , il ne faut approfondir aucune matière , mais voltiger incessamment de sujets en sujets ; il faut avoir des connaissances très-variées, & dès-lors très-superficielles; savoir de tout sans perdre son temps à savoir parfaitement une chose , & donner par conséquent à son esprit plus de surface que de profondeur. Or , le public n'a nul intérêt d'estimer des hommes superficiels tellement universels : peut-être même l

Digitized by Google

124 D E I? E S P H I T. ne leur rend-il point une exacte justice , & ne le donne-t-il jamais la peine de prendre le toisé d'un esprit partagé en trop de genres différents. Uniquement intéressé à estimer ceux qui se rendent supérieurs en un genre , & qui avancent , à cet égard , l'esprit humain , le public doit faire peu de cas de l'esprit du monde. Il faut donc , pour obtenir l'estime générale , donner à son esprit plus de profondeur que de surface , & concentrer , pour ainsi dire , dans un seul point , comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de son esprit. Eh ! comment se partager entre ces deux genres d'étude , puisque la vie qu'il faut mener pour fuivre l'un ou l'autre est entièrement différente > L'on n'a donc l'une de ces espèces d'esprit qu'exclusivement à l'autre. Si , pour acquérir des idées intéressantes pour le public , il faut , comme je le prouverai dans les chapitres suivants , se recueillir dans le silence & la solitude ; il faut au contraire pour présenter aux sociétés particulières les idées les plus agréables pour elles , se jeter absolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses & puériles : je dis fausses , parce que tout homme qui ne connaît qu'une seule façon de penser, regarde nécessairement la société comme l'univers par excellence

Digitized by Google

ne leur rend-il point une exacte justice, & ne se donne-t-il jamais la peine de prendre le toisé d'un esprit partagé en trop de genres différents.

Uniquement intéressé à estimer ceux qui se rendent supérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'esprit humain, le public doit faire peu de cas de l'esprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'estime générale, donner à son esprit plus de profondeur que de surface, & concentrer, pour ainsi dire, dans un seul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de son esprit. Eh! comment se partager entre ces deux genres d'étude, puisque la vie qu'il faut mener pour suivre l'un ou l'autre est entièrement différente? L'on n'a donc l'une de ces especes d'esprit qu'exclusivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéressantes pour le public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres suivans, se recueillir dans le silence & la solitude; il faut au contraire pour présenter aux sociétés particulières les idées les plus agréables pour elles, se jeter absolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses & puériles : je dis fausses, parce que tout homme qui ne connoît qu'une seule façon de penser, regarde nécessairement sa société comme l'univers par excel-

Discours II. iz % lence ; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion , & même leurs habillements différents ; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de fa fociété, & tomber, en conféquence, dans le« erreurs les plus groffieres. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des fociétés particulières , doit néceffairement attacher trop d'efc time & d'importance à des fadaifes. Or, qui peut fe flatter d'échapper à cet égard aux piègés de l'amour-propre; Iorfqu'on voit qu'il n'efl: point de procureur dans fon étude , de confeiller dans fa chambre , de marchand dans fon comptoir, d'officier dans fa garnifon , qui ne croie l'univers occupé de ce qui Pintéreffie (b) > (b) Quel plaideur ne s'extafie pas à la le3ure de fon fafhim,& ne la regarde pas comme plus férieufe & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle , & de tous les philofophes qui ont écrit fur la connoiffance du cœur & de l'efprit humain ? Les ouvrages de ces derniers , dira-t-il , font amufants , mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire fentir quelle importance chacun met à fes occupations, je citerai quelques lignes de la préface d'un livre intitulé, traité du rojjîgnol. C'efl: l'auteur qui parle: , « J'ai, dit-il, employé vingt ans à la compofition de *> cet ouvrage : auffi les gens qui penfent comme il faut » ont toujours fenti que le plus grand plaifir, & le plus pur » qu'on puifle goûter en ce monde, eft celui qu'on reflent n en fe rendant utile à la fociété : c eft U point de vue qu'»a

126 De l' E s p r i T. Chacun peut s'appliquer ce conte de la mere
 j (fus , qui , témoin d'une dispute entre la difCrete & la fupérieure ,
 demande au premier qu'elle trouve au parloir : Save^vous que la mere
 Cécile & la mere Therefe viennent de fe brouiller ? Mais , vous êtes furpris
 ? Quoi ! tout de bon , vous ignoriez leur querelle? & d'où vene^vous donc ?
 Nous Tommes tous , plus ou moins , la mere Jefus : ce dont notre fociété
 s'occupe, c'eft ce dont tous les hommes doivent s'occuper; ce qu'elle penfe
 , croit & dit, c'eft l'univers entier qui le penfe, le croit & le dit. Comment
 un courtifan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des
 cabales, des intrigues de la cour ; de ceux qui s'élèvent en crédit ou qui
 tombent en difgrace, & qui, dans le cercle étendu de Tes fociétés, ne voit
 perfonne qui ne Toit plus ou moins affeâé des mêmes idées; comment, dis-
 je, ce courtifan ne fe perfu deroit-il pas que les intrigues de la cour font,
 pour l'efprit humain, les objets les plus dignes » doit avoir dans tous fes
 aftions ; & celui qui ne s'emw ploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour le
 bien génét, ral, femble ignorer qu'il eft autant né pour l'avantage » des
 autres que pour le fien propre. Tels font les motifs » qui m'ont engagé à
 donner au public ce traité du rojpnol. ». L'auteur ajoute, quelques lignes
 après : “ l'amour du bien „ public, qui m'a engagé à mettre au jour cet
 ouvrage, » ne m'a pas laiffé oublier qu'il devoit être écrit avec fran» chife
 & fincérité. , Digitized by Googl(

/ . Discours //. 117 de méditation & les plus généralement intérêt
fants? peut -il s'imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hôtel ,
on ne connoit ni lui , ni tous ceux dont il parle ; qu'on n'y soupçonne pas
même l'existence des choses qui l'occupent si vivement; que , dans un coin
de son grenier, loge un philosophe, auquel les intrigues & les cabales que
forme un ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe
, paroissent aussi puériles & moins sentées qu'un complot d'écoliers pour
dérober une boîte de dragées , & pour qui enfin les ambitieux ne font que
vieux enfants qui ne croient pas l'être ? Un courtisan ne devinera jamais
l'existence de pareilles idées : s'il venoit à la soupçonner , il leroit comme
ce roi du Pégu , qui , ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur
souverain , & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par
des rois , trouva cette réponse si ridicule , qu'il en pâma de rire. Il est vrai
qu'en général les grands ne font pas sujets à de pareils soupçons : chacun
d'eux croit tenir un grand espace sur la terre , & s' imagine qu'il n'y a
qu'une seule façon de penser, qui doive faire loi parmi les hommes , & que
cette façon » de penser est renfermée dans sa société. Si, de temps en temps
, il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes , il ne les
aperçoit , Digitized by Google

de méditation & les plus généralement intéressants? peut-il s'imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hôtel, on ne connoit ni lui, ni tous ceux dont il parle; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement; que, dans un coin de son grenier, loge un philosophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroissent aussi puériles & moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne sont que vieux enfants qui ne croient pas l'être?

Un courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées: s'il venoit à la soupçonner, il feroit comme ce roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des rois, trouva cette réponse si ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général les grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons: chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre, & s'imaginer qu'il n'y a qu'une seule façon de penser, qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si, de temps en temps, il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes, il ne les apperçoit,

ia8 De l* E s p R i t. pour ainfi dire , que dans un lointain confus ;
il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-1 petit nombre d'infens.
Il eft , à cet égard , aufli fou que ce géographe Chinois, qui, plein d'un
orgueilleux amour pour fa patrie , deilina une mappemonde dont la furface
étoit prefque entièrement couverte par l'empire de la Chine , fur les confins
de laquelle on ne faifoit qu'appercevoir l'Afie , l'Afrique, l'Europe &
l'Amérique. Chacun eft tout dans l'univers, les autres n'y font rien. On voit
donc que , forcé, pour fe rendre agréable aux fociétés particulières , de fe
répandre dans le monde , de s'occuper de petits intérêts & d'adopter mille
préjugés , on doit infenfiblement charger fa tête d'une infinité d'idees
abfurdes & ridicules aux yeux du public. Au refte , je fuis bien aife d'avertir
que je n'entends point ici , par les gens du monde, uniquement les gens de
la cour : les Turenne , les Richelieu , les Luxembourg , les la Rochefbucault
, les Retz & plufieurs autres hommes de leur efpece, prouvent que la
frivolité n'eft pas l'apanage néceffaire d'un rang élevé ; & qu'il faut
uniquement entendre par hommes du monde , tous ceux qui ne vivent que
dans fon tourbillon. Ce font ceux-là que le public , avec tant de raifon ,
regarde comme des gens abfolument vuides de fens ; j'en apporterai pour
preuve leurs prétentions Digitized by Google

Discours IL X2() prétentions folles & exclusives sur le bon ton & le mauvais usage. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop souvent son caillottage pour esprit, & le bon sens pour sottise. \

CHAPITRE IX. Du bon ton, & du mauvais usage. Toute société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse réciproquement de mauvais ton; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards, celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde. Si l'on entend par bon ton le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'y a point d'homme de bon ton. Pour l'être, il faudrait avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, & peut-être tous les jargons différens; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de bon ton que le genre de convention, dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doivent plaire le plus généralement. Or, le bon ton ainsi défini, n'appartient à aucune classe d'hommes en particulier, mais Tome I. I

prétentions folles & exclusives sur le *bon ton* & le *bel usage*. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop souvent son caillitage pour esprit, & le bon sens pour sottise.

CHAPITRE IX.

Du bon ton, & du bel usage.

TOUTE société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton*; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards, celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'est point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, & peut-être tous les jargons différens; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de conversation, dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doivent plaire le plus généralement. Or, le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'hommes en particulier, mais

ip De l' E s p R i T. uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes & qui , puisées dans des arts & des sciences telles que la métaphysique , la guerre, la morale , le commerce , la politique , présentent toujours à l'esprit des objets intéressants pour l'humanité. Ce genre de conversation , sans contredit le plus généralement intéressant , n'est pas , comme je l'ai déjà dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit, & celui des gens d'esprit Amplement comme supérieur à toute autre espèce de ton. Les sociétés sont, à cet égard, comme les paysans de diverses provinces , qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation , mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le bon ton est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien , & ce ton est celui des gens d'esprit. J'avouerai cependant , à l'avantage des gens du monde , que , s'il falloit , entre les différentes classes d'hommes , en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence , ce feroit , sans contredit, à celle des gens de la cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde : tous deux-, si j'ose m'exprimer ainsi , parlent souvent à vuide , & n'ont peut-être , en r Digitized by Gpogle

uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes & qui, puisées dans des arts & des sciences telles que la métaphysique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressants pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas, comme je l'ai déjà dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit; & celui des gens d'esprit simplement comme supérieur à toute autre espèce de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les payfans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation, mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien, & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de la cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, & n'ont peut-être, en

Discours IL fait d'idées , aucun avantage l'un sur l'autre ; mais le dernier, par la position où il le trouve , s'occupe d'idées plus généralement intéressantes. En effet, si les mœurs , les inclinations , les préjugés & le caractère des rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public ; si toute connaissance , à cet égard , est intéressante ; la conversation d'un homme attaché à la cour ^ qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres , est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs , les gens du monde étant, en général, fort au-dessus des besoins , & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir , il est encore certain que leur conversation doit , à cet égard profiter des avantages de leur état : c'est ce qui rend , en général , les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en grâces , en esprit, en agréments ; & pourquoi la classe des femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes* du monde. Mais , si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie , les grands , n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois , leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges , sur celles de leur naissance , sur leurs aventures galantes , & sur les ridicules dont

Digitized by Google

fait d'idées , aucun avantage l'un sur l'autre ; mais le dernier , par la position où il se trouve , s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet , si les mœurs , les inclinations , les préjugés & le caractère des rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public ; si toute connoissance , à cet égard , est intéressante ; la conversation d'un homme attaché à la cour , qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres , est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs , les gens du monde étant , en général , fort au-dessus des besoins , & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir , il est encore certain que leur conversation doit , à cet égard , profiter des avantages de leur état : c'est ce qui rend , en général , les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces , en esprit , en agréments ; & pourquoi la classe des femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais , si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie , les grands , n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois , leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges , sur celles de leur naissance , sur leurs aventures galantes , & sur les ridicules don-

conD b l' Esprit. nés ou rendus à un fouper : or de pareilles
verfations doivent être infipides à la plupart des fociétés. Les gens du
monde font donc , vis-à-vis d'elles , précifément dans le cas des gens
fortement occupés d'un métier; ils en font l'unique & perpétuel fujet de leur
convention : en conféquence on les taxe de mauvais ton , parce que c'est
toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé fe venge d'un ennuyeux. On
me répondra peut-être qu'aucune fociété n'accufe les gens du monde de
mauvais ton. Si la plupart des fociétés fe taifent à cet égard, c'est que la
naiflance & les dignités leur en impofent, les empêchent de manifefter leurs
fentiments , & fouvent même "de fe les avouer à elles-mêmes. Pour s'en
convaincre, qu'on interroge fur ce fujet un homme de bon fens : le ton du
monde , dirat-il, n'est le plus fouvent qu'un perfiffage ridicule. Ce ton,
uftté à la cour, y fut fans doute introduit par quelque intrigant , qui , pour
voiler fes menées , vouloir parler fans rien dire : dupes de ce perfiffage ,
ceux qui le fuivirent , fans avoir rien à cacher , empruntèrent le jargon du
premier , & crurent dire quelque chofe lorfqu'ils- prononcoient des mots
aflez mélodieufement arrangés. Les gens en place , pour détourner les
grands des affaires fétieufes & les en rendre incapables , Digitizêb by
Google

Discours IL 133 applaudirent à ce ton , permirent qu'on le nommât E/pnit y & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais , quelque éloge qu'on donne à ce jargon , fi , pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots fi admirés dans la bonne compagnie , on les traduifoit dans une autre langue , la traduétion diffiperoit le preftige , & la plupart de ces bons mots fe trouveraient vuides de fens, Auflî , bien des gens , ajouteroit-il , ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégoût très-marqué , & répète-t-on louvent ce vers de la comédie : Quand le bon ton paroît , le bon fens Je retire. Le vrai ion ton eft donc celui des gens d'efprit , de quelque état qu'ils foient. Je veux, dira quelqu'un , que les gens du monde, attachés à de trop petites idées , foient à cet égard inférieurs aux gens d'efprit : ils leur font du moins fupérieurs dans la manière d'exprimer leurs idées. Leur prétention , à cet égard , paroît fans contredit mieux fondée. Quoique les mots , en eux-mêmes , ne foient ni nobles , ni bas ; & que, dans un pays où le peuple eft refpeété , comme en Angleterre , on ne fafle , ni nedoive faire cette diftinction : dans un Etat monarchique , où l'on n'a nulle confidération pour le peuple , il eft certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre 1 y % Digitized by Google

applaudirent à ce ton , permirent qu'on le nommât *Esprit* , & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais , quelque éloge qu'on donne à ce jargon , si , pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots si admirés dans la bonne compagnie , on les traduisoit dans une autre langue , la traduction dissiperoit le prestige , & la plupart de ces bons mots se trouveroient vuides de sens. Aussi , bien des gens , ajouteroit-il , ont , pour ce qu'on appelle les gens brillants , un dégoût très-marqué , & répète-t-on souvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton paroît , le bon sens se retire.

Le vrai *bon ton* est donc celui des gens d'esprit , de quelque état qu'ils soient.

Je veux , dira quelqu'un , que les gens du monde , attachés à de trop petites idées , soient à cet égard inférieurs aux gens d'esprit : ils leur sont du moins supérieurs dans la manière d'exprimer leurs idées. Leur prétention , à cet égard , paroît sans contredit mieux fondée. Quoique les mots , en eux-mêmes , ne soient ni nobles , ni bas ; & que , dans un pays où le peuple est respecté , comme en Angleterre , on ne fasse , ni ne doive faire cette distinction : dans un Etat monarchique , où l'on n'a nulle considération pour le peuple , il est certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre

134 & e L' E s P K. t T de ces dénominations , félon qu'ils font
 ufités ou rejettes à la cour ; & qu'ainfi l'expreflxon des gens du monde doit
 toujours être élégante; aufli l'eftefle. Mais la plupart des courtifans ne
 s'exerçant que fur des matières frivoles , le dictionnaire de la langue noble
 eft , par cette raifon , très-court , & ne fuffit pas même au genre du roman ,
 dans lequel ceux des gens du monde qui voudraient écrire fe trouveraient
 fouvent fort inférieurs aux gens de lettres (a). A l'égard des fujets qu'on
 regarde comme férieux , & qui tiennent aux arts & à la philofophie ,
 l'expérience nous apprend que fur de tels fujets, les gens du monde ne
 peuvent qu'avec (. / ' * T . . , (a) Ce qui fait le plus d'illufion en faveur des
 gens du monde , c'eft l'air aifé , le gefte dont ils accompagnent leurs
 difcours , & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne
 néceffairement l'avantage du rang; ils font, à cet égard, ordinairement fort
 fupérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation , comme le dit Ariftote ,
 eft la première partie de l'éloquence : ils peuvent donc , par cette raifon ,
 avoir , dans les converfations frivoles , l'avantage fur les gens de lettre :
 avantage qu'ils perdent lorfqu'ils écrivent, non-feulement parce qu'ils ne
 font plus alors foutenus du preftige de la déclamation , mais parce que leurs
 écrits n'ont jamais que le ftyle de leurs converfations ; 6c qu'on écrit
 prefque toujours mal , lorfqtl'on écrit comme on parie. : * Digitized by
 Google

de ces dénominations, selon qu'ils sont usités ou rejetés à la cour; & qu'ainsi l'expression des gens du monde doit toujours être élégante; aussi l'est-elle. Mais la plupart des courtisans ne s'exerçant que sur des matieres frivoles, le dictionnaire de la langue noble est, par cette raison, très-court, & ne suffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres (a).

A l'égard des sujets qu'on regarde comme sérieux, & qui tiennent aux arts & à la philosophie, l'expérience nous apprend que sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec

(a) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent leurs discours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la première partie de l'éloquence: ils peuvent donc, par cette raison, avoir, dans les conversations frivoles, l'avantage sur les gens de lettre: avantage qu'ils perdent lorsqu'ils écrivent, non-seulement parce qu'ils ne sont plus alors soutenus du prestige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le style de leurs conversations; & qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

DISCOURS n. m peine bégayer leurs pensées (b) : d'où il réfuîte qu'à l'égard même de l'expressiion , ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit; & qu'ils n'en ont, à cet égard , sur le commun des hommes , que dans des matières frivoles sur lesquelles ils font très-exercés, & dont ils ont fait une étude &, pour ainsi dire, un art particulier : supériorité qui n'est pas encore bien constatée , & que presque tous les hommes s'exagèrent par l'espéemécanique qu'ils ont pour la naïfance & pour les dignités. Au reste , quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au bon ton , ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux grands qu'eux & les gens de leur espèce sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation , puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes en général que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la terre , & qu'elle n'avoit fermé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits? On est vain, méprisant, & par conséquent injuste , toutes les fois qu'on peut l'être impuné(/>) Je ne parle , dans ce chapitre , que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé. 1 4 Digitized by Google

136 De l'Esprit. C'est pourquoi tout homme s'imagine que i sur la terre , il n'est point de partie du monde ; dans cette partie du monde , de nation ; dans la nation , de province ; dans la province , de ville ; dans la ville , de société comparable à la Tienne ; qui ne Te croie encore l'homme supérieur de sa société ; & qui de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers. (c). Aussi, quelque folles que soient les prétentions exclusives au bon ton , & quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grâce devant l'indulgente & faine philosophie , qui doit même , à cet égard , leur épargner l'amertume des remèdes inutiles. Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connaît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché, ne peut juger de son étendue ; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite société , qui se voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connaît qu'une seule opinion , pourroit-il juger du mérite des choses ? La vérité ne s'aperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires.. , (c)
Voyez le pédant joué , comédie de Cyrano de Bergerac. Digitized by Google

ment. C'est pourquoi tout homme s'imagine que ; sur la terre , il n'est point de partie du monde ; dans cette partie du monde , de nation ; dans la nation , de province ; dans la province , de ville ; dans la ville , de société comparable à la sienne ; qui ne se croie encore l'homme supérieur de sa société ; & qui de proche en proche , ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers (c). Aussi , quelque folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton* , & quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde , ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & saine philosophie , qui doit même , à cet égard , leur épargner l'amertume des remèdes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage , & qui ne connoît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché , ne peut juger de son étendue ; comment l'homme du monde , qui vit concentré dans une petite société , qui se voit toujours environné des mêmes objets , & qui ne connoît qu'une seule opinion , pourroit-il juger du mérite des choses ?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires.

(c) Voyez *le pédant joué* , comédie de Cyrano de Bergerac.

Discours II. 137 L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque se renferme dans une ipçieté ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés , sur-tout s'ils flattent son orgueil. Qui peut s'arracher à une erreur , quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendu chère? C'est par un effet de la même vanité que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du bel usage , qui , selon eux , est le premier des mérites , & sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'aperçoivent pas que cet usage , qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence , n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet , au Monomotapa , où quand le roi éternue , tous les courtisans font , par politesse , obligés d'éternuer, & où, l'éternement gagnant de la cour à la ville & de la ville aux provinces , tout l'em- * pire paroît affligé d'un rhume général , qui doute qu'il n'y ait des courtisans qui ne se piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes ; qui ne se regardent, à cet égard , comme les possesseurs uniques du bel usage ; & qui ne traitent de mauvaise compagnie, ou de nations barbares , tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternement leur paroît moins harmonieux ? Les Marianois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel

Digitized by Google

L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque se renferme dans une société ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, sur-tout s'ils flattent son orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendu chère ?

C'est par un effet de la même vanité que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du *bel usage*, qui, selon eux, est le premier des mérites, & sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet usage, qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence, n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où quand le roi éternue, tous les courtisans sont, par politesse, obligés d'éternuer, & où, l'éternument gagnant de la cour à la ville & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général ; qui doute qu'il n'y ait des courtisans qui ne se piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes ; qui ne se regardent, à cet égard, comme les possesseurs uniques du *bel usage* ; & qui ne traitent de mauvaise compagnie, ou de nations barbares, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternument leur paroît moins harmonieux ?

Les Marianois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel

138 De l'Esprit. on veut faire honneur , à s'en frotter doucement le visage , & ne jamais cracher devant son supérieur ? # Les Chiriguanes ne foudront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel usage est de les porter sous le bras , comme nous portons nos chapeaux ? Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à la femme les premiers plaisirs de l'amour, que c'est une peine dont il doit , en payant , se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage , est une fille sans mérite , qui n'est digne que de mépris ? Ne foudrent-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence , qu'un éventail à la main , le roi s'avance dans la salle d'audience , précédé * de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour , & qui , destinés à ses plaisirs , sont en même temps ses interprètes & les hérauts qui déclarent ses volontés ? Que je parcoure toutes les cités , je trouverai par-tout des usages différents (d.) : & cha(< 0 Au royaume de Juda , lorsque les habitants se rencontrent , ils se jettent en bas de leurs hamacs , se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baissent la terre , frappent des mains , se font des compliments , & - I Digitized by

on veut faire honneur , à s'en frotter doucement le visage , & ne jamais cracher devant son supérieur ?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel usage est de les porter sous le bras , comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour , que c'est une peine dont il doit , en payant , se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage , est une fille sans mérite , qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence , qu'un éventail à la main , le roi s'avance dans la salle d'audience , précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour , & qui , destinés à ses plaisirs , sont en même temps ses interpretes & les hérauts qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toutes les nations , je trouverai par-tout des usages différents (*d*) : & cha-

(d) Au royaume de Juida , lorsque les habitants se rencontrent , ils se jettent en bas de leurs hamachs , se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre , baïsent la terre , frappent des mains , se font des compliments , &

Discours II. 139 que peuple, en particulier, se croira nécessairement en possession du meilleur usage. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde; qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes; ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent. Pour prouver que ce que l'on appelle ici usage du monde, loin de plaire universellement, doit au contraire déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en se relevant: les agréables du pays croient certainement que leur manière de saluer est la plus polie. Les habitants de Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses deux mains sur les joues, qu'on lève une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés. Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos rois. „ Lorsque je me » présente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hurlement; puis je pénétre au fond de sa cabane sans jeter » un seul coup-d'œil sur le côté droit où le chef est assis. » C'est là que je renouvelle mon salut, en levant mes bras sur ma tête, & en hurlant trois fois. Le chef m'en » vite à m'approcher par un petit soupir: je le remercie par * un nouvel hurlement. A chaque question du chef, je » hurle une fois avant que de répondre; & je prends » congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à » ce que je sois hors de sa présence. * Digitized by Google

que peuple, en particulier, se croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde; qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes; ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit au contraire déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en

se relevent : les agréables du pays croient certainement que leur manière de saluer est la plus polie.

Les habitants de Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses deux mains sur les joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos rois. „ Lorsque je me
 „ présente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hur-
 „ lement; puis je pénètre au fond de sa cabane sans jeter
 „ un seul coup-d'œil sur le côté droit où le chef est assis.
 „ C'est là que je renouvelle mon salut, en levant mes
 „ bras sur ma tête, & en hurlant trois fois. Le chef m'in-
 „ vite à m'asseoir par un petit soupir : je le remercie par
 „ un nouvel hurlement. A chaque question du chef, je
 „ hurle une fois avant que de répondre; & je prends
 „ congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à
 „ ce que je sois hors de sa présence. ”

! 140 De x' E s p r l t. Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus favant dans ce compofé de geftes , de propos & de maniéré, appelé ufage du monde, & l'homme fenfé , que fon ignorance à cet égard fait traiter de ftupide ou de mauvaife compagnie; il eft certain que ce dernier paflera, chez ces divers peuples , pour plus inftruit du véritable ufage du monde que le premier. Quel eft le motif d'un pareil jugement > X'eft que la raifon , indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'eft nulle part étrangère & ridicule ; c'eft qu'au contraire l'ufage d'un pays , inconnu à un autre pays, rend toujours Pobjervateur de cet ufage d'autant plus ridicule, qu'il y eft plus exercé & s'y eft rendu plus habile. Si, pour éviter l'air pefant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont fouvent joué l'étourderie, qui doute qu'aux yeux des Anglois , des Allemands ou des Efpagnols , nos petits-mâtres ne paroiffent d'autant plus ridicules qu'ils feront , à cet égard , plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du bel ufage > Il eft donc certain, du moins fi on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent ufage du monde , loin de réuflir univerfellement , doit au cpntraire Digitized by Google

Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus savant dans ce composé de gestes, de propos & de maniere, appelé *usage du monde*; & l'homme sensé, que son ignorance à cet égard fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie; il est certain que ce dernier passera, chez ces divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement? C'est que la raison, indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'est nulle part étrangère & ridicule; c'est qu'au contraire l'usage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'observateur de cet usage d'autant plus ridicule, qu'il y est plus exercé & s'y est rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air pesant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont souvent joué l'étourderie, qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Espagnols, nos petits-maîtres ne paroissent d'autant plus ridicules qu'ils seront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel usage*?

Il est donc certain, du moins si on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *usage du monde*, loin de réussir universellement, doit au contraire

Discours U. i4I déplaie le plus généralement , & que cet ufage eft auflî différent du vrai ufage du monde , toujours fondé fur la raifon , que la civilité l'eft de la vraie politeffe. L'une ne fuppofe que la fcience des manières ; & l'autre, un fentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes. Au relie, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclufives au bon ton & au bel ufage } il eft fi difficile , comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les fociétés du grand monde fans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'efprit , les plus en garde à cet égard , ne font pas toujours furs de s'en défendre. Auffi n'eft-ce , en ce genre , que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public» à placer les agréables au rang des efprits faux &c petits ; je dis petits , parce que l'efprit, qui n'eft ni grand ni petit en foi , emprunte toujours l'une ou l'autre de fes dénominations de la grandeur ou de la petireffe des objets qu'il confidère , & que les gens du monde ne peuvent guere s'occuper que de petits objets. Il réfulte des deux chapitres précédents , que l'intérêt public eft prefque toujours différent de celui des fociétés particulières; qu'en conféquence , les hommes les plus eftimés de ces fociété* , Digitized by Google

déplaie le plus généralement, & que cet usage est aussi différent du vrai *usage du monde*, toujours fondé sur la raison, que la civilité l'est de la vraie politesse.

L'une ne suppose que la science des manières; & l'autre, un sentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au *bon ton* & au *bel usage*, il est si difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les sociétés du grand monde sans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'esprit, les plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au rang des esprits faux & petits; je dis petits, parce que l'esprit, qui n'est ni grand ni petit en soi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ses dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère, & que les gens du monde ne peuvent guère s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux chapitres précédents, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulières; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés

tifX De z* E s f * i t. ne font pas toujours les plus ellimables aux yeux du public. Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'eftime de la part du public , doivent, par leur maniéré de vivre & de penfer , être fouvent défagrèables aux fociétés particulières. Digitized by Gpogle



» ♦ CHAPITRE X. Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde. Pour plaire aux sociétés particulières, il n'est pas nécessaire que l'horizon de nos idées soit fort étendu ; mais il faut connaître ce qu'on appelle le monde , s'y répandre & l'étudier : au contraire, pour s'illustrer dans quelque art , ou quelque science que ce soit , & mériter en conséquence l'estime du public , il faut, comme je l'ai dit plus haut , faire des études très-différentes. Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale : ce n'est que par le secours de l'histoire & sur les ailes de la méditation , qu'ils pourront , selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement, devant un philosophe , à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise,

Digitized by Google

I 144 2) E L Y E S P R I T. d'Angloife , de François , d'Italienne ,
enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de là que ,
venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des
religions, & des pallions différentes , un homme devenu presque insensible
à l'éloge comme à la satire des nations peut briser tous les liens des
préjugés , examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des
hommes , passer sans étonnement du fœrail à la chartreuse , contempler avec
plaisir l'étendue de la sottise humaine , voir du même œil Alcibiade couper
la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne , l'un pour
se moquer de la légèreté des Athéniens , l'autre pour jouir de l'adoration du

monde.

d'Angloise, de François, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de là que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des passions différentes, un homme devenu presque insensible à l'éloge comme à la satire des nations peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer sans étonnement du sérail à la chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne, l'un pour se moquer de la légèreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les muses, disent les poètes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes; & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des sociétés, y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent & plaisent à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude des arts & des sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Aussi nos Corneille & nos la Fontaine ont-ils quelquefois

I> * s c ovi s\ Il ĩ4ç quelquefois paru infipides dans nos foupers
 dé bonne compagnie ; leur bonhommie même contribuoit à les faire trouver
 tels. Comment les gens du monde pourroient-ils , fous le manteau de la
 fimplicité , reconnoître l'homme illuftre ? il eft peu de connoiffeurs en yrai
 mérite. Si la plupart de* Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la
 fimplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme fous fon extérieur
 modeste , fans pouvoir l'y reconnoître ; on fent que , trop heureux
 d'échapper au mépris des fociétés particulières, le grand homme, fur-tout
 s'il eft modeste , doit/ renoncer à Vefime fentie de la plupart
 d'entr'elles. Auffi n'est-il que foiblement animé du defir de leur plaire. Il
 fent confufément que l'estime de ces fociétés ne prouveroit que l'analogie
 de fes idées avec les leurs ; que cette analogie feroit fouvent peu flatteufe,
 & que l'estime publique eft la feule digne d'envie, la feule defirable ,
 puifqu'elle eft toujours un don de la reconnoiffance publique , & par
 conféquent la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoi le grand homme,
 incapable d'aucun des efforts néceffaires pour plaire aux fociétés
 particulière , trouve tout poffible pour mériter l'estime générale. Si l'orgueil
 de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la
 difcipline militaire, le noble plaifir d'être eftimé confole les hommes
 illuftres des injuftices Tome I. , K Digitized by Google

D F r' £ S P R I T. même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime, ils se croient les possesseurs du bien le plus désiré. En effet , quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique , chacun cherche à s'estimer soi-même, & se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé. Si les besoins , les passions , & sur-tout la paresse n'étouffoient en nous ce désir de l'estime, il n'est personne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne désirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation , & le sacrifice qu'on en fait , dit-on , à la fortune & à la confédération , est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre. On doit vanter ce qu'on a , & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil ; on le révolteroit , si l'on ne paroïssoit pas se dupe. Il feroit , en pareil cas , trop cruel d'en éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains ; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant) , lorsqu'il n'est pas né méchant , & lorsque les passions n'obscurcissent pas les lumières de sa raison , fera toujours d'autant plus indulgent , qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard Y

Digitized by

même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime, ils se croient les possesseurs du bien le plus désiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'estimer soi-même, & se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé.

Si les besoins, les passions, & sur-tout la paresse n'étouffoient en nous ce desir de l'estime, il n'est personne qui ne fit des efforts pour la mériter, & qui ne désirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation, & le sacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la considération, est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil ; on le révolteroit, si l'on ne paroïssoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains ; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant), lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'offusquent pas les lumières de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent, qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard,

1 D i \$ & O U R' s r i f. i-tf à l'homme de mérite, je puis , d'arri»
 les mbtifs> même de fon indulgence , faire plus nettement appercevoir la
 cause du peu de cas qu'il fait de* l'estime des fociérés-'-particulieres , en
 confé? quence du peu de succès-qifl doit y avoir. !"-*î Si le grand homriie'-
 est*tôüjotiri"lè plus indüh^ gent : s'il regarde comme un bienfait tout le mal
 que les hommes rie lui font pas , & corôme uri don tout ce que leur iniquité
 lui laifie ; s'il verfer enfin fur les défauts d'autrui le baume adoucifiant de la
 pitié, & s'il est lent à les appercevoir, c'est que la hauteur de fon esprit ne
 lui permet! pas de s'arrêter fur les vices & les ridicules d'un particulier ,
 niais fur ceux des hommes en géné^ ral. S'il en èonfidere les défauts, ce
 n'est point de l'œil malin 8c toujours injuste de l'envie ; mais de cet œil' fe
 rein avec lequel s'examineroient deux hommes quif curieux de connoître le
 cœur & l'esprit humain , se regarderaient réciproquement comme deux
 fujets d'infru&ion & deux cours vivants d'expérience morale : bien
 différents , à cet égard, de ces demi-esprits , avides d'une réputation qui les
 fuit , toujours dévorés du poison de la jalousie , & qui, fans cesse à l'affût
 des défauts d'autrui , perdraient tout leur petit mérite fies hommes
 perdoient leurs ridicules. Ce n'est point à de pareilles gens qu'appartient la
 connoissance de l'esprit humain. Ils font faits pour K 2 Digitized by Google

14* J?. JS 7 L% E,S,1> R A r. Rendre la célébrité des talents *
 par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite est comme là' poudre;
 son explosion est d'autant plus forte qu'elle est plus comprimée. Au reste,
 quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils font cependant encore plus à
 plaindre qu'à blâmer. La présence du mérite les importune : s'ils
 l'attaquent comme* un ennemi , & s'ils font méchants , c'est qu'ils font
 malheureux ; c'est qu'ils poursuivent ; dans les talents, l'offense que le
 mérite fait à leur vanité : leurs crimes ne font que des vengeances. s ; Un
 autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoissance
 qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la faiblesse ; au milieu
 des applaudissements d'un aréopage , il a tant de fois été tenté, comme
 Phocion, de se retourner vers son ami pour lui demander s'il n'a pas dit une
 grande sottise , que , toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers
 dans les autres des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-
 même. Il sent que c'est à la multitude des fots qu'on doit la création du mot
 homme de pprit ; & qu'en reconnaissance , il doit donc écouter sans aigreur
 les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers se
 vantent, entr'eux & en secret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du
 mépris qu'ils ont, disent-ils , pour Digitized by

, n l S C 0 U R S '■ IL 145 •l'esprit; ils font femblables à ces fanfarons d'irn■ pi été qui ne blasphèment qu'en tremblant. La dernière cause de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la nécessité des jugements humains. Il fait que nos idées font, si je l'ose dire, des conséquences si nécessaires des sociétés où l'on vit, des leçons qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, & par les objets qui se font présentés à nous, deviner nos pensées, & par nos pensées, deviner le nombre & l'espèce des objets que le hasard nous a offerts. L'homme d'esprit fait que les hommes font ce qu'ils doivent être; que toute haine contre eux est injuste; qu'un sot porte des sottises, comme le fauvageon des fruits amers; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre, car si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence fera donc toujours l'effet de la lumière, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée sur la hauteur d'âme qu'inspire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'estime des sociétés particulières. Or cette indifférence, jointe aux genres différents de Digitized by Google

'i D e V E s P R f T. vie & d'étude néceffaires pour plaire, foit au pàblic v foit à ce qu'on appelle la bonne compagnie , fera prefque toujours , de l'homme de mérite , un homme affez défagréable aux gens du monde. La conclufion générale de ce que j'ai dit de X'efprit par rapport aux fociétés particulières , c'eft qu'uniquement fouvife à fon intérêt , chaque fociété mefure , fur l'échelle de cé même intérêt , le degré d'eftime qu'elle accorde aux différents genres d'idées & d'efprits. Il en eft des petites fociétés comme d'un particulier. Art-il un procès, fi ce procès eft confidérable , il recevra fon avocat avec⁷ plus d'empreffement , plus de témoignages de refpeét & d'eftime qu'il ne recevrait Defcartes, Locke ou Corneille. Le procès eft-il accommodé , c'eft à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de fa pofftion décidera de la différence de fes réceptions. Je Voudrois, en finiffant ce chapitre, pouvoir raffurer le très-petit nombre de gens modeftes , qui, diftraits par des affaires, ou par le foin de leur fortune , n'ont pu faire preuve de grands talents , & ne peuvent conféquemment aux principes ci-deffus établis , favoir fi , quant à l'efprit , ils font réellement dignes d'eftime. Quelque defir que j'aie, à cet égard , de leur rendre juftice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand efprit , fans le diftinguer par aucim taDigitfeed by Google

vie & d'étude nécessaires pour plaire, soit au public, soit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera presque toujours, de l'homme de mérite, un homme assez désagréable aux gens du monde.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit par rapport aux sociétés particulières, c'est qu'uniquement soumise à son intérêt, chaque société mesure, sur l'échelle de ce même intérêt, le degré d'estime qu'elle accorde aux différents genres d'idées & d'esprits. Il en est des petites sociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès, si ce procès est considérable, il recevra son avocat avec plus d'empressement, plus de témoignages de respect & d'estime qu'il ne recevrait Descartes, Locke ou Corneille. Le procès est-il accommodé, c'est à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de sa position décidera de la différence de ses réceptions.

Je voudrois, en finissant ce chapitre, pouvoir rassurer le très-petit nombre de gens modestes, qui, distraits par des affaires, ou par le soin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents, & ne peuvent conséquemment aux principes ci-dessus établis, savoir si, quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun ta-

y Discouks II. lent, est précifément dans, le cas d'un homme qui
Te dit noble fans avoir de titres de noblesié» Le public ne connoît &
n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de
conditions différentes , il demande au militaire, quelle victoire avez-vous
remportée? à l'homme en place, quel soulagement avez-vous apporté aux
misères du peuple ? au particulier , par quel ouvrage avez-vous éclairé
l'humanité? Qui n'a rien à répondre à ces questions , n'est ni connu y ni
estimé du public. Je fais que , séduits par les prestiges de la puissance , par
le faste qui l'environne , par l'espoir des grâces dont un homme en place est
le distributeur , un grand nombre d'hommes reconnoissent machinalement
un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges,
aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent , n'en
impartent point à la faîne partie du public. A l'abri de toute séduction,
exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger , qui ne reconnoit
pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talents : c'est celui-là
seul qu'il recherche avec empressement ; empressement toujours flatteur
pour quiconque en est l'objet (a). Lorsqu'on n'est point Nul éloge n'a plus
flatte M. de Fenetnelle , que k K 4 ! Digitized by Google

lent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble sans avoir de titres de noblesse. Le public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes, il demande au militaire, quelle victoire avez-vous remportée? à l'homme en place, quel soulagement avez-vous apporté aux misères du peuple? au particulier, par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du public.

Je fais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des graces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talents : c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet (a). Lorsqu'on n'est point

(a) Nul éloge n'a plus flatté M. de Fontenelle, que la

1 « 1² D E L* E S P R I T. constitué en dignité, c'est le signe certain d'un mérite réel. Qui veut faire voir exactement ce qu'il vaut , ne peut donc l'apprendre que du public , & doit, par conséquent, s'exposer à Ton jugement. On fait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'estime de leur nation : mais ces ridicules ne font nulle impression sur l'homme de mérite ; il les regarde comme un effet de la jalousie de ces petits esprits , qui , s'imaginant que si personne ne -faisoit preuve de mérite , ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce soit, ne peuvent souffrir qu'on produise de pareils titres. Sans ces titres cependant , personne ne mérite , ni n'obtient l'estime du public. , Qu'on jette les yeux sur tous ces grands esprits, si vantés dans les sociétés particulières; on verra que , placés par le public au rang des hommes médiocres , ils ne doivent la réputation d'esprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité ou ils font de prouver leur sottise , même question d'un Suédois qui , entrant à Paris , demande aux gens de la barrière la demeure de M. de Fontenelle; ces commis ne la lui peuvent enseigner. Quoi ! dit-il , vous autres François , vous ignorez la demeure

Discours IL par de mauvais ouvrages. Aufli , parmi ces merveilleux , ceux-là mêmes qui promettent le plus , ne font , fi je l'ose dire , en esprit , tout au plus que des peut-être. Quelque certaine que soit cette vérité , & quelque raison qu'aient les gens modestes de douter d'un mérite qui n'a pas passé par la coupelle du public , il est pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale : i°. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du public & des nations étrangères qu'il se fait le plus d'attrait ; i°. lorsque il est loué (b) , comme dit Cicéron , par un homme déjà loué; 30. lorsque enfin , il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places , ont déjà fait éclater de grands talents : leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes , & cette analogie peut être regardée , sinon comme une preuve complète , du moins comme une assez grande probabilité que si il se fût, comme eux , exposé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime. (M Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire, est une mesure assez exacte du degré d'Esprit que nous avons. Digitized by Google

par de mauvais ouvrages. Aussi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là mêmes qui promettent le plus, ne font, si je l'ose dire, en esprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que soit cette vérité, & quelque raison qu'aient les gens modestes de douter d'un mérite qui n'a pas passé par la coupelle du public, il est pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale : 1^o. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du public & des nations étrangères qu'il se sent le plus d'attrait ; 2^o. lorsqu'il est loué (b), comme dit Cicéron, par un homme déjà loué ; 3^o. lorsqu'enfin, il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talents : leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes, & cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complète, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût, comme eux, exposé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime.

(b) Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire, est une mesure assez exacte du degré d'Esprit que nous avons.

De 11 Esprit . M4 CHAPITRE XI. De la probité , par rapport au public. \ 0 E n'est plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite société, mais de la vraie probité , de la probité confédérée par rapport au public , dont il s'agit dans ce chapitre. Cette espece de probité est la seule , qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'est qu'en considérant la probité sous ce point de vue , qu'on peut se former des idées nettes de l'honnêteté , & trouver un guide à la vertu. ... Or , sous cet aspect , je dis que le public y comme les sociétés particulières, est, dans ses jugements , uniquement déterminé par le motif de son intérêt ; qu'il ne donne le nom d'honnêtes , de grandes ou d'héroïques , qu'aux actions qui lui sont utiles ; & qu'il ne proportionne point son estime pour telle ou telle action sur le degré de force , de courage ou de générosité nécessaire pour l'exécuter , mais sur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire. En effet , qu'encouragé par la présence d'une armée, un homme se batte seul contre trois hom\ Digitized by Google

CHAPITRE XI.

De la probité, par rapport au public.

C E n'est plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite société, mais de la vraie probité, de la probité considérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette espèce de probité est la seule, qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'est qu'en considérant la probité sous ce point de vue, qu'on peut se former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, sous cet aspect, je dis que le public, comme les sociétés particulières, est, dans ses jugements, uniquement déterminé par le motif de son intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui sont utiles; & qu'il ne proportionne point son estime pour telle ou telle action sur le degré de force, de courage ou de générosité nécessaire pour l'exécuter, mais sur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la présence d'une armée, un homme se batte seul contre trois hom-

Discours 77. mes bleffes ; cette action , fans doute eftimable , n'eft cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers font capables , & pour laquelle ils ne feroient jamais cités dans l'hiftoire : mais que le falut d'un empire, qui doit fubjuguer l'univers, fe trouve attaché au fuccès de ce combat , Horace eft un héros : l'admiration de fes concitoyens & fon nom célébré dans l'hiftoire paffe aux fiècles les plus reculés. Que deux perfonnes fe précipitent dans un gouffre , c'eft une action commune à Sapho & à Curtius : mais la première s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le fécond pour fauver Rome ; Sapho eft une folle , & Curtius un héros. En vain quelques philofophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie ; le public , plus éclairé qu'eux fur fes véritables intérêts , ne donnera jamais le nom de fous à ceux qui le font à fon profit. \ l

'V Digitized by Google

D I £' 1 S > * I T. CHAPITRE XII. De Tefprit , par rapport au public. jA. Ppliquons à l'efprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que , toujours le même dans fes jugements , le public ne prend jamais confeil que de fon intérêt; qu'il ne proportionne point fon eftime par les différens genres d'efprit à l'inégale difficulté de ces genres , c'eft-à-dire , au nombre & à la finefle des idées néceflaires pour y réuffir , mais feulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire. Qu'un général ignorant gagne trois batailles fur un général encore plus ignorant que lui , il fera du moins , pendant fa vie , revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre , que par une grande fupériorité fur des hommes habiles , & qu'en excellant dans un art , fans doute moins néceffaire , mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile , parce qu'à l'ouverture de l'hiftoire , on voit une infinité d'hommes tels que les Epaminondas , les Lucullus , les Alexandre , les Mahomet, les Spinola , les CromDigitized by Google

DISCOVERS .//. 1 57 vel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées ; & qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature , n'est cité entre les peintres illustres , s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'estime au général ignorant qu'au peintre habile ? , Cet inégal partage de gloire , li injuste en apparence , tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on se demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'esprit supérieur, qu'il refuse à l'avocat célébré. L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elle en lui quelque supériorité d'esprit sur le fécond ? Ne faut-il pas souvent autant de sagacité & de finesse pour discuter les intérêts & terminer les procès de deux feigneurs de paroisse , que pour pacifier deux nations? Pourquoi donc le public, si avare de son estime envers l'avocat , en est-il si prodigue envers le négociateur? C'est que le public* toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition , est , sans s'en appercevoir, capable de faire, sur ce qui l'intéresse , les raisonnements les plus fins. L'astucie , qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est

vel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées ; & qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature, n'est cité entre les peintres illustres, s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'estime au général ignorant qu'au peintre habile ?

Cet inégal partage de gloire, si injuste en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on se demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'esprit supérieur, qu'il refuse à l'avocat célèbre. L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elle en lui quelque supériorité d'esprit sur le second ? Ne faut-il pas souvent autant de sagacité & de finesse pour discuter les intérêts & terminer les procès de deux seigneurs de paroisse, que pour pacifier deux nations ? Pourquoi donc le public, si avare de son estime envers l'avocat, en est-il si prodigue envers le négociateur ? C'est que le public, toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition, est, sans s'en appercevoir, capable de faire, sur ce qui l'intéresse, les raisonnements les plus fins. L'instinct, qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est

r 1^8 De l' E s p r i t. comme l'éther , qui pénétré tous les corps
 fans y faire aucune impreffion fenfible. Il a moins befoin de peintres &
 d'avocats célébrés , que de généraux & -de négociateurs habiles ; il
 attachera donc aux talens de ces derniers le prix d'estime néceffaire pour
 engager toujours quelque citoyen à les acquérir. De quelque côté qu'on jette
 les yeux , on verra toujours l'intérêt préfider à la diftribution que le public
 fait de fon estime. Lorfque les Hollandois érigent une flatue à ce Guillaume
 Buckeift qui leur avoit donné le fecret de faler & d'encaquer les harengs ,
 ce n'est point à l'étendue de génie néceffaire pour cette découverte qu'ils
 défèrent cet honneur , mais à l'importance du fecret & aux avantages qu'il
 procure à la nation. Dans toute découverte , cet avantage en impofe
 tellement à l'imagination , qu'il en décuple le mérite , même aux yeux des
 gens fenfés. Lorfque les petits Auguftins députèrent à Rome pour obtenir du
 faint-fiege la permiffion de fe couper la barbe, qui fait fi le pere Euftache
 n'employa pas dans cette négociation autant de fineffe & d'efprit que le
 préfident Jeannin dans fes négociations de Hollande? Perfonne ne peut rien
 affirmer à ce fujet. A quoi donc attribuer le fentiment du rire ou de l'estime
 qu'excitent ces deux négos

Discours IL 1⁹ dations différentes , fi ce n'est à la différence de leurs objets ? Nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la position où il se trouve, il opère de grandes choses avec peu d'esprit : cet homme passera , près de la multitude , pour supérieur à celui qui , dans un poste inférieur & des circonstances moins heureuses , ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux hommes feront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long levier , où le poids plus léger , placé à une des extrémités , enlève un poids décuple placé plus près du point d'appui. Or , fi le public , comme je l'ai prouvé , ne juge que d'après son intérêt, & s'il est indifférent à toute autre espèce de considération ; ce même public, admirateur enthousiaste des arts qui lui sont utiles , ne doit point exiger des artistes qui les cultivent ce haut degré de perfection auquel il veut absolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes , félon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles , sont-ils comparables à des outils greffiers , ou à des bijoux : les premiers sont toujours jugés bons quand l'acier en est bien trempé, & les féconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont » Digilized by Google

ciations différentes, si ce n'est à la différence de leurs objets ? Nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place ; par la position où il se trouve, il opere de grandes choses avec peu d'esprit : cet homme passera, près de la multitude, pour supérieur à celui qui, dans un poste inférieur & des circonstances moins heureuses, ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux hommes seront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long levier, où le poids plus léger, placé à une des extrémités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, si le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après son intérêt, & s'il est indifférent à toute autre espece de considération ; ce même public, admirateur enthousiaste des arts qui lui sont utiles, ne doit point exiger des artistes qui les cultivent ce haut degré de perfection auquel il veut absolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux : les premiers sont toujours jugés bons quand l'acier en est bien trempé, & les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont

I i6o D E ,l' E s P R I T. parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès , que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public , où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel. : . . . En effet , de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté , lorsqu'il pèse le mérite ou d'un auteur ou d'un général > Juge-t-il le premier , il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre , & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général, il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion , les César, ou les Sertorius. Qu'un poète dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu , c'est, dit-on, un plagiaire méprisable ; mais qu'un général se ferve, dans une campagne , de l'ordre de bataille & des stratagèmes d'un autre général , il n'en paraît souvent que plus estimable. Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrents , si le public n'avoue point le mérite de ces concurrents , ou si leurs ouvrages sont faibles , l'auteur & son succès sont bientôt oubliés. • Mais quand le général a triomphé, le public, avant » Digitized by Google

parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pèse le mérite ou d'un auteur ou d'un général? Juge-t-il le premier, il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général, il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César, ou les Sertorius. Qu'un poète dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagèmes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrents, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou si leurs ouvrages sont foibles, l'auteur & son succès sont bientôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant

Discours II. 161 avant que de le couronner , a-t-il jamais confaté l'habileté & la valeur des vaincus? Exige-t-il d'un général ce fentiment fin & délicat de gloire qui , à la mort de M. de Turenne, détermina M. de Montecuculi à quitter le commandement des armées? On ne peut plus , difoit-il , ni* oppofer d'ennemis dignes de moi. . Le public pefe donc à des balances très-differentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que fouvent il admire dans l'autre ? C'eft qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peuttirer.de très-grands de celle d'un général , dont l'ignorance eft quelquefois couronnée du fuccès. Il eft donc intérefle à prifer dans l'un ce qu'il méprife dans l'autre. D'ailleurs, fi le bonheur public dépend du mérite des gens en place , & fi les grandes places font rarement remplies par de grands homme* , pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprifes toute la prudence & l'a&ivité dont ils font capables , il faut néceffairement les flatter de l'efpoir d'une grande gloire. Cet efpoir lèul peut élever jufqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y eulfent jamais atteint, fi le public, trop févere appréciateur de leur mérite , les eût dégoûtés de fon ePtime par la difficulté de l'obtenir. Tome I. • L " ' \ . V.

Digitized by Google

avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté & la valeur des vaincus? Exige-t-il d'un général ce sentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de M. de Turenne, détermina M. de Montecuculi à quitter le commandement des armées? *On ne peut plus, disoit-il, m'opposer d'ennemis dignes de moi.*

Le public pèse donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que souvent il admire dans l'autre? C'est qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont l'ignorance est quelquefois couronnée du succès. Il est donc intéressé à priser dans l'un ce qu'il méprise dans l'autre.

D'ailleurs, si le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & si les grandes places sont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprises toute la prudence & l'activité dont ils sont capables, il faut nécessairement les flatter de l'espoir d'une grande gloire. Cet espoir seul peut élever jusqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y eussent jamais atteint, si le public, trop sévère appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de son estime par la difficulté de l'obtenir.

t61 E L' E s P R I T. Voilà la cause de 4'indulgence secrète avec laquelle le public juge les gens en place ; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il fait que les hommes font les disciples des objets qui les environnent ; que la flatterie , affidue auprès des grands , préfide à toutes les instructions qu'on leur donne ; & qu'ainfi l'on ne peut, fans injustice , leur demander autant de talents & de vertu qu'on en exige d'un particulier. Si le spectateur éclairé siffle au Théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens; fl, dans une belle femme & un joli enfant, tout est grâce , esprit & gentilette, pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence 1 On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un particulier obscur, parce qu'il leur est plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs , comme les jolies femmes par les galants ; occupés d'ailleurs de mille plaisirs , distraits par mille soins , ils n'ont point , comme un philosophe, le loisir de penser , d'acquérir un grand nombre d'idées (a) , ni de reculer les (a) C'est vraisemblablement ce qui a fait avancer à M. Nicole , que Dieu avoit fait le don de l'Esprit aux gens d'une condition commune , pour Us dédommager, disoit-il , des autres avantages que les grands ont sur eux. Quoi qu'en

Digitized by. Google

Voilà la cause de l'indulgence secrète avec laquelle le public juge les gens en place ; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple , mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il fait que les hommes sont les disciples des objets qui les environnent ; que la flatterie , assidue auprès des grands , préside à toutes les instructions qu'on leur donne ; & qu'ainsi l'on ne peut , sans injustice , leur demander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le spectateur éclairé siffle au Théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens ; si , dans une belle femme & un joli enfant , tout est grace , esprit & gentillesse , pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence ? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un particulier obscur , parce qu'il leur est plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs , comme les jolies femmes par les galants ; occupés d'ailleurs de mille plaisirs , distraits par mille soins , ils n'ont point , comme un philosophe , le loisir de penser , d'acquérir un grand nombre d'idées (*a*) , ni de reculer les

é D I S C O V R s II. I\$J bornes de leur esprit & celles Je Vefprit
 humain. Ce n'est point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts
 & les sciences ; leur main o'a pas levé le plan de la terre & du ciel , n'a
 point construit des vaisseaux , édifié des palais , forgé le soc des charrues ,
 ni même écrit les premières loix : ce font les philosophes , qui de l'état de
 fauvage , ont porté les sociétés au point de perfection où maintenant elles
 sont parvenues. Si nous n'eussions été secourus que par les lumières
 des hommes puiffants, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour se
 nourrir , ni de ciseaux pour se faire les ongles. La supériorité d'esprit dépend
 principalement , • comme je le prouverai dans le discours suivant , d'un
 certain concours de circonstances où les petits sont rarement placés , mais
 dans lequel il est presque impossible que les grands se rencontrent. On doit
 donc juger les grands avec indulgence, & sentir que , dans une grande place
 , un homme médiocre est un homme très-rare. dit M. Nicole, je ne crois
 pas que Dieu ait condamné les grands à la médiocrité. Si la plupart
 d'entr'eux sont peu éclairés , c'est par choix , c'est , parce qu'ils sont igno-
 rants , & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai
 même qu'il n'est pas de l'intérêt des ' petits que les grands soient sans
 lumières. L i Digitized by Google

bornes de leur esprit & celles de l'esprit humain. Ce n'est point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les sciences ; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel , n'a point construit des vaisseaux , édifié des palais , forgé le soc des charrues , ni même écrit les premières loix : ce sont les philosophes , qui de l'état de sauvage , ont porté les sociétés au point de perfection où maintenant elles semblent parvenues. Si nous n'eussions été secourus que par les lumières des hommes puissants , peut-être n'aurait-on point encore de bled pour se nourrir , ni de ciseaux pour se faire les ongles.

La supériorité d'esprit dépend principalement , comme je le prouverai dans le discours suivant , d'un certain concours de circonstances où les petits sont rarement placés , mais dans lequel il est presque impossible que les grands se rencontrent. On doit donc juger les grands avec indulgence , & sentir que , dans une grande place , un homme médiocre est un homme très-rare.

dise M. Nicole , je ne crois pas que Dieu ait condamné les grands à la médiocrité , Si la plupart d'entr'eux sont peu éclairés , c'est par choix , c'est , parce qu'ils sont ignorants , & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'est pas de l'intérêt des petits que les grands soient sans lumières.

\ 164 De l' E s p r i t. Audi le public ,* fur-tout dans les temps de calamités , leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point défefpéré du falut de la république ! En des circonftances pareilles à celles où fe trouvoient alors les Romains , l'homme d'un vrai mérite eft un Dieu. Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours ; fi ce héros , élu général à la bataille d'Allia^ eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pied du Capitole ; Camille , pareil alors à cent autres capitaines , n'eût point eu le titre de fécond fondateur de Rome. Si f dans des temps de profpérité, M. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eut point été ouverte à l'ennemi , la victoire eût été moins importante, la reconnoiffance du public moins vive, & la gloire du général moins grande. La conclufion de ce que j'ai dit , c'eft que le public ne juge que d'après fon intérêt : perd-on cet intérêt de vue , nulle idée nette de la probité ni de l'efprit. Si les nations enchaînées fous un pouvoir defpotique font le mépris des autres nations ; fi, dans les empires du Mogol & de Maroc , on voit très-peu d'hommes illuftres ; c'eft que l'efprit , . Digitized by Google

Aussi le public , sur-tout dans les temps de calamités , leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron , pour n'avoir point désespéré du salut de la république ! En des circonstances pareilles à celles où se trouvoient alors les Romains , l'homme d'un vrai mérite est un Dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours ; si ce héros , élu général à la bataille d'Allia , eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pied du Capitole ; Camille , pareil alors à cent autres capitaines , n'eût point eu le titre de second fondateur de Rome. Si , dans des temps de prospérité , M. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain , s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eut point été ouverte à l'ennemi , la victoire eût été moins importante , la reconnoissance du public moins vive , & la gloire du général moins grande.

La conclusion de ce que j'ai dit , c'est que le public ne juge que d'après son intérêt : perd-on cet intérêt de vue , nulle idée nette de la probité ni de l'esprit.

Si les nations enchaînées sous un pouvoir despotique font le mépris des autres nations ; si , dans les empires du Mogol & de Maroc , on voit très-peu d'hommes illustres ; c'est que l'esprit ,

I . Discours II. 1 6^ comme je l'ai dit plus haut , n'étant en foi ni grand ni petit , il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il confidere. Or , dans la plupart des gouvernements arbitraires , les citoyens ne peuvent , fans déplaire au despote , s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'osent remonter , en ce genre , jusqu'aux premiers principes de ces sciences , ni s'élever à de grandes idées ; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands esprits. Mais, Si tous les jugements du public sont fournis à la loi de son intérêt , il faut , dira-t-on , trouver dans ce même principe de l'intérêt général la cause de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard , apperc'evoir dans les idées du public. Pour* cet effet , je poursuis le parallèle commencé entre le général & l'auteur ; & je me fais cette question : si l'art militaire , de tous les arts , est le plus utile , pourquoi tant de généraux , dont la gloire éclipsait , de leur vivant, celle de tous les hommes illustres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, ensevelis dans la même tombe, lorsque la gloire des auteurs leurs contemporains conserve encore^ son premier éclat 1 La réponse à cette question , c'est que, si l'on en excepte les capitaines qui réellement ont perfectionné l'art militaire , & . L 3 Digitized by Google

comme je l'ai dit plus haut, n'étant en foi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère. Or, dans la plupart des gouvernements arbitraires, les citoyens ne peuvent, sans déplaire au despote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'osent remonter, en ce genre, jusqu'aux premiers principes de ces sciences, ni s'élever à de grandes idées; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands esprits. Mais, si tous les jugements du public sont soumis à la loi de son intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général la cause de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je poursuis le parallèle commencé entre le général & l'auteur; & je me fais cette question: si l'art militaire, de tous les arts, est le plus utile, pourquoi tant de généraux, dont la gloire éclipsoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illustres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, ensevelis dans la même tombe, lorsque la gloire des auteurs leurs contemporains conserve encore son premier éclat? La réponse à cette question, c'est que, si l'on en excepte les capitaines qui réellement ont perfectionné l'art militaire, &

166 De z y E s p r i t. qui, tels que les Pirrhus, les Annibal, les
 Gufitave , les Condé , les Turenne, doivent en ce genre être mis au rang des
 modèles & des inventeurs ; tous les généraux moins habiles que ceux - là ,
 ceflant , à leur mort , d'être utiles à . leur nation , n'ont plus de droit à fa
 reconnoiffance ni par confequent à fon eftirue. Au contraire , en ceflant de
 vivre , les auteurs n'ont pas ceflé d'être utiles au. public ; ils ont laiffé entre
 fes mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité fon eftime : or , comme
 la reconnoiffance doit fubfifter autant que le bienfait , leur gloire ire peut
 s'éclipfer qu'au moment que leurs ouvrages cefferont d'être utiles à leur
 patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité . dont l'auteur
 & le général paroiffent au public après leur mort , qu'on doit attribuer cette
 fucceffive fupériorité de gloire qu'en des temps différents ils obtiennent
 tour-à-rour l'un fur l'autre. Voilà par quelle raifon tant de rois, déifiés fur le
 trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le
 nom des écrivains illufires , qui, de leur vivant, fe trouve fi rarement à côté
 de celui des princes, s'est, à la ^ort de ces écrivains , fi fouvent confondu
 avec ceux des plus grands rois ; pourquoi le nom de Confucius est plus
 connu, plus refpecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de fil
 Digitrzed by Google

qui, tels que les Pirrhus, les Annibal, les Gustave, les Condé, les Turenne, doivent en ce genre être mis au rang des modèles & des inventeurs ; tous les généraux moins habiles que ceux - là, cessant, à leur mort, d'être utiles à leur nation, n'ont plus de droit à sa reconnaissance ni par conséquent à son estime. Au contraire, en cessant de vivre, les auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au public ; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité son estime : or, comme la reconnaissance doit subsister autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'auteur & le général paroissent au public après leur mort, qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire qu'en des temps différents ils obtiennent tour-à-tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de rois, déifiés sur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des écrivains illustres, qui, de leur vivant, se trouve si rarement à côté de celui des princes, s'est, à la mort de ces écrivains, si souvent confondu avec ceux des plus grands rois ; pourquoi le nom de Confucius est plus connu, plus respecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la

Discours IL i'6y Chine ; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguste. Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps : qu'on se demande pourquoi le l'avant iustre est moins estimé de la nation que le ministre habile ; & par quelle raison un Rofny, plus honoré chez nous qu'un Descartes , est moins considéré de l'étranger : c'est , répondi ai-je , qu'un grand ministre n'est guère utile qu'à son pays ; & qu'en perfectionnant l'instrument propre à la culture des arts & des Sciences , en habituant l'esprit humain à plus d'ordre & de justice , Descartes s'est rendu plus utile à l'univers, & doit, par conséquent , en être plus respecté. Mais, dira-t-on, fi, dans tous leurs jugements , les nations ne consultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron , plus utiles , sans doute, que le poète & le géomètre (en feroient-ils moins estimés ? C'est que le public sent confusément que l'estime est, entre ses mains, un trésor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une distribution sage & ménagée ; • que , par conséquent , il ne doit point attacher d'estime à des travaux dont tous les hommes sont capables. L'estime , alors , devenue trop commune , perdrait , pour ainsi dire , toute sa vertu ; elle ne fécon. Digitized by Google

i58 D e l' E s p r i t. deroit plus les germes d'esprit & de probité répandus dans toutes les âmes , & ne produiroit plus enfin ces hommes illufires en tous les genres , qu'anime à la pourfuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'est l'art & non l'artifte qu'il doit honorer ; & que , s'il a jadis , fous le nom de Cérès & de Bacchus , déifié le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, fi jufiement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres. Dans tout pays ou le payfan n'est point furchargé d'impôts , l'efpoir du gain attaché à celui de la récolte fuffit pour l'engager à la culture des terres; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir le célébré M.Dudos (b) , il eft de l'intérêt des nations de proportionner leur eftime , non-feulement à l'utilité d'un ait , mais encore à fa difficulté. ; , Qui doute qu'un recueil de faits , tel que celui de la bibliothèque orientale , ne foit aulii inftruébf, auffi agréable , & par.cçmféqtieni: auffi utile qu'une excellente tragédie! Pourquoi donc le public a-t-il plus d'eftime pour le poète tragique que pour le favant compilateur!- C'est qu'afluré , par le grand J j {b) Voyez fon excellent ouvrage intitule : confidérations fur le s moeurs de ce fiecle. ,

/ Discours II, i9 nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès , de la difficulté du genre dramatique , le public sent que , pour former des Corneille des Racine , des Crébillon & des Voltaire , il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs succès ; & qu'au contraire , il suffit d'honorer les simples compilateurs du plus frivole genre d'estime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes sont capables , & qui ne sont proprement que l'œuvre du temps & de la patience. Parmi les sçavants, tous ceux qui, totalement privés des lumières philosophiques , ne font que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité , sont par rapport à l'homme d'esprit , ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'architecte ; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices ; sans eux , l'architecte ferait inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes , tous sont propres à tirer la pierre; il est donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paie d'estime proportionnée à la difficulté de leur art. C'est par ce même motif, & parce que l'esprit d'invention & de système ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations , qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit qu'à tout autre; & qu'enfin , dans tous les genres d'une utilité à

I 170 De l' E s p r i t. peu près pareille , le public proportionne toujours ion eflime à l'inégale difficulté de cês divers genres. Je dis d'une utilité à peu près pareille , parce que , s'il étoitpoffible d'imaginer une forte d'esprit abfolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller , le public n'accorderoit aucune eflime à un pareil talent ; il traiterait celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme qui, devant lui-, dardoit, dit-on , avec une adrefle merveilleufe , des grains de millet à travers le trou d'une éguille , & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boifleau de millet pour récompense. La contradidion , qu'otj^>it quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du public , n'est donc jamais qu'apparente. L'intérêt public , comme je m'étois propofé de le prouver , est donc le feul diftributeur de l'eflime accordée aux différantes fortes d'esprit. W \

Digitæd by Google

I Discours II. 171 CHAPITRE' XIII. De la probité , par rapport
aux fiecles & aux peuples divers. D Ans tous les fiecles & les pays divers,
la pro* bité ne peut être que l'habitude des avions utiles à fa nation.
Quelque certaine que foit cette propofition , pour en faire fentir plus
évidemment la vérité , je tâcherai de donner des idées nettes dç précifies de
la vertu. Pour cet effet, j'expoferai les deux fentimens qui, fur ce fujet, ont
jufqu'à préfent partagé les . moralifies. Les uns foutiennent que nous avons
dé la vertu une idée abfolue& indépendante des fiecles & des
gouvernements divers ; que la vertu eft toujours une & toujours la meme.
Les autres foutiennent, au contraire , que chaque nation s'en forme une idée
différente. . . Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions , les rêves
ingénieux , mais inintelligibles , du Platonifme. La vertu, félon eux, n'est
autre chofe que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau
effentiel. Mais ce beau eft un myfiere dont ils ne peuvent donner d'idée
précife : auffi

CHAPITRE XIII.

De la probité, par rapport aux siècles & aux peuples divers.

DAns tous les siècles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa nation. Quelque certaine que soit cette proposition, pour en faire sentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & précises de la vertu.

Pour cet effet, j'exposerai les deux sentimens qui, sur ce sujet, ont jusqu'à présent partagé les moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue & indépendante des siècles & des gouvernemens divers ; que la vertu est toujours une & toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles, du Platonisme. La vertu, selon eux, n'est autre chose que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystère dont ils ne peuvent donner d'idée précise : aussi

I 172 De 1^{re} Esp R 1 T. n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain. Les féconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonnements, c'est-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers; font voir qu'une nation, vertueuse au nord, est vicieuse au midi.; & en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire. Telles sont les opinions de ces deux espèces de philosophes. Ceux-là, pour n'avoir pas consulté l'histoire, errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente, ont pensé que le caprice seul décidait de la bonté ou de la méchanceté des nations humaines. Ces deux espèces de philosophes se sont également trompées ; mais l'une & l'autre auraient échappé à l'erreur, s'ils avoient considéré, d'un œil attentif, l'histoire du monde. Alors ils auraient senti que les siècles doivent nécessairement amener, dans le physique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires ; que, dans les grands bouleversements, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles & nuisibles, par conséquent

n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonnements, c'est-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers; font voir qu'une action, vertueuse au nord, est vicieuse au midi; & en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire.

Telles sont les opinions de ces deux especes de philosophes. Ceux-là, pour n'avoir pas consulté l'histoire, errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente, ont pensé que le caprice seul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux sectes de philosophes se sont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient considéré, d'un œil attentif, l'histoire du monde. Alors ils auroient senti que les siècles doivent nécessairement amener, dans le physique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires; que, dans les grands bouleversements, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles & nuisibles, par conséquent

Discours II. 173 prendre tour-à-tour le nom de vertueufes & de vicieufes. Conféquemment à cette obfervation , s'ils euffent voulu fe former de la vertu une idée purement abftraite & indépendante de la pratique , . . ils auraient reconnu que , par ce mot de vertu , l'on ne peut entendre que le defir du bonheur général ; que , par conféquent , le bien public eft l'objet de la vertu , & que les avions qu'elle commande font les moyens dont elle fe fert pour remplir cet objet; qu'ainfi l'idée de la vertu n'eft point arbitraire ; que , dans les fiecles & les pays divers , tous les hommes , du moins ceux qui vivent en fociété , ont dû s'en former la même idée ; & qu'enfin , & les peuples fe la repréfentent fous des formes différentes , c'eft qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle fe fert pour remplir fon objet. Cette définition de la vertu en donne , je penfe , une idée nette , fimple , & conforme à l'expérience : conformité qui peut feule confirmer la vérité d'une opinion. La pyramide de Vénus-Uranie , dont la cime fe perdoit dans les cieux , & dont la bafe étoit appuyée fur la terre, eft l'emblème de tout fyftême , qui s'écroule à mefure qu'on l'édifie, s'il ne porte fur la bafe inébranlable des faits & de l'expérience. C'eft aufi fur des faits, c'eft-à-dire , fur . Digitized by Google

174 D E ^Esprit. la folie & la bizarrerie jufqu'à préfent inexplicables des loix & des ufages divers, que j'établis la preuve de mon opinion. Quelque ftupides qu'on fuppofe les peuples , il . eft certain qu'éclairés par leurs intérêts , ils n'ont point adopté fans motifs les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux ; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diverfité des intérêts des peuples : en effet , s'ils ont toujours confufément entendu , par le mot de vertu , le defir du bonheur public ; s'ils n'ont , en conféquence, doi*ié le nom d'honnêtes qu'aux allions utiles à la patrie; & fi l'idée d'utilité a toujours été fecrétement afTocice à l'idée de vertu : on peut aflurer que les courantes les plus ridicules , & même les plus cruelles , ont , comme je vais le montrer par quelques exemples , toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public. Le vol étoit permis à Sparte , l'on n'y punifToic que la mal-adrefle du voleur furpris (a) : quoi de (a) Le vol eft pareillement en honneur au royaume de Congo ; mais il ne doit point être fait à l'infu du poffeffeur de la chofe volée : il faut tout ravir de force. Cette cou-^tume, dirent-ils « entretient le courage des peuples. Chez les Scythes , au contraire , nul crime plus grand que le vol . & leur maniéré de vivre exigeoit qu'on le punît févéroent ; Digitized by Goc

la folie & la bizarrerie jusqu'à présent inexplicables des loix & des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté sans motifs les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des peuples : en effet, s'ils ont toujours confusément entendu, par le mot de vertu, le desir du bonheur public; s'ils n'ont, en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie; & si l'idée d'utilité a toujours été secrètement associée à l'idée de vertu : on peut assurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte, l'on n'y punissoit que la mal-adresse du voleur surpris (a) : quoi de

(a) Le vol est pareillement en honneur au royaume de Congo; mais il ne doit point être fait à l'insu du possesseur de la chose volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, disent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol; & leur maniere de vivre exigeoit qu'on le punit sévèrement :

Discours IL 171 plus bizarre que cette coutume ? cependant , fi l'on se rappelle les loix de Lycurgue , & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent , dans une république ou les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & cafiant , on fentira que les vols de poules & de légumes étoient les feuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adrefiſe, fouvent niés avec fermeté (b) , de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol pouvoit donc être très-utile à ce peuple , qui n'avoit pas moins à redouter de la trahifon des Ilotes que de l'ambition des Perfes , & qui ne pouvoit oppofer aux attentats des uns , comme aux armées innombrables des autres , que le boulevard de ces deux vertus. Il eft donc certain que le vol , nuisible à tout peuple riche , mais utile à Sparte, y devoit être honoré. A la fin de l'hiver , lorfque la difette des vivres contraignoit le fauvage à quitter fa cabane. leurs troupeaux erroient çà 5 1 là dans les plaines ; quelle facilité à dérober ! & quel défordre , fi l'on eût toléré de pareils vols ! Auffi , dit Ariftote , a-t-on chez eux établi la loi pour gardienne des troupeaux. (b) Tout le monde fait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien , qui , plutôt que d'avouer fon larcin , fe laifla , fans crier , dévorer le ventre par un. jeune renard qu'il avoit volé & caché fous fa robe.

7 176 De l* E s p r i t. & •que la faim lui commande d'aller à la
chasse faire de nouvelles provisions , quelques-unes des nations sauvages
s'assemblent avant leur départ , font monter leurs hexagénaires sur des
chênes , & font secouer ces chênes par des bras nerveux ; la plupart des
vieillards tombent, & sont massacrés dans le moment même de leur chute.
Ce fait est connu , & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette
coutume : cependant , quelle surprise , lorsqu'après avoir remonté à son
origine , on voit que le sauvage regarde la chute de ces malheureux
vieillards comme la preuve de leur impuissance à soutenir les fatigues de la
chasse ! Les laissera-t-il , dans des cabanes ou des forêts , en proie à la
famine ou aux bêtes féroces ? Il aime mieux leur épargner la durée & la
violence des douleurs , & , par des parricides prompts & nécessaires ,
arracher leurs pères aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà
le principe d'une coutume si exécrationnable ; voilà comme un peuple vagabond,
que la chasse & le besoin de vivres retient six mois dans des forêts
immenses , se trouve , pour ainsi dire , nécessaire à cette barbarie ; &
comment , en ces pays , le parricide est inspiré & commis par le même
principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (c). (c) Au
royaume de Juda , en Afrique , on ne donne Mais , Digitized by Goog

Discours II. 177 Mais , fans avoir recours aux nations fauvages , qu'on jette les yeux fur un pays policé, tel que la Chine ; qu'on fe demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort fur leurs enfans : & l'on verra que les terres de cet empire , quelque étendues qu'elles foient , n'ont pu quelquefois fubvenir qu'avec peine aux befoins; de fes nombreux habitants ; or , comme la trop grande difproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occafionneroit néceffairement des guerres funeftes à cet empire & peut-être même à l'univers , on conçoit que , dans un inflant de difette , & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la nation Chinoife , humaine dans fes intentions , mais barbare dans le choix des moyens , a , par le fentiment d'une humanité peu éclairée, pu regarder ces cruautés comme néceffaires au repos du monde. J'y facrifie , s'eft-elle dit , quelques vicliaucun fecours aux malades; ils guériflent comme ils peuvent ; St , lorfqu'ils font rétablis , ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainfi abandonnés. Les habitants du Congo tuent les malades qu'ils s'imaginent ne pouvoir en revenir ; c'eft , difent-ils , pour leur épargner les douleurs de l'agonie. Dans l'ifle Formofe , lorfqu'un homme eft dangereufement malade , on lui parte un nœud coulant au col , ôc on l'étrangle pour l'arracher à la douleur. Tome I M Digitized by Google

i7S De l' E s p r l t. mes infortunées , auxquelles l'enfance & Vignorance dérobent la connoissance b les horreurs de la mort y en quoi confise peut-être ce qu'elle a de plus redoutable (d). C'est fans doute au defir de s'oppofer à la trop grande multiplication des hommes , & par conféquent à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique confervent encore aujourd'hui pour des folitaires qui s'interdifent avec les femmes le commerce qu'ils fe permettept avec les brutes. Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public , & le defir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suifiês à publier un édit par lequel il étoit nonfeulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de fe pourvoir d'une concubine (

Discours II. 179 Sur les côtes de Coromandel , oii les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen , ce fut enfin le même motif qui , par un remède aussi odieux que le mal , engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris , en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux (/). D'accord avec mes raisonnements , tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes , même les plus cruelles & les plus folles , ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle , ou du moins apparente , du public. Mais , dira-t-on , ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition , ont , par la négligence ou la faiblesse des gouvernements , subsisté que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse ou de concubine , à son choix , ne fera pas rejeter de la communion. C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte , qu'alors l'église toléroit les concubines. • !.. (/) Les femmes de Mezurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher: mais elles font en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper. M z •Digitized by Google

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remède aussi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux (f).

D'accord avec mes raisonnements, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle, ou du moins apparente, du public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont, par la négligence ou la foiblesse des gouvernements, subsisté

que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse ou de concubine, à son choix, ne sera pas rejeté de la communion. C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'église toléroît les concubines.

(f) Les femmes de Mezurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher : mais elles font en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

•180 D E L' E S P R I T. long-temps après que les caufes de leur établiflement avoient difparu. Loifque la France n'étoit, pour ainfi dire, qu'une vafte forêt , qui doute que ces donations de terres en friche , faites aux ordres religieux , ne dufl'ent alors être permifes ; & que la prorogation d'une-pareille permiffion ne fût maintenant aufli abfurde & aulli nuisible à l'Etat qu'elle pouvoit être fage ôc utile , lorfque la France étoit encore inculte > Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages paflagers , font comme des échafauds qu'il faut abattre quand les palais font élevés. Rien de plus fage au fondateur de l'empire des Incas , que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil , & de leur perfuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit diâe le dieu fon pere. Ce menfonge imprimoit aux fauvages plus de relpeCt pour fa legiflation , ce men— fonge étoit donc trop utile a cet Etat naiffant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais , apres avoir affis les fondemens d'une bonne légillation ; après s'etre a dure , par la forme même du gouvernement , de l exactitude avec laquelle les loix feroient toujours obfervées ; il falloir que , moins orgueilleux ou plus éclairé , ce légifiateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs 6c les intérêts / Digitized by Google

long-temps après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche, faites aux ordres religieux, ne dussent alors être permises; & que la prorogation d'une pareille permission ne fût maintenant aussi absurde & aussi nuisible à l'Etat qu'elle pouvoit être sage & utile, lorsque la France étoit encore inculte? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers, sont comme des échafauds qu'il faut abattre quand les palais sont élevés.

Rien de plus sage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur persuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dicté le dieu son pere. Ce mensonge imprimoit aux sauvages plus de respect pour sa législation; ce mensonge étoit donc trop utile à cet Etat naissant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais, après avoir assis les fondements d'une bonne législation; après s'être assuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix feroient toujours observées; il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts

Discours - IL i8r . i de fes peuples , & les changements qu'en
confé^quence il faudroit faire dans fes loix ; qu'il déclarât à ces mêmes
peuples , par lui ou par fes fucceffeurs , le menfonge utile & néceffaire dont
il s'étoit fervi pour les rendre heureux ; que par cet aveu , il ôtât à fes loix le
caraêtere de divinité qui , les rendant facrées & inviolables , devoit
s'oppofer à toute réforme, & qui , peut-être eût un jour rendu xces mêmes
loix nuifibles à l'Etat , fi par le débarquement des Européans , cet empire
n'eut été détruit prefqu'auflitôt que formé. L'intérêt des Etats eft, comme
toutes les chofes humaines , fujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les
mêmes coutumes deviennent fucceffivement utiles & nuifibles au même
peuple ; d'où je conclus que ces loix doivent être tour-à-tour adoptées &
rejetées , & que les mêmes aélions doivent fuccelfivement porter les noms
de ver-^{teueufes} ou de vicieufes : propofition qu'on ne peut nier fans
convenir qu'il eft des aélions à la fois vertueufes & nuifibles à l'Etat, fans
fapper , par conféquent , les fondemens de toute légiflation & de toute
fociété. La conclufion générale de tout ce que je vien* de dire , c'eft que la
vertu n'eft que le defir du bonheur des hommes ; & qu'ainfi la probité , que
je regarde comme la vertu mife en aétion , n'eft, chez tous les peuples. &
dans tous les gouverneM i Digitized by Google

j 82 De z' E s p r i t. ments divers , que l'habitude des a&ions
utiles à fa nation (g). Quelque évidente que foit cette conclufion * comme il
n'eft point de nation qui ne connoiffe & ne confonde enfemble deux
différentes efpeces de vertu ; l'une , que j'appellerai vertu de préjugé ; &
l'autre, vraie vertu ; je crois, ppur ne laiffer rien à defirer fur ce fujet ,
devoir examiner la nature de ces différentes fortes de vertu. (g) Je crois qu'il
n'eft pas néceftaire d'avertir que je ne parle ici que de la probité politique ;
& non de la probité religieufe qui fe propofe d'autres fins, fe prefcrit
d'autres devoirs, & ter.d à des objets plus fublimes. Digitized by Google

Discours II. 183 t , 1 h •• i?r"~ » CHAPITRE XIV. . Des vertus de préjugé , & des vraies vertus. J E donne le nom de vertus de préjugé à toutes celles dont l'obfervation exa&e ne contribue en rien au bonheur public ; telles font les auftérités Je ces fakirs infenfés dont PInde eft peuplée , vertus qui , louvent indifférentes & meme nuisibles à l'Etat , font le fupplice de ceux qui s'y vouent. Ces faufles vertus font, dans la plupart des nations , plus honorées que les vraies vertus , & ceux qui les pratiquent en plus grande vénération que les bons citoyens. Ferfonne de plus honoré dans lIndouftan que les Bramines (a) : l'on y adore jufqu'à leurs nudités (b) ; l'on y refpe&e auflî leurs pénitences , (a) Les Bramines ont le privilège exclufif de demander l'aumône : ils exhortent à la donner , §L ne la donnent pas, (é) Pourquoi, difent ces Bramines , devenus hommes , aurions-nous honte d'aller nus , puifque nous femmes fortis , nus & fans honte du ventre de notre mere ? Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d un vetement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des fauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce neft point en eux l'effet d'une pudeur naturelle , mais de la

M 4 Digitized by Google

184 Dr l' E s p r l t. & ces pénitences font réellement affreuses (c) ; les uns relient toute leur vie attachés à un arbre ; les autres le balancent sur les flammes ; ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme , ceux-là ne le nourrissent que de liquides ; quelques-uns Te ferment la bouche d'un cadenas , & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce ; il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette , & c'est un honneur aux pères de profiter leurs filles à des fakirs. Entre les allions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées , une des plus plaisantes ; sans contredit , est celle des Juibus , prêtresses de l'île Formose. » Pour offrir dignement , & mériter la vénération des » peuples, elles doivent, après des jeûnes , des y> contorfions & des hurlements, s'écrier qu'elles délicatesse , de la sensibilité de certaines parties, & de la crainte de se bleffer en traversant les bois & les halliers. (e) Il est , au royaume de Pégou , des anachorètes nommés fantons , ils ne demandent jamais rien , dussent-ils mourir de faim. On prévient à la vérité tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni , quelque crime qu'il ait commis. Ces fantons logent , à la campagne, dans des troncs d'arbres : après leur mort, on les honore comme des dieux. ✓ Digitized by Google

/ Discours IL . i8 t voient leurs dieux, ce cri jette, elles Ce roulent
 r> par terre , montent fur le toit des pagodes , » découvrent leur nudité , Ce
 claquent les fefles , » lâchent leur urine, defcendent nues ; & Ce la» vent en
 préfence de l'aflemblée (). # Trop heureux encore les peuples chez qui, du
 moins les vertus de préjugé ne font que ridicules, fouvent elles font barbares
 (e). Dans (d) Voyage de la compagnie des Indes Hollandoifes. (e) Les
 femmes les Madagafcar croient aux heures , aux jours heureux ou
 malheureux. C'eft un devoir de religion t lorfqu'elles accouchent dans les
 heures ou jours malheureux, d'expofer leurs enfans aux bêtes , de les
 enterrer ou de les étouffer. * Dans un des temples de l'empire du Pégu , or.
 éieve des vierges. Tous les ans, à la fête de l'idole, on lacrifie.une de ces
 infortunées. Le prêtre, en habits lkcerdotaux, la dépouille, l'étrangle,
 arrache fon coeur , & le jette au nez del'idole. Le lacrifice fait , les prêtres
 dînent , prennent des habits d'une forme horrible , &. danfent devant le
 peuple. Dans les autres temples du même pays , on ne facrifie que des
 hommes. On acheté, pour cet effet , un efclave beau & bien fait. Cet
 efclave, vêtu d'une robe blanche , lavé pendant trois matinées , eft
 enfuitemontré au peuple. Le quatrième jour les prêtres lui ouvrent le ventre
 , arrachent fon cœur , barbouillent l'idole de fon fang , & mangent fa chair ,
 comme facrée. Le fang innocent , difent les prêtres , doit couler en
 expiation des péchés de la nation ; (Tailleurs il faut bien que quelqu'un aille
 pris du grand Dieu le faire rejjouvenir de fon peuple. Il eft bon de
 remarquer que les prêtres ne fe chargent jamais de la commilhon. Digitized
 by Googl

» voient leurs dieux, ce cri jetté, elles se roulent
 » par terre, montent sur le toit des pagodes,
 » découvrent leur nudité, se claquent les fesses,
 » lâchent leur urine, descendent nues; & se la-
 » vent en présence de l'assemblée (d).

Trop heureux encore les peuples chez qui, du moins les vertus de préjugé ne sont que ridicules, souvent elles sont barbares (e). Dans

(d) *Voyage de la compagnie des Indes Hollandoises.*

(e) Les femmes les Madagascar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'est un devoir de religion, lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'exposer leurs enfants aux bêtes, de les enterrer ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu, on élève des vierges. Tous les ans, à la fête de l'idole, on sacrifie une de ces infortunées. Le prêtre, en habits sacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache son cœur, & le jette au nez de l'idole. Le sacrifice fait, les prêtres dînent, prennent des habits d'une forme horrible, & dansent devant le peuple. Dans les autres temples du même pays, on ne sacrifie que des hommes. On achete, pour cet effet, un esclave beau & bien fait. Cet esclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois matinées, est ensuite montré au peuple. Le quatrième jour les prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent son cœur, barbouillent l'idole de son sang, & mangent sa chair, comme sacrée. *Le sang innocent*, disent les prêtres, *doit couler en expiation des péchés de la nation; d'ailleurs il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire ressouvenir de son peuple.* Il est bon de remarquer que les prêtres ne se chargent jamais de la commission.

i86 De i? E s p r i t. la capitale du Cochin , l'on élève des crocodi* les , & quiconque s'expose à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer , est compté parmi les élus. Au royaume de Martemban, c'est ua a 61e de vertu , le jour qu'on promène l'idole y de se précipiter sous les roues du chariot, ou de se couper la gorge à son passage; qui se voue à cette mort est réputé saint , & son nom est , à cet effet, inscrit dans un livre. Or , s'il est des vertus , il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une vierge. Dans l'île Formose , si , pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nu , un homme est couvert du plus petit morceau de toile % il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même île, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente cinq ans : font-elles grofles , elles s'étendent aux pieds de la prêtresse, qui en exécution de la loi , les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées. Au Pégu , lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade (/) , c'est un crime au malade condamné (/) Lorsque'un Giaguë est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre , contrefaisant la voix du mort, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des prêtres. i Digitized by

la capitale du Cochin, l'on élève des crocodiles, & quiconque s'expose à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer, est compté parmi les élus. Au royaume de Martemban, c'est un acte de vertu, le jour qu'on promène l'idole, de se précipiter sous les roues du chariot, ou de se couper la gorge à son passage; qui se voue à cette mort est réputé saint, & son nom est, à cet effet, inscrit dans un livre.

Or, s'il est des vertus, il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une vierge. Dans l'isle Formose, si, pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nu, un homme est couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente cinq ans : sont-elles grosses, elles s'étendent aux pieds de la prêtresse, qui en exécution de la loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégu, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade (*f*), c'est un crime au malade condamné

(f) Lorsqu'un Giagué est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre, contrefaisant la voix du mort, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des prêtres.

Discours II. 187 d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le fuit & l'injurie. S'il eût été bon, disent les prê-' très , Dieu l'eût reçu en sa compagnie. Il n'est peut-être point de pays où l'on n'ait, pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuisibles à la société. Chez les Giagues , peuple antropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut , sans crime , dit le pere Cavazi , piler ses propres enfants dans un mortier , avec des racines , de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en composer une pâte dont on se frotte pour se rendre invulnérable; mais ce feroit un sacrilege abominable que de ne pas maltrahir , au mois de mars , à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lorsque les grains sont mûrs , la reine entourée de ses courtisans sort de son palais, égorge ceux qui se trouvent sur son passage , & les donne à manger à sa suite : ces sacrifices , dit-elle , sont nécessaires pour apaiser les mânes de ses ancêtres, qui voient, avec regret , des gens du commun jouir d'une vie dont ils sont privés ; cette foible consolation peut seule les engager à bénir la récolte. Au royaume de Congo , d'Angole & de Matamba , le mari peut , sans honte , vendre sa femme ; le pere son fils ; le fils son pere : dans . Digitized by Google

iS8 De l' E s p R i T. ces pays , on ne connoît qu'un feul crime (g) , c'est: de réfuter les prémices de la récolte au Chitombé , grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le pere Labat , fi dépourvus de toutes vraies vertus , font très-scrupuleux observateurs de cet usage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ses revenus , c'est tout ce que leur recommande le Chitombé : il ne desire point que ses negres soient plus éclairés ; il craindrait même que des idées trop faibles de la vertu ne diminuassent & la superstition le tribut qu'elle lui paie. Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus ; c'est-à-dire , à celles qui, sans cesse , ajoutent à la félicité publique , & sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister. [g] Au royaume de Lao , les Talapoins, prêtres du pays , ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils se confient tous les mois : fideles à cette observance , ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes, qu'un Talapoin, convaincu de fausse monnaie , fut renvoyé absous par le roi. Les feticiers , disoit-il , auroient dû lui faire de plus grands presents. Les plus considérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les services les plus bas. Aucun d'eux ne se vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque temps porté par un Talapoin.

Discours II. 189 Conféquemment à ces deux différentes especes de vertus , je distinguerai deux différentes especes de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai corruption religieuse , & l'autre corruption politique (h). Mais , avant d'entrer dans cet examen , je déclare que c'est en qualité de philosophe & non de théologien que j'écris , & qu'ainfi je ne prétends , dans ce chapitre & les suivans , traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné , j'entre en matière ; & je dis qu'en fait de mœurs , l'on donne le nom de corruption religieuse à toute especie de libertinage , & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette especie de corruption , dont je ne suis point l'apologiste , & qui est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différens peuples ont cru & croient encore que cette especie de corruption n'est pas criminelle ; elle l'est sans doute en France , puisqu'elle blesse [A] Cette distinction m'est nécessaire, x°. parce que je considère la probité philosophiquement , & indépendamment des rapports que la religion a avec la société ; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage ; iv. pour éviter la confusion perpétuelle qui se trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion, & ceux de la politique & de la morale. y Digitized by Google

i9o De l' E s p r i t. les loix dit pays : mais elle le feroit moins, si les femmes étoient communes , & les enfants déclarés enfants de l'Etat : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet , qu'on parcoure la terre , on la voit peuplée de nations différentes chez lesquelles ce que nous appelions le libertinage , non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs , mais se trouve autorisé par les loix & même consacré par la religion. Sans compter en Orient , les féroces qui sont sous la protection des loix ; au Tonquin , où l'on honore la fécondité , la peine imposée , par la loi aux femmes stériles , c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tonquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme ; ils ne conçoivent pas comment , parmi nous , des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté : ils soutiennent que , lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas , que de l'oter à ceux qui l'ont déjà (i). [i] Chez les Giagues, lorsqu'on aperçoit, dans une fille , les marques de la fécondité , on fait une fête : lorsque ces marques disparaissent , on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer / \

Digitized by Google

les loix du pays : mais elle le feroit moins, si les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfants de l'Etat : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes chez lesquelles ce que nous appellons le libertinage, non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais se trouve autorisé par les loix & même consacré par la religion.

Sans compter en Orient, les sérails qui sont sous la protection des loix ; au Tonquin, où l'on honore la fécondité, la peine imposée, par la loi aux femmes stériles, c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tonquinois trouvent les Européans ridicules de n'avoir qu'une femme ; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté : ils soutiennent que, lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (i).

[i] Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête : lorsque ces marques disparaissent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

'l Discours II. ,91 C'est pareillement sous la fauvegarde des loix , que les Siamois , la gorge & les cuisses à moitié découvertes , portées dans les rues sur des palanquins , s'y présentent dans des attitudes très lascives. Cette loi fut établie par une de leurs reines nommée Tirada , qui , pour dégoûter les hommes d'un amour plus déshonnête, crut devoir employer toute la puissance de la beauté. Ce projet , dirent les Siamois , lui réussit. Cette loi , ajoutent-elles, est d'ailleurs assez sage : il est agréable aux hommes d'avoir des desirs, aux femmes de les exciter. C'est le bonheur des deux sexes , le seul bien que le ciel mêle aux maux dont il nous afflige : & quelle âme assez barbare vous- / droit encore nous le ravir (k) ? Au royaume de Batimena {J} , toute femme, de quelque condition qu'elle soit , est , par la loi & [A] Un homme d'esprit disoit, à ce sujet , qu'il faut, sans contredit , défendre aux hommes tout plaisir contraire au bien général; mais qu'avant cette défense, il falloir , par mille efforts d'esprit , tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. „ Les hommes, ajoutoit-il, font fi „ malheureux , qu'un plaisir de plus vaut bien la peine » qu'on essaie de le dégager de ce qu'il peut avoir de dan» gereux pour un gouvernement; & peut-être seroit-il facile j> d'y réussir , si l'on examinoit, dans ce dessein, la législation des pays où ces plaisirs sont permis. £/] ChriJUanisme des Indes , liv. IV , P*&' 30S. Digitized by Google

1 192 De l'Esprit. fous peine de la vie , forcée de céder à l'amour de quiconque la défie ; un refus est contr'elle un arrêt de mort. Je ne finirais pas, si je voulois donner la liste de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espèce de corruption de mœurs ; je me contenterai donc, après avoir nommé quelquesuns des pays où la loi autorise le libertinage , de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux. Chez les peuples de l'île Formose , l'ivrognerie & l'impudicité font des aînés de religion. Les voluptés, disent ces peuples , font les filles du ciel , des dons de sa bonté; en jouir, c'est honorer la divinité , c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses & des jouissances de l'amour ne plaise aux dieux ? Les dieux font bons ; & nos plaisirs font , pour eux , l'offrande la plus agréable de notre reconnaissance. En conséquence de ce raisonnement , ils se livrent publiquement à toute espèce de prostitution (m). ■C'est encore pour se rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre , la reine des Giagues fait venir , devant elle , les plus belles femmes. Au royaume de Tibet , les filles portent au col les dons de l'impudicité , c'est-à-dire les anneaux de leurs amants : plus elles en ont , & plus leurs noces font célébrés. / nies Digitized by Google

Discours II. 193 mes & les plus beaux de fes guerriers , qui , dans des attitudes differentes , jouissent, en fa préfence, des plaifirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron , ou la débauche a fes temples ! Que d'autels élevés à des femmes prostituées (n) ! Sansrappeller l'ancien culte de Vénus , de Cotytto, les Baniens n'honorent-ils pas , fous le nom de la déeflè Banany , une de leurs reines , qui , félon le témoignage de Gemelli Carreri , laijfoit jouir fa cour de lu vue de toutes fes beautés, prodiguoit fucceji («) A Babylone, toutes les femmes campées près du temple de Vénus, dévoient, une fois en leur vie, obtenir , par une prostitution expiatoire , la rémiffion de leurs péchés. Elles ne pouvoient fe refufer au defir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouiffance de leur? corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt fatisfait à la pénitence : mais les laidof attendoient quelquefois long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grâce. Les couvents des bonzes font remplis de religieufes idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines : en eft-on las , on les renvoie , & on les remplace. Les portes de ces couvents font affiégéespar ces religieufes, qui, pour y être admifes ; offrent des préfents aux bonzes, qui les reçoivent coëm'e une faveur qu'ils accordent. Au royaume de Cochin , les bramines , curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaifirs de l'amour, font accroire au roi & au peuple que ce font eux qu'on doit charger de cette fainte œuvre. Quand ils entrent quelque part , les peres & les maris les laiffent avec leurs filles & leurs femmes. Tome I. , N 1 i ' Digitized by Google

mes & les plus beaux de ses guerriers , qui , dans des attitudes différentes , jouissent , en sa présence , des plaisirs de l'amour. Que de pays , dit Cicéron , où la débauche a ses temples ! Que d'autels élevés à des femmes prostituées (*n*) ! Sans rappeler l'ancien culte de Vénus , de Cotytto , les Baniens n'honorent-ils pas , sous le nom de la déesse *Banany* , une de leurs reines , qui , selon le témoignage de Gemelli Carreri , *laissoit jouir sa cour de la vue de toutes ses beautés , prodiguoit successi-*

(*n*) A Babylone , toutes les femmes campées près du temple de Vénus , devoient , une fois en leur vie , obtenir , par une prostitution expiatoire , la rémission de leurs péchés. Elles ne pouvoient se refuser au desir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouissance de leurs corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt satisfait à la pénitence : mais les laides attendoient quelquefois long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvents des bonzes sont remplis de religieuses idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines : en est-on las , on les renvoie , & on les remplace. Les portes de ces couvents sont assiégées par ces religieuses , qui , pour y être admises ; offrent des présents aux bonzes , qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume de Cochin , les bramines , curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour , font accroire au roi & au peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part , les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes.

194 De l'Esprit. rement les faveurs à plusieurs amants , & même à deux à la fois. Je ne citerai plus , à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus , père du deuxième siècle de l'Église, dans un traité intitulé : De errore profanarum religionum, » L'Afrique » » ainsi qu'une partie de l'Afrique , dit ce père , y adore l'Air , sous le nom de Junon ou de Vénus » vierge. Cette déesse commande aux éléments ; on lui consacre des temples : ces temples sont servis par des prêtres qui, vêtus & parés comme des femmes , prient la déesse d'une voix languissante & efféminée , irritent les sens des hommes , s'y prêtent , se targuent de leur impudicité , & après ces plaisirs préparatoires, croient devoir invoquer la déesse à grands cris, jouer des instruments, se dire remplis de l'esprit de la divinité, & prophétiser. « Il est donc une infinité de pays où la corruption des mœurs, que j'appelle religieuse , est autorisée par la loi , ou consacrée par la religion. Que de maux, dira-t-on, attachés à cette espèce de corruption ? mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat , que lorsqu'il est en opposition avec les lois du pays , ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement ? En vain ajou

vement ses faveurs à plusieurs amants, & même à deux à la fois.

Je ne citerai plus, à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, pere du deuxieme siecle de l'Eglise, dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum*. » L'Assyrie, » ainsi qu'une partie de l'Afrique, dit ce pere, » adore l'Air, sous le nom de Junon ou de Vénus » vierge. Cette déesse commande aux éléments ; » on lui consacre des temples : ces temples sont » desservis par des prêtres qui, vêtus & parés » comme des femmes, prient la déesse d'une » voix languissante & efféminée, irritent les » desirs des hommes, s'y prêtent, se targuent » de leur impudicité, & après ces plaisirs pré- » paratoires, croient devoir invoquer la déesse à » grands cris, jouer des instruments, se dire » remplis de l'esprit de la divinité, & prophétiser. «

Il est donc une infinité de pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette espece de corruption ? mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat, que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement ? En vain ajou-

Discours II. 195 teroit-on que les peuples ou régné ce libertinage font le mépris de l'univers. Mais , fans parler des orientaux & des nations fauvages ou guerrières , qui livrées à toutes fortes de voluptés, font heureufes au-dedans & redoutables au dehors , quel peuple plus célébré que les Grecs ? peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement , l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre du Félopônnefe , époque fatale à leur vertu , quelle nation & quel pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes ! On fait cependant le gourdes Grecs pour l'amour le plus déshonnête. C.e goût étoit fi général , qu'Ariftide furnommé le juſte , cet Ariftide qu'on étoit las , difoient les Athéniens , d'entendre toujours louer , avoit cependant aimé Thémiftocle. Ce fut la beauté du jeune Stelileus , de l'ifle de Céos , qui portant dans leur ame les defirs les plus violents, alluma entr'eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate» même, déclaré , par l'oracle d'Apollon , le plus fage des hommes , aimoit Alcibiade & Archélaüs j il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtifanes. Il eft donc certain que , relativement à l'idée qu'on s'eſt formée des bonnes mœurs , les plus vertueux des Grecs n'euffent palſé en Europe que pour des hommes corrompus. Or cette eſpece de corruption de mœurs ſe trouvant , en Grece , portée au dernier excès dans le temps même que N z

196 De l'Esprit. ce pays produisoit de grands hommes , en tout genre , qu'il faisoit trembler la Ferme , & jettoit . le plus grand éciat , on pourroit penser que la ■ corruption des mœurs à laquelle je donne le nom de religieux , n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un Etat. Il est une autre espèce de corruption de mœurs qui prépare la chute d'un empire & en annonce la ruine : je donnerai à celle-ci le nom de corruption politique. Un peuple en est infecté lorsque le plus grand nombre des particuliers qui le composent détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette , espèce de corruption , qui se joint quelquefois à la [précédente, a donné lieu à bien des moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un Etat , cette dernière feroit peut-être la plus dangereuse. Un peuple , eût-il d'ailleurs les mœurs les plus pures , s'il est attaqué de cette corruption , est nécessairement malheureux au dedans & peu redoutable au-dehors. La durée d'un tel empire dépend du hasard, qui seul en retarde ou en précipite la chute. Pour faire sentir combien cette anarchie de tous les intérêts est dangereuse dans un Etat, considérons le mal qu'y produit la seule opposition des intérêts d'un corps avec ceux de la république: donnons aux bonzes , aux talapoins , toutes les vertus de nos

Digitized by Google

Discours IL 197 fâints. Si l'intérêt du corps des bonzes n'est point lié à l'intérêt public; fi, par exemple, le crédit du bonze tient à l'aveuglement des peuples ; ce bonze nécessairement ennemi de la nation qui le nourrit, fera, à l'égard de cette nation , ce que les Romains étoient à l'égard du monde, honnêtes entr'eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des bonzes eût-il en particulier beaucoup d'éloignement pour les grandeurs , le corps n'en fera pas moins ambitieux; tous les membres travailleront, louvent sans le favoir , à son aggrandissement ; ils s'y croiront autorisés par un principe vertueux (0). Il n'est donc rien de plus dangereux, dans un Etat, qu'un corps dont l'intérêt n'est pas attaché à l'intérêt général. Si les prêtres du paganisme eurent mourir Socrate & persécutèrent presque tous les grands hommes , c'est que leur bien particulier se trouvoit opposé au bien public ; c'est que les prêtres d'une fautive religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, & pour cet effet, de poursuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les ministres de la vraie religion , qui , sans le même besoin , ont souvent eu recours aux mêmes cruautés , ont persécuté , déprimé les grands (0) Dans la vraie religion même il s'est trouvé des prêtres qui , dans les temps d'ignorance , ont abusé de la piété des peuples pour attenter aux droits du sceptre. N 3

Digitized by Google

198 De l'Esprit des hommes, se font fait les panégyriques des ouvrages médiocres, & les critiques des excellents, & ont ensuite été dévoués par des théologiens plus éclairés qu'eux (p). (p) Voici comme s'exprime, au sujet de M. de Montefquieu, le père Millot, jésuite, dans un discours couronné par l'académie de Dijon, sur la question : tft-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ? » Ces règles de conduite, ces maximes de gouvernement qui devroient être gravées sur le trône des rois & dans le cœur de qui» conquise est revêtu de l'autorité, n'est-ce pas à une profonde étude des hommes que nous les devons? Témoin » cet illustre citoyen, cet organe !, ce juge des loix, dont * la France & l'Europe entière arroient le tombeau de leur ? » larmes, mais dont elles verront toujours le génie éclairer » les nations, & tracer le plan de la félicité publique, écri» vain immortel, qui abrégéait tout, parce qu'il voyait » tout, & qui voulait faire penser, parce que nous en avons bien plus besoin que de lire. Avec quelle ardeur, quelle i» sagacité avait-il étudié le genre humain ! Voyageant comme Spon, méditant comme Pythagore, conversant comme Platon, lisant comme Cicéron, peignant comme » Tacite, toujours son objet fut l'homme, son étude fut » celle des hommes; il les connut. Déjà commencent à » germer les semences fécondes qu'il jeta dans les esprits les modérateurs des peuples & des empires. Ah ! recueillons ? » en les fruits avec reconnaissance, &c. Le p. Millot ajoute j> dans une note.... Quand un auteur d'une probité reconnue, qui pense fortement & qui s'exprime toujours » comme il pense, dit en termes formels : la religion chrétienne qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'homme

hommes , se sont fait les panégyristes des ouvrages médiocres , & les critiques des excellents , & ont ensuite été désavoués par des théologiens plus éclairés qu'eux (p).

(p) Voici comme s'exprime , au sujet de M. de Montesquieu , le pere Millot , jésuite , dans un discours couronné par l'académie de Dijon , sur la question : *est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ?* » Ces regles de
 » conduite , ces maximes de gouvernement qui devroient
 » être gravées sur le trône des rois & dans le cœur de qui-
 » conque est revêtu de l'autorité , n'est-ce pas à une pro-
 » fonde étude des hommes que nous les devons ? Témoin
 » cet illustre citoyen , cet organe , ce juge des loix , dont
 » la France & l'Europe entiere arrosent le tombeau de leurs
 » larmes , mais dont elles verront toujours le génie éclairer
 » les nations , & tracer le plan de la félicité publique , écri-
 » vain immortel , qui abrégéoit tout , parce qu'il voyoit
 » tout , & qui vouloit faire penser , parce que nous en avons
 » besoin bien plus que de lire. Avec quelle ardeur , quelle
 » sagacité avoit-il étudié le genre humain ! Voyageant
 » comme Solon , méditant comme Pythagore , conversant
 » comme Platon , lisant comme Cicéron , peignant comme
 » Tacite , toujours son objet fut l'homme , son étude fut
 » celle des hommes ; il les connut. Déjà commencent à
 » germer les semences fécondes qu'il jetta dans les esprits
 » modérateurs des peuples & des empires. Ah ! recueillons-
 » en les fruits avec reconnoissance , &c. Le p. Millot ajoute
 » dans une note.... Quand un auteur d'une probité re-
 » connue , qui pense fortement & qui s'exprime toujours
 » comme il pense , dit en termes formels : *la religion chré-*
 » *tienne qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de*

Discours IL 199 Quoi de plus ridicule , par exemple , que la
défense faite dans certains pays d'y faire entrer aucun exemplaire de
YEsprit des Loix l ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à son fils.
Ne peut-on pas , d'après un homme d'esprit , répéter à ce sujet , qu'en
solicitant cette défense , les moines en ont usé comme les Scythes avec
leurs esclaves > Ils leur crevoient les yeux , pour qu'ils tournaient la meule
avec moins de distraction. Il paroît donc que c'est uniquement de la
conformité ou de l'opposition de l'intérêt des particuliers avec l'intérêt
général , que dépend le bonheur ou le malheur public ; & qu'enfin , la
corruption religieuse de mœurs peut , comme l'histoire le prouve, s'allier
souvent à la magnanimité , à la grandeur d'âme , à la sagesse , aux talents ,
enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes. m » [autre vie y
fait encore notre bonheur dans celle-ci; quand » il ajoute , en réfutant un
paradoxe dangereux de Bayle : „ les principes du christianisme bien gravés
dans le cœur , „ feroient infiniment plus forts que ce faux honneur des mon-
archies, ces vertus humaines des républiques , & cette „ crainte fervile des
états despotiques ; ç'est-à-dire ; plus „ forts que les trois principes du
gouvernement politique, » établis dans YEsprit des loix : peut-on accuser un
tel auteur , si l'on a lu son ouvrage , d'avoir prétendu y porter » des coups
mortels au christianisme ? \ N 4 Digitized by Google

De i? E s p r i t. On ne peut nier que des citoyens tachés de cette espece de corruption de mœurs n'aient souvent rendu à la patrie des services plus importants que v les plus feveres anachorètes. Que ne doit-on pas à la galante Circadienne , qui , pour aflurer sa beauté , ou celle de ses filles , a la première océ les inoculer ! Que d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort ! Peut-être n'est-il point de fondatrice d'ordre de religieuses qui se soit rendue recommandable à l'univers par un aussi grand bienfait , & qui , par conséquent , ait autant mérité de sa reconnaissance. Au reste , je crois devoir encore répéter , à la fin de ce chapitre , que je n'ai point prétendu me faire l'apologiste de la débauche. J'ai seulement voulu donner de notions nettes de ces deux différentes especes de corruption de mœurs, qu'on a trop souvent confondues , & sur lesquelles on semble n'avoir eu que des idées confuses. Plus instruit du véritable objet de la question, on peut en mieux connaître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit assigner à ces deux différentes sortes de corruption , & reconnaître qu'il est deux especes différentes de mauvaises allions ; les unes qui sont vicieuses dans toutes formes de gouvernement , & les autres qui ne sont nuisibles par conséquent criminelles , chez un peuple , que par l'opposition qui se trouve

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette espece de corruption de mœurs n'aient souvent rendu à la patrie des services plus importants que les plus severes anachoretés. Que ne doit-on pas à la galante Circassienne, qui, pour assurer sa beauté, ou celle de ses filles, a la premiere osé les inoculer ! Que d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort ! Peut-être n'est-il point de fondatrice d'ordre de religieuses qui se soit rendue recommandable à l'univers par un aussi grand bienfait, & qui, par conséquent, ait autant mérité de sa reconnoissance.

Au reste, je crois devoir encore répéter, à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiste de la débauche. J'ai seulement voulu donner de notions nettes de ces deux différentes especes de corruption de mœurs, qu'on a trop souvent confondues, & sur lesquelles on semble n'avoir eu que des idées confuses. Plus instruit du véritable objet de la question, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit assigner à ces deux différentes sortes de corruption, & reconnoître qu'il est deux especes différentes de mauvaises actions ; les unes qui sont vicieuses dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne sont nuisibles, & par conséquent criminelles, chez un peuple, que par l'opposition qui se trouve

Discours IL 201 entre ces mêmes actions & les loix du pays. Plus de connoissance du mal doit donner aux ' moralistes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront considérer la morale d'un point de vue nouveau , & , d'une science vaine , faire une science utile à l'univers. ■»-■■■ , .. ■■ ; j »

CHAPITRE XV. De quelle utilité peut être , à la morale , la connoissance des principes établis dans les chapitres précédents. , S I la morale a , jusqu'à présent , peu contribué au bonheur de l'humanité , ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions , à beaucoup d'élégance & de netteté , plusieurs moralistes n'aient joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élévation d'ame : mais , quelque supérieurs qu'aient été ces moralistes , il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différents vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit , jusqu'au jour d'hui , les plus belles maximes de morale ^ Elles ont corrigé quelques

Digitized by Google

entre ces mêmes actions & les loix du pays.

Plus de connoissance du mal doit donner aux moralistes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront considérer la morale d'un point de vue nouveau, & , d'une science vaine , faire une science utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être, à la morale, la connoissance des principes établis dans les chapitres précédents.

SI la morale a , jusqu'à présent , peu contribué au bonheur de l'humanité , ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions , à beaucoup d'élégance & de netteté , plusieurs moralistes n'ayent joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élévation d'ame : mais , quelque supérieurs qu'aient été ces moralistes , il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différents vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue , qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit , jusqu'aujourd'hui , les plus belles maximes de morale ? Elles ont corrigé quelques

202 De Ly £ S P R I T. * particuliers des défauts que, peut-être, ils se reprochoient ; d'ailleurs , elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en est la cause ? C'est que les vices d'un peuple sont , si j'ose le dire , toujours cachés au fond de sa législation : c'est là qu'il faut fouiller , pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumières ni du courage nécessaires pour l'entreprendre, n'est, en ce genre, de presque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un peuple , sans faire aucun changement dans cette législation , c'est, prétendre à l'impossible ; c'est rejeter les conséquences justes des principes qu'on admet. Qu'espérer de tant de déclamations contre la fausseté des femmes , si ce vice est l'effet nécessaire d'une contradiction entre les desirs de la nature & les sentimens que , par les loix & la décence , les femmes sont contraintes d'acquiescer ? Dans le Malabar, à Madagascar, si toutes les femmes sont vraies , c'est qu'elles y satisfont , sans scandale , toutes leurs fantaisies , qu'elles ont. mille galans , & ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des éblouissemens répétés. Il en est de même des sauvages de la nouvelle Orléans , de ces peuples où les parentes du grand Soleil , les princesses du sang peuvent , lorsqu'elles se dégoûtent de leurs maris , les répudier pour en épouser d'autres.

Digitized by Google

Discours IL 2.03 fer d'autres. En de tels pays , on ne trouve point de femmes faufTes , parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être. Je ne prétends pas inférer , de ces exemples , qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis feulement qu'on ne peut raifonnablement reprocher aux femmes une fauffeté dont la décence & les loix leur font , pour ainfi dire, une néceffité , & qu'enfin l'on ne change point les effets , en lai(Tant fubfifter les caufes. Prenons la médifance pour fécond exemple. La médifance eft fans doute un vice : mais c'eft un vice néceffaire ; parce qu'en tout pays ouïes citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques , ces citoyens , peu intéreffés à s'inffruire , doivent croupir dans une honteufe * pareffe. Or , s'il eft , dans ce pays , de mode & d'ufage de fe jetter dans le monde , & du bon air d'y parler beaucoup , l'ignorant , ne pouvant parler des chofes , doit néceffairement parler des perfonnes. Tout panégyrique eft ennuyeux, & toute fàtyre agréable; fous peine d'être ennuyeux, l'ignorant eft donc forcé d'être médifant. On ne peut donc détruire ce vice , fans anéantir la caufe qui le produit , fans arracher les citoyens à la pareffe , & , par conféquent , fans changer la forme du gouvernement. Pourquoi l'homme d'efprit eft-il ordinairement Digitized by Googl

ao4 De l' E s p r i t. moins tracafler , dans les fociétés particulières ^ que l'homme du monde ? C'est que le premier , occupé de plus grands objets , ne parle communément des perfonnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes , un rapport immédiat avec les grandes chofes ; c'est que l'homme d'efprit , qui ne médit jamais que pour fe venger , médit très-rarement , lorfque l'homme du monde, au contraire, eft prefque toujours obligé de médire pour parler. Ce que je dis de la médifance, je le dis du libertinage , contre lequel les moraliftes fe font toujours fi violemment déchaînés. Le libertinage eft trop généralement reconnu pour être une fuite néceffaire du luxe , pour que je m'arrête à le prouver. Or , fi le luxe , comme je fuis fort éloigné de le penfer , mais comme on le croit communément , eft très-utile à l'Etat ; fi , comme il eft facile de le montrer , l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les citoyens à la pratique des loix fomptuaires , fans changer la forme du gouvernement ; ce ne feroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit fe flatter d'eteindre ce goût du 'libertinage. Toute déclamation fur ce fujet eft, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que fe propofent la politique & la légiflation , eft la grandeur & la félicité temporelle des peu■ Digitized by

moins tracassier , dans les sociétés particulières , que l'homme du monde ? C'est que le premier , occupé de plus grands objets , ne parle communément des personnes qu'autant qu'elles ont , comme les grands hommes , un rapport immédiat avec les grandes choses ; c'est que l'homme d'esprit , qui ne médit jamais que pour se venger , médit très-rarement , lorsque l'homme du monde , au contraire , est presque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médifance , je le dis du libertinage , contre lequel les moralistes se sont toujours si violemment déchaînés. Le libertinage est trop généralement reconnu pour être une suite nécessaire du luxe , pour que je m'arrête à le prouver. Or , si le luxe , comme je suis fort éloigné de le penser , mais comme on le croit communément , est très-utile à l'Etat ; si , comme il est facile de le montrer , l'on n'en peut étouffer le goût , & réduire les citoyens à la pratique des loix somptuaires , sans changer la forme du gouvernement ; ce ne feroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit se flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation sur ce sujet est , théologiquement , mais non politiquement , bonne. L'objet que se proposent la politique & la législation , est la grandeur & la félicité temporelle des peu-

Discours II. 20\$ pies : or , relativement à cet objet , je dis que , li le luxe eft réellement utile à la France , il feroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'Etat , confitué comme il l'eft (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage, & le mal infiniment petit qu'occalfione l'amour des femmes. C'eft fe plaindre de trouver , dans une mine riche , quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe eft néceffaire, c'eft une inconféquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : & fi l'on veut lui conferver le nom de vice , il faut alors convenir qu'il en eft d'utiles dans certains fiecles & certains pays ; & que c'eft au limon du Nil que l'Egypte doit fa fertilité. En effet , qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes : on verra que , blâmables à certains égards, elles font , à d'autres, fort utiles au public ; qu'elles font , par exemple , de leurs richeffes un ufage communément plus avantageux à l'Etat , que les femmes les plus fages. Le • defir de plaire , qui conduit la femme galante chez le rubanier , chez le marchand d'étoffes ou de modes , lui fait non-feulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduirait la 1 Digitized by Google

ples : or , relativement à cet objet , je dis que , si le luxe est réellement utile à la France , il seroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'Etat , constitué comme il l'est (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage , & le mal infiniment petit qu'occasionne l'amour des femmes. C'est se plaindre de trouver , dans une mine riche , quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe est nécessaire , c'est une conséquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : & si l'on veut lui conserver le nom de vice , il faut alors convenir qu'il en est d'utiles dans certains siècles & certains pays ; & que c'est au limon du Nil que l'Egypte doit sa fertilité.

En effet , qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes : on verra que , blâmables à certains égards , elles sont , à d'autres , fort utiles au public ; qu'elles sont , par exemple , de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'Etat , que les femmes les plus sages. Le desir de plaire , qui conduit la femme galante chez le rubanier , chez le marchand d'étoffes ou de modes , lui fait non-seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la

6 De l' Esprit . pratique des loix somptuaires , mais lui inspire encore les a êtes de la charité la plus éclairée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une nation , ne font-ce pas les femmes galantes qui » en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'Etat ? Les femmes sages , en faisant des largesses à des mendiants ou à des criminels , font donc moins bien conseillées par leurs directeurs , que les femmes galantes par le desir de plaire : celles-ci nourrissent des citoyens utiles ; & celles-là des hommes inutiles , ou même les ennemis de cette nation. , Il fuit de ce que je viens de dire , qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple , qu'après en avoir fait dans la législation ; que c'est par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs ; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement , feroient , politiquement, nuisibles si elles n'étoient vaines; mais elles le feront toujours , parce que la marche d'une nation n'est jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs , qu'il me soit permis de l'observer en passant , parmi les moralistes , il en est peu qui fâchent , en armant nos passions les unes contre les autres , s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conseils

Digitized by Google

I Discours II. 207 Font trop injurieux. Us devroient pourtant sentir que des injures ne peuvent , avec avantage , combattre contre des sentiments : que , c'est une passion qui seule peut triompher d'une passion : que si pour inspirer , par exemple , à la femme galante plus de retenue & de modestie vis-à-vis du public, il faut mettre en opposition la vanité avec la coquetterie ; lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour & de la volupté raffinée (a) ; que c'est à la honte , dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme , que le (a) C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue, qu'on peut répondre aux arguments des Stoïciens des

Cyniques , qui foutenoient que l'homme vertueux

sont trop injurieux. Ils devroient pourtant sentir que des injures ne peuvent , avec avantage , combattre contre des sentiments : que , c'est une passion qui seule peut triompher d'une passion : que , pour inspirer , par exemple , à la femme galante plus de retenue & de modestie vis-à-vis du public , il faut mettre en opposition sa vanité avec sa coquetterie ; lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour & de la volupté raffinée (a) ; que c'est à la gaze , dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme , que le

(a) C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue , qu'on peut répondre aux arguments des Stoïciens & des Cyniques , qui soutenoient que l'homme vertueux ne faisoit rien dans son intérieur qu'il ne dût faire à la face des nations ; & qui croyoient , en conséquence , pouvoir se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. Si la plupart des Législateurs ont condamné ces principes cyniques & mis la pudeur au nombre des vertus , c'est , leur répondra-t-on , qu'ils ont craint que le spectacle fréquent de la jouissance ne jettât quelque dégoût sur un plaisir auquel sont attachées la conservation de l'espece & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs senti qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme , un vêtement la paroît de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination ; que ce vêtement piquoit la curiosité , rendoit les caresses plus délicieuses , les faveurs plus flatteuses , & multiplioit enfin les plaisirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine espece de pudeur , & si les filles , en présence de tout un peuple , y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens ;

ao8 De i? E s p R i T. monde doit la plupart de fes plaifirs ; qu'au Malabar, où les jeunes agréables fe préfentent deminues dans les affemblées , qu'en certains cantons de l'Amérique , où les femmes s'offrent fans voile aux regards des hommes , les defirs perdent tout ce que la curiofité leur communiqueroit de vivacité ; qu'en ces pays , la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les befoins : qu'au contraire , chez les peuples où la pudeur fufpend un voile entre les defirs & les nudités , ce voile myftérieux eft le talifman qui retient l'amant aux genoux de fa maîtrefle ; & que c'eft enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le fceptre qui commande à la force. Sachez de plus , diroient-ils à la femme galante , que les malheureux font en grand nombre ; que les infortunés , ennemis nés de l'homme heureux , lui font un crime de fon bonheur ; qu'ils haïffent en lui une félicité trop indépendante d'eux ; que c'eft que Lycurgue vouloit que les meres , rendues plus fortes par de femblables exercices , donnaflent à l'état des enfans plus robuftes. Il favoit que fi l'habitude de voir des femmes nues émouffoit le defir d'en connoître les beautés cachées , ce defir ne pouvoit pas s'éteindre , fur-tout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en fecret & furtivement les faveurs de leurs époufes. D'ailleurs , Lycurgue qui faifoit de l'amour un des principaux reflorts de fa légiflation, vouloit qu'il devînt la récompense, & non l'occupation des Spartiates.

Digitized by Google

Discours II. 2D? le fpe&acle de vos amufements éft url fpeâacle qu'il faut éloigner de leurs yeûx; & que l'indécence , en trahifiant le fecret de Vos plaifirs , vous expofe à tous les traits de leur vengeance. C'eft en fubftituant ainfi le langage de l'intérêt au ton de l'injure , que les moralises pourroient faire adopter leurs maximes. Je fie m'étendrai pas davantage fur cet article: je rentre dans mon fujet; & je dis que tous les hbmnes ne tehdent qu'à leur bonheur ; qu'on ne péüt les fouftrairë à cette tendance ; qu'il feroit ihutile de l'entreprendre , & dangëreiix d'y réuflir ; que , par conféqu'ient , l'on ne peut les rendre Vertueux qu'en unifiant l'intérêt perfonnel à l'intérêt général. Ge principe pofé', il eft évident que la morale n'eft qu'une fcience frivole , fi Ton ne la confpnd avec la politique & la légiflation : d'où je conclus que pour fe rendre utiles à l'univers , les philofophes doivent confidérer les objets du point de vue d'où le légiflateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir , ils doivent être animés du même efprit. C'eft au moralifte d'indiquer les loix, dont le légiflateur afllire l'exécution par l'appofition du fceau de fa puiflance. Parmi les moraliftes , il en eft peu , fans doute, qui foient aflez fortement frappés de cette vérité : parmi ceux mêmes dont l'efprit eft fait pour atteindre aux plus hautes idées , il en eft beaucoup Tome /. O

le spectacle de vos amusements est un spectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahissant le secret de vos plaisirs, vous expose à tous les traits de leur vengeance.

C'est en substituant ainsi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les moralistes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article: je rentre dans mon sujet; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur; qu'on ne peut les soustraire à cette tendance; qu'il seroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réussir; que, par conséquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général. Ce principe posé, il est évident que la morale n'est qu'une science frivole, si l'on ne la confond avec la politique & la législation: d'où je conclus que, pour se rendre utiles à l'univers, les philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même esprit. C'est au moraliste d'indiquer les loix, dont le législateur assure l'exécution par l'apposition du sceau de sa puissance.

Parmi les moralistes, il en est peu, sans doute, qui soient assez fortement frappés de cette vérité: parmi ceux mêmes dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en est beaucoup

De l'Esprit. * -• qui , dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne font animés que par des intérêts personnels & des haines particulières. Ils ne s'attachent , en conséquence , qu'à la peinture des vices incommodes dans la société ; & leur esprit , qui , peu à peu , se re (Terre dans le cercle de leur intérêt , n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale, souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour faire , en ce genre , les vérités réellement utiles aux hommes , il faut être échauffé de la passion du bien général ; & malheureusement , en morale comme en religion , il est beaucoup d'hypocrites. Digitized by Google

qui, dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne sont animés que par des intérêts personnels & des haines particulières. Ils ne s'attachent, en conséquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la société; & leur esprit, qui, peu à peu, se resserre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale, souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour saisir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la passion du bien général; & malheureusement, en morale comme en religion, il est beaucoup d'hypocrites.



Discours II. 2It CHAPITRE XVI. Des moralijles hypocrites. J' ENTENDS par hypocrite celui qui , n'étant point foutenu dans l'étude de la morale par le defir du bonheur de l'humanité, eft trop fortement occupé de lui-même. Il ef} beaucoup d'hommes de cette efpece : on les reconnoît, d'une part , à l'indifférence avec laquelle ils confiderent les vices deftruâqurs des empires; & de l'aurre , à l'emportement avec lequel ils fe déchaînent contre des vices particuliers. C'eft en vain que de pareils hommes fe difent infpirés par la paffion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on , réellement animés de cette paffion , votre haine pour chaque vice ferait toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la fociété : & , fila vue des défauts les moins nuifibles à l'état, fnffifoit , pour vous irriter , de quel œil confidéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillants , magnanimes & défintéreffés ? De quel chagrin feriez-vous affeélés , lorfque vous appercevriez quelque défaut dans la jurifprudence ou la diftribution des impôts , lorfque vous , en découvririez dans la difcipline militaire , qui O 2

ail 2? JE I? E S P R I T. décide fi Couvent du fort des batailles & du ravage de plufieurs provinces? Alors , pénétrés de la plus vive douleur , à l'exemple de Nerva, on vous verrait, déteftant le jour qui vous rend témoins des maux de votre patrie , vous-mêmes en terminer le cours, ou , du moins, prendre exemple fur ce Chinois vertueux , qui , juftement irrité des vexations des grands , fe présente à l'empereur, lui porte fes plaintes : Je viens , dit-il , m'offrir au fupplice auquel de pareilles représentations ont fait traîner fix cents de mes concitoyens ; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine poffede encore dix-huit mille bons patriotes , qui, pour la même caufe , viendront • fucceffivement te demander le même falaire. Il fe tait à' ces mots ; & l'empereur, étonné de fa fermeté , lui accorde la récompense la plus flatteufe pour un homme vertueux , la punition des coupables & la fuppreffion des impôts. Voilà de quelle manière fe manifefte l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces cenfeurs , réellement animés de cette pailion , votre haine , pour chaque vice , eft proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : fi vous n'êtes vivement affedés que des défauts qui vous nuifent , vous ufurpez le i^m de moraliftes > vous n'êtes que des égoïfies. C'eft donc par un détachement abfolu de fes

Discours II. ai\$ intérêts perfonnels, par une étude profonde de la
cience de la légiûation , qu'un moralifte peut fe , rendre utile à fa patrie. Il
eft alors en état de pefer les avantages & les inconvénients (Fune loi ou
d'un ulage , & de juger s'il doit être aboli ou confervé. L'on n'est que trop
souvent contraint de se prêter à des abus & même à des ufages barbares. Si,
dans l'Europe , l'on a fi long-temps toléré les duels , c'est qu'en des pays
où l'on n'ell point , comme à Rome , animé de l'amour de la patrie , ou la
valeur n'est point exercée par des guerres continuelles , les moralifies
n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens , & d'entretenir le courage
dans le corps des citoyens , & de fournir l'état de vaillants défenseurs : ils
croyoient, par cette tolérance , acheter un grand bien au prix d'un petit mal \
ils se trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en est mille, autres
où l'on est réduit à cette option. Ce n'est souvent qu'au choix fait entre deux
maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants
épris d'une fautive idée de perfection. Rien de plus dangereux , dans un état ,
que ces moralifies déclamateurs & fans esprit , qui , concentrés dans une
petite sphere d'idées , répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à
leurs suies, recommandent sans cesse la modération des desirs , & veulent ,
en tous les cœurs , anéantir les O i Digitized by Google

intérêts personnels, par une étude profonde de la science de la législation, qu'un moraliste peut se rendre utile à sa patrie. Il est alors en état de peser les avantages & les inconvénients d'une loi ou d'un usage, & de juger s'il doit être aboli ou conservé. L'on n'est que trop souvent contraint de se prêter à des abus & même à des usages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a si long-temps toléré les duels, c'est qu'en des pays où l'on n'est point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'est point exercée par des guerres continuelles, les moralistes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens, & d'entretenir le courage dans le corps des citoyens, & de fournir l'état de vaillants défenseurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal ; ils se trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en est mille autres où l'on est réduit à cette option. Ce n'est souvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une fausse idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces moralistes déclamateurs & sans esprit, qui, concentrés dans une petite sphere d'idées, répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs mîes, recommandent sans cesse la modération des desirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les

ai4 "De i? E s p R i t. partions : ils ne Tentent pas que leurs préceptes , utiles à quelques particuliers placés dans certaine» circonftahces , feraient la ruine des nations qui. les adopteraient. En effet , fi comme l'hiftoire nous l'apprend , les partions fortes , telles que l'orgueil & le patriotifme chez les Grecs & les Romains, le fanatifme chez les Arabes , l'avarice chez les Flibufliers , enfantent toujours les guerriers les plus redoutables ; tout homme qui ne mènera contre de pareils foldats que des hommes fans partions, n'oppofera que de timides agneaux à la fureur des loups. Aurti la fage nature a-t-elle* enfermée dans le cœur de l'homme un préfervatif contre les raifonnements de ces philofophesAufli les nations , foudrifées d'intention à ces , préceptes , s'y trouvent -elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureufe indocilité, le peuple, fcrupuleufement attaché à leurs maximes , deviendrait le mépris ôç l'efclave des autres peuples. Pour déterminer jufqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des partions , il faut de-ces efprits vaftes qui embrafiënt toutes les parties d'un gouvernement. . Quiconque en efl doué , eft , pour ainfi dire , défigné par la nature pour remplir , auprès du légiflateur , la

Discours II. 21\$ charge de miniftre penfeur (a), & juftifier ce mot de Cicéron, qu'ü/i homme defprit n' efl jamais un Jimple citoyen , mais un vrai magijtrat. ' Avant d'expofer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus faines de la morale, je crois pouvoir remarquer , en gaffant , que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumières fur toutes les fcience, & fur-tout fur celle de l'hiftoire dont les progrès font à la fois effet & caufe des progrès de la morale. Plus inftruits du véritable objet de Phiftoire j alors les écrivains ne peindroient , de la vie privée d'un roi , que les détails propres à faire fortir fon caraêtere ; ils ne décriroient plus fi curieufement fes mœurs , fes vices & fes vertus domeftiques ; ils fentiroient que le public demande aux fouverains compte de leurs édits , & non de leurs foupers ; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince ; & qu'à des anecdotes puériles , ils doivent , pour influire & plaire , — ■ » (a) On diftingue , à la Chine , deux forte» de miniftres : les uns font les miniftres figneurs : ils donnent les audiences & les fignatures : les autres portent le nom de miniftres penfeurs ; ils fe chargent du foin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur préfente, & de propofer les changements que le temps & les circonftances exigent qu'on faffe dans l'adminiftration.

charge de ministre penseur (a), & justifier ce mot de Cicéron, qu'un homme d'esprit n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumières sur toutes les sciences, & sur-tout sur celle de l'histoire dont les progrès sont à la fois effet & cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un roi, que les détails propres à faire sortir son caractère; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vices & ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, & non de leurs soupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour instruire & plaire,

(a) On distingue, à la Chine, deux sortes de ministres : les uns sont les ministres *signeurs* : ils donnent les audiences & les signatures : les autres portent le nom de ministres *penseurs*; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changements que le temps & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

ai 6 De l' E s f r t t, fubflituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité pij de la mifere publique & des caufes qui les ont produites. C'eft à la finple expofition de ce tableau qu'on devroit une infinité de ré-r flexions & de réforme* utiles. Ce que je dis de l'hiftoire, je le dis de la jnéta phyfique , de la jurifprudence. Il eft peu de fcience qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaine qui les lie toutes entr'elles , a plus d'étendue qu'on ne penfe : tout fe tient dans l'univers. .Digitized by Google

Discours IL 117 CHAPITRE XVII. Des avantages qui réfultent des principes ci-dejfus établis. 3 E paffe rapidement fur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils confineraient à leur donner des idées nettes de cette même morale , dont les préceptes , jufqu'à préfent équivoques & contradictoires , ont permis aux plus infenfés de juftifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes. D'ailleurs , plus inftruit de fes devoirs , le particulier ferait moins dépendant de l'opinion de fes amis : à l'abri des injuftices que lui font fouvent commettre , à fon infu , les fociétés dans lefquelles il vit , il ferait alors , en même temps , affranchi de la crainte puérile du ridicule fantôme qu'Htnéantit la préfence de la raifon, mais qui eft l'effroi de ces âmes timides & peu éclairées qui facrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaifirs & quelquefois même jufqu'à la vertu , à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires , à la critique defquels on ne peut échapper quand qn a le malheur d'en être connu. {Iniquement fournis à la raifon & à la vertu , > Digitized by Google

218 De l' E s p r i t. le particulier pourroit alors braver les préjugés , & s'armer de ces sentiments mâles & courageux qui forment le caractère distinctif de l'homme vertueux : sentiments qu'on desire dans chaque citoyen , & qu'on est en droit d'exiger des grands. Comment l'homme élevé aux premiers postes renverfiera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général , & résistera-t-il aux menaces , aux cabales des gens puissants , souvent intéressés au malheur public , si son âme n'est inabordable à toutes espèces de sollicitations , de craintes & de préjugés > *

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis procure , du moins , cet avantage au particulier ; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher à cet égard à toute espèce d'inquiétude , d'afflurer le repos de sa conscience , & de lui procurer , en conséquence , les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu. Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils feroient , sans doute, plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes , on pourroit , si je l'ose dire , composer un catéchisme de probité, dont les maximes simples , vraies, & à la portée de tous les esprits , apprendraient aux peuples que la vertu , invariable dans l'objet qu'elle se propose , ne l'est point dans les moyens

le particulier pourroit alors braver les préjugés , & s'armer de ces sentiments mâles & courageux qui forment le caractère distinctif de l'homme vertueux : sentiments qu'on desire dans chaque citoyen , & qu'on est en droit d'exiger des grands. Comment l'homme élevé aux premiers postes renverfera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général , & résistera-t-il aux menaces , aux cabales des gens puissants , souvent intéressés au malheur public , si son ame n'est inabordable à toutes especes de sollicitations , de craintes & de préjugés ?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis procure , du moins , cet avantage au particulier ; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête , de l'arracher à cet égard à toute espece d'inquiétude , d'assurer le repos de sa conscience , & de lui procurer , en conséquence , les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public , ils seroient , sans doute , plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes , on pourroit , si je l'ose dire , composer un catéchisme de probité , dont les maximes simples , vraies , & à la portée de tous les esprits , apprendroient aux peuples que la vertu , invariable dans l'objet qu'elle se propose , ne l'est point dans les moyens pro-

Discours II. 219 près à remplir cet objet : qu'on doit , par conséquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes ; sentir que c'est au besoin de l'état à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris ; & enfin au législateur par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public , à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse & devient vicieuse. Ces principes une fois reçus , avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition ? supprimerait-il les abus , réformerait-il les coutumes barbares , ' qui , peut-être utiles lors de leur établissement , ' sont devenues depuis si funestes à l'univers ? coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir sans bouleverser les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, sans allumer des guerres longues & cruelles , & sans occasionner enfin de ces révolutions qui , toujours si hasardeuses pour l'homme ordinaire , ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractère ferme & d'un esprit vaste. C'est donc en affaiblissant la stupide vénération des peuples pour les loix & les usages anciens , qu'on met les souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la défolent , & Digitized by Google

221. Discours IL légation ne pouvoient les y foutenir ; qu'un empire est comparable au vaifleau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par ■ d'autres vents , il est en danger de périr, et, pour se parer du naufrage , le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre : vérité politique qu'avait connu M. Locke , qui fut lors de l'établissement de la législation à la Caroline, voulut que les lois n'eussent de force que pendant un siècle ; que , ce temps expiré , elles devinrent nulles , si elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il sentait qu'un gouvernement guerrier ou commerçant supposait des lois différentes ; & qu'une législation propre à favoriser le commerce & l'industrie, pouvait devenir un jour funeste à cette colonie , si les voisins venoient à s'aguerrir, & que les circonstances exigeassent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant. Qu'on fasse aux fautes religions l'application de cette idée de M. Locke ; l'on fera bientôt convaincu de la sottise , & de leur inventeur , & de leurs sectateurs. Quiconque, en effet, examine les religions , (qui , à l'exception de la nôtre , sont toutes faites de mains d'homme) sent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'esprit vaste & profond d'un législateur , mais de l'esprit étroit d'un particulier : qu'en conséquence , (-, ' Digitized by Google

222 De L' E s p r i T. ces faufles religions n'ont jamais été fondées fur la bafe des loix & le principe de Futilité publique ; principe toujours invariable , mais qui , pliable dans fes applications à toutes les diverfes pofitions ou peut fuccellîvement fe trouver' un peuple , eft le feul priocipe que doivent admettre ceux qui veulent , à l'exemple des Anaftafe , des Ripperda , des Thamas-Kouli-Kan & des GehanGuir, tracer le plan d'une nouvelle religion , la rendre utile aux hommes. Si , dans la compofition des faufles religions, on eût toujours fui ce phn , on auroit confervé à ces religions tout ce qu'elles ont d'utile ; on n'eût point détruit le tartare ni l'élyfée; le légiflateur en eût toujours fait , à fon gré , des tableaux plus ou moins agréables ou terribles , félon la force plus ou moins grande de fon imagination. Ces religions , Amplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuifible , n'euffent point courbé les efprits fous le joug honteux d'une fotte crédulité , & que de crimes & de fuperftitions euffent difparu de la terre ! On n'eût point vu l'habitant de la grande Java (, perfuadé à la -plus légère incommodité que l'heure fatale eft venue , fe prefler de rejoindre le dieu de fes peres , implorer la mort-& - ■ * . — la] A l'orient de Sumatra. •

/ Digitized by Google

Discours IL 223. confentir à la recevoir; les prêtres eurent vainement voulu lui extorquer un pareil consentement pour l'étrangler en fuite de leurs propres mains & se gorger de sa chair. La Perse n'eût point nourri cette féle abominable de dervis qui demande l'aumône*à main armée ; qui tue impunément quiconque n'admet point ses principes; qui leva une main homicide sur un fopli, & plongea le poignard dans le sein d'Amurath. Des Romains , aussi superstitieux que des Nègres (b) , n'eurent point réglé leur courage sur l'appétit des poulets sacrés. Enfin les religions n'auroient point , dans l'Orient , fécondé les germes de ces guerres (c) longues & cruelles que ((b) Lorsque les guerriers du Congo vont à l'ennemi , s'ils rencontrent dans leur marche un lièvre , une corneille, ou quelque autre animal timide c'est, disent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de sa frayeur ; Ü9 le combattent alors avec intrépidité. Mais s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure qu'à l'heure ordinaire; ce chant , disent-ils , est le présage certain d'une défaite à laquelle ils ne s'exposent jamais. Si le champ du coq est, à la fois, entendu des deux camps , il n'est point de courage qui y. tienne , les deux armées se débandent & fuient. Au moment que le faucon de la nouvelle Orléans marche à l'encontre avec le plus d'intrépidité, un sifflement ou l'aboyement d'un chien suffit pour le faire retourner! sur ses pas. le) Les pallions humaines ont quelquefois allumé de

224 • 2? E L' E S P R I T. ' les Safrains firent d'abord aux chrétiens ; que 4 fous les drapeaux des Omar , & des Hali , ces mêmes Sarraïns se firent entr'eux ; & qui , sans doute , 'firent inventer la fable dont se ferve un prince de l'Indoustan pour réprimer le zèle in- • discret d'un iman. Soumets-toi , lui disoit l'iman , à l'ordre du Très-haut. La terre va recevoir sa sainte loi ; la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie , la Perse , la Syrie , L'Afrique entière subjuguée , l'Aigle Romain foulée aux pieds des fidèles , & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains , reconnois la vérité de ma religion , & plus encore à la sublimité de l'Alcoran , à la (implicite de ses dogmes , à la douceur de notre loi. Notre Dieu n'est point un Dieu cruel ; il s'honore de nos plaisirs. C'est, dit Ma-, homet, en respirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour que mon âme s'allume de plus de ferveur & s'élance plus * rapidement vers le ciel. Infatigable couronné, lutte semblables guerres dans le sein même du christianisme : mais rien de plus contraire à son esprit , qui est un esprit de défintéressement & de paix ; à sa morale, qui ne respire que la douceur & l'indulgence ; à ses maximes, qui préfèrent par-tout la bienfaisance & la charité ; à la Spiritualité des objets qu'il présente ; à la sublimité de ses motifs ; enfin * à la grandeur & à la nature des récompenses qu'il propose. ras-tu Digitized by Google

Discours il. 2.25 ras-tu long-temps contre ton Dieu? Ouvre les yeux , vois les fuperftirions & les vices dont ton peuple eft infeâé : le priveras-tu toujours des lumières de l'alcoran ? Iman , répondit le prince , il fut un temps , où dans la république des caftors i comme dans mon empire , l'on fe plaignit de quelques dépôts volés , & même de quelques affaÛinats : pour prévenir les crimes , il fuffifoit d'ouvrir quelques dépôts publics , d'élargir les grandes routes & d'établir quelques marêchaÛflees. Le fénat des caftors étoit prêt à prendre ce parti , quand l'un d'eux , jettant la vue fur l'azur du firmament , s'écria tout-à-coup : prenons exemple fur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti , habité & régi par un être plus puilfant que lui : cet être porte le nom de Michapour. Publions ce dogme , que le peuple des caftors s'y foumette. Perfuadons-luî qu'un génie eft , par l'ordre de ce dieu, mis en fentinelle fur chaque planete ; que delà contemplant nos adlions , il s'occupe à difpenfer les biens aux bons , & les maux aux méchants : cette croyance reçue , le crime fuira loin de nous. Il fe tait : on confulte , on délibéré ; l'idée plaît par fa nouveauté , on l'adopte ; voilà la religion établie , & les Callors vivants d'abord comme freres. Cependant bientôt après il s'élève une grande controver fe.C'eft laloutre , difent les uns ; c'eft le r^t mufqué, répon

Tome I. P Digitized by Google

ras-tu long-temps contre ton Dieu ? Ouvre les yeux , vois les superstitions & les vices dont ton peuple est infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'alcoran ?

Iman , répondit le prince , il fut un temps , où dans la république des castors , comme dans mon empire , l'on se plaignit de quelques dépôts volés , & même de quelques assassinats : pour prévenir les crimes , il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics , d'élargir les grandes routes & d'établir quelques maréchauffées. Le sénat des castors étoit prêt à prendre ce parti , quand l'un d'eux , jettant la vue sur l'azur du firmament , s'écria tout-à-coup : prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti , habité & régi par un être plus puissant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme , que le peuple des castors s'y soumette. Persuadons-lui qu'un génie est , par l'ordre de ce dieu , mis en sentinelle sur chaque planete ; que delà contemplant nos actions , il s'occupe à dispenser les biens aux bons , & les maux aux méchants : cette croyance reçue , le crime fuira loin de nous. Il se tait : on consulte , on délibere ; l'idée plaît par sa nouveauté , on l'adopte ; voilà la religion établie , & les castors vivants d'abord comme freres. Cependant bientôt après il s'élève une grande controverse. C'est la loutre , disent les uns ; c'est le rat musqué , répon-

- T • - -, -, 22 6 De l' E s p r i T. dent les autres , qui le premier
 préfenta à Michapour les grains de fable dont il forma la terre. La difpute
 s'échauffe ; le peuple fe partage ; on en vient aux injures , des injures aux
 coups ; le fanatifme fonne la charge. Avant cette religion , il fe commettent
 quelques vols & quelques affaffinats : la guerre civile s'allume , & la moitié
 de la nation eft égorgée. Inftruit par cette fable , ne prétends donc pas , ô
 cruel iman , ajouta ce prince Indien , me prouver la vérité & l'utilité d'une
 religion qui défoie l'univers. Il réfulte de ce chapitre , que fi le légiflateur
 étoit autorifé, conféquemment aux principes cideflus établis , à faire dans
 les loix , les coutumes & les fauffes religions , tous les changements
 qu'exigent les temps & les circonftances , il pourroit tarir la fource d'une
 infinité de maux , & fans doute afTurer le repos des peuples , en étendant la
 durée des empires. D'ailleurs, que de lumières ces mêmes principes ne
 répandroient-ils pas fur la morale, en nous faifant appercevoir la
 dépendance néceffaire qui lie les mœurs aux loix d'un pays, & nous
 apprenant que la fcience de la morale n'eft autre chofe que la fcience même
 de la légiflation > Qui doute que, plus aflidus à cette étude, les moral iftes
 ne puffent alors porter cette fcience à . ce haut degré de perfedion que les
 bons éfpri

Discours IL 227 ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre (d) Si, dans presque tous les gouvernements, toutes les lois, incohérentes entr'elles, semblent être l'ouvrage du pur hasard; c'est que, guidés par des vues & des intérêts différents, ceux qui les font s'embarraflent peu du rapport de ces lois entr'elles. Il en est de la formation de ce corps entier des lois, comme de la formation de certaines îles: des payfans veulent vider leurs champs des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, ou je vois ces matériaux charriés par les courants, s'amonceler autour de quel(d) Envain diroit-on que ce grand oeuvre d'une excel- » lente législation n'est point celui de la fageffe humide, que ce projet est une chimere; je veux qu'une aveugle & longue suite d'événements dépendants tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, soit la cause universelle de tout ce qui a été, est, & fera: en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, si dans cette longue chaîne d'événements, sont nécessairement compris les fages & les foux, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendrait-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette science devra sa perfection, & le monde son bonheur? ? 2

Digitized by Google

ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre (d) ?

Si, dans presque tous les gouvernements, toutes les loix, incohérentes entr'elles, semblent être l'ouvrage du pur hasard ; c'est que, guidés par des vues & des intérêts différents, ceux qui les font s'embarrassent peu du rapport de ces loix entr'elles. Il en est de la formation de ce corps entier des loix, comme de la formation de certaines isles : des payfans veulent vider leurs champs des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles ; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux charriés par les courants, s'amonceler autour de quel-

(d) Envain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente législation n'est point celui de la sagesse humaine, que ce projet est une chimere ; je veux qu'une aveugle & longue suite d'événements dépendants tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, soit la cause universelle de tout ce qui a été, est, & fera : en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, si dans cette longue chaîne d'événements, sont nécessairement compris les sages & les foux, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette science devra sa perfection, & le monde son bonheur ?

228 '5 H lf E S P TL 1 T. ques rofeaux , s'y confolider , & former enfin . une terre ferme. C'est cependant à l'uniformité des vues du légiflateur , à la dépendance des loix entr'elles , que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance , il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe fimple , tel que celui de l'utilité du public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes fournis à la même forme de gouvernement: principe dont perfonne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité; principe qui renferme toute la morale & la légiflation , que beaucoup de gens répètent fans l'entendre , & dont les légiflateurs mêmes n'ont encore qu'une idée fupérficielle , du moins fi l'on en juge par le malheur de prefque tous les peuples de la terre (e). (

228 **D E L' E S P R I T.**

ques rofeaux , s'y confolider , & former enfin
une terre ferme.

C'est cependant à l'uniformité des vues du légiflateur , à la dépendance des loix entr'elles , que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance , il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe fimple , tel que celui de l'utilité du public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes fournis à la même forme de gouvernement: principe dont perfonne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité; principe qui renferme toute la morale & la légiflation , que beaucoup de gens répètent fans l'entendre , & dont les légiflateurs mêmes n'ont encore qu'une idée fupérficielle , du moins fi l'on en juge par le malheur de prefque tous les peuples de la terre (e).

Discours H.: u «carafes 229 CHAPITRE XVIII. De V efpnt ,
conjidere par rapport aux Jïccls & aux pays divers. J 'Ai prouvé que les
mêmes avions , fucceffivement utiles & nuifibles dans des fiecles & des
pays divers , étoient tour-à-tour eftimees ou mépriées. Il en eft des idées
comme des a&ions. La diverfiré des intérêts des peuples, & les
changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produifent des révolutions
dans leurs goûts, occafionnent la création ou l'anéantiffement fubit & total
de certains genres d'efprit, & le mépris, injufte ou légitime, mais toujours
réciproque, qu'en fait d'efprit, les fiecles & les pays divers ont toujours les
uns pour les autres. , Propofition dont je vais , dans les deux chapitres
fuivants , prouver la vérité par des exemples. Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

De l'esprit, considéré par rapport aux siècles & aux pays divers.

J'ai prouvé que les mêmes actions, successivement utiles & nuisibles dans des siècles & des pays divers, étoient tour-à-tour estimées ou méprisées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des peuples, & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certains genres d'esprit, & le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'esprit, les siècles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais, dans les deux chapitres suivants, prouver la vérité par des exemples.



2.}0 De l' E s p R i t. L i — r1 ,r CHAPITRE XIX. L'cfiime pour les différents genres d efprit ejl , dans chaque fieck , proportionnée à l intérêt quon a de les ejlimer,]p Our faire fentir l'extrême juftefle de cette proportion , prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis jufqu'aux romans de nos jour»;, ce genre a fucceflivement éprouvé mille changements. En veut-on favoir la caufe ; qu'on fe demande pourquoi les romans les plus eftimés il y a trois cents ans nous paroiffent aur jourd'hui ennuyeux ou ridicules \ & l'on apperçevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages , dépend de l'exaâitüde avec laquelle on y peint les vices , les vertus , les pallions , les ufages & les ridicules d'une nation. Or , les mœurs d'une nation changent fouvent d'un fiecle à l'autre ; ce changement doit donc en occaïonner dans le genre de fes romans & de fon goût : une nation eft donc , par l'intérêt de fon amufement , prefque toujours forcée de méprifer dans un fiecle ce qu'elle admiroit dans le fiecle précédent (a). Ce que je dis des romans {a) Ce n'eft pas que ces anciens romans ne foient enr Digitized by Google

Discours IL peut s'appliquer à prefque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement fentir cette vérité , peut-être faut-il comparer l'esprit des fiecles d'ignorance à l'esprit de notre fiecle. Arrêtons- _ nous un moment à cet examen. Comme les ecclésiastiques étoient alors les feuls qui fuflent écrire , je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs fermons. Qui les lira , n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (b) & ceux du P. Bourcore agréables à quelques philofophes , qui les regardent comme la vraie hiftoire des mœurs d'un peuple confidéré dans un certain fiecle & une certaine forme de gouvernement. Ces philofophes , convaincus qu'il y auroit une trèsgrande différence entre deux romans , l'un écrit par un Sybaryte , & l'autre par un Crotoniate , aiment à juger le caraétere & l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la féduit. Ces fortes de jugements font d'ordin^jre affez iuftes ; un politique habile pourroit , avec ce fecours , affeaî précifément déterminer les entreprifes qu'il eft prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes qui lit les romans moins pour s'infruire que pour s'amufer , ne les confidere pas fous ce point de vue , & ne peut en conféquence en porter Le même jugement. (£) Dans un des fermons de ce Menot , il s'agit de la promeffe du Meffie. „ Dieu , dit-il , avoit de toute éterj> nité , déterminé l'incarnation & le falut du genre hu» main ; mais il vouloit que de grands perfonnages , tels que » les faintsperes, le demandaient. Adam, Enos, Enoch » P 4 Digitized by Google

peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étoient alors les seuls qui fussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs sermons. Qui les lira, n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (b) & ceux du P. Bour-

core agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un certain siècle & une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par un Sybaryte, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractère & l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la séduit. Ces sortes de jugements sont d'ordinaire assez justes; un politique habile pourroit, avec ce secours, assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes qui lit les romans moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considère pas sous ce point de vue, & ne peut en conséquence en porter le même jugement.

(b) Dans un des sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie. „ Dieu, dit-il, avoit de toute éternité, déterminé l'incarnation & le salut du genre humain; mais il vouloit que de grands personnages, tels que „ les saints peres, le demandassent. Adam, Enos, Enoch,

3*32 D E L y E S P R I T. daloue , qu'entre le chevalier du Soleil & la princejfe de Cleves. Nos mœurs ayant changé , » Mathufalem, Lsmech , Noé, après l'avoir inutilement » follicité , s'aviferent de lui envoyer des ambaffadeurs. Le » premier fut Moïfe , le fécond David, le troifieme Ifa'ie, » & Je dernier l'Eglife. Ces ambaffadeurs n'ayant pas mieux » réufli que les patriarches eux-mêmes , ils crurent devoir jj députer des femmes. Madame Eve fe préfenta la premiev re à laquelle Dieu fit réponfe : Eve , tu as péché ; tu n'es » pas digne de mon fils. Enfuite , madame Sara qui dit ; n 6 Dieu ! aide-nous. Dieu lui dit : tu t'en es rendu in » digne par V incrédulité que tu marquas lorfque je l'affu V rai que tuferois mere délfaac. La troifieme fut madame v Rebecca, Dieu lui dit : tuas fait, en faveur de Jacob , j> trop de tort à Efaii. La quatrième , madame Judith , à j> qui Dieu dit : tu as affaffmé. La cinquième , madame jj Eflher , à qui il dit: tu as été trop coquette ; tu perdois jj trop de temps à t'attiffer pour plaire à Affuérus. Enfin jj fut envoyée la chambrière , de l'âge de quatorze ans, lijj quelle tenant la vue baffe & toute honteufe , s'agenouilla , jj puis vint dire : que mon bien-aimé vienne dans mon jary» din x afin qu'il y mange du fruit de fies pommes ; & le jj Jardin étoit le ventre virginal. Or, le fils ayant oui ces n paroles , dit à fon pere : mon pere , j'ai aimé celle-ci >j dès ma jeuneffe , 6* je veux ravoir pour mere. A l'infj» tant , Dieu appelle Gabriel , & lui dit : ô Gabriel : va-t-en jj vite en Nazareth, à Marie , & lui préfente de ma part jj ces lettres , Et le fils y ajouta : dis-lui , de la mienne , jj que je la choifis pour ma mere.... Affure-la, dit enfuite le jj faint Efprit , que j'habiterai en elle , quelle fera mon, jj temple ; & rtmets-lui ces lettres de ma part Tous les autres Sermons de ce Menot font à peu près dans le même goût, \ " »

Discours .11. 233 nos lumières s'étant augmentées , l'on le
moquerait aujourd'hui de ce qu'on admirait autrefois. Qui ne rirait point du
fermon d'un prédicateur de Bordeaux , qui , pour prouver toute la
reconnoissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, &
donne , en conséquence, de l'argent aux moines , débitoit gravement en
chaire qu'au feu fin de t argent qui tombe dans le tronc ou le bajjin, & qui
fait tin , tin , tin,' toutes les âmes du purgatoire fi prennent tellement * à rire,
qu'elles font ha, ha, ha,hi, hi, hi (c) > Dans la simplicité des siècles
d'ignorance , les objets se présentent sous un aspect très-différent de celui
sous lequel on les considère dans les siècles éclairés. Les tragédies de la
passion , édifiantes pour nos ancêtres, nous paraîtraient à (c) Dans ces
temps, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec Tes
paroissiens , pour favoir aux frais de qui l'on paveroit l'église; ce
curé jorifique le juge étoit prêt à le condamner , s'avisa de citer ce passage de
Jérémie : paveant ilh , & ego non paveam. Le juge ne fut que répondre à la
citation ; il ordonna que l'église feroit pavée aux dépens des paroissiens. Il y
eut un temps, dans l'église , où la science & l'art decrire furent regardés
comme des choses mondaines , indignes d'un chrétien. On dit même à ce
sujet , que les anges fouettèrent saint Jérôme t pour avoir voulu imiter le
style de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.
Digitized by Google

nos lumières s'étant augmentées , l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux , qui , pour prouver toute la reconnoissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux , & donne , en conséquence , de l'argent aux moines , débitoit gravement en chaire *qu'au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou le bassin , & qui fait tin , tin , tin , toutes les ames du purgatoire se prennent tellement à rire , qu'elles font ha , ha , ha , hi , hi , hi (c) ?*

Dans la simplicité des siècles d'ignorance , les objets se présentent sous un aspect très-différent de celui sous lequel on les considère dans les siècles éclairés. Les tragédies de la passion , édifiantes pour nos ancêtres , nous paroîtroient à

(c) Dans ces temps , l'ignorance étoit telle , qu'un curé ayant un procès avec ses paroissiens , pour savoir aux fraix de qui l'on paveroit l'église ; ce curé , lorsque le juge étoit prêt à le condamner , s'avisa de citer ce passage de Jérémie : *paveant illi , & ego non paveam*. Le juge ne fut que répondre à la citation : il ordonna que l'église seroit pavée aux dépens des paroissiens.

Il y eut un temps , dans l'église , où la science & l'art d'écrire furent regardés comme des choses mondaines , indignes d'un chrétien. On dit même à ce sujet , que les anges fouetterent saint Jérôme , pour avoir voulu imiter le style de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.

Del' Esprit. présent fcandaleufes. Il en feroit de même de prefque toutes les queftions fubtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des difputes en réglé ^ pour favoir li Dieu clt habille ou nu dans l'hoftie ; fi Dieu eft tout-puiflant , s'il a le pouvoir de pécher ; fi Dieu pouvoit prendre la nature de la femme , du diable , de l'âne , du rocher, de la citrouille, & mille autres queftions encore plus extravagantes (d). Tout , jufqu'aux miracles , portoit , dans ces temps d'ignorance ; l'empreinte du mauvais goût du fiecle («). (d) Utrurn Deus potuerit 'fuppofitare mulicrem , vel diabolum , vel afinum , vel filicem , vel cucurbitam : 6* » fi fuppofitaJJ'et cucurbitam , quemadmodum fuerit concionatura , editura miracula , & quonammodo fuijjet fixa cruci . Apolog. p. Herodot. tom. III, P- i27(e) Quelque chofe qu'on dife en faveur des fiecles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion; ils ne l'ont été qu'à la fuperftition. Aufli rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philo fophes ou contre les académies de province. Ceux qui les compofent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre ; ilsferoient mieux de la cultiver. De pareils hommes, répliquera-t-on , ne font pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs , vouloir , pour l'intérêt de l'agriculture , les enregistrer dans le rôle des laboureurs , lorfqu'on entretient tant de mendiants , de foldats , d'artifans de luxe & de domeftb? ,

Digitized by Google

Discours II. 23* Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres (f) , j'en choisis un opéré que , c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes , on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces : or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. Les lumières philosophiques , dit M. l'abbé de Fleury , ne peuvent jamais nuire. Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine , ajoute M. Hume , que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement , leurs loix & leur police. L'esprit est comme le feu: il agit en tous sens : il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne fait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner , puisse se donner de bonnes loix , & se débarrasser du joug de cette superstition qui dévoile les fables d'ignorance ? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bien public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus , que , si l'on considère les savants Amplement comme des commerçants, & si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies & aux gens de lettres , avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger , on peut affirmer que cette espèce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état. (/) Histoire de l'académie des inscriptions & belles-lettres , tom. XV

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres* (f), j'en choisis un opéré

ques, c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces : or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques*, dit M. l'abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire*. Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute M. Hume, que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs loix & leur police. L'esprit est comme le feu : il agit en tous sens : il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne fait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes loix, & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siècles d'ignorance ? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considère les savants simplement comme des commerçants, & si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies & aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espece de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

(f) *Histoire de l'académie des inscriptions & belles-lettres*, tom. XVIII.

23 6 De l' E s P k i t. en faveur d'un moine. ,, Ce moine revenoit d'une » maifon dans laquelle il s'introduifoit toutes les » nuits. Il avoit , à fon retour \ une riviere à » traverser : fatan renverfa le bateau , & le » moine fut noyé , comme il commençoit l'in» vitatoire des matines de la Vierge. Deux dia» blés fe faififlent de fon ame , & font arrêtés t> par deux anges qui la réclament en qualité de » chrétienne. Seigneurs anges , difent les diables , » il eft vrai que Dieu eft mort pour fes amis , » & ce n'eft pas une fable ; mais celui-ci étoit v du nombre des ennemis de Dieu : & , puifque » nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché, » nous allons le jeter dans le borbier de l'enfer ; n nous ferons bien récompenfés de nos prévôts. » Après bien de conteftations , les anges pro- / » pofent de porter le différend au tribunal de la » Vierge. Les diables répondent qu'ils prendront » volontiers Dieu pour jugej parce qu'il jugeoit » félon les loix:mais, pd|ir*k Vierge, difent» ils , nous n'en pouvons efpérer de juftice : elle » briferoit toutes les portes de l'enfer , plutôt » que d'y biffer un feul jour celui qui, de fon » vivant , a fait quelques révérences à fon image. » Dieu ne la contredit e.i rien ; elle peut dire » que la pie eft noire , & que l'eau trouble eft « claire ; il lui accorde tout : nous ne favons plus » ou nous en fortunes; d'un ambefas elle bit Digitized by Google

en faveur d'un moine. „ Ce moine revenoit d'une
» maison dans laquelle il s'introduisoit toutes les
» nuits. Il avoit , à son retour , une riviere à
» traverser : satan renversa le bateau , & le
» moine fut noyé , comme il commençoit l'in-
» vitatoire des matines de la Vierge. Deux dia-
» bles se faisoient de son ame , & sont arrêtés
» par deux anges qui la réclament en qualité de
» chrétienne. Seigneurs anges , disent les diables ,
» il est vrai que Dieu est mort pour ses amis ,
» & ce n'est pas une fable ; mais celui-ci étoit
» du nombre des ennemis de Dieu : & , puisque
» nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché ,
» nous allons le jeter dans le borbier de l'enfer ;
» nous serons bien récompensés de nos prévôts.
» Après bien de contestations , les anges pro-
» posent de porter le différend au tribunal de la
» Vierge. Les diables répondent qu'ils prendront
» volontiers Dieu pour juge , parce qu'il jugeoit
» selon les loix : mais , pour la Vierge , disent-
» ils , nous n'en pouvons espérer de justice : elle
» briseroit toutes les portes de l'enfer , plutôt
» que d'y laisser un seul jour celui qui , de son
» vivant , a fait quelques révérences à son image.
» Dieu ne la contredit en rien ; elle peut dire
» que la pie est noire , & que l'eau trouble est
» claire ; il lui accorde tout : nous ne savons plus
» où nous en sommes ; d'un ambesas elle fait

DISCOURS II. *37 » un terne, d'un double-deux un quine, elle a » le dé & la chance : le jour que Dieu en fit » fa mere fut bien fatal pour nous ». L'on feroit , fans doute , peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des lettres édifiantes & curieuses , fur la vifite de [évêque d Ualicarnajfe , & qui m'a paru trop plaifant pour réfifter au defir de le placer ici. * Pour prouver l'excellence du baptême , l'auteur raconte ,, qu'autrefois , dans le royaume » d'Arménie , il y eut un roi qui avoit beau» coup de haine contre les chrétiens; c'eftpour» quoi il perfécuta la religion d'une manière bien » cruelle. Il méritoit bien que Dieu l'eût alors » puni : cependant Dieu , infiniment bon , qui » ouvrit le cœur à S. Paul pour le convertir lorf» qu'il perfécutoit les fideles , ouvrit aufli le >> cœur à ce roi pour qu'il connût la fainte reli» gion. Aufli arriva-t-il que le roi tenant fon » confèil dans le palais , avec les mandarins , » pour délibérer fur les moyens d'abolir entière» ment la religion chrétienne dans le royaume , » le roi & les mandarins furent aufli-tôt changés -> en cochons. Tout le monde accourut aux cris »> de ces cochons , fans favoir quelle pouvoit » être la caufe d'une chofe aufli extraordinaire. » Alors ü y eut un chrétien , nommé Grégoire , Digitized by Google

*38 D B I? E S P R I T. „, qui avoit été mis à la queftion le jour de „, devant, qui accourut au bruit, & qui reproj> cha au roi fa cruauté envers la religion. Au » difeours que fit Grégoire , les cochons s'ar» rêterent , & s'étant tus , ils levèrent le mufeau » en haut pout écouter Grégoire , lequel inter,, rogea tous les cochons en ces termes : Défor» mais êtes-vous réfolus de vous corriger > A » cette demande tous les cochons firent un coup » de tête , & crièrent ouen , ouen , ouen , comme » s'ils avoient dit oui. Grégoire reprit ainfx la » parole : Si vous êtes réfolus de vous corriger, » fi vous vous repentez de vos péchés , & que „, vous veuillez être baptifés pour obferver la « religion parfaitement , le feigneur vous regar» dera dans fa miféricorde ; frnon , vous ferez » malheureux dans ce monde & dans l'autre. „, Tous les cochons frappèrent de la tête, firent » la révérence , & crièrent ouen , ouen , ouen , » comme s'ils avoient voulu dire qu'ils le défi» roient ainfi. Grégoire , voyant les cochons » humbles de cette forte , prit de l'eau bénite , » & baptifa tous les cochons : & il arriva fur le » champ un grand miracle ; car à mefure qu'il » baptifoit chaque cochon, aufli-tôt il fe chan» geoit en une perfonne plus belle qu'aupas ravant «. Ces miracles , ces fermens , ces tragédies &

D i s c o u r s ' IL 239 ces queftions théologiques , qui maintenant nous paroïtroient fi ridicules , étoient & dévoient être admirés dans les fiecles d'ignorance , parce qu'ils étoient proportionnés à l'efprit du temps , & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La grofliere imbécillité de la plupart d'entr'eux ne leur permettoit pas de connoître la fainteté & la grandeur de la religion ; dans prefque toutes les têtes , la religion n'étoit , pour ainfi dire , qu'une fuperftition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philofophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injufte qu'on Toit envers les fciences, quelque corruption qu'on les accufe d'introduire dans les mœurs , il eft certain que celles de notre clergé font maintenant aufli pures qu'elles étoient alors dépravées , du moins fi l'on confulte & l'hiftoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot , les plus célébrés d'entr'eux , ont toujours ces mots à la bouche : Sactrdotes , religiojt concubinarii. » Damnés , infâmes , s'en crie Maillard , dont les noms font infcrits dans . » les regiftres du diable ; larrons , voleurs , » comme dit faint Bernard ; penfez-vous que les » fondateurs de vos bénéfices vous les aient n donnés pour ne faire autre chofe que vivre à » pot & à cuiller avec des filles , & jouer au glic ? » Et vous , meffieurs les gros abbés , avec vos Digitized by Google

40 P E L' E S P R I T. » bénéfices , qui nourriflcz chevaux , chiens êc i> filles , demandez à faint Etienne , s'il a eu pa» radis pour mener une telle vie , faifant grande » chere , étant toujours parmi les feftins & ban» quets , & donnant les biens de l'églife & du crucifix aux filles de joie (g) «. Je ne m'arrêterai pas davantage à confidérer ces fiecles grolliers , ou tous les hommes , fuperfi. titieux & braves ne s'amu l'oient que des coûtes des moines & des hauts faits de la cheva(g) Ce Maillard, qui déclamoitde cette maniéré contre le clergé , n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à fes confrères. On l'appelloit le do fleur gomorrhien. On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroît allez bien tournée pour le temps ; Notre maiflre Maillard tout par-tout met le ne {, Tantofl va che ç le roy , tantofl va che ç la roynci Il fait tout , il fçait tout 6 à rien ri efl idoine , . ' • Il efl grand orateur , poète des mieux nés , Juge fi bon qu'au feu mille en a condamnés , Sophifie aujfi aigu que les fejf :s d'un moine. Mais il efl fi mefchant , pour neftre que chanoine, Qu' auprès de luy font fainSs le diable & les damnés . Si fe fourrer par- tout à gloire il le réputé , Pourquoi dedans Poiffy n'eff-il à la difpule ? Il dit qu'à grand regret il en efl éloigné : Car Bcçe il eufl vaincu , tant il efl habile homme i Pourquoi donc n'y efl-il? Il efl embefoigné Après les fondements pour rebajlir Sodome. lerie. / Digitized by Google

» bénéfices , qui nourrissez chevaux , chiens &
» filles , demandez à saint Etienne , s'il a eu pa-
» radis pour mener une telle vie , faisant grande
» chere , étant toujours parmi les festins & ban-
» quets , & donnant les biens de l'église & du
» crucifix aux filles de joie (g) «.

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer
ces siècles grossiers , où tous les hommes , super-
stitieux & braves ne s'amusoient que des con-
tes des moines & des hauts faits de la cheva-

Discours II. 241
L'ignorance & la (implicite font toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie , les auteurs , quoique nés dans des siècles différents , écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût , ni par conséquent de révolutions de goût chez des peuples encore barbares; ce n'est du moins que dans les siècles éclairés qu'elles font remarquables. Or ces fortes de révolutions y font toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la position d'un peuple. Il est donc une dépendance nécessairement établie entre le goût d'une nation & ses intérêts. Pour éclaircir ce principe par quelques applications , qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables , telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus en nous les mêmes transports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs; & l'on verra que cette différence d'impression tient à la différence de notre religion , de notre police, avec la police & la religion des Grecs. Les anciens élevaient des temples à la vengeance : cette passion , mise aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favorisoit ce culte. Tome I. '* Q Digitized by Google

lerie. L'ignorance & la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie, les auteurs, quoique nés dans des siècles différents, écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût, ni par conséquent de révolutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'est du moins que dans les siècles éclairés qu'elles sont remarquables. Or ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la position d'un peuple. Il est donc une dépendance secrètement établie entre le goût d'une nation & ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus en nous les mêmes transports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs ; & l'on verra que cette différence d'impression tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance : cette passion, mise aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favorisoit ce culte.

f''' « * ' 242 De l* E s p r l t. Dans un siècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce , l'unique moyen d'enchaîner la colère, la fureur & la trahison , étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure , de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront : c'est ainsi qu'on entretenoit, dans le cœur des citoyens , une crainte respectueuse & salutaire, qui suppléoit au défaut de police. La peinture de cette passion étoit donc trop analogue au besoin , au préjugé des peuples anciens , pour n'y être pas considérée avec plaisir. Mais , dans le siècle où nous vivons , dans un temps où la police est à cet égard fort perfectionnée , où d'ailleurs nous ne sommes plus affermis aux mêmes préjugés , il est évident qu'en consultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une passion qui , loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la société , n'y occasionneroit que des désordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies pleines de ces sentiments mâles & courageux qu'inspire l'amour de la patrie , ne feroient-elles plus sur nous que des impressions légères ? C'est qu'il est très-rare que les peuples allient une certaine espèce de courage & de vertu avec l'extrême faiblesse; c'est que les Romains devinrent bas & vils sitôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin , comme dit Homère : Digitized by Google _j 'i .

Discours II. *43 V affreux infant qui met un homme libre aux fers
, Lui ravit la moitié de sa vertu première. D'où je conclus que les siècles de
liberté , dans lesquels s'engendrent les grands hommes & les grandes
passions , sont aussi les seuls où les peuples soient vraiment admirateurs des
sentiments nobles & courageux. Pourquoi le genre de Corneille , maintenant
moins goûté , l'étoit— il davantage du vivant de cet illustre poète ? C'est
qu'on étoit alors de la ligue , de la fronde , de ces temps de troubles où les
esprits, encore échauffés du feu de la rédition , sont plus audacieux , plus
susccepteurs des sentiments hardis , & plus susceptibles d'ambition ; c'est
que les caractères que Corneille donne à ses héros , les projets qu'il fait
concevoir à ces ambitieux , étoient par conséquent plus analogues à l'esprit
du siècle , qu'ils ne le feroient maintenant qu'on rencontre peu de héros
(A) , de citoyens & d'ambitieux , qu'un calme heureux a succédé à tant
d'orages , & que les volcans de la rédition sont de toutes parts éteints.
Comment un artisan habitué à gémir sous le (h) Les guerres civiles sont un
malheur auquel on doit souvent de grands hommes. Q * Digitized by
Google

*L'affreux instant qui met un homme libre aux fers ,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.*

D'où je conclus que les siècles de liberté, dans lesquels s'engendrent les grands hommes & les grandes passions, sont aussi les seuls où les peuples soient vraiment admirateurs des sentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illustre poète ? C'est qu'on sortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles où les esprits, encore échauffés du feu de la sédition, sont plus audacieux, plus estimateurs des sentiments hardis, & plus susceptibles d'ambition ; c'est que les caractères que Corneille donne à ses héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient par conséquent plus analogues à l'esprit du siècle, qu'ils ne le seroient maintenant qu'on rencontre peu de héros (h), de citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages, & que les volcans de la sédition sont de toutes parts éteints.

Comment un artisan habitué à gémir sous le

(h) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

244 D E ^Esprit: . faix de l'indigence & du mépris , un homme riche & même un grand feigneur accoutumé à ramper devant un homme en place , à le regarder avec le fain refpêâ: que l'Egyptien a pour fes dieux & le Negre pour fon fetiche , feroientils fortement frappés de ce vers ou Corneille dit : Pour être plus qu'un roi , tu te crois quelque chofe ? De pareils fentiments doivent leur paroître fous & gigantefques ; ils n'en pourroient admirer l'élévation , fans avoir fouvent à rougir de la baffefle des leurs : c'eft pourquoi, fi l'on en excepte un petit nombre d'efprits & de caraêteres élevés , qui confervent encore pour Corneille une eftime raifonnée & fentie, les autres admirateurs de ce ^ grand poète l'eftiment moins par fentiment que par préjugé & fur parole. Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit néceffairement amener des révolutions dans fon goût. D'un fiecle à l'autre*, un peuple eft différemment frappé des mêmes objets , félon la paffion différente qui l'anime. Il en eft des fentiments des hommes comme de leurs idées ; fi nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres , nous ne pouvons, dit Sallufte , être affectés que des paffions Digitized by Google

Discours IL 24\$ qui nous affectent nous-mêmes fortement (i).

Pour être touché de la peinture de quelque passion , il faut soi-même en avoir été le jouet. Supposons que le berger Tircis & Catilina se rencontrent , & se fassent réciproquement confidence des sentiments d'amour & d'ambition qui les agitent ; ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême , le fécond ce que la ' conquête d'une femme a de si flatteur. Or , pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques , où l'on cite rarement les mots de patrie & de citoyen , on ne plaît au public qu'en présentant sur le théâtre des passions convenables à des particuliers ; telles , par exemple , que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles : il est certain que des âmes fières & hardies , des ambitieux , des politiques , des avares , des vieillards , ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés

(i) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même}t. il rejette le reste comme inventé. Q 3

qui nous affectent nous-mêmes fortement (i).

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

Supposons que le berger Tircis & Catilina se rencontrent, & se fassent réciproquement confiance des sentimens d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême, le second ce que la conquête d'une femme a de si flatteur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement les mots de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en présentant sur le théâtre des passions convenables à des particuliers; telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles : il est certain que des âmes fieres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards, ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés

(i) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même, il rejette le reste comme inventé.

De l'Esprit. de la peinture de cette passion : & c'est
précisément la raison pour laquelle les pièces de théâtre n'ont de succès
pleins & entiers que dans les états républicains , où la haine des tyrans ,
l'amour de la patrie & de la liberté , font , si je l'ose dire , des points de
ralliement pour l'estime publique. Dans tout autre gouvernement, les
citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun , la diversité des
intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des
applaudissements. Dans ces pays , on ne peut prétendre qu'à des succès
plus ou moins étendus , en peignant des passions plus ou moins
généralement intéressantes pour les particuliers. Or , parmi les passions de
cette espèce , nul doute que celle de l'amour , fondée en partie sur un besoin
de la nature , ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfère-t-on
maintenant en France le genre de Racine à celui de Corneille , qui , dans un
autre siècle ou un pays différent tel que l'Angleterre , aurait
vraisemblablement la préférence. C'est une certaine faiblesse de caractère ,
suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs , qui nous
privant de toute force & de toute élévation dans l'âme , nous fait déjà
préférer les comédies aux tragédies , qui ne sont plus maintenant que des
comédies d'un style élevé, & dont l'action se passe dans le palais des rois.

Digitized by Google

de la peinture de cette passion : & c'est précisément la raison pour laquelle les pièces de théâtre n'ont de succès pleins & entiers que dans les états républicains , où la haine des tyrans , l'amour de la patrie & de la liberté , font , si je l'ose dire , des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement , les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun , la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissements. Dans ces pays , on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus , en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or , parmi les passions de cette espèce , nul doute que celle de l'amour , fondée en partie sur un besoin de la nature , ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfère-t-on maintenant en France le genre de Racine à celui de Corneille , qui , dans un autre siècle ou un pays différent tel que l'Angleterre , auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractère , suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs , qui nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame , nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies , qui ne sont plus maintenant que des comédies d'un style élevé , & dont l'action se passe dans le palais des rois.

Discours II. 24 7 C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine qui , défarmant la fédition , avilissant la condition des bourgeois, a dû presque entièrement les bannir de la scène comique , ou l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde , lesquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & sont proprement les bourgeois du siècle. On voit donc qu'en, des temps différents, certains genres d'esprit sont sur le public des impressions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or cet intérêt public est quelquefois , d'un siècle à l'autre , assez différent de lui-même , pour occasionner , comme je vais le prouver, la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées & d'ouvrages ; tels sont tous les ouvrages de controverse , ouvrages maintenant aussi ignorés qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés. En effet, dans un temps où les peuples , partagés sur leur croyance , étoient animés de l'esprit de fanatisme, où chaque secte, ardente à soutenir ses opinions , vouloit , armée de fer ou d'arguments , les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers ; les controverses étoient , premièrement quant au choix du sujet , des ouvrages trop généralement intéressants , pour n'être pas universellement estimés : d'ailleurs , ces ouQ 4 ' Digitized by Google

C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine qui, désarmant la sédition, avilissant la condition des bourgeois, a dû presque entièrement les bannir de la scène comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, lesquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & sont proprement les bourgeois du siècle.

On voit donc qu'en des temps différents, certains genres d'esprit font sur le public des impressions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or cet intérêt public est quelquefois, d'un siècle à l'autre, assez différent de lui-même, pour occasionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels sont tous les ouvrages de controverse, ouvrages maintenant aussi ignorés qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés sur leur croyance, étoient animés de l'esprit de fanatisme, où chaque secte, ardente à soutenir ses opinions, vouloit, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverses étoient, premièrement quant au choix du sujet, des ouvrages trop généralement intéressants, pour n'être pas universellement estimés : d'ailleurs, ces ou-

248 D E X* E S P R I T. vrages dévoient être faits , du moins de la part de certains hérétiques , avec toute l'adrefle & l'esprit imaginables ; car enfin , pour perfuader des contes de peau d âne & de la barbe bleue , comme font quelques héréfies (k) il étoit importible que les controverfites n'employaflent , dans leurs écrits , toute la fouplefle , la force & les reflources de la logique , que leurs ouvrages ne fuflent des chefs-d'œuvre de fubtilité , & peutêtre , en ce genre , le dernier effort de l'esprit humain. Il eft donc certain que , tant par l'importance de la matière , que par la maniéré de la traiter , les controverfites dévoient alors être regardés comme les écrivains les plus eftimables. Mais , dans un fiecle où l'esprit de fanatisme a prefque entièrement difparu , où les peuples & les rois , inftruits par les malheurs parties, ne s'occupent plus des difputes théologiques , où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermiflent de jour en jour , ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impreffion fur les efprits. Aurti .l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouverait à la le&ure d'une controverfe Péruvienne , dans laquelle on examinerait fi Manco-Capac eft ou n'eft pas fils du Soleil. (k) Vyvez l'hiftoire des héréfies par faint Epiphane.

vrages devoient être faits , du moins de la part de certains hérétiques , avec toute l'adresse & l'esprit imaginables ; car enfin , pour persuader des contes de *peau d'âne* & de la *barbe bleue* , comme font quelques hérésies (*k*) il étoit impossible que les controversistes n'employassent , dans leurs écrits , toute la souplesse , la force & les ressources de la logique , que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité , & peut-être , en ce genre , le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que , tant par l'importance de la matière , que par la manière de la traiter , les controversistes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais , dans un siècle où l'esprit de fanatisme a presque entièrement disparu , où les peuples & les rois , instruits par les malheurs passés , ne s'occupent plus des disputes théologiques , où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour , ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse Péruvienne , dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du Soleil.

(*k*) Voyez l'histoire des hérésies par saint Epiphane.

Discours II. 249 Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux , qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres composées sur ce sujet : & c'est l'indifférence avec laquelle on a considéré cette dispute , qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre M. de la Motte & du savant abbé Terraffon : dissertations qui, regardées à juste titre comme des chefs-d'œuvre & des modèles en ce genre , ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres. Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public , différemment modifié selon les différents siècles , qu'on doit attribuer la création & l'anéantissement de certains genres d'idées & d'ouvrages. Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public , malgré les changements journellement arrivés dans les mœurs , les passions & les goûts d'un peuple , peut cependant affiner à certains genres d'ouvrages l'estime confiante de tous les siècles. Pour cet effet, il faut se rappeler que le genre d'esprit le plus estimé dans un siècle & dans un pays , est souvent le plus méprisé dans un autre siècle & dans un autre pays ; que l'esprit , par

Digitized by Google

2^0 U E L' E S P R I T, conféquent , n'est proprement que ce
 qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les con» vendons faites à ce
 sujet, les unes sont passagères , & les autres durables. On peut donc réduire
 à deux espèces toutes les différentes sortes d'esprits : l'une dont l'utilité
 momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce
 , le gouvernement , les passions , les occupations & les préjugés d'un
 peuple, n'est , pour ainsi dire , qu'un esprit de mode (1) : l'autre, dont
 l'utilité éternelle , inaltérable , indépendante des mœurs & des
 gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme , est par
 conséquent toujours invariable , & peut être regardée comme le vrai esprit ,
 c'est-à-dire , comme l'esprit le plus désirable. Tous les genres d'esprit
 réduits ainsi à ces deux espèces , je distinguerai en conséquence deux
 différentes sortes d'ouvrages. Les uns , sont faits pour avoir un succès
 brillant & rapide , les autres un succès étendu & durable. (/) J'entends , par
 ce mot , tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses :
 je comprends par conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous
 paroissent les plus durables ; telles sont les fausses religions , qui,
 successivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à
 l'étendue des siècles, être comptées parmi les ouvrages de mode. 4 1
 Digitized by

conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passagères, & les autres durables. On peut donc réduire à deux espèces toutes les différentes sortes d'esprits : l'une dont l'utilité momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode* (1) : l'autre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, indépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, est par conséquent toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai esprit, c'est-à-dire, comme l'esprit le plus désirable.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux espèces, je distinguerai en conséquence deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns, sont faits pour avoir un succès brillant & rapide, les autres un succès étendu & durable.

(1) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses : je comprends par conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous paroissent les plus durables ; telles sont les fausses religions, qui, successivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des siècles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

Discours II. 2^{ci} Un roman fatyrique où l'on peindra , par exemple, d'une manière vraie & maligne , les ridicules des grands , fera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature , qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive , a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits : ces derniers faififlent donc , avec tout le plaisir & la facilité possible » les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paroissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide & brillant , mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance ; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau , efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin , ennuyé de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux défauts , de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les grands. Leur impatience , à cet égard , hâte donc encore la chute de ces fortes d'ouvrages dont la célébrité n'égale pas souvent la durée du ridicule. Tel est le genre de réusite que doivent avoir les romans fatyriques. À l'égard d'un ouvrage de

Un roman fatyrique où l'on peindra, par exemple, d'une manière vraie & maligne, les ridicules des grands, sera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits : ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir & la sagacité possible, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paroissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance ; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyé de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chute de ces sortes d'ouvrages dont la célébrité n'égale pas souvent la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les romans fatyriques. A l'égard d'un ouvrage de

V a ç z De l' E s p r i t. morale ou de métaphyfique , Ton fuccès ne peut être le même : le defir de s'inftuire, toujours plus rare & moins vif que celui de cenfurer , ne peut fournir dans une nation, ni un fi grand nombre de le&eurs , ni des lefteurs fi paflionnés. D'ailleurs , les principes de ces fciences , avec quelque clarté qu'on les préfente , exigent toujours des le&eurs une certaine attention qui doit encore en diminuer confidérablement le nombre. Mais fi le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphyfique eft moins rapidement fenti que celui d'un ouvrage fatyrique , il eft plus généralement reconnu ; parce que des traités , tels que ceux de Locke ou de Nicole , ou il ne s'agit ni d'un Italien , ni d'un François , ni d'un Anglois , mais de l'homme en général , doivent néceffairement trouver des lecteurs chez tous les peuplés du monde, & même les conferver dans chaque fiècle. Tout ouvrage qui ne tire fon mérite que de la fineffe des obfervations faites fur la nature de l'homme & des chofes , ne peut ceflér de plaire en aucun temps. J'en ai dit affez pour faire connoître la vraie caufe des différentes efpeces d'eftime attachées aux différens genres d'efprit : s'il refte encore quelque doute fur ce fujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-deffus établis , acquérir de nouvelles preuves de leur vérité. < t Digitized by G

morale ou de métaphysique , son succès ne peut être le même : le desir de s'instruire , toujours plus rare & moins vif que celui de censurer , ne peut fournir dans une nation , ni un si grand nombre de lecteurs , ni des lecteurs si passionnés. D'ailleurs , les principes de ces sciences , avec quelque clarté qu'on les présente , exigent toujours des lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphysique est moins rapidement senti que celui d'un ouvrage satyrique , il est plus généralement reconnu ; parce que des traités , tels que ceux de Locke ou de Nicole , où il ne s'agit ni d'un Italien , ni d'un François , ni d'un Anglois , mais de l'homme en général , doivent nécessairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde , & même les conserver dans chaque siècle. Tout ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme & des choses , ne peut cesser de plaire en aucun temps.

J'en ai dit assez pour faire connoître la vraie cause des différentes especes d'estime attachées aux différents genres d'esprit : s'il reste encore quelque doute sur ce sujet , on peut , par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis , acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

1 Discours 11. . 253 Veut-on favoir , par exemple , quels feroient les divers succès de deux écrivains , dont l'un se distingueroit uniquement par la force & la profondeur de ses pensées , & l'autre par la manière heureuse de les exprimer ? Conséquemment à ce que j'ai dit , la réputation du premier doit être plus lente , parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse , des grâces , des agréments , d'un tour ou d'une expression , & enfin de toutes les beautés de style , qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli , comme Malherbe , doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus , & plus brillans que durables. Il en est deux causes : la première , c'est qu'un ouvrage , traduit d'une langue dans une autre , perd toujours , dans la traduction , la fraîcheur & la force de son coloris ; & ne passe par conséquent aux étrangers que dépouillé des charmes du style , qui , dans sa supposition , en faisoient le principal agrément : la seconde , c'est que la langue vieillit insensiblement ; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs ; & qu'un ouvrage enfin dépourvu , dans le pays même où il a été composé , des beautés qui l'y rendoient agréable , ne doit tout au plus conserver à son auteur qu'une estime de tradition. Pour obtenir un succès entier , il faut , aux grâces de l'expression , joindre le choix des idées. Digitized by Google

Veut-on favoir , par exemple , quels feroient les divers succès de deux écrivains , dont l'un se distingueroit uniquement par la force & la profondeur de ses pensées , & l'autre par la maniere heureuse de les exprimer ? Conséquemment à ce que j'ai dit , la réussite du premier doit être plus lente , parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse , des graces , des agréments , d'un tour ou d'une expression , & enfin de toutes les beautés de style , qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli , comme Malherbe , doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus , & plus brillans que durables. Il en est deux causes : la premiere , c'est qu'un ouvrage , traduit d'une langue dans une autre , perd toujours , dans la traduction , la fraîcheur & la force de son coloris ; & ne passe par conséquent aux étrangers que dépouillé des charmes du style , qui , dans ma supposition , en faisoient le principal agrément : la seconde , c'est que la langue vieillit insensiblement ; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs ; & qu'un ouvrage enfin dépourvu , dans le pays même où il a été composé , des beautés qui l'y rendoient agréable , ne doit tout au plus conserver à son auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier , il faut , aux graces de l'expression , joindre le choix des idées.

214 De l' E s p r i T. \ Sans cet heureux choix , un ouvrage ne peut foutenir l'épreuve du temps , & fur-tout d'une traduétion , qu'on doit regarder comme le creufet le plus propre à féparer l'or pur du clinquant. Auffi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées , trop commun à nos anciens poètes , le mépris injufte que quelques gens raifonnables ont conçu pour la poéſie. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit : c'eſt qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les ſiecles & les pays divers , il en eſt qui , plus vivement & plus généralement intéreſſants pour l'humanité, doivent avoir des ſuccès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre , il ſuffit de le rappeler que , parmi les hommes , il en eſt peu qui n'aient éprouvé quelque paillon ; que la plupart d'entre eux font moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une deſcription ; qu'ils ont , comme l'expérience le prouve , prefque tous plus ſenti que vu , mais plus vu que réfléchi (m) ; qu'ainſi la peinture des pallions doit être plus généralement agréable que la peinture des objets de la nature ; & la deſcription poéti(m) Voilà pourquoi dans la Grece , dans Rome, & dans prefque tous les pays, le ſiecle des poètes a toujours annoncé & précédé celui des philoloſophes. Digitized t>y Godgl

Discours II. 255 que de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philofophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages , les hommes étant communément moins curieux de la connoissance de la botanique , de la géographie & des beaux arts, que de la connoissance du cœur humain , les philofophes excellents , en ce dernier genre , doivent être plus généralement connus & estimés que les botanistes , les géographes & les grands critiques. Audi M. de la Motte (qu'il me -Toit encore permis de, le citer pour exemple) eût-il été , sans contredit , plus généralement estimé , s'il eût appliqué à des sujets plus intéressants la même finesse , la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'ode , la fable & la tragédie. Le public , content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poètes, fait peu de cas des grands critiques; leurs ouvrages ne sont lus, jugés & appréciés , que par les gens de l'art auxquels ils sont utiles. Voilà la vraie cause du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de M. de la Motte. Voyons maintenant quels sont les ouvrages qui doivent, au succès rapide & brillant, unir le succès étendu & durable. On n'obtient à la fois ces deux espèces de succès , que par des ouvrages ou , conformément

7.⁶ De l' E s p K i T. à mes principes , l'on a fu joindre à l'utilité momentanée , l'utilité durable \ tels font certains genres de poëme , de romans , de pièces de théâtre & d'écrits moraux ou politiques , fur quoi il eft bon d'obferver que ces ouvrages , bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs , des préjugés , du temps & du pays où ils font faits , ne confervent aux yeux de la poftérité , que les feules beautés communes à tous les fiecles & à tous les pays ; & qu'Homere , par cette raifon , doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de fon temps. Mais cette perte , & , fi je l'ofe dire , ce déchet en mérite eft plus ou moins grand, félon que les beautés durables , qui entrent dans la compofition d'un ouvrage , & qui y font toujours inégalement mélangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins fur ces dernieres. Pourquoi les Femmes fav antes de l'illuftre Moliere font-elles déjà moins eftimées que fon Avare , fon Tartuffe & fon Mifantrope ? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pièces \ l'on n'a point en conféquence déterminé le degré d'èftime qui leur eft dû ; mais' l'on a éprouvé qu'une comédie , telle que Y Av are , dont le fuccès eft fondé fur la peinture d'un vice toujours fubfiftant & toujours nuisible aux hommes , renfermoit néceffairement, dans fes cfétails, une infinité Digitized by Google

Discours F Y. ' infinité de beautés analogues au choix heureux de ce fujet , c'est-à-dire , de beautés durables ; qu'au contraire , une comédie telle que les Femmes fuyantes, dont la réputation n'est appuyée que sur un ridicule passager, ne pouvoit étinceler* que de ces beautés momentanées , qui , plus analogues à la nature de ce fujet , & peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le public , n'en pouvoient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit guère, chez les différentes nations, que les pièces de caractère passer avec succès d'un théâtre à l'autre* La conclusion de ce chapitre , c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprit , est , dans chaque siècle , toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer. Tu me I. Digitized by Google

infinité de beautés analogues au choix heureux de ce sujet , c'est-à-dire , de beautés durables ; qu'au contraire , une comédie telle que les *Femmes savantes* , dont la réussite n'est appuyée que sur un ridicule passager , ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées , qui , plus analogues à la nature de ce sujet , & peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le public , n'en pouvoient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit guere , chez les différentes nations , que les pieces de caractère passer avec succès d'un théâtre à l'autre.

La conclusion de ce chapitre , c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprit , est , dans chaque siècle , toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.



2> £ I? E S P R 1 T. 2\$8 CHAPITRE XX. De Vcfprit, conjîdéré par rapport aux différents pays. C E que j'ai dit des fiecles divers t je l'applique aux pays différents : & je prouve que l'estinie ou le mépris , attachés aux mêmes genres d'esprit, est , chez les différents peuples , toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement , & par conféquent de la diverfité de leurs intérêts. Pourquoi l'éloquence est-elle fi fort en estime chez les républicains ? C'est que , dans la forme de leur gouvernement , l'éloquence ouvre la carrière des richesses & des grandeurs. Or, l'amour & le refpect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités , doivent néceffairement fe réfléchir fur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi , dans les républiques , on honore nonfeulement l'éloquence, mais enfcore toutes les fciances qui , telles que la politique , la juridifprudence , la morale , la poéfie ou la philofophie , peuvent fervir à former des orateurs. Dans les pays del'potiques , au contraire , fi l'on fait peu de cas de cette même efpece d'éloquence , Digitized by Goog|

Discours II. c'est qu'elle ne mène point à la fortune ; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage , & qu'on ne se donne pas la peine de persuader lorsqu'on peut commander. Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe ? C'est qu'une république pauvre & petite , qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les arts, propres à amoindrir le courage, qu'on eût peut-être avec raison déifiés à Tyr ou à Sidon. D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome & dans la Grèce on n'en avoit pour cette même science ? C'est que les Anglois , maintenant plus Carthaginois que Romains , ont , par la forme de leur gouvernement & par leur position physique , moins besoin de grands généraux que d'habiles négociants ; c'est que l'esprit de commerce , qui , nécessairement amène à sa suite le goût du Luxe & de la mollesse , doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre & même pour le courage : vertu que , chez un peuple libre , foudent long-temps l'orgueil national ; mais qui , s'affaiblissant néanmoins de jour en jour , est peut-être la cause

c'est qu'elle ne mene point à la fortune ; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage, & qu'on ne se donne pas la peine de persuader lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe ? C'est qu'une république pauvre & petite, qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les arts, propres à amoindrir le courage, qu'on eût peut-être avec raison défiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome & dans la Grece on n'en avoit pour cette même science ? C'est que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur position physique, moins besoin de grands généraux que d'habiles négociants ; c'est que l'esprit de commerce, qui, nécessairement amène à sa suite le goût du luxe & de la mollesse, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre & même pour le courage : vertu que, chez un peuple libre, soutient long-temps l'orgueil national ; mais qui, s'affoiblissant néanmoins de jour en jour, est peut-être la cause

*60 D e l' E s p & i t. éloignée de la chute ou de l'aflervissement de cette nation. Si les écrivains célébrés, au contraire , comme le prouve l'exemple des Locke & des Adiffon , ont été jufqu'à préfent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'eft qu'il eft impoffible qu'on ne falfe très-grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales , où tout homme d'efprit peut éclairer le public fur fes véritables intérêts. C'eft la raifon pour laquelle on rencontre Ci communément , à Londres , des gens inftruits ; rencontre plus difficile à faire en France t'-non que le climat Anglois , comme on l'a prétendu , foit plus favorable à l'efprit que le nôtre : la lifte de nos hommes célébrés , dans la guerre , la politique , les fcience& les arts , eft peut-être plus nombreufe que la leur. Si les feigneurs Anglois font en général plus éclairés que les nôtres , c'eft qu'ils font forcés de s'inftruire ; c'eft qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir fur la leur, ils en ont, à cet égard , un très-confidérable fur nous; avantage qu'ils conferveront jufqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les principes de leur gouvernement , les ait infenfiblement pliés au joug de la fervitude , & leur ait appris à préférer les richeffes aux talents. Jüfqu'aujourd'hui , c'eft, à Londres, un mérite de

éloignée de la chute ou de l'affervissement de cette nation. Si les écrivains célèbres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Adisson, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très-grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément, à Londres, des gens instruits; rencontre plus difficile à faire en France : non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre : la liste de nos hommes célèbres, dans la guerre, la politique, les sciences & les arts, est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les feigneurs Anglois sont en général plus éclairés que les nôtres, c'est qu'ils sont forcés de s'instruire; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-considérable sur nous; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait insensiblement pliés au joug de la servitude, & leur ait appris à préférer les richesses aux talents. Jusqu'aujourd'hui, c'est, à Londres, un mérite de

D i s c o u R s II. 26 l s'infratre ; à Paris , c'est un ridicule. Ce
 fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que M. le duc d'Orléans ,
 régent , interrogeoit sur le caractère & le génie différent des nations de
 l'Europe : La seule manière , lui dit l'étranger de répondre à votre alteſſe
 royale , eſt de lui répéter les premières questions que , chez les divers
 peuples , l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se
 présente dans le monde. En Espagne , ajouta-t-il , on demande. : Est-ce un
 grand de la première classe ? En Allemagne : Peut-il entrer dans les chapitres
 ? « France ; Est-il bien à la cour ? En Hollande ; Combien fa-t-il d'or » En
 Angleterre ; Quel homme est-ce ? Le même intérêt général , qui , dans les
 états républicains & ceux dont la constitution est mixte, préſide à la
 distribution de l'estime, est aussi , dans les empires fournis au despotisme, le
 distributeur unique de cette même estime. Si , dans • ces gouvernements,
 l'on fait peu de cas de l'esprit, & si l'on a plus de considération à Ispahan , à
 Constantinople , pour l'eunuque , l'icoglan ou le bacha , que pour l'homme
 de mérite \ ç'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands
 hommes : ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles &
 désirables ; mais aucun des particuliers , dont l'assemblée forme le public,
 n'ayant intérêt à le devenir, on s'en f...

s'instruire ; à Paris, c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que M. le duc d'Orléans , régent , interrogeoit sur le caractère & le génie différent des nations de l'Europe : *La seule maniere* , lui dit l'étranger , *de répondre à votre altesse royale , est de lui répéter les premières questions que , chez les divers peuples , l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde.* En Espagne , ajouta-t-il , on demande : Est-ce un grand de la première classe ? En Allemagne : Peut-il entrer dans les chapitres ? En France : Est-il bien à la cour ? En Hollande : Combien a-t-il d'or ? En Angleterre : Quel homme est-ce ?

Le même intérêt général , qui , dans les états républicains & ceux dont la constitution est mixte , préside à la distribution de l'estime , est aussi , dans les empires soumis au despotisme , le distributeur unique de cette même estime. Si , dans ces gouvernements , l'on fait peu de cas de l'esprit , & si l'on a plus de considération à Ispahan , à Constantinople , pour l'eunuque , l'icoglan ou le bacha , que pour l'homme de mérite ; c'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes : ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles & desirables ; mais aucun des particuliers , dont l'assemblage forme le public , n'ayant intérêt à le devenir , on sent

aôa i> e l' E s p r i t. que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être. Qui pourrait, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents ? Les grands talents sont toujours suspects aux gouvernements injustes : les talents n'y procurent ni les dignités ni les richesses. Or , les richesses & les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux , les seuls qui soient réputés vrais biens, & soient universellement désirés. En vain diroit-on qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs : ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur , & qui néanmoins paraîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple : c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talents ; aussi les pays despotiques sont-ils , par la raison contraire , toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations , que , dans des gouvernements infiniment plus sages & plus éclairés , la possession de l'or est presque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches ,

énorgueillis Digitized by Google

que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents ? Les grands talents sont toujours suspects aux gouvernements injustes : les talents n'y procurent ni les dignités ni les richesses. Or, les richesses & les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens, & soient universellement desirés. En vain diroit-on qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs : ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple : c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talents ; aussi les pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernements infiniment plus sages & plus éclairés, la possession de l'or est presque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, énor-

D i s c o u R s * II. 2 6% par les hommages univeſels , Te croient ſupérieurs (a) à l'homme de talent ; ſe félicitent , d'un ton ſuperbement modeſte , d'avoir préféré l'utile à l'agréable ; & d'avoir , au défaut d'eſprit , fait , difent-ils , emplette de bon ſens , qui , dans la lignification qu'ils attachent à ce mot , eſt le vrai , le bon & le ſuprême eſprit ! De telles gens doivent toujours prendre les philoſophes pour des ſpéculeurs viſionnaires , leurs écrits pour des ouvrages ſérieuſement frivoles, & l'ignorance pour un mérite. Les richeſſes & les dignités ſont trop généralement déſirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples où les prétentions au mérite ſont excluſives des prétentions à la fortune. Or , pour faire fortune , dans quel pays (a) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entr'eux ſe croient, du moins fort au deſſus de quiconque n'eſt pas ſupérieur en ſon genre. Ils ne ſentent pas qu'il en eſt des gens d'eſprit comme des coureurs : un tel , difent-ils entr'eux , ne court pas. Cependant ce n'eſt ni l'impotent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la courſe. Si l'on ſe tait ſur la médiocrité d'eſprit de la plupart de ces gens ſi vains de leurs richeſſes , c'eſt qu'on ne ſonge pas même à les citer. Le ſilence ſur notre compte eſt toujours un mauvais ligne ; c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de notre ſupériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge. R 4 Digitized by Google

par les hommages universels, se croient supérieurs (a) à l'homme de talent; se félicitent, d'un ton superbement modeste, d'avoir préféré l'utile à l'agréable; & d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon & le suprême esprit! De telles gens doivent toujours prendre les philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement désirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays

(a) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entr'eux se croient, du moins fort au dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs: un tel, disent-ils entr'eux, ne court pas. Cependant ce n'est ni l'impotent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la course.

Si l'on se tait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses, c'est qu'on ne songe pas même à les citer. Le silence sur notre compte est toujours un mauvais signe; c'est qu'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

§4, D B L J E S P R I T. l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à
 perdre , dans l'antichambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en
 quelque genre que ce soit, il faudrait employer à des études opiniâtres &
 continues ? Pour obtenir la faveur des grands , à quelles flatteries & à
 quelles baflées ne doit-il pas se plier? S'il naît en Turquie, il faut qu'il
 s'expose aux dédains d'un muphti ou d'un pacha ; en France , aux
 bontés outrageantes d'un grand seigneur (b) ou d'un homme en place , qui
 , méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien , le regardera
 comme un homme inutile à l'état , incapable d'affaires sérieuses , & tout
 au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs ,
 secrètement jaloux de la réputation des gens de mérite (c) , — -- * » * » T 1
 1 (A) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens ; mais à travers leur bonté ,
 comme à travers les trous du manteau de Diogène , on aperçoit la vanité,
 (c) n En entrant dans le monde, disoit un jour M. » » le Président de
 Montesquieu , on m'annonça comme'un » homme d'esprit, & je reçus un
 accueil assez favorable des » gens en place : mais lorsque, par le succès des
 Lettres » Persanes , j'eus peut-être prouvé que j'en avois, & que >> j'eus
 obtenu quelque estime de la part du public, celle, v des gens en place se
 refroidit : j'en eus mille dégoûts, v Comptez, ajoutoit-il ,
 qu'intérieurement bleffés de la v réputation d'un homme célébré, c'est pour
 s'en venger Digitized by Google

Discours II 6c fenfible à leur cenfure , l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par fafte , uniquement pour montrer qu'il a de tout dans famaifon. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette paillon pour la gloire , qui l'arrache aux douceurs du plaifir , s'aviliflé jufqu'àce point i Quiconque eft né pour illuftrer fon fiecle , eft toujours en garde contre les grands ; il ne fe lie du moins qu'avec ceux dont l'efprit 6c le caractère, faits pour eftimer les talents 6c s'ennuyer dans la plupart des fociétés , y recherche , y rencontre l'homme d'efprit avec le même plaifir que fe rencontrent , à la Chine , deux François qui s'y trouvent amis à la première vue. Le caraCtère propre à former les hommes illustres les expofe donc néceffairement à la haine , ou du moins à l'indifférence des grands 6c des hommes en place, 6c fur-tout chez des peuples, tels que les Orientaux , qui , abrutis par la forme de leur gouvernement 6c par leur religion , croupiflent dans une honteufe ignorance , 6c tiennent, fi je l'ofedire ,, le milieu entre l'homme 6c la brute. Après avoir prouvé que le défaut d'eftime pour le mérite eft , dans l'Orient , fondé fur le peu » qu'ils l'humilient; & qu'il faut foi-même mériter beau»»» coup d'éloges , pour fupporter patiemment l'élogo » d'autrui. Digitized by Googli

& sensible à leur censure, l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faste, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette passion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaisir, s'avilisse jusqu'à ce point ? Quiconque est né pour illustrer son siècle, est toujours en garde contre les grands ; il ne se lie du moins qu'avec ceux dont l'esprit & le caractère, faits pour estimer les talents & s'en-nuyer dans la plupart des sociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illustres les expose donc nécessairement à la haine, ou du moins à l'indifférence des grands & des hommes en place, & sur-tout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, crou-pissent dans une honteuse ignorance, & tiennent, si je l'ose dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime pour le mérite est, dans l'Orient, fondé sur le peu

» qu'ils l'humilient ; & qu'il faut soi-même mériter beau-
 » coup d'éloges, pour supporter patiemment l'éloge
 » d'autrui.

\66 De l' Esprit . d'intérêt que les peuples ont d'estimer les talents;
 pour faire mieux sentir la puiffance de cet intérêt , appliquons ce principe à
 des objets qui nous soient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt
 public , modifié félon la forme de notre gouvernement , nous donne , par
 exemple , tant de dégoût pour le genre de la dissertation; pourquoi le ton nous
 en paroît insupportable : & l'on sentira que la dissertation est pénible &
 fatigante ; que les citoyens ayant , par la forme de notre gouvernement ,
 moins besoin d'infini élon que d'amusement, ils ne défient en général, que
 la force d'esprit qui les rend agréables dans un foupper ; qu'ils doivent , en
 conféquence , faire peu de cas de l'esprit de raisonnement, & réunir
 tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui , moins ennuyé
 qu'embarraffé des raisonnements qu'un homme sage apportoit en preuve de
 son opinion , s'écria vivement : Ah ! Monsieur, je ne veux pas qu'on me
 prouve. Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse. Si dans la
 conversation l'on ne se sert que de phrases décousues & hyperboliques ; si
 l'exagération est devenue l'éloquence particuliers de notre siècle & de notre
 nation ; si l'on n'y fait nul cas de la justesse & de la précision des idées &
 des expressions , c'est que nous ne fournis nullement intérêt à les
 estimer. C'est par ménage

Discours IL 267 ment pour cette même parefle que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un infinét fupérieur à toute connoiffance raifonnée , & enfin comme un fenciment vif & prompt du bon & du mauvais : fentiment qui nous difpenfe de tout examen , & réduit toutes les réglés de la critique aux deux feuls mots de délicieux ou de déteflable. C'eft à cette même parefle que nous devons aufli quelques-uns des avantages que nous avons fur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application , qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables , nous fait defirer , dans les ouvrages , une netteté qui fupplée à cette incapacité d'attention : nous fommes des enfants qui voulons , dans nos leéhires , être toujours foutenus par la lifiere de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant fe donner toutes les peines imaginables pour en épargner à fes le&eurs ; il doit fouvent répéter d'après Alexandre : O Athéniens , qu'il m'en coûte pour être loué de vous ! Or la néceffité d'être clairs pour être lus , nous rend , à cet égard, fupérieurs aux écrivains Anglois : fi ces derniers font peu de cas de cette clarté , c'eft que leurs le&eurs y font moins fenfibles, & que des efprits plus exercés h la fatigue de l'attention peuvent luppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui , dans une fcience telle que la métaphyfique, doit nous donner quelques avantages fur nos \ ' Digitized by Google

a68 De ^Esprit. voifins. Si l'on a toujours appliqué à cette fcience le proverbe, point de merveille fans voile , & fi Tes ténèbres l'ont rendu long-temps refpeâable, maintenant notre parefle n'entreprendroit plus de les percer , Ton obfcurité la rendrait méprifable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eft encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myftérieux qui l'environnent. Or , ce defir , qu'on ne doit qu'à la parefle , eft l'unique moyen de faire une fcience de chofes de cette même métaphyfique, qui, jufqu'à préfent, n'a été qu'une fcience de mots. Mais pour fatisfaire fur ce point le goût du public , il faut, comme le remarque l'illuftre hiftoriographe de l'académie de Berlin , que » les efprits , brifent les entraves » d'un refpeâl trop fuperftitieux , connoiffent les » limites qui doivent éternellement féparer la » raifon de la religion ; & que les examinateurs , » follement révoltés contre tout ouvrage de rait» fonnement , ne condamnent plus la nation à la » frivolité ». Ce que j'ai dit fuflit, je penfe , pour nous découvrir en même temps la caufe de notre amour pour les hiftoriettes & les romans , de notre habileté en ce genre , de notre fupériorité dans l'art frivole & cependant aflez difficile de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'efprit d'agrément fur tout autre genre Digitized by Google

Discours IL 2.69 d'esprit; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'esprit comme divertissant , à l'avilir en le confondant avec l'écartopée ; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant , le plus aimable , mais le plus frivole de l'Europe. Nos mœurs données , nous devons être tels. La route de l'ambition est, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens ; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs , celui de l'amour est le plus vif; pour en jouir , il faut se rendre agréable aux femmes ; dès que le besoin d'aimer se fait sentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre âme. Malheureusement, il en est des amants comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent; ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé qu'un amant parvient à lui plaire. Or , si les femmes , par l'éducation qu'on leur donne , doivent acquérir plus de frivolités & de grâces , que de force & de justesse dans les idées , nos esprits , se modelant sur les leurs, doivent, en conséquence, ressentir des mêmes vices. Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier , c'est de perfectionner l'éducation des femmes , de donner plus de hauteur à leur âme , plus d'étendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne

270 Ve i? E s p r i T. l'élevât aux plus grandes chofes , fi l'on avoit l'amour pour précepteur , & que la main de la beauté j ettât dans notre ame les femences de l'esprit&de la vertu. Le fécond moyen, (& ce n'est pas certainement celui que je confeillerois).ce l'eroit de débarrafler les femmes d'un refie de pudeur, dont le facrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes , devenues plus communes , paroîtroient moins précieufes ; alors les hommes plus indépendants, plus fages, ne perdroient près d'elles que les heures confacrées aux plaifirs de l'amour, & pourroient, par conféquent , étendre & fortifier leur efprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes , il faut en faire des Romaines ou des Sultanes; le milieu entre ces deux partis eft le plus dangereux. Ce que j'ai dit ci-deflus prouve que c'est à la diverfité des gouvernements & , par conféquent* des intérêts des peuples , qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs carafteres , de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'eftime générale ; fi , par exemple , la fcience militaire eft , chez prefque tous les peuples , regardée comme la première ; c'est que le grand capitaine eft , prefqu'en tous les pays , l'homme le plus

Digitized by Google

Discours II. 71 utile , du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célébrés dans les sciences , les loix , les lettres & les beaux arts , la préférence sur le plus grand capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt général est , dans chaque nation , le dispensateur unique de son estime. C'est à cette même cause , comme je vais le prouver , qu'on doit attribuer le mépris injuste ou légitime , mais toujours réciproque , que les nations ont pour leurs mœurs , leurs usages & leurs caractères différents.

utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célèbres dans les sciences, les loix, les lettres & les beaux arts, la préférence sur le plus grand capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt général est, dans chaque nation, le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris injuste ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs usages & leurs caractères différents.



De i? E s P A i T. 2y 2 CHAPITRE XXL Le mépris refpeBif des nations tient à Virttérêt de leur vanité . 5 L en eft des nations Comme des particuliers : fi chacun de nous fe croit infaillible , place la contradi&ion au rang des offcnfes , & ne peut eftimer ni admirer dans autrui que fon propre efprit, chaque nation n'eftime pareillement dans les autres que les idées analogues aux fiennes j toute opinion contraire eft donc entr'elles un germe de mépris. Qu'on jette un coup-d'œil rapide fur l'univers : ici , c'est l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles , lorfque nous le prenons pour une tête brûlée : là , c'est l'Arabe qui , perfuadé de l'infaillibilité de fon calife , rit de la fotte crédulité du Tartare qui croit le grand lama immortel. Dans l'Afrique, c'est le Negre qui , toujours en adoration devant une racine , une patte de crabe , ou la corne d'un animal , ne voit dans la terre qu'une maffe immense de divinités , & fe moque de la difette où nous fommes de dieux , tandis que le mufulman, peu inftruit, nous accufe d'en reconnoître trois. Plus loin , ce font les habitants de Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

*Le mépris respectif des nations tient à l'intérêt
de leur vanité.*

L'en est des nations comme des particuliers : si chacun de nous se croit infaillible , place la contradiction au rang des offenses , & ne peut estimer ni admirer dans autrui que son propre esprit , chaque nation n'estime pareillement dans les autres que les idées analogues aux siennes ; toute opinion contraire est donc entr'elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup-d'œil rapide sur l'univers : ici , c'est l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles , lorsque nous le prenons pour une tête brûlée : là , c'est l'Arabe qui , persuadé de l'infaillibilité de son calife , rit de la sotte crédulité du Tartare qui croit le grand lama immortel. Dans l'Afrique , c'est le Negre qui , toujours en adoration devant une racine , une patte de crabe , ou la corne d'un animal , ne voit dans la terre qu'une masse immense de divinités , & se moque de la disette où nous sommes de dieux , tandis que le musulman , peu instruit , nous accuse d'en reconnoître trois. Plus loin , ce sont les habitants
de

DiSjcouRS II. 17 3 de la montagne de Bata : ils font perfuâdés que tout homme qui mange avant fa mort un coucou rôti , eft un faint : ils fe moquent en conféquence de l'Indien. Quoi de plus ridicule , lui difent-ils , que d'approcher une vache du lit d'un malade ; & d'imaginer que , fi la vache , dont on tire la queue , vient à pifler , & qu'il tombe quelques gouttes de fon urine fur le moribond , ^ce moribond, eft un faint? Quoi de plus abfurde aux bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que , pendant fix mois , ils fe tiennent pour toute nourriture à la fiente de vache (a) y C'eft toujours fur une femblable différence de mœurs & de coutumes qu'eft fondé le mépris refpe&if des nations. C'eft par ce moïif (b) que l'habitant d'Antioche méprifoit jadis , dans l'empereur Julien , cette fimPLICITÉ de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gau(a) Théâtre de l'idolâtrie, par Abraham Roger. La vache, au rapport de Vincent le Blanc , eft réputée fainte & facrée au Calicut. Il n'eft point d'être qui, généralement , ait plus de réputation de fàinteté : il paroît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache , eft fort ancienne en Orient. (b) Bleffé de nos mépris. » Je ne connois de fauvage , » dit le Caraïbe , que l'Européen , qui n'adopte aucun de » mes ufages. « De l'origine & des maure des Caraïbes t par la Borde. Tome I. S Digitized by Google

de la montagne de Bata : ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti, est un saint : ils se moquent en conséquence de l'Indien. Quoi de plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade ; & d'imaginer que, si la vache, dont on tire la queue, vient à piffer, & qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond, est un saint ? Quoi de plus absurde aux bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant six mois, ils se tiennent pour toute nourriture à la fiente de vache (a) ?

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs & de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est par ce motif (b) que l'habitant d'Antioche méprisoit jadis, dans l'empereur Julien, cette simplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gau-

(a) *Théâtre de l'idolâtrie, par Abraham Roger.*

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, est réputée sainte & sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui, généralement, ait plus de réputation de sainteté : il paroît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, est fort ancienne en Orient.

(b) Blessé de nos mépris. » Je ne connois de sauvage, » dit le Caraïbe, que l'Européen, qui n'adopte aucun de » mes usages. « *De l'origine & des mœurs des Caraïbes, par la Borde.*

a74 & E ' L > E s p R l T' lois. Lx différence de religion , & par conféquenter d'opinion , déterminoit , dans le même temps , des chrétiens plus zélés que juftes à noircir , par les plus infâmes calomnies, la mémoire d'un prince , qui diminuant les impôts , rétabliffant la discipline militaire & ranimant la vertu expirante des Romains , a fi juftement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (c). Qu'on jette les yeux de toutes parts ; tout eft plein de ces injuftices. Chaque nation ,. convainc eue quelle feule poffede la fageffe , prend toutes les autres pour folles , & reffemble affez au Marianois (d) qui, perfuadé que fa langue eft la feule de l'univers , en conclut que les autres hommes ne favent pas parler. . S'il defeendoit du ciel un fage, qui, dans fa conduite , ne confultât que les lumières de la rai-
fon ; ce fage pafteroit .univerfellement pour fou. Il feroit , dit Socrate , vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtifliers accuferoient, devant un tribunal d'enfants , d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes , & qui fûrent y paroîtroit coupable au premier chef. En vain
apte) On grava à Tarfe fur le tombeau de Julien : ci gît Julien , qui perdit la vie fur les bords du Tigre, Il fut un. excellent empereur & un vaillant guerrier. (d) Voyage delà Compagnie des Indes Hollahdoifes.

lois. La différence de religion , & par conséquent d'opinion , déterminoit , dans le même temps , des chrétiens plus zélés que justes à noircir , par les plus infames calomnies , la mémoire d'un prince , qui diminuant les impôts , rétablissant la discipline militaire & ranimant la vertu expirante des Romains , a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (c).

Qu'on jette les yeux de toutes parts ; tout est plein de ces injustices. Chaque nation , convaincue qu'elle seule possède la sagesse , prend toutes les autres pour folles , & ressemble assez au Marianois (d) qui , persuadé que sa langue est la seule de l'univers , en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendoit du ciel un sage , qui , dans sa conduite , ne consultât que les lumières de la raison ; ce sage passeroit universellement pour fou. Il feroit , dit Socrate , vis-à-vis des autres hommes , comme un médecin que des pâtisiers accuseroient , devant un tribunal d'enfants , d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes , & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain ap-

(c) On grava à Tarse sur le tombeau de Julien : *ci gît Julien , qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier.*

(d) *Voyage de la Compagnie des Indes Hollandoises.*

Discours IL ■ 27\$ puieroit-il fcs opinions fur les démonftrations les plus fortes ; toutes les nations feroient , à fon égard , comme ce peuple de boffus chez lequel , difent les fabuliftes Indiens , paffa un dieu beau , jeune & bienfait : ce dieu , ajoutent-ils , entre dans la capitale , il s'y voit environné d'une multitude d'habitants ; fa figure leur paroît extraordinaire ; les ris & les brocards annoncent leur étonnement : on alloit pouffer plus loin les outrages , fi , pour l'arracher à ce danger , un des habitants , qui fans doute avoit vu d'autres hommes que des boffus , ne fe fût tout-à-coup écrié : Hé ! mes amis , qu'allons-nous faire ! N'infultons point ce malheureux contrefait : fi le ciel nous a fait à tous le don de la beauté , s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnoiffance pour les immortels , allons au temple en rendre grâces aux dieux. Cette fable eft l'hiftoire de la vanité humaine. Tout peuple admire fes défauts , & méprife les qualités contraires : pour réuflir dans un pays , il faut être porteur de la bofle de la nation chez laquelle on voyage. Il eft , dans chaque pays , peu d'avocats qui plaident la caufe des nations voifines , peu d'hommes qui reconnoiffent en eux le ridicule dont il* acculent l'étranger , & qui prennent l'exemple fur je ne fais quel Tartare qui fit , à ce fujet , adroite , ment rougir le grand lama lui-même de fon injuftice. S 2 Digitized by Google

/ t'jS De l' E s p r i t: Ce Tartare avoit parcouru le Nord , vifite' le pays des Lapons , & même acheté du vent de leurs forciers (e). De retour en Ton pays, il raconte Tes aventures : le grand lama veut les entendre : il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, difoit-il , l'esprit humain n'est-il pas capable! que de coutumes bizarres ! quelle crédulité dans les Lapons ? font-ce des hommes ? Oui , vraiment, répondit le Tartare : apprends même quelque chose de plus étrange ; c'est que ces Lapons , fx ridicules avec leurs forciers , ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie ! répond le grand lama, ofes-tu bien prononcer ce blasphême, & comparer ma religion avec la leur? Pere éternel , reprit le Tartare, avant quel'imposition sacrée de ta main fur ma tête m'ait lavé de mon péché , je te représenterai que , par tes ris, tu ne dois pas engager tes fujets à faire un profane ufage de leur raifon. Si l'œil févere de l'examen & du doute fe portoit fur tous les objets de la croyance humaine, qui fait fi ton culte même feroit à l'abri des railleries de l'incrédule ? Peut-être que ta fainte urine & tes fains excréments que tu diftribues en préfent aux prin(«) Les Lapons ont des forciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes , dont le nœud , délié à certaine hauteur , doit donner un certain vent. Digitized by Google

Discours 11. ' 177 Ces de la terre, leur paraîtraient moins précieux
 y peut-être n'y trouveroient-ils plus la même faveur (f) , n'en
 faupoudreroient-ils plus leurs ragoûts , & n'en mêleroient-ils plus dans leurs
 fauffes. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Vifthnou. Toi
 , dont la vue embrasse le paffé , le préfent & l'avenir, tu nous l'as répété
 fouvent; c'est au talifman d'une croyance aveugle que tu dois ton
 immortalité & ta puiffance fur la terre ! fans la foudrification entière à tes
 dogmes , obligé de quitter ce féjour de ténèbres, tu remonterois au ciel , ta
 patrie. Tu fais que les lamas , fournis à ta puiffance , doivent un jour
 t'élever des autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'aflurer qu'ils
 exécutent ce projet fans le lècours de la crédulité humaine ; & que, fans elle
 , l'examen toujours impie ne prêt les lamas pour des forciers Lapons qui
 vendent du vent aux lots qui l'achètent 1 Excuse donc, 6 Fo vivant, les
 difcours , que me diâtes l'intérêt de ton culte ; & que le Tartare apprenne de
 toi à refpecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel , toujours impénétrable
 dans fes vues , paraît le fervir pour te foudrifier la terre» (/) On donne au
 grand lama le nom de pere éternel . Les princes font friands de fes
 excréments. Hiftoire générale des voyages , tome VII . S 3

i7 8 De l' E s p r i t. Peu d'hommes font , à cet exemple , fentir à leur nation le ridicule dont elle fe couvre au yeux de la raifon , lorfque , fous un nom étranger , elle rit de fa propre folie : mais il eft encore moins de nations qui fuflent profiter de pareils avis. Toutes font fi fcrupuleufement attachées à l'intérêt de leur vanité , qu'en tous pays l'on ne donnera jamais le nom de fage qu'à ceux qui , comme difoit M. de Fontenelle, font fous de la folie commune. Quelque bizarre que foit une fable , elle eft toujours crue de quelques nations ; & quiconque en doute, eft traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida , oii l'on adore le ferpent , quel homme oferait nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui , difent-ils , infulta à la divinité du ferpent (g) & le mangea. Un faint Marabou , ajoutent-ils , s'en apperçoit , en porte fes plaintes au roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'enfuit; & la race en alloit être anéantie , lorfque les peuples repréfenterent au roi , que pour un coupable , il n'étoit pas juſte de punir tant d'innocents : ces remontrances fuſpendent la colere du prince ; on appaife le grand Marabou , le maffacre ceſſe, & les cochons ont ordre ■— : • ■ " (g) Voyages de Guinée 6> de la Caienne , par le ſer « Labat, Digitized by Google

Discours^{II}. à l'avenir , d'être plus respectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabouts, comme le serpent fait allumer la colère des rois , pour se venger des impies : que l'univers reconnoisse la divinité , à son temple, à son sacrificeur l'ordre de Marabout destiné à le servir, enfin ^ aux - vi erges ^ consacrées à son culte: Si , retiré au fond de son fanénaire , le dieu serpent , invisible aux yeux mêmes du roi- hérétique des demandés & ne rend ' * m ses réponses que par t'organe des prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mystères un oeil profané-: leur devoir est de croire , de se prosterner & d'adorer En Afrique au contraire Wfqiiles Érites , tout fouillés (A) du sang des serpents immolés au dieu du bien , couraient à l'entrée des temples des mages se vanter de cet acte de piété", imagine-t-on qu'un homme qui le\$ aurait à l'abri, ç: pour leur prouver le ridicule de leur opinion , l'en eût-il bien reçu? Plus une opinion est folle plus il est fionnête & dangereux d'en démontrer* !cPBBK!if'9 ^ a (> Audi - M^dei Fontenelle A-t-il toujours répété que, s'il tenait toutes les vérités dans sa main . il -4i rj fitjfr, ; J ■) .1 , ;iuA ...) y . « se garderait bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes * En effet, si la découverte d'une feule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée « t ■ . ** k.i ' / ' , K ^ i * \ (' ' « > (A) Beaufobre. Histoire du Mahichisme. S 4 * Digitized by Google

à l'avenir, d'être plus respectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le serpent fait allumer la colere des rois, pour se venger des impies : que l'univers reconnoisse sa divinité, à son temple, à son sacrificateur, à l'ordre de Marabou destiné à le servir, enfin aux vierges consacrées à son culte. Si, retiré au fond de son sanctuaire, le dieu serpent, invisible aux yeux mêmes du roi, ne reçoit ses demandes & ne rend ses réponses que par l'organe des prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mystères un œil profane : leur devoir est de croire, de se prosterner & d'adorer.

En Asie, au contraire, lorsque les Perses, tout souillés (h) du sang des serpents immolés au dieu du bien, couroient au temple des mages se vanter de cet acte de piété, s'imaginer-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu ? Plus une opinion est folle, plus il est honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Aussi M. de Fontenelle a-t-il toujours répété que, *s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet, si la découverte d'une seule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée

(h) Beausobre. *Histoire du Manichéisme.*

2.80 D e > l' Esprit. dans les priions de l'inquifition , à quel fupplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit * toutes (i) ? , , t Parmi les leâeurs raifonnables qui rient dans cet infant de la fottife de l'efprit humain , & qqi s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en eft-il aucun qui , dans le fiecle de ce philofophie , n'en eût follicité la mort. Us euffent alors eu des opinions différentes : & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions ! Combien cet attachement n'a-t-il pas femé de maux fur la terre ! attachement cependant dont il feroit éga-* lement juſte, utile j8ç facile de fe défaire. Pour apprendre à douter de fes opinions , il fuffit d'examiner les forces de fon efprit , de confidérer le tableau des -fottifes humaines,) de fe rappeler que ce; fut fix cqtfs, ane rapjèi • Pétabliflement des univerſités qu'il ^n fiatit enfin un homme extraordinaire (k) , que fon. fiecle perfécuta, & mit enfuitç >au rang .des demi-dieux , -L L_ »r> • (i) Penfer, dit Ariftippe, c'eſt s'attirer la haine irréconciliable des ignorants , des foibles', des fuperftitieux & des hommes corrompus , qui tous fe déclarent hautement conue tous ceux qui veulent faifir, dans les chofes, ce qu'il y a de vrai & d'eflentiel (k) Descartes. . Digitized by Google

D I s c o v r s ? . II. *8 1 pour avoir enfeigné aux hommes à n'admettre pour vrai que les principes dont ils auroient des idées claires; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes , les principes ne renferment point de conséquence.' » Quelle que soit la vanité des hommes , il est certain que , s'ils se rappelloient souvent de pareils faits ; si , comme M. de Fontenelle , ils se disoient souvent à eux-mêmes : Personne ne s'échappe à l'erreur , serois-je le seul homme infallible ? ne seroit-ce pas dans les choses mêmes , que je combats avec le plus de fanatisme , que je me tromperois ? Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit , ils seroient plus en garde contre leur vanité , plus attentifs aux objections de leurs adversaires , plus à portée d'apercevoir la vérité ; ils seroient plus doux , plus tolérants, & sans doute auroient une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétoit souvent : Tout ce que je fais , c'est que je ne fais rien. On fait tout dans notre siècle , excepté ce que Socrate faisoit. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur , que parce qu'ils sont ignorants; & qu'en général leur folie la plus incurable , c'est de se croire sages. Cette folie, commune à toutes les nations & produite en partie par leur vanité, leur fait non-seulement mépriser les mœurs & les usages différents Digitized by Google

pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrai que les principes dont ils auroient des idées claires ; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes , les principes ne renferment point de conséquence.

Quelle que soit la vanité des hommes , il est certain que , s'ils se rappelloient souvent de pareils faits ; si , comme M. de Fontenelle , ils se disoient souvent à eux-mêmes : *Personne n'échappe à l'erreur , serois-je le seul homme infailible ? ne seroit-ce pas dans les choses mêmes , que je soutiens avec le plus de fanatisme , que je me tromperois ?* Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit , ils seroient plus en garde contre leur vanité , plus attentifs aux objections de leurs adversaires , plus à portée d'appercevoir la vérité ; ils seroient plus doux , plus tolérants , & sans doute auroient une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétoit souvent : *Tout ce que je fais , c'est que je ne fais rien.* On fait tout dans notre siècle , excepté ce que Socrate savoit. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur , que parce qu'ils sont ignorants ; & qu'en général leur folie la plus incurable , c'est de se croire sages.

Cette folie, commune à toutes les nations & produite en partie par leur vanité , leur fait non-seulement mépriser les mœurs & les usages différents

a8x - De i? E s p r i T. des leurs , mais leur fait encore regarder
comme un don de la nature la supériorité que quelquesunes d'entr'elles ont
sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique
de leur état. V Digitized by Google



Discours IL 283 CHAPITRE XXII. Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature les qualités quelles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement. a j A vanité est encore le principe de cette erreur : & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur ? Supposons , pour en donner un exemple , qu'un François accoutumé à parler aisément librement , à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens , quitte Paris , & débarque à Constantinople : quelle idée se formera-t-il des pays fournis au despotisme , lorsqu'il considérera l'avilissement où s'y trouve l'humanité ; qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'esclavage ; qu'il verra la tyrannie infecter de son souffle les germes de tous les talents & de toutes les vertus , porter l'abrutissement, la crainte servile & la dépopulation du Caucase jusqu'à l'Egypte ; qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans son sérail, tandis que le Persan bat ses troupes & ravage ses provinces , le tranquille sultan , indifférent aux calamités publiques , boit son sorbet , caresse ses femmes , fait étrangler ses bachas & s'ennuie ? Frappé de la lâcheté & de la servitude de les peu

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

LA vanité est encore le principe de cette erreur : & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur ? Supposons , pour en donner un exemple , qu'un François accoutumé à parler assez librement , à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens , quitte Paris , & débarque à Constantinople : quelle idée se formera-t-il des pays soumis au despotisme , lorsqu'il considérera l'avilissement où s'y trouve l'humanité ; qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'esclavage ; qu'il verra la tyrannie infecter de son souffle les germes de tous les talents & de toutes les vertus , porter l'abrutissement , la crainte servile & la dépopulation du Caucase jusqu'à l'Egypte ; qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans son sérail , tandis que le Persan bat ses troupes & ravage ses provinces , le tranquille sultan , indifférent aux calamités publiques , boit son sorbet , caresse ses femmes , fait étrangler ses bachas & s'ennuie ? Frappé de la lâcheté & de la servitude de ses peu-

a&4 D e ^Esprit. pies , à la fols animé du fentiment de l'orgueil &
 de l'indignation t quel François ne fe croira pas d'une nature fupérieure au
 Turc? En eft-il beaucoup qui fentent que le mépris pour une nation eft
 toujours un mépris injufte ? que c'eft de la forme plus ou moins heureufe
 des gouvernemens que dépend la fupériorité d'un peuple fur un autre ? &
 qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponfe qu'un Perfe fit à un foldat
 Lacédémonien , qui lui reprochoit la lâcheté de fa nation : Pourquoi
 m'infulter? lui difoit-il, fâche qu'il n'eft plus de nation par-tout où l'on
 reconnoît un maître abfolu. Un roi eft Pâme univerfelle d'un état defpotique
 ; c'eft fon courage ou fa fbibleffe qui fait languir ou qui vivifie cet empire.
 Vainqueurs fous Cyrus , fi nous fommes vaincus fous Xerxès , c'eft que
 Cyrus eut â fonder le trône où Xerxès s'eft aftis en naifTant; c'eft que Cyrus
 eut , en naiffant , des égaux ; c'eft que Xerxès fut toujours environné
 d'efclaves : & les plus vils , tu le fais , habitent le palais des rois. C'eft donc
 la lie de la nation que tu vois aux premiers poftes ; c'eft l'écume des mers
 qui s'eft élevée fur leur furface. Reconnois Pinjuftice de tes mépris. Et fi tu
 en doutes , donne-nous les loix de Sparte , prends Xerxès pour maître ; tn
 feras le lâche , & moi le héros. Rappelions-nous le moment où le cri de la

ples , à la fois animé du sentiment de l'orgueil & de l'indignation , quel François ne se croira pas d'une nature supérieure au Turc ? En est-il beaucoup qui sentent que le mépris pour une nation est toujours un mépris injuste ? que c'est de la forme plus ou moins heureuse des gouvernements que dépend la supériorité d'un peuple sur un autre ? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un Perse fit à un soldat Lacédémonien , qui lui reprochoit la lâcheté de sa nation : Pourquoi m'insulter ? lui disoit-il , sache qu'il n'est plus de nation par-tout où l'on reconnoît un maître absolu. Un roi est l'ame universelle d'un état despotique ; c'est son courage ou sa foiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs sous Cyrus , si nous sommes vaincus sous Xerxès , c'est que Cyrus eut à fonder le trône où Xerxès s'est assis en naissant ; c'est que Cyrus eut , en naissant , des égaux ; c'est que Xerxès fut toujours environné d'esclaves : & les plus vils , tu le fais , habitent le palais des rois. C'est donc la lie de la nation que tu vois aux premiers postes ; c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnois l'injustice de tes mépris. Et si tu en doutes , donne-nous les loix de Sparte , prends Xerxès pour maître ; tu feras le lâche , & moi le héros.

Rappelons-nous le moment où le cri de la

) Discours II a8ç guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe , où fon tonnerre fe faifoit entendre du nord au midi de la France (a) : fuppofons qu'eu ce moment un républicain , encore tout échauffé de l'efprit de citoyen , arrive à Paris , & fe préfente dans la bonne compagnie ; quelle furprife pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques , & ne s'y occuper vivement que -d'une mode , d'une hiftoire galante, ou d'un petit chien ! Frappé , à cet égard , de la différence qui fe trouve entre notre nation & la fienne , il n'eft prefque point d'Anglois qui ne fe croie un être d'une nature fupérieure ; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles , & la France pour le royaume Babiole : ce n'eft pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'eft non-feulement à la forme de leur gouvernement que fes compatriotes doivent cet efprit de patriotifme & d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres , mais qu'ils le doivent encore à la pofition phyfique de l'Angleterre. En effet , pour fentir que cette liberté , dont les Anglois font fi fiers , & qui renferme réellement le germe de tant de vertus , eft moins le Dans la dernier* guerre , lorfque les ennemis entrèrent en Provence. Oiaitizert bv Coogle

a85 De z* E s p r i t. prix de leur courage qu'un don du hafard ,
 confidérons le nombre infini de faCtions qui jadis ont déchiré l'Angleterre :
 & l'on fera convaincu que, fi les mers , en embrassant cet empire , ne
 l'euffent rendu inaccessible aux peuples voifins ; ces peuples, en profitant
 desdivifions des Anglois, ou les euffent fubjugués , ou du moins euffent
 fourni à leurs rois des moyens de les affervir& qu'ainfi leur liberté n'est
 point le fruit de leur fageffe. Si , comme ils le prétendent , ils ne la tenoient
 que d'une fermeté & d'une prudence particulière à leur nation ; après le
 crime affreux commis dans la perfonne de Charles I , n'auroient-ils pas du
 moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux ? Auroient-ils fouffert que
 , par des iervices & des proceffions publiques , on mît au rang des martyrs
 un prince qu'il étoit de leur intérêt , difent quelques-uns d'entr'eux de faire
 regarder comme une viCtime immolée au bien général , & dont le fupplice ,
 néceffaire au monde , devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit
 de foumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout
 Anglois fenfé conviendra donc que c'est à la pofition phyfique de fon pays
 qu'il doit fa liberté ; que la forme de fon gouvernement ne pourroic fubfifter
 telle qu'elle est , en terre ferme , fans être infiniment perfectionnée; & que
 l'unique & Digitized b/ Google

prix de leur courage qu'un don du hasard, considérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre : & l'on sera convaincu que, si les mers, en embrassant cet empire, ne l'eussent rendu inaccessible aux peuples voisins ; ces peuples, en profitant des divisions des Anglois, ou les eussent subjugués, ou du moins eussent fourni à leurs rois des moyens de les asservir ; & qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particuliere à leur nation ; après le crime affreux commis dans la personne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux ? Auroient-ils souffert que, par des services & des processions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, disent quelques-uns d'entr'eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le supplice, nécessaire au monde, devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de soumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout Anglois sensé conviendra donc que c'est à la position physique de son pays qu'il doit sa liberté ; que la forme de son gouvernement ne pourroit subsister telle qu'elle est, en terre ferme, sans être infiniment perfectionnée ; & que l'unique &

Discours II. *87 légitime fujet de fon orgueil fe réduit au bonheur d'être né infulaire plutôt qu'habitant du continent. Un particulier fera fans doute un pareil aveu , mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à fa vanité les entraves de la raifon : plus d'équité dans lès jugements fuppoferoit une fufpenfion d'efprit, trop rare dans les particuliers pour la trouver jamais dans une nation. Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature les vertus qu'il tient de la forme de fon gouvernement. L'intérêt de fa vanité le lui confeillera : & qui rélifte au confeil de l'intérêt ? La conclufion générale de ce que j'ai dit de l'efprit confidéré par rapport aux pays divers, c'eft que l'intérêt eft le difpenfateur unique de l'eftime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs , leurs coutumes & leurs genres d'efprit différents. La feule obje&ion qu'on puiffe oppofer à cette conclufion, eft celle-ci : Si l'intérêt, dira-t-on , étoit le feul difpenfateur de l'eftime accordée aux différents genres de fcience & d'efprit , pourquoi la morale , utile à toutes les nations , n'eftelle pas la plus honorée? Pourquoi le nom des Descartes , des Newton eft-il plus célébré que ceux des Nicole , des La Bruyere & de tous les

288 De zy E s t r i t. moralises , qui peut-être ont , dans leurs ouvrages , fait preuve d'autant d'esprit > C'est , répondrai-je, que les grands phyficiens ont, par leurs découvertes , quelquefois fervi l'univers ; & que la plupart des moralises n'ont été, jufqu'à préfent , d'aucun fecours à l'humanité. Que fert de répéter fans ceffe qu'il eft beau de mourir pour la patrie ? Un apophthegme ne fait point un héros. Pour mériter l'eftime , les moralises dévoient employer , à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux , le temps & l'esprit qu'ils ont perdu à compofer des maximes fur la vertu. Lorfqu'Omar écrivoir aux Syriens , j'envoie contre vous des hommes aufsi avides de la mort que vous Têtes des plaijirs ; alors les Sarrafins , trompés par les preftiges de l'ambition & de la crédulité , ne voyoient, dans le ciel t que le partage de la valeur & de la viétoire; & , dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatifme ; & ce font les pallions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les moralises dévoient le fentir, & favoir que , femblable au fculpteur , qui d'un tronc d'arbre fait un dieu ou un banc , le légiflateur forme à fon gré des héros , des génies & des gens vertueux. J'en attelle les Mofcovites , tranfformés en hommes par Pierre-le-Grand. j En Digitized by Gc f

moralistes, qui peut-être ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit? C'est, répondrai-je, que les grands physiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers; & que la plupart des moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter sans cesse qu'il est beau de mourir pour la patrie? Un apophthegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les moralistes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens, *j'envoie contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs*; alors les Sarrafins, trompés par les prestiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient, dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire; & , dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme; & ce sont les passions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les moralistes devoient le sentir, & savoir que, semblable au sculpteur, qui d'un tronc d'arbre fait un dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En

; • Discours II. 289 En vain les peuples , follement amoureux de leur législation , cherchent-ils , dans l'irréexécution de leurs loix , la cause de leurs malheurs. L'inexécution des loix , dit le sultan Mahmoud , est toujours la preuve de l'ignorance du législateur, La récompense, la punition, la gloire & l'infamie, soumises à ses volontés, sont quatre espèces de divinité avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public , & créer des hommes illustres en tous les genres. Toute l'étude des moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses & de ces punitions , & les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier sans faire le bien public , il n'y aurait alors de vicieux que les foux; tous les hommes feraient nécessairement à la vertu, & la félicité des nations ferait un bienfait de la morale : or , qui doute que , dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée ; & que les écrivains excellents , en ce genre , ne fussent, du moins par l'équitable & reconnoissante postérité , mis au rang des Solon , des Lycurgue & des Confucius ? Mais , répliquera-t-on , l'irré perfection de la morale & la lenteur de ses progrès ne peuvent être

Tome I. T Digitized by Google

2^o D e l' E s p r i t. qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux moralistes % & les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette science. L'intérêt général , ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique. Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obstacles insurmontables qui se font jusqu'à présent opposés à l'avancement de la morale , chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a, jusqu'à présent , regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, & que , par conséquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner. Digitized by Google



Discours II. 291 ^ - n' CHAPITRE XXIII. Des causes qui , jusqu'à présent , ont retardé les progrès de la morale. Si la poésie , la géométrie , l'astronomie , & généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau ; c'est que les hommes , forcés , en se rassemblant en société , de se donner & des loix & des mœurs , ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait, l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons , pour ainsi dire , que la morale de l'enfance du monde ; & comment la perfectionner ? Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public ; il faut que chacun des citoyens , qui composent une nation , trouve quelque avantage à la perfectionner. Or , dans les révolutions qu'ont éprouvées tous les peuples de la terre , l'intérêt public , c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé T 2 Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Des causes qui , jusqu'à présent , ont retardé les progrès de la morale.

SI la poésie , la géométrie , l'astronomie , & généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection , lorsque la morale semble à peine sortir du berceau ; c'est que les hommes , forcés , en se rassemblant en société , de se donner & des loix & des mœurs , ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait , l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons , pour ainsi dire , que la morale de l'enfance du monde ; & comment la perfectionner ?

Pour hâter les progrès d'une science , il ne suffit pas que cette science soit utile au public ; il faut que chacun des citoyens , qui composent une nation , trouve quelque avantage à la perfectionner. Or , dans les révolutions qu'ont éprouvées tous les peuples de la terre , l'intérêt public , c'est-à-dire , celui du plus grand nombre , sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale , ne s'étant pas toujours trouvé

aSi De i? E s f n i T. conforme à l'intérêt du plus puiflant ; ce dernier t indifférent au progrès des autres fciences, a dû s'oppofer efficacement à ceux de la morale. L'ambitieux, en effet, qui s'eft le premier élevé âU-deffus de fes citoyens; le tyran, qui les a foulés à fes pieds ; le fanatique , qui les y tient profternés ; tous ces divers fléaux de l'humanité , toutes ces différentes efpeces de fcélérats , forcés par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général , ont bien fenti que leur puiffanCe n'avoitpour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine : aufli ont-ils toujours împofé filence à quiconque , en découvrant aux nations les vrais principes de la morale , leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits -, & les eût armées contre l'injuftice. Mais, répliquera-t-on, fi, dans les premiers fiecles du monde , lorfque les defpotes tenoient les nations afTervies fous un fceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes delà morale; principes qui, les foulevant contre les tyrans , eufl'entfait à chaque citoyen un devoir de la vengeance : aujourd'hui que le fceptre n'eft plus le prix du crime ; que , remis d'un confentement unanime entre les mains des princes , l'amour des peuples l'y conferve ; que la gloire & le bonheur d'une nation , réfléchi fur le fouverain , ajoute à fa grandeur & / f Digitized by Google

conforme à l'intérêt du plus puissant ; ce dernier , indifférent au progrès des autres sciences , a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux , en effet , qui s'est le premier élevé au-dessus de ses citoyens ; le tyran , qui les a foulés à ses pieds ; le fanatique , qui les y tient prosternés ; tous ces divers fléaux de l'humanité , toutes ces différentes especes de scélérats , forcés par leur intérêt particulier , d'établir des loix contraires au bien général , ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine : aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque , en découvrant aux nations les vrais principes de la morale , leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits , & les eût armées contre l'injustice.

Mais , répliquera-t-on , si , dans les premiers siècles du monde , lorsque les despotes tenoient les nations asservies sous un sceptre de fer , il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale ; principes qui , les soulevant contre les tyrans , eussent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance : aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime ; que , remis d'un consentement unanime entre les mains des princes , l'amour des peuples l'y conserve ; que la gloire & le bonheur d'une nation , réfléchi sur le souverain , ajoute à sa grandeur &

Discours // 293 à la félicité , quels ennemis de l'humanité ,
dirait-on , s'opposent encore aux progrès de la morale ? Ce ne sont plus les
rois, mais deux autres espèces d'hommes puissants. Les premiers sont les
fanatiques , & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux :
ceux-ci sont les fouteurs des maximes de la religion ; ceux-là en sont les
destru&eurs : les uns -sont amis de (a) l'humanité ; les autres , doux au
dehors & barbares au dedans , ont la voix de Jacob & les mains d'Ésaü :
indifférents aux avions honnêtes , ils se jugent vertueux , non sur ce qu'ils
sont , mais seulement sur ce qu'ils croient ; la crédulité des hommes est ,
selon eux , l'unique mesure de leur probité (b). Ils haïssent mortellement ,

difoit la reine Chrifline , quiconque n'eft pas leur dupe , (

à sa félicité, quels ennemis de l'humanité, dirait-on, s'opposent encore aux progrès de la morale ?

Ce ne sont plus les rois, mais deux autres espèces d'hommes puissants. Les premiers sont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la religion ; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis de (a) l'humanité ; les autres, doux au dehors & barbares au dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esau : indifférents aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient ; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité (b). Ils haïssent mortellement, disoit la reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe,

(a) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre : *tu n'es donc pas dieu, puisque tu fais du mal aux hommes*. Si les chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch Carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de sa fausseté : combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer contr'eux cet argument ? Parmi nous, que de prêtres de Moloch !

(b) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

294 Del' Esprit. & leur intérêt les y néceffite : ambitieux , hypocrites & difcrets , ils Tentent que , pour s'affervir les peuples , ils doivent les aveugler : aufli ces impies crient-ils fans cefle à l'impiété , contre tout homme né pour éclairer les nations ; toute vérité nouvelle leur eft fufpe&e ; ils reffemblent aux enfants que tout effraie dans les ténèbres. La fécondé efpece d'hommes puiffants , qui s'oppofent aux progrès de la morale , font les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en eft qui, naturellement portés au vrai, ne font ennemis des vérités nouvelles , que parce qu'ils font pareffeux, & qu'ils voudroient fe fouftraire à la fatigue d'attention néceffaire pour les examiner. Il en eft d'autres qu'animent des motifs dangereux , & ceux-ci font les plus à craindre ; ce font des hommes dont l'efprit eft dépourvu de talents & l'ame de vertus ; auxquels , pour être de grands fcélérats , il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves , ces derniers croient que leur confidération tient au refpeél imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire , ils arment (c) contre lui les paillons & les préju(c) L'intérêt eft toujours le motif caché de la persécution : nul doute que l'intolérance ne l'oît, chrétiennement Digitized by Googl

& leur intérêt les y nécessite : ambitieux , hypocrites & discrets , ils sentent que , pour s'affervir les peuples , ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient-ils sans cesse à l'impiété , contre tout homme né pour éclairer les nations ; toute vérité nouvelle leur est suspecte ; ils ressemblent aux enfants que tout effraie dans les ténèbres.

La seconde espece d'hommes puissants , qui s'opposent aux progrès de la morale , sont les demi-politiques. Entre ceux-ci , il en est qui , naturellement portés au vrai , ne sont ennemis des vérités nouvelles , que parce qu'ils sont paresseux , & qu'ils voudroient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs dangereux , & ceux-ci sont les plus à craindre ; ce sont des hommes dont l'esprit est dépourvu de talents & l'ame de vertus ; auxquels , pour être de grands scélérats , il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves , ces derniers croient que leur considération tient au respect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire , ils arment (c) contre lui les passions & les préju-

(c) L'intérêt est toujours le motif caché de la persécution : nul doute que l'intolérance ne soit, chrétiennement

Discours IL 19\$ gés mêmes qu'ils méprifent , & né cefTent d'effaroucher les foibles efprits par le mot de non-* veauté. & politiquement , un mal. On n'en e[^] pointàfe repentir de la révocation de l'édit de N antes. Ces difputes , dira-t-on, font dangereufes. Oui , quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magiftrat ne s'en mêle point, le* théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Cefait eft prouvé parla paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais , réplique-t-on , cette tolérance convenable à certains gouvernements feroit peut-être funefte à d'autres :les Turcs, dont la religion eft une religion de fang & le gouvernement une tyrannie , ne font-ils pas encore plus tolérants que nous ? On voit des églifes à Conftantinople , & point de mofquées à Paris; ils ne tqnrmentent point les Grecs fur leur croyance , &. leur tolérance n'allume point de guerre. A confidérer cette queftion en qualité de chrétien , la perfécution eft un crime. Prefque par-tout , l'évangile , les apôtres & les peres prêchent la douceur & la tolérance. S. Paul & S. Chryfoftôme difent qu'un évêque doit s'acquitter de faplace en gagnant les hommes par la perfuafion , & non parla contrainte; les évêques, ajoutent-ils, ne régneront que fur ceux qui le veulent; bien différens , en cela, des rois qui régneront fur ceux qui ne le veulent pas. On condamna en Orient le concile qui avoit confentià faire brûler Bogomile. .» , Quel exemple de modération S. Bafile ne donna-t-il pas . ' dans le quatrième fiecle de l'églife , lorfqu'on agitoit la queftion delà divinité du Saint-Efprit : queftion qui caufoit • Digitized by Google

gés mêmes qu'ils méprisent, & ne cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de *nouveauté*.

& politiquement, un mal. On n'en est point à se repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces disputes, dira-t-on, sont dangereuses. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magistrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait est prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais, réplique-t-on, cette tolérance convenable à certains gouvernements seroit peut-être funeste à d'autres : les Turcs, dont la religion est une religion de sang & le gouvernement une tyrannie, ne sont-ils pas encore plus tolérants que nous ? On voit des églises à Constantinople, & point de mosquées à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance, & leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de chrétien, la persécution est un crime. Presque par-tout, l'évangile, les apôtres & les peres prêchent la douceur & la tolérance. S. Paul & S. Chrysostôme disent qu'un évêque doit s'acquitter de sa place en gagnant les hommes par la persuasion, & non par la contrainte ; les évêques, ajoutent-ils, ne regnent que sur ceux qui le veulent ; bien différents, en cela, des rois qui regnent sur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna en Orient le concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération S. Basile ne donna-t-il pas dans le quatrième siècle de l'église, lorsqu'on agitoit la question de la divinité du Saint-Esprit : question qui causoit

De l' E s v R r t. . Comme fi les vérités dévoient bannir les ver—<
tus de la terre ; que tout y fût tellement à l'avanalors tant de troubles. Ce
faint , dît faint Grégoire de Nazianze, quoiqu attaché à la vérité du dogme
delà divir nité du Sairit-ESprif, confentit alors qu'on ne donnât point le titre
de Dieu à la troifieme perfonne de la Trinité. Si cette condescendance fi
fage , Suivant le Sentiment de M. de Tillemont , fut condamnée par
quelques faux zélés ; s'ils accuSerent S. Bafle de trahir la vérité par Son
Silence t cette même condeScendance fut approuvée par les hommes les
plus célébrés Scies plus pieux de ce temps-là, entr'autres par le grand S.
Athanafe , que l'on ne foupçonnoit point de manquer de fermeté. Ce fait eft
détaillé dans M. de Tillemont , vie Je faint Bafile, art. 63, 64 & 6f. Cet
Auteur ajoute que le concile écuménique de Conftantinople approuva la
conduite de faint Bafile en l'imitant. Saint Auguftin dit qu'on ne doit ni
condamner ni punir celui qui n'a pas , de Dieu , la même idée que nous ; à
moins , dit-il , que ce ne fût par haine pour Dieu ; ce qui «ft impoffible. S.
Athanafe, dans Ses épîtres ad folitarios , tome J , page 855 , dit que les
perfécutions des Ariens Sont la preuve qu'ils n'ont ni piété , ni crainte de
Dieu. Le propre de la piété , ajoute-t-il, eft de perfuader 8c non de
contraindre, il faut prendre exemple furie Sauveur qui laifleà chacun la
liberté de le Suivre. 11 dit plus haut , page 830, que pour faire adopter Ses
opinions , le diable , pere du menfonge , a befoin de haches 8c de coignées;
mais le Sauveur eft la douceur même: il frappe; fi on ouvre, il entre; fi on le
refufe , il Se retire. Ce n'eft point avec des épées , des dards, des prifons,
des Soldats, 8c enfin à main armée ; 1 Diqitized by Goofl^

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre ; que tout y fût tellement à l'avan-

alors tant de troubles. Ce saint, dit saint Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit alors qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troisième personne de la Trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de M. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés ; s'ils accusèrent S. Basile de trahir la vérité par son silence, cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célèbres & les plus pieux de ce temps-là, entr'autres par le grand S. Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans M. de Tillemont, *vie de saint Basile*, art. 63, 64 & 65. Cet Auteur ajoute que le concile écuménique de Constantinople approuva la conduite de saint Basile en l'imitant.

Saint Augustin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idée que nous ; à moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu ; ce qui est impossible. S. Athanase, dans ses épîtres *ad solitarios*, tome I, page 855, dit que les persécutions des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader & non de contraindre, il faut prendre exemple sur le sauveur qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, page 830, que pour faire adopter ses opinions, le diable, pere du mensonge, a besoin de haches & de coignées ; mais le sauveur est la douceur même : il frappe ; si on ouvre, il entre ; si on le refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, & enfin à main armée ;

Discours 11. 197 tige du vice , qu'on ne pût être vertueux fans être imbécille ; que la morale en démontrât la néceflité , & que l'étude de cette fcience devînt par confisquent funefte à l'univers; ils veulent qu'on tienne les peuples profternés devant les préjugés reçus, comme devant les crocodiles facrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale; c'est à nous feuls, difent-ils, qu'il faut la révéler ; nous feuls , à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépoſitaires; que le reſte des humains ſoit enveloppé des ténèbres du préjugé ; l'état naturel de l'homme eſt l'aveuglement. AfTez femblables à ces médecins , qui , jaloux de la découverte de l'émétique , abuſerent de la crédulité de quelques prélati pour excommunier un remede dont les ſecours ſont ſi prompts & ſi falutaires , ils. abuſent de la crédulité de quelqu'on enſeigne la vérité , mais par la voix de la perſiaſion. On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raifons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, on en rit, on ne le perſécute point. Le feu &. les gibets ont ſouvent fervi d'arguments aux théologiens ; ils ont , à cet égard , donné priſe ſur eux aux hérétiques & aux incrédules. Jesus-Christ ne faiſoit violence à perſonne ; il diſoit ſeulement : voulez-vous me fuivre ? L'intérêt n'a pas toujours permis à les minières d'imiter ſa modération.

298 De l'Esprit des hommes honnêtes; mais, dont la probité ftupide & féduite pourroit , fous un gouvernement moins sage , traîner au fupplice la probité éclairée d'un Socrate. Tels font les moyens dont fe font fervi ces deux efpeces d'hommes pour imposer filenceaux efprits éclairés. En vain , pour leur réfifter , s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorfqu'un citoyen eft animé de la paffion de la vérité & du bien général , je fais qu'il s'exhale toujours de fon ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public , & que ce public devient fon proteâeur : mais comme , fous le bouclier de la reconnoiffance & de l'eftime publique , on n'eft pas à l'abri des perfécutions de ces fanatiques ; parmi les gens fages, il en eft très-peu d'alTez vertueux pour ofer braver leur fureur. • Voilà quels obftacles infurmontables fe font , jufqu'à préfent oppofés aux progrès de la morale ; & pourquoi cette fcience, prefque toujours inutile , a , conféquemment à mes principes , toujours mérité peu d'eftime. Mais ne peut-on faire fentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette fcience en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matière, au rifque d'une digreffion , je vais traiter ce fujet. Digitized by

Dcr moyens de perfectionner la morale ,][l fuffit, pour cet effet, de lever les obftacles que mettent à fes progrès les deux efpeces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réuliir eft de les démafquer, de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance , les plus cruels ennemis de l'humanité ; d'apprendre aux nations que les hommes font, en général, encore plus ltupides que méchants ; qu'en les guériflant de leurs erreurs » on les güériroit de la plupart de leurs vices ; & que s'oppofer , à cet égard , à leur guérifon , c'eft commertie un crime de leze-humanifé. Tout homme qui, dans l'hiftoire , confidere le tableau des miferes publiques , s'apperçoit bientôt que c'eft l'ignorance qui , plus barbare encore que l'intérêt , a verfé le plus de calamités fur la terre. Frappé de cette vérité, on eft toujours tenté de s'écrier : heureufe la nation où du moins les citoyens ne fe permettoient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multipliet-elle ! Que de fang n'a-t-elle pas fait répandre fur les autels (a) ! Cependant l'homme eft Jtj Un roi du Mexique • dans la conl'écration d'un Digitized by Google

300 De l'Esprit fait pour être vertueux : en effet , si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement temple , fit sacrifier , en quatre jours , fix mille quatre cent* huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tom. VI , pag. f6. Dans l'Inde , les brachmanes de l'école de Niagam profitèrent de leur faveur auprès des princes, pour faire massacrer les bouddhistes dans plusieurs royaumes : ces bouddhistes font athées & les autres déistes. Baltafut le prince qui fit répandre le plus de sang : pour se purifier de ce crime , il le brûla en grande solennité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. Voyez les lettres du pere Pons , jésuite. Les prêtres de Meroé , dans l'Ethiopie , dépêchoient , quand il leur plaisoit , un courier au roi , pour lui ordonner de mourir. Voyez Diodore. Quiconque tue le roi de Sumatra est élu roi. C'est , disent ces peuples, par cet assassinat que le ciel déclare ses volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur , qui, déclamant sur le fait des fophis , disoit qu'ils étoient athées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laisât vivre ; & que de tuer un fophi , étoit une action plus agréable à Dieu , que de conserver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raisonnement ! C'est sans doute à la vue de tant de sang , répandu par le fanatisme , que l'abbé de Longuerue , si profond dans l'histoire , disoit que , si l'on mettoit dans les deux bassins d'une balance le bien & le mal que les religions ont faits , le mal l'emporteroit sur le bien. Tom. /, pag. xi Ne prenez point de maison , dit à ce sujet une sentence Persane , dans un quartier dont le menu peuple (oit ignorat & dévot. Digitized by Google I

Discours II. 301 la. force , & dans la. pratique des actions utiles au plus grand nombre que confifte la juſtice , il eſt évident que la juſtice eſt , par ſa nature , toujours armée du pouvoir néceſſaire pour réprimer le vice & néceſſiter les hommes à la vertu. Si le crime audacieux & puifſant inet fi
ft>uvent à la chaîne la juſtice & la vertu , & ſ'il opprime les nations , ce n'eſt que par le ſecours de l'ignorance : c'eſt elle qui, cachant à chaque nation ſes véritables intérêts , empêche l'action & la réunion de ſes forces, & met, par ce moyen , le coupable à l'abri du glaive de l'équité. A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance ? L'on n'a point juſqu'à préſent allez fortement infifté ſur cette vérité; non qu'on doive renverſer en un jour tous les autels de l'erreur : je fais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je fais même qu'en les détruiſant , on doit reſpeâer les préjugés ; & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue , il faut envoyer , comme les colombes de l'arche , quelques vérités à la découverte , pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde , ſi les erreurs commencent à ſ'écouler , & ſi l'on apperçoit çà & là dans l'univers quelques iſles où la vertu & la vérité puilſſent prendre terre pour ſe communiquer aux hommes* Digitized by Google

la force , & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice , il est évident que la justice est , par sa nature , toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice & nécessiter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux & puissant met si souvent à la chaîne la justice & la vertu , & s'il opprime les nations , ce n'est que par le secours de l'ignorance : c'est elle qui , cachant à chaque nation ses véritables intérêts , empêche l'action & la réunion de ses forces , & met , par ce moyen , le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance ? L'on n'a point jusqu'à présent assez fortement insisté sur cette vérité ; non qu'on doive renverser en un jour tous les autels de l'erreur : je fais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je fais même qu'en les détruisant , on doit respecter les préjugés ; & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue , il faut envoyer , comme les colombes de l'arche , quelques vérités à la découverte , pour voir si le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde , si les erreurs commencent à s'écouler , & si l'on apperçoit çà & là dans l'univers quelques isles où la vertu & la vérité puissent prendre terre pour se communiquer aux hommes.

JC2 JD E V E S P R I T. Mais tant de précautions ne se prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui , jaloux de la domination , veulent abrutir les peuples pour les tyranniser ? il faut, d'une main hardie , briser le talisman d'imbécillité auquel est attachée la puissance de ces génies mal-faisants ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'insensiblement entraînés vers le bonheur .apparent ou réel , la douleur & le plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral , & que le sentiment de l'amour de foi est la seule base sur laquelle on peut jeter les fondements d'une morale utile. Comment se flatter de dérober aux hommes la connaissance de ce principe > Pour y réfléchir , il faut donc leur défendre de fonder leurs cœurs , d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire , où l'on voit les peuples , de tous les siècles & de tous les pays , uniquement attentifs à la Voix du plaisir , immoler leurs semblables , je ne dis pas à de grands intérêts , mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin , & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyait des esclaves & les donnoit en pâture à leurs poisons , pour en rendre la chair plus délicate ; & cette île du Tibre où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes , vieux & malades, & les y laissoit périr Digitized by Google

Discours II. ^ dans le fupplice delà faim : j'en attelle encore les débris de ces vaftes & fuperbes arenes , où font graves les fades de la barbarie humaine ; où le peuple le plus policé de l'univers facrifioit des milliers de gladiateurs au feul plaifir que produit le fpe&acle des combats; où les femmes accouraient en foule; où ce fexe, nourri dans le luxe y la mollefle & les plaifirs , ce fexe qui t fait pour l'ornement & les délices de la terre , femble ne devoir respirer que la volupté , portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs bielles , de tomber , en mourant , dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, font trop avérés, pour fe flatter d'en dérober aux hommes la véritable caufe. Chacun fait qu'il n'eft pas d'une autre nature que les Romains , que la différence de fon éducation produit la différence de fes fentùments , & le fait frémir au feul récit d'un fpe&acle que l'habitude lui eût fans doute rendu agréable, s'il fut né fur Jes bords du Tibre. En vain quelques hommes , dupes de leur pareffe à s'examiner , & de leur vanité à fe croire bons , s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature les fentiments humains dont ils feraient affe&és à un pareil fpeâacle : l'homme fenfé convient que la nature, comme le dit Pafchal (f>), & comme le prouve [b) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos

dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes & superbes arenes , où sont gravés les fastes de la barbarie humaine ; où le peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats ; où les femmes accouroient en foule ; où ce sexe , nourri dans le luxe , la mollesse & les plaisirs , ce sexe qui , fait pour l'ornement & les délices de la terre , semble ne devoir respirer que la volupté , porteroit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés , de tomber , en mourant , dans une attitude agréable. Ces faits , & mille autres pareils , sont trop avérés , pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains , que la différence de son éducation produit la différence de ses sentiments , & le fait frémir au seul récit d'un spectacle que l'habitude lui eût sans doute rendu agréable , s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes , dupes de leur paresse à s'examiner , & de leur vanité à se croire bons , s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature les sentiments humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature , comme le dit Paschal (b) , & comme le prouve

(b) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui , que nos

304 D * L' E S P k i T> l'expérience, n'est rien autre chose que notre première habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut. Mais supposons qu'on y réussît : quel avantage en retireroient les nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de foi ; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne feroient point autres qu'ils sont : cette ignorance ne leur feroit donc point utile. Je dis de plus qu'elle leur feroit nuisible : c'est en effet à la connoissance du principe de l'amour de foi , que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent : cette connoissance , toute imparfaite qu'elle est encore , a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats \ elle a fait confusément appercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle autre base , en effet , pourroit-on les appuyer > Seroit-ce sur les principes de ces fausses religions , qui , dira-t-on , toutes fausses qu'elles sont , pourraient être utiles au bonheur principes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés. temporel

principes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés.

temporel

Discours II. • 30^e temporel des hommes (c) ? Mais la plupart de ces religions font trop absurdes pour donner de pareils états à la vertu. On ne l'appuiera pas non plus sur les principes de la vraie religion ; non que la morale n'en soit excellente, que ses maximes n'élèvent l'âme jusqu'à la sainteté , & ne la remplissent d'une joie intérieure , avant-goût de la joie céleste \ mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus sur la terre ; & qu'un philosophe qui, dans ses écrits, est toujours censé parler à l'univers , doit donner à la vertu des fondemens sur lesquels toutes les nations puissent également bâtir , & par conséquent l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe , que des motifs d'intérêt temporel , maniés avec adresse par un législateur habile , suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs qui, dans leur religion, admettent le dogme de la nécessité , principe destructif de toute religion , & qui peuvent , en conséquence , être regardés comme des déistes ; l'exemple des Chinois matérialistes celui des Saducéens qui (c) Cicéron ne le pensoit pas ; puisque, tout homme en place qu'il étoit , il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion payenne. (d) Le père le Comte & la plupart des jésuites contra Tome I. V

306 De l'Esprit. nioient l'immortalité de l'ame , & qui recevoient chez les Juifs le titre de justes par excellence, enfin l'exemple des Gymnosophistes , qui, toujours accusés d'athéisme , & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue , remplissoient avec la plus grande exactitude les devoirs de la société ; tous ces exemples & mille autres pareils prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels , sont aussi efficaces , aussi propres à former des hommes vertueux , que ces peines & ces plaisirs éternels , qui , considérés dans la perspective de l'avenir , sont communément une impression trop faible pour y satisfaire des plaisirs criminels, mais présents. Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel > Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & faibles cruautés que condamne notre (e) religion , cette loi d'amour viennent que tous les lettrés sont athées. Le célèbre abbé de Longuerue est de ce sentiment. (e) Lorsque Bayle dit que la religion, humble, patiente & bienfaisante dans les premiers siècles, est devenue depuis une religion ambitieuse & sanguinaire : qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste; qu'elle appelle les bourreaux , invente les supplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte , anime les conspirations , & enfin ordonne le meurtre des princes : Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; & les chré-

nioient l'immortalité de l'ame , & qui recevoient chez les Juifs le titre de justes par excellence ; enfin l'exemple des Gymnosophistes , qui , toujours accusés d'athéisme , & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue , remplissoient avec la plus grande exactitude les devoirs de la société ; tous ces exemples & mille autres pareils prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels , sont aussi efficaces , aussi propres à former des hommes vertueux , que ces peines & ces plaisirs éternels , qui , considérés dans la perspective de l'avenir , font communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels , mais présents.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel ? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & saintes cruautés que condamne notre (e) religion , cette loi d'amour

viennent que tous les lettrés sont athées. Le célèbre abbé de Longuerue est de ce sentiment.

(e) Lorsque Bayle dit que la religion , humble , patiente & bienfaisante dans les premiers siècles , est devenue depuis une religion ambitieuse & sanguinaire : qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste ; qu'elle appelle les bourreaux , invente les supplices , envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte , anime les conspirations , & enfin ordonne le meurtre des princes : Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; & les chré-

Discours II. 307 & d'humanité , mais dont les minières ont fait si souvent usage : cruautés qui feront à jamais la honte des siècles passés , l'horreur & l'étonnement des siècles à venir. De quelle surprise, en effet ne doit point être saisi, & le citoyen vertueux, & le chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorsqu'il jette un coup-d'oeil sur l'univers passé ! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme , & s'abreuver de sang humain (/). Les tyrans n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étoient en petit nombre , ils ne parloient que de tolérance ; leur nombre & leur crédit s'étant accrus , ils prêchèrent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet, que les schismatiques ne détrônèrent pas les Néron & les Dioclétien , ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit, mais ils n'en avoient pas la force : au surplus faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruisirent le paganisme , qu'ils combattirent les hérésies, qu'ils prêchèrent l'évangile aux Français, aux Saxons, & dans tout le Nord. Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une religion fautive. (f) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison , c'est de se créer des dieux cruels ; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense à se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles

308 D b l' E s p r i T. H, ce font différentes fe&es de chrétiens
acharnées les unes contre les autres qui déchirent l'empire de
Conflantinople : plus loin , s'élève en Arabie une religion nouvelle ; elle
commande aux Sarrazins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main.
Aux irruptions de ces barbares j il voit fuccéder la guerre contre les
infidèles : fous l'étendard des croifés , des nations entières défertent
l'Europe pour inonder l'Afie , 'pour exercer fur leur route les plus affreux
brigandages , & courir s'enfévelir dans les fables de l'Arabie & de.
l'Egypte. C'eft en fuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes
chrétiens ; il ordonne aux catholiques le maffacre des hérétiques ; il fait
reparoître fur la terre ces tortures inventées par les Phalaris,, les Bufiris , &
les Néron ; il dreffe , il allume , en Efpagne , les bûchers de l'inquifition ,
tandis que les pieux Efpagnols quittent leurs ports, traversent les mers , pour
planter la croix & la imprécations le Germain voue a la mort tous les
ennemis j fon ame ne s'ouvre plus a la pitié , la commifération lui paroît un
facrilège. . . . Pour calmer la colere des Néréides , des peuples policés
attachent Andromède au rocher; pour appaifer Diane & s'ouvrir la route de
Troies , Agamemnon lui-meme traîné Iphigénie à l'autel , Calchas la frappe
St croit honorer les dieux. Digitized by Google

Là, ce sont différentes sectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres qui déchirent l'empire de Constantinople : plus loin, s'élève en Arabie une religion nouvelle ; elle commande aux Sarrazins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces barbares, il voit succéder la guerre contre les infidèles : sous l'étendard des croisés, des nations entières désertent l'Europe pour inonder l'Asie, pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'ensevelir dans les sables de l'Arabie & de l'Egypte. C'est ensuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes chrétiens ; il ordonne aux catholiques le massacre des hérétiques ; il fait reparoître sur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Busris, & les Néron ; il dresse, il allume, en Espagne, les bûchers de l'inquisition, tandis que les pieux Espagnols quittent leurs ports, traversent les mers, pour planter la croix & la

imprécations le Germain voue à la mort tous ses ennemis ; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroît un sacrilège.

Pour calmer la colere des Néréides, des peuples policés attachent Andromede au rocher ; pour appaiser Diane & s'ouvrir la route de Troies, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe & croit honorer les dieux.

Discours IL 309 défolation en Amérique (g). Qu'on jette les yeux sur le nord , le midi , l'orient & l'occident du monde , par-tout l'on voit le couteau sacré de la religion levé sur le sein des femmes , des enfants , des vieillards ; & la terre fumante du sang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Etre suprême , n'offrir de toutes parts que le vaste , le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel chrétien , si son âme tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile , s'il est sensible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois essuyé leurs larmes , ne ferait point à ce spectacle , touché de compassion pour l'humanité (A), & n'éclaterait-il pas aussi dans une épître qu'on suppose adressée à Charles-Quint , on fait ainsi parler un Américain : ... Ce n'est point nous qui sommes les barbares : Ce sont. Seigneur, ce sont vos Cortés, vos Pierres, Qui, pour nous mettre au fait d'un système nouveau, jettent sur nous , le prêtre & le bourreau . {h} C'est à l'occasion de la persécution , que Théophraste le philosophe , dans un écrit adressé à l'empereur Valens, lui dit : » est-ce un crime de penser autrement que vous ? Si les » chrétiens sont divisés entre eux , les philosophes le sont » bien. La vérité a une infinité de faces , sous lesquelles on » peut l'envisager. Dieu a gravé dans tous les cœurs du v 3 Digitized by Google

désolation en Amérique (g). Qu'on jette les yeux sur le nord, le midi, l'orient & l'occident du monde, par-tout l'on voit le couteau sacré de la religion levé sur le sein des femmes, des enfants, des vieillards; & la terre fumante du sang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Etre suprême, n'offrir de toutes parts que le vaste, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel chrétien, si son ame tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il est sensible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois essuyé leurs larmes, ne feroit point à ce spectacle, touché de compassion pour l'humanité (h), & n'essaie-

(g) Aussi dans une épître qu'on suppose adressée à Charles-Quint, on fait ainsi parler un Américain :

*... Ce n'est point nous qui sommes les barbares :
Ce sont, Seigneur, ce sont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un système nouveau,
Assemblent, contre nous, le prêtre & le bourreau.*

(h) C'est à l'occasion de la persécution, que Thémistocle le sénateur, dans un écrit adressé à l'empereur Valens, lui dit : » est-ce un crime de penser autrement que vous ? Si les » chrétiens sont divisés entr'eux, les philosophes le sont » bien. La vérité a une infinité de faces, sous lesquelles on » peut l'envisager. Dieu a gravé dans tous les cœurs du

3,0 De iy E s p R i T. roit point de fonder la probité , non fur de» principes aufli refpe&ables que ceux de la religion , mais fur des principes dont il foit moins facile d'abufet , tels que font Içs motifs d'intérêt perfonnels 1 . Sans être contraires aux principes de notre religion , ces motifs fuffifent pour necefliter les hommes à la vertu. La religion des payens , en peuplant l'Olympe de fcélérats , étoit fans contredit moins propre que la nôtre à former des hommes juftes : qui peut cependant douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous > Qui peut nier que les maréchauflees n'aient défarmé plus de brigands que la religion? Que l'Italien , plus dévot que le François , n'ait , le chapelet en main, fait plus d'ufage du ftylet & du poifon? & que , dans les temps ou la dévotion eft plus ardente & la police plus imparfaite , il ne fe commette infiniment plus de criv refpeft pour fes attributs ; mais chacun eft le maître dç » témoigner ce refpeft de la maniéré qu'il croit la plu» » agréable à la divinité : perfonne n'eft en droit de le gêner » fur ce point. Saint Grégoire de Nazianze eftimoit beaucoup ce Thémifte; c'eft à lui qu'il écrit: » vous êtes, le feul, ô Thév mille, qui luttiez contre là décadence des lettres : vous » êtes à la tête des gens éclairés ; vous favez philofopher ,, dans les plus hautes places, joindre l'étudç au pouvoir» » &. les dignités à U feience. Digitized by Google

roit point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectables que ceux de la religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnels ?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs suffisent pour nécessiter les hommes à la vertu. La religion des payens, en peuplant l'Olympe de scélérats, étoit sans contredit moins propre que la nôtre à former des hommes justes : qui peut cependant douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? Qui peut nier que les maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? Que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stylet & du poison ? & que, dans les temps où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de cri-

Discours IL 31 1 mes (i) que dans les siècles ou la dévotion s'attédisse & la police se perfectionne > C'est donc uniquement par de bonnes loix (A:) (i) Il n'est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La saint Barthelemi , l'affaflinat de Hénri III , le roaffacre des templiers, &c. &c. en font la preuve. (A) Eufébe, préparation évangélique , liv. VI , chap. IO, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe Syrien , nommé Bardezanes : apud Seras , letc est quacade, Jcortatio , furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur ; quare in amplissima regione , non templum videas , non lenam , non meretricem , non adultérant , non furent in . jus raptum , non homicidam , non toxicum ? » Chez les » Seres, la loi défend le meurtre , la fornication , le vol, » & toute espèce de culte religieux ; de sorte que dans cette vaste région , on ne voit ni temple , ni adultéré , ni » maquerele , ni fille de joie , ni voleur , ni affaflin , ni « empoisonneur. » Preuve que les loix suffisent pour contenir les hommes. On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société , & plus ou moins heureusement , selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui , les premiers, s'offriront à ma mémoire. Les Marianois , avant qu'on leur prêchât l'évangile , n'avoient, dit le pere Jobien jésuite, ni autels, ni temples, ni sacrifices , ni prêtres : ils avoient seulement chez eux quelques fourbes , nommés Macanas , qui prêchoient l'av 4 ' i • Digitized by Google

3ia De i? E s p r i t. qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du légiflateur confifte donc à forcer les homvenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis : l'enfer eft une fournaile où le diable bat les âmes avec un marteau , comme le fer dans la forge : le paradis eft un lieu plein de cocos , de fucre & de femmes. Ce n'eft ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis ; ceux qui meurent d'une mort violente ont l'enfer pour partage , & les autres ont le paradis. Le pere Jobien ajoute qu'au fud des illes Marianes, font trente-deux ifles habitées par des peuples qui n'ont abfolument ni religion, ni connoiffance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c. Les Caraïbes , au rapport de la Borde, employés à leur converfion , n'ont ni prêtres , ni autels , ni facrifices , ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé Longuo , avoit un gros nombril d'où fortirent les ommes. Ce Longuo eft le premier agent; il avoit fait la terre fans montagnes, qui, félon eux, fut l'ouvrage d'un del uge. L'envie fut une des premières créatures ; elle répandit beaucoup de maux fur la terre : elle fe croyoit très-belle ; mais ayant vu le foleil, elle alla fe cacher & né parut plus que de nuit. Les Chiriguanes ne reconnoiffent aucune divinité. Lett. édif. recueil. 24. Les Giagues , félon le pere Cavafly , ne reconnoiffent aucun etre dillinéf de la matière, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée: leur feul culte eft celui de leurs ancêtres , qu'ils croient toujours vivants ; ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie. Dans l'Indouftan , dit le pere Pons jéfuite , il eft une Oigitized

qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consiste donc à forcer les hom-

venir. Ils croient cependant un enfer & un paradis : l'enfer est une fournaise où le diable bat les âmes avec un marteau, comme le fer dans la forge : le paradis est un lieu plein de cocos, de sucre & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis ; ceux qui meurent d'une mort violente ont l'enfer pour partage, & les autres ont le paradis. Le pere Jobien ajoute qu'au sud des îles Mariannes, font trente-deux îles habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion, ni connoissance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employés à leur conversion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni sacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril d'où sortirent les hommes. Ce *Longuo* est le premier agent ; il avoit fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, fut l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premières créatures ; elle répandit beaucoup de maux sur la terre : elle se croyoit très-belle ; mais ayant vu le soleil, elle alla se cacher & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune divinité. *Lett. édif. recueil. 24.*

Les Giagues, selon le pere Cavassy, ne reconnoissent aucun être distinct de la matiere, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée : leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants ; ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le pere Pons jésuite, il est une

Discours II. 313 mes, parle fentimentde l'amour d'eux- mêmes, d'être toujours juftes les uns envers les autres. Or , pour compofer de pareilles loix , il faut connoître le cœur humain ; & préüminairément favoir que les hommes , fenfibles pour eux feuls , indifférents pour les autres , ne font nés ni bons , ni méchants , mais prêts à être l'un ou l'autre , félon qu'un intérêt commun les réunit ou les divife ; que le fentiment de préférence que chacun éprouve pour foi , fentiment auquel eft attachée la confervâtion de l'efpece , eft gravé par la nature d'une maniéré ineffaçable (/); que la fenfibilité phyfique a produit en nous l'amour du plaifir & la haine de la douleur ; que le plai— fir & la douleur ont enfuite déposé &c fait éc^ore fefte de brachmanes qui penfe que i'esprit s'unit a la matière &s'y embarrafle; que lafagefle, qui purifie lame , & qui n'est autre chofe que la fcience de la vérité , produit la délivrance de l'esprit , par le moyen de l'analyfe. Or , l'esprit , félon ces brachmanes , fe dégage tantôt d'une forme , tantôt d'une qualité, par ces trois vérités : je ne Juis en aucune chofe , aucune chofe n'efi en moi , le moi n'efi point. Lorfque l'esprit fera délivré de toutes fes formes , voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider i'esprit à le dégager de fes formes , les religions ne font que ferrer les liens dans lefquels il s'embarrafle. (/) Le foldat & le coriaire défirent la guefre; & pcrfonne ne leur en fait un crime. On fent qu'à cet égard leur intérêt n'est point affez lié à l'intérêt général.

314 De x' E s p r l T. dans tous ces cœurs le germe de l'amour de foi , dont le développement a donné naissance aux passions, d'où sont sortis tous nos vices & toutes nos vertus. . C'est par la méditation de ces idées préliminaires , qu'on apprend pourquoi les passions , dont l'arbre défendu n'est, félon quelques rabbins» qu'une ingénieuse image , portent également sur leur tige les fruits du bien & du mal ; qu'on aperçoit le mécanisme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus ; & qu'enfin un législateur découvre le moyen de régler les hommes à la probité , en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu & de sagesse. Or si l'examen de ces idées , propres à rendre les hommes vertueux , nous est interdit par les deux espèces d'hommes qu'il faut citer ci-dessus , l'unique moyen de hâter les progrès de la morale feroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la stupidité , les plus cruels ennemis de l'humanité ; de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils se servent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen (Impie & facile dans la spéculation , est très-difficile dans l'exécution; non qu'il ne naisse des hommes qui , à des esprits vastes &c

dans tous les cœurs le germe de l'amour de soi , dont le développement a donné naissance aux passions, d'où sont sortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'est par la méditation de ces idées préliminaires , qu'on apprend pourquoi les passions, dont l'arbre défendu n'est, selon quelques rabbins, qu'une ingénieuse image, portent également sur leur tige les fruits du bien & du mal ; qu'on apperçoit le mécanisme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus ; & qu'enfin un législateur découvre le moyen de nécessiter les hommes à la probité, en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu & de sagesse.

Or si l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous est interdit par les deux espèces d'hommes puissants cités ci-dessus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale seroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la stupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité ; de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils se servent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen simple & facile dans la spéculation, est très-difficile dans l'exécution ; non qu'il ne naisse des hommes qui, à des esprits vastes &

Discours II. 31\$ lumineux , unifient des âmes fortes & vertueufes. Il eft des hommes qui , perfuadés qu'un citoyen fans courage eft un citoyen fans vertu , fentent que les biens & la vie même d'un particulier ne font, pour ainfi dire , entre fes mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de reftituer, lorfque le falut du public l'exige : mais de pareils hommes font toujours en trop petit nombre , pour éclairer le public ; d'ailleurs , la vertu eft toujours fans force, lorfque les mœurs d'un fiecle y attachent la rouille du ridicule. Aufii la morale & la légiflation , que je regarde comme une feule & même fcience , ne feront-elles que des progrès infenfibles. C'eft uniquement le laps du temps qui pourra rappeler ces fiecles heureux défignés par les noms d'Afrée ou de Rhée , qui n'étoient que l'ingénieux emblème de la perfe&ion de ces deux fciences. w «£> Digitized by Google

lumineux, unissent des ames fortes & vertueuses. Il est des hommes qui, persuadés qu'un citoyen sans courage est un citoyen sans vertu, sentent que les biens & la vie même d'un particulier ne sont, pour ainsi dire, entre ses mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de restituer, lorsque le salut du public l'exige : mais de pareils hommes sont toujours en trop petit nombre, pour éclairer le public ; d'ailleurs, la vertu est toujours sans force, lorsque les mœurs d'un siècle y attachent la rouille du ridicule. Aussi la morale & la législation, que je regarde comme une seule & même science, ne feront-elles que des progrès insensibles.

C'est uniquement le laps du temps qui pourra rappeler ces siècles heureux désignés par les noms d'Astrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblème de la perfection de ces deux sciences.



De l* E s f r i t. §16 CHAPITRE XXV. t - * De la probité , par rapport à t univers. \ S'il exiftoit une probité par rapporta l'univers, cette probité ne feroit que l'habitude des aftions utiles à toutes les nations : or il n'eft point d'action qui puiffe immédiatement influer fur- le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreufe , par le bienfait de l'exemple , ne produit pas , dans le monde moral > un effet plus fenfible que la pierre jettée dans l'Océan n'en produit fur les mers , dont elle élève néceflairement la furface. • * Il n'eft donc point de probité pratique , par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention , qui fe réduiroit au delir confiant & habituel du bonheur des hommes , & par conféquent au vœu Ample & vague de la félicité univerfelle , je dis que cette efpece de probité n'eft encore qu'une chimere .Platonicienne. En effet, fi l'oppofition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres , dans un état de guerre perpétuelle ; fi les paix conclues entre les nations ne font proprement que des treves comDigitlzed by Google

C H A P I T R E XXV.

De la probité, par rapport à l'univers.

S'il existoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne seroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or il n'est point d'action qui puisse immédiatement influencer sur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus sensible que la pierre jettée dans l'Océan n'en produit sur les mers, dont elle élève nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduiroit au desir constant & habituel du bonheur des hommes, & par conséquent au vœu simple & vague de la félicité universelle, je dis que cette espece de probité n'est encore qu'une chimere Platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle ; si les paix conclues entre les nations ne sont proprement que des treves com-

Discours fi. 317 parables au temps qu'après un long combat deux vaiffeaux prennent pour fe ragréer & recommencer l'attaque ; fi les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voifins ; enfin fi la félicité & l'agrandiffement d'un peuple font prefque toujours attachés au malheur & à l'affoibliffement d'un autre, il eft évident que la paffion du patriotifme , paffion fi defirable , fi vertueufe & fi eftimable dans un citoyen , eft , . comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains , abfolument exclufive de l'amour univerfel. Il faudroit pour donner l'être à cette efpecé de probité , que les nations , par des loix & des conventions réciproques , s'uniflerit entr'elles , comme les familles qui compofent un état ; què l'intérêt particulier des nations fut fournis à un intérêt plus général ; & qu'enfin l'amour de la patrie , en s'éteignant dans les cœurs , y allumât le feu de l'amour univerfel : (uppoftion qui ne fe réalifera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique , ni même de probité d'intention , par rapport à l'univers : & c'eft en ce point que l'efprit différé de la probité. En effet, fi les a&ions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur univerfel , & fi les influences de la vertu ne peuvent fenfiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire , 1

Digitized by Google

parables au temps qu'après un long combat deux vaisseaux prennent pour se ragréer & recommencer l'attaque ; si les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins ; enfin si la félicité & l'agrandissement d'un peuple sont presque toujours attachés au malheur & à l'affoiblissement d'un autre , il est évident que la passion du patriotisme , passion si desirable , si vertueuse & si estimable dans un citoyen , est , comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains , absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudroit pour donner l'être à cette espèce de probité , que les nations , par des loix & des conventions réciproques , s'unissent entr'elles , comme les familles qui composent un état ; que l'intérêt particulier des nations fût soumis à un intérêt plus général ; & qu'enfin l'amour de la patrie , en s'éteignant dans les cœurs , y allumât le feu de l'amour universel : supposition qui ne se réalisera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique , ni même de probité d'intention , par rapport à l'univers : & c'est en ce point que l'esprit differe de la probité.

En effet , si les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel , & si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire ,

({ 3 1 8 De l* E s p r i t. il n'en est pas ainsi de Tes idées : qu'un homme découvre un spécifique , qu'il invente une machine , telle qu'un moulin à vent , ces productions de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (a). D'ailleurs , en matière d'esprit , comme en matière de probité , l'amour de la patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un peuple acquiert des lumières : au contraire , plus les nations sont éclairées , plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'esprit universel augmentent. D'où je conclus que , s'il n'est point de probité relative à l'univers , il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect. (a) Audi l'esprit est-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre par conséquent les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que même le roman de cette législation n'est pas encore fait , & qu'il s'écoulera bien des siècles avant qu'on en réalise la fiction : mais enfin , en s'armant de la patience de M. l'abbé de Saint-Pierre , on peut dire d'après lui que tout l'imaginable existera. Il faut bien que les hommes Tentent confusément que l'esprit est le premier des dons , puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité non de son esprit. t Digitized by Google

il n'en est pas ainsi de ses idées : qu'un homme découvre un spécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (a).

D'ailleurs, en matière d'esprit, comme en matière de probité, l'amour de la patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un peuple acquiert des lumières : au contraire, plus les nations sont éclairées, plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'esprit universel augmentent. D'où je conclus que, s'il n'est point de probité relative à l'univers, il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect.

(a) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre par conséquent les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que même le roman de cette législation n'est pas encore fait, & qu'il s'écoulera bien des siècles avant qu'on en réalise la fiction : mais enfin, en s'armant de la patience de M. l'abbé de Saint-Pierre, on peut dire d'après lui que tout l'imaginable existera.

Il faut bien que les hommes sentent confusément que l'esprit est le premier des dons, puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité, & non de son esprit.

Discours II. 31J CHAPITRE XXVI. De l'Esprit, par rapport à l'univers. » L'ESPRIT , considéré sous ce point de vue , ne fera, conformément aux définitions précédentes , que l'habitude des idées . intéressantes pour tous les peuples , soit comme instructives , soit comme agréables. Ce genre d'esprit est, sans contredit,* le plus désirable. Il n'est aucun temps où l'espèce d'idées réputée esprit par tous les peuples , ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées , auquel une nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est , pour chaque nation , un temps de stupidité & d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit ; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité : ces siècles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poète , Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les misères & le supplice de la servitude. Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives ; ce sont celles qui Digitized by Google

3*o Del' Esprit. * appartiennent à certains genres de sciences & d'arts : mais il en est aussi d'agréables ; telles sont premièrement , les idées & les sentiments admirés dans certains morceaux d'Homere, (Je Virgile, de Corneille , du Tasse , de Milton ; dans lesquels , comme je l'ai déjà dit, ces illustres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un siècle en particulier , mais à celle de l'humanité ; telles sont , en fécond lieu , les grandes images dont ces poètes ont enrichi leurs ouvrages. Pour prouver qu'en quelque genre que ce soit, il est des beautés propres à plaire universellement, je choisis ces mêmes images pour exemple ; & je dis que la grandeur est, dans les tableaux poétiques, une cause universelle de plaisir (a) ; (a) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cause étrangère à leur grandeur. C'est, le plus souvent, parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet défagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est très-rare , à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure que doit faire sur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont le plus communément unis ; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les places publiques , fût-il non i V Digitized by Google

D i s c o u r s 11. 311 non que tous les hommes en foient également frappés : il en eft même d'infenfibles aux beautés de defcription comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il feroit , à cet égard , au (Il injufte qu'inutile de vouloir défabufer : ils ont , par leur infenfibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaifir qu'ils n'éprouvent pas : mais ces hommes font en petit nombre. d'ailleurs excellent, nous paroît toujours bas, parce qu'il fe lie néceffairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en fervent. Peut-on douter que , par la même raifon , les contes d'efprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit , aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt ? que , furies Pyrénées, au milieu des déferts, des abymes & des rochers, l'imagination frappée de l'eftampe du combat des titans , ne croie y reconnoître les montagnes d'Offa St de Pelion , St ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géants? Qui doute que le fouvenir de ce bocage , décrit par les Camoëns , où les nymphes, nues, fugitives & pourfuivies par les defirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines , où les paroles fe confondent , où l'on n'entend enfin que le murmure des foupirs de l'amour heureux ; qui doute , dis-je, que le fouvenir d'une defcription fi voluptueufe n'embelliffe à jamais tous les bocages ? V oilà la raifon pour laquelle il eft fi difficile de féparer du plaifir total que nous recevons, à la préfence d'un objet, tous les plaifirs particuliers qui font , pour ainfi dire , réfléchis de la part des objets auxquels ils fe trouvent unis. Tome I. X

3ii De x' E s p r i t. En effet , foit que le defir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait fouhaiter toutes » les perfeélions comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets , dont la contemplation femble donner plus d'étendue à notre ame , plus de force & d'élévation à nos idées; foit que par euxmêmes les grands objets faffent fur nos fens une impreffion plus forte , plus continue & plus agréable; foit enfin quelqu'autre caufe, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la refferre ; qu'elle fe trouve gênée dans les gorges d'une montagne , ou dans l'enceinte d'un grand mur ; qu'elle aime au contraire à parcourir une vafte plaine , à s'étendre fur la furface des mers , à fe perdre dans un horizon reculé. Tout ce qui eft grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes : cette efpece de beautés l'emporte , dans les defcriptions , infiniment fur toutes les autres beautés , qui dépendantes , par exemple , de la jufteffe des proportions , ne peuvent être ni aufli vivement ni aufli généralement fenties , puifque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions. En effet , fi l'on oppofe aux cafcales que l'art ^proportionne, aux fouterreins qu'il creufe, aux terrafles qu'il éleve, les catara&es du fleuve Digitized by Google

En effet, soit que le desir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue & plus agréable; soit enfin quelque'autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime au contraire à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui est grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes : cette espèce de beautés l'emporte, dans les descriptions, infiniment sur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement ni aussi généralement senties, puisque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne, aux fouterreins qu'il creuse, aux terrasses qu'il élève, les cataractes du fleuve

Disc o ü r s IL 323 Saint-Laurent, les cavernes creufées dans l'Etna, les mafles énormes de rochers entafles fans ordre fur les Alpes ; ne fent-on pas que le plaillir produit par cette prodigalité , cette magnificence rude & grofliere que la nature met dans tous fes ouvrages , eft infiniment fupérieur au plaillir qui réfulte de la jufteffe des proportions. Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit fiûr une montagne , pour y contempler le firmament : quel eft le charme qui l'y attire? Eftce la fymmétrie agréable dans laquelle les aftres font rangés ? Mais, ici, dans la voie laâée, ce font des foleils fans nombre amoncelés , fans ordre, les uns fur les autres 3 là, ce font de vaftes déferts. Quelle eft donc la fource de fes plaillirs > L'immenfité même du ciel. En effet, quelle idée fe former de cette immenfité,lorfque des mondes enflammés ne paroiffent que des points lumineux femés çà & là dans les plaines de l'Ether , lorfque des foleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament n'y font apperçus qu'avec peine ? L'imagination qui s'élance de ces dernieres fpheres, pour parcourir tous les mondes poffibles , ne doit-elle pas s'engloutir dans les vaftes & immefurables concavités des deux ; fe plonger dans le ravinement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière, fans cependant la fatiguer ? C'eft aufli la grandeur de ces X 2

Saint-Laurent, les cavernes creusées dans l'Ethna, les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes ; ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & grossière que la nature met dans tous ses ouvrages, est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions.

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit sur une montagne, pour y contempler le firmament : quel est le charme qui l'y attire ? Est-ce la symétrie agréable dans laquelle les astres sont rangés ? Mais, ici, dans la voie lactée, ce sont des soleils sans nombre amoncelés, sans ordre, les uns sur les autres ; là, ce sont de vastes déserts. Quelle est donc la source de ses plaisirs ? L'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paroissent que des points lumineux semés çà & là dans les plaines de l'Ether, lorsque des soleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament n'y sont apperçus qu'avec peine ? L'imagination qui s'élance de ces dernières sphères, pour parcourir tous les mondes possibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vastes & immesurables concavités des cieux ; se plonger dans le ravissement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière, sans cependant la fatiguer ? C'est aussi la grandeur de ces

'3^4 & E L' E s ? R I T. décorations , qui , dans ce genre , a fait dire que l'art étoit fi inférieur à la nature; ce qui , en termes intelligibles, ne signifie rien autre chose , finon que les grands tableaux nous paroissent préférables aux petits. - Dans les arts susceptibles de ce genre de beautés, tels que la sculpture , l'architecture & la poésie , c'est l'énormité des malles qui place le colosse de Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'est la grandeur des descriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus sublime. AuiTi son sujet, peu fertile en beautés d'une autre espece , l'étoit— il infiniment en beautés de descriptions. Devenu , par ce sujet, l'architecture du paradis terrestre, il avoit à rassembler , dans le court espace du jardin d'Eden , toutes les beautés que la nature a dispersées sur la terre. pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même sujet , sur les bords de l'abyme informe du chaos , il avoit à en tirer cette matière propre à former l'univers , à creuser le lit des mers , à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les soleils, à les allumer , à déployer auprès d'eux le pavillon des deux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde , & cette fraîcheur printanière dont Digitized by Google

D i s c O t u ü s IL 32^ fa vive imagination embellit la nature
 nouvellement éclove. Il avoit donc non-seulement à nous présenter* les plus
 grands tableaux , mais encore les plus neufs & les plus, variés., qui, pour
 l'imagination des hommes , font encore deux causes universelles de plaisir.
 • a* ... • : > Il en est de l'imagination comme de l'esprit : c'est par la
 contemplation & la combinaison , font des tableaux de la nature , • font des;
 idées philosophiques , que, perfectionnant leur' imagination ou leur esprit,
 les poètes & les philosophes parviennent également à exceller dans les
 genres très-différents , & dans lesquels il est* égalier ment rare, 6c peut-
 être également difficile de réussir. "c::: r... , . Quel homme en effet',
 ne s'enrêpe pas' que la* marche de l'esprit humain doit. être, uniforme , à
 quelque science ou à quelque art qu'on l'applique? Si, pour plaire à
 l'esprit dit M. de Fontenelle il faut l'occuper-pas fans le , fatiguer ; Si l'on ne
 peut l'occuper qu'en lui 'offrant de ces vérités nouvelles, grandes- & ■-
 premières,' dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement
 Ton attention -, si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées
 rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit
 un , simple , &c par conséquent; facile à embrasser , & où la variété: se
 trouve Digitized by Google

sa vive imagination embellit la nature nouvellement éclosé. Il avoit donc non-seulement à nous présenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, font encore deux causes universelles de plaisir.

Il en est de l'imagination comme de l'esprit : c'est par la contemplation & la combinaison, soit des tableaux de la nature, soit des idées philosophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur esprit, les poètes & les philosophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents, & dans lesquels il est également rare, & peut-être également difficile de réussir.

Quel homme, en effet, ne sent pas que la marche de l'esprit humain doit être uniforme, à quelque science ou à quelque art qu'on l'applique ? Si, pour plaire à l'esprit, dit M. de Fontenelle, il faut l'occuper sans le fatiguer ; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premières, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement son attention ; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, & par conséquent facile à embrasser, & où la variété se trouve

32 6 De l'Esprit. identifiée à la simplicité (b) ; c'est pareillement à la triple combinaison , de la grandeur , de la nouveauté , de la variété & de la simplicité dans les tableaux , qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si , par exemple , la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable , celle d'une mer calme & sans bornes nous est sans doute plus agréable, encore ; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant, quelque beau que soit ce spectacle , son uniformité devient bientôt ennuyeuse. C'est pourquoi , si , enveloppée de nuages noirs , & portée par les aquilons , la tempête , personnifiée par l'imagination du poète, se détache du midi en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux ; qui doute que la succession rapide, simple & variée des tableaux effrayants qui présente le bouleversement des mers , ne fasse, à chaque instant , sur notre imagination , des impressions nouvelles , & fixe fortement notre attention , ne nous occupe sans nous fatiguer , & ne nous plaise par conséquent davantage ? Mais , si la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête , & que les montagnes d'eau , dont la

(b) Il est bon de remarquer que la simplicité , dans un objet & dans une image, est une perfection relative à la faiblesse de notre esprit. ■ » Digitized by Google

Discours II. 327 chaîne termine & ceintre l'horizon , foient à l'instant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres , qui doute que cette mer obfoure , changée tout-à-coup en une mer de feu , ne forme , par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image , un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination ? Aufli l'art du poëte , confidéré purement comme defcripteur, eft de n'offrir à la vue que des objets en mouvement , & même de frapper , s'il peut , dans fes defcriptions , plufieurs fens à la fois. La peinture du mugiflement des eaux , du fiffler des vents & des éclats du tonnerre , pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur fecrète , & par conféquent au plaifir que nous fait éprouver le fpectacle d'une mer en furie ? Au retour du printemps , lorfque l'aurore defcend dans les jardins de Marly , pour entr'ouvrir le calice des fleurs , en cet instant les parfums qu'elles exhalent , le gazouillement de mille oifeaux , le murmure des cascades n'augmentent-ils pas encore le charme de ces boifquets enchantés ? Tous les fens font autant de portes par lefquelles les impreffions agréables peuvent entrer dans nos âmes : plus on en ouvre à la fois , plus il y pénétré de plaifir. On voit donc que , s'il eft des idées généralement utiles aux nations comme inftru&ives (telles X 4

328 De l' E s p r i t. font celles qui appartiennent directement aux sciences ,) il en est aussi d'univerfellement utiles comme agréables ; & que différent , en ce point , de la probité , l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier. La conclusion de ce discours c'est que , tant en matière d'esprit qu'en matière de morale , c'est toujours , de la part des hommes , l'amour ou la reconnaissance qui loue , la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime : l'esprit , sous quelque point de vue qu'on le considère , n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves , intéressantes , & par conséquent utiles aux hommes , soit comme instructives , soit comme agréables. \- •

sont celles qui appartiennent directement aux sciences,) il en est aussi d'universellement utiles comme agréables ; & que différent , en ce point , de la probité , l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La conclusion de ce discours c'est que , tant en matière d'esprit qu'en matière de morale , c'est toujours , de la part des hommes , l'amour ou la reconnaissance qui loue , la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime : l'esprit , sous quelque point de vue qu'on le considère , n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves , intéressantes , & par conséquent utiles aux hommes , soit comme instructives , soit comme agréables.



DE L'ESPRIT. DISCOURS III. Si Vefprit doit être confidéré comme un don de la nature , ou comme un effet de T éducation.
CHAPITRE PREMIER. J E vais examiner dans ce difcours , ce que peuvent fur l'efprit, la nature & l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot nature. Ce mot peut exciter en nous l'idée confufe d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos fens : or , les fens font les fources de toutes nos idées ; privés d'un fens , nous fommes privés de toutes les idées qui y font relatives ; un aveugle né n'a, par cette raifon , aucune idée des couleurs : Digitized by Google



330 Dr z' E \$ p R i T. il est donc évident que , dans cette
lignification , l'esprit doit être en entier considéré comme un don de la
nature. Mais, si l'on prend ce mot dans une acception différente, & si l'on
suppose qu'entre les hommes bien conformés , doués de tous leurs sens , &
dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut, la nature
cependant ait mis de si grandes différences , & des dispositions si inégales à
l'esprit, que les uns soient organisés pour être stupides , & les autres pour
être spirituels , la question devient plus délicate. J'avoue qu'on ne peut
d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes , sans admettre
entre les esprits la même différence qu'entre les corps , dont les uns sont
faibles & délicats, lorsque les autres -sont forts & robustes. Qui pourroit ,
dira-t-on , à cet égard , occasionner des différences dans la manière
uniforme dont la nature opère ? Ce raisonnement , il est vrai , n'est fondé
que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des astronomes qui
concluroient que le globe de la lune est habité , parce qu'il est composé
d'une matière à peu près pareille au globe de la terre. Quelque faible que ce
raisonnement soit en lui-même , il doit cependant paraître démonstratif

Digitized by Google

f / Discours 1 1T. 331
tratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cause
attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui
semblent avoir eu la même éducation ? Pour répondre à cette objection , il
faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent , à la rigueur , avoir eu
la même éducation ; & , pour cet effet , fixer l'idée qu'on attache au mot
éducation. Si , par éducation , on entend simplement celle qu'on reçoit dans
les mêmes lieux , & par les mêmes maîtres; en ce sens, l'éducation est la
même pour une infinité d'hommes. Mais , si l'on donne à ce mot une
signification plus vraie & plus étendue , & qu'on y comprenne
généralement tout ce qui sert à notre instruction , alors je dis que personne
ne reçoit la même éducation; parce que chacun a , si je l'ose dire, pour
précepteurs , & la forme du gouvernement sous lequel il vit , & ses amis , &
ses maîtres & les gens dont il est entouré , & ses lectures & enfin le
hasard , c'est-à-dire , une infinité d'événements dont notre ignorance ne
nous permet pas d'appréhender l'enchaînement & les causes. Or , ce hasard
a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains
objets sous nos yeux, nous occasionne, en conséquence, les idées les plus
heureuses , & nous conduit * Digitized by Google

tratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux, & par les mêmes maîtres; en ce sens, l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais, si l'on donne à ce mot une signification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, si je l'ose dire, pour précepteurs, & la forme du gouvernement sous lequel il vit, & ses amis, & ses maîtresses, & les gens dont il est entouré, & ses lectures, & enfin le hasard, c'est-à-dire, une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les causes. Or, ce hasard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux, nous occasionne, en conséquence, les idées les plus heureuses, & nous conduit

* ' De l' Esprit. quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hafard , pour en donner quelques exemples , qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorfquè les jardiniers en faifoient jouer les pompes : ce fut. lui qui infpira ces jardiniers, lorfque , ne pouvant élever les eaux au defliis de la hauteur de trente-deux pieds , ils en demandèrent la caufe à Galilée , & piquèrent, par cette queftion , l'efprit & la vanité de ce philofophe : ce fut enfuite fa vanité mife en action par ce coup de hafard > qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de l'es méditations, julqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la pefanteur de l'air , trouvé la folution de ce problème. Dans un moment ou Pâme paifible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire , agitée d'aucune , paffion , c'eft pareillement le hafard qui , l'attirant fous une allée de pommiers , détacha quelques fruits de leurs branches , & donna à ce philofophe la première idée de fon fyftème : c'eft réellement de ce fait dont il partit pour examiner fi la lune ne gravitoit pas vers la terre avec la même force que les corps tombent fur là furface. C'eft donc au hafard que les grands génies ont dû fouvent les idées les plus heureufes. Combien de gens d'efprit reftent confondus dans la foule des hommes médiocres , faute , ou d'une certaine tranquillité d'ame , ou de la rencontre Digitized by Google

, Discours III. 333 d'un jardinier , ou de la chute d'une pomme !
Je fens qu'on ne peut d'abord , fans quelque peine , attribuer de fi grands effets à des caufes fi éloignées & fi petites en apparence (a). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le phyfique comme dans le moral , les plus grands événements font fouvent l'effet de caufes prefqu'imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû , en partie , la conquête de la Perfe à l'infHtuteur de la phalange Macédonienne? que le chantre d'Achille , animant ce prince de la fureur de la gloire , n'ait eu part à la deftru&ion de l'empire de Darius , comme Quint-Curce aux vi&oires (a) On lit, dans l'année littéraire, que Boileau, encore enfant , jouant dans une cour , tomba. Dans fa chute , fa jaquette fe retroulfe ; un dindon lui donne plufieurs coups de bec fur une partie très-délicate. Boileau en fut toute fa vie incommodé : & de là, peut-être, cette fe vérité de mœurs , cette difette de fentiment , qu'on remarque dans tous fes ouvrages; de là, fa fatire contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, 5c contre toutes les poéfies galantes. Peut-être fon antipathie contre les dindons occafionnat-elle l'averfion fecrete qu'il eut toujours pour les jéfuites , qui les ont apportés en France : c'eft à l'accident qui lui etoit arrivé qu'on doit peut-être fa fatire fur l'équivoque , fon admiration pour M. Arnaud , & fon épître lur l'amour de Dieu ; tant il eft vrai que ce font fouvent des caufes imperceptibles qui déytrminent toute la conduite de la vie & toute la fuite de nos idées.

Digitized by Google

334 Dell Esprit. de Charles XII ? que les pleurs de Véturie n'aient défarmé Coriolan , n'aient affermi la puiflance de Rome prête à fuccomber fous les efforts des Volfques , n'aient occafionné ce long enchaînement de vi&pires qui changèrent la face du monde ; & que ce ne foit , par conféquent , aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit fa fituation préfente ? Que de faits pareils (b) ne pourroit-on pas citer ? Guftave, dit M. l'abbé de Vertot, parcourait vainement les provinces de la Suede ; il errait depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par fa bonne mine , par la grandeur de fa taille & la force apparente de fon corps , ne fe fuffent cependant pas déterminés à le fuivre , fi le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens , les anciens de la contrée n'euffent remarqué que le vent du nord avoit toujours foufflé. Ce coup de vent leur parut un figne certain de la prote&ion du ciel , & l'ordre d'armer en faveur (b) Dans la minorité de Louis XIV, lorfque ce prince étoit prêt de fe retirer en Bourgogne, ce fut, dit faint Evremont , le confeil de M. de Turenne qui le retint à Paris & qui fauva la France. Cependant un confeil fi important, ajoute cet illuftre auteur, fit moins d'honneur à ce général que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il eft vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des caufes qui paroiffent éloignées & petites. Digitized by Google

Discours III. 33[^] du héros. C'est donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede sur la tête de Gustave. La plupart des événements ont des causes aussi petites : nous les ignorons , parce que la plupart des historiens les ont ignorées eux-mêmes , ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il est vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions ; la connoissance de certains principes supplée facilement à la connoissance de certains faits. Ainsi, sans m'arrêter davantage à prouver que le hasard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense, je conclurai de ce que je viens de dire, que si l'on comprend sous le mot d'éducation généralement tout ce qui sert à notre instruction , ce même hasard doit nécessairement y avoir la plus grande part; & que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances , personne ne reçoit précisément la même éducation. Ce fait posé , qui peut affaiblir que la différence de l'éducation ne produise la différence qu'on remarque entre les esprits ? Que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espèce, dont le germe , indéfectible & absolument le même , n'étant jamais semé exactement dans la même terre , ni précisément exposé aux mêmes vents , au même soleil, aux mêmes pluies ,

33<> D E 1? E S P R 1 T. doit , en se développant , prendre nécessairement une infinité de formes différentes. Je pourrais donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais si quelque vraie que fût cette conclusion , comme elle n'auroit rien que de vague , & qu'elle se réduirait , pour ainsi dire , à un peut-être , je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet , il faut réduire la question à des points simples ; remonter jusqu'à l'origine de nos idées , au développement de l'esprit ; & se rappeler que l'homme ne fait que sentir , se ressouvenir , & observer les ressemblances & les différences, c'est-à-dire , les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui , ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pourrait donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférentiellement aux autres d'un peu plus de finesse , de sens , d'étendue de mémoire & de capacité d'attention. .*VV» CHAPITRE Digitized by Google

doit, en se développant, prendre nécessairement une infinité de formes différentes. Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples; remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit; & se rappeler que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, & observer les ressemblances & les différences, c'est-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse, de sens, d'étendue de mémoire & de capacité d'attention.



Discours ^Itl. 73? CHAPITRE II. : 'De la finejft des fins. I > L A plus ou moins grande perfeéfion des orga* nés des fens , dans laquelle fe trouve néreflaire* ment comprife celle de l'organifaüott intérieure \ puifque je ne juge ici de la fineffe des fens que par leurs effets , feroit-elle la caufe de l'inégalité d'efprit des hommes ? • ' • » .. • _ « . - ■ • ; . « ■ ; ■ . , r Pour raifonner avec quelque juffeffe' for ce fujet , il faut examiner fi le plus ou le moins; de finelfe des fens donne à l'efprit ou plus d'étendue, ou plus de cette juffeffe , qui', prife dans fa vraie lignification, renferme toutes^ les - qualités de l'efprit. ! . La perfeéfion plus ou moins grande des organes des fens n'influe en rien for la juffeffe de l'efprit, fi les hommes, quelque impreffionqu'jjs reçoivent des mêmes objets j doivent cependant toujours âppercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or , pour prouver qn'ils les apperçoivent , je choifis le fens de la vüe pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux differents, li les mêmes objets paroiffent plus ou Tome I, y Digitized by Google

338 D B ■ L' E s P R I T. moins grands ou petits, brillants ou obscurs; si la toile , par exemple , est aux yeux de tel homme plus petite la neige moins blanche, & l'ébène moins noire qu'aux yeux d'un tel autre; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toile , en conséquence , paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied ; la neige, le plus -blanc de-tous les corps-j; & l'ébène, le plus noir de tous les bois. Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entr'eux. | qu'en répétant sur les autres l'expérience que j'ai faite de la vue , on arrivera toujours au même résultat. ; - j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure qu'intérieure ^ ne peut, en rien influencer sur la justesse de nos jugements. . Je dirai de plus- que , > si -l'on dit flingue l'étoffe ^uée, de la robe justesse; de l'esprit,, le plus ou le moins de finesse. des lents n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant tous les jours la vue pour exemple , on s'aperçoit ^pas.. évidemment que -la plus ou moins grande étendue d'esprit dépend du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion , des autres un homme, doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans sa mémoire. Or il n'est pas-peu de ces objets imper-

moins grands ou petits, brillants ou obscurs; si la toise, par exemple, est aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets: la toise, en conséquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied; la neige, le plus blanc de tous les corps; & l'ébene, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entr'eux; & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influencer sur la justesse de nos jugements.

Je dirai de plus que, si l'on distingue l'étendue, de la justesse de l'esprit, le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la vue pour exemple, n'est-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres un homme, doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans sa mémoire. Or, il est très-peu de ces objets imper-

Discours III. 339

perçus par leur petitesse , qui considérés ,
précisément avec la même attention , par des yeux aussi jeunes & aussi
exercés , soient aperçus des uns & échappent aux autres : mais la diffé-
rence que la nature met , à cet égard , entre les hommes que j'appelle bien
organisés, c'est-à-dire, dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun
défaut (a) , fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis
montrer que cette différence n'en produirait aucune sur l'étendue de l'esprit.
Supposons deux hommes doués d'une même capacité d'attention , d'une
mémoire également étendue; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en
faiblesse de sens : dans cette hypothèse , celui qui sera doué de la vue la plus
fine pourra , sans contredit ; placer dans sa mémoire & comparer entr'eux
plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation
est , à cet égard, moins» parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma
supposition, une mémoire (a) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que
des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens;
& qui d'ailleurs ne sont atteints ni de la maladie de la folie, ni de celle de
la stupidité, ordinairement produites , l'une , par le défaut de la mémoire,
& l'autre, par le défaut total de cette faculté.

ceptibles par leur petitesse, qui considérés, précisément avec la même attention, par des yeux aussi jeunes & aussi exercés, soient apperçus des uns & échappent aux autres : mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organisés, c'est-à-dire, dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut (a), fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons deux hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue ; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens : dans cette hypothèse, celui qui sera doué de la vue la plus fine pourra, sans contredit, placer dans sa mémoire & comparer entr'eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire

(a) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens ; & qui d'ailleurs ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité, ordinairement produites, l'une, par le découfu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

Discours III. 341 \ n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes , tant extérieurs qu'intérieurs , des sens, qu'est attachée la supériorité de lumière ; & que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits. CHAPITRE. III. De l'étendue de la mémoire . La conclusion du chapitre précédent fera , sans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations , les faits & les idées , dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle esprit. Les sensations , les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matière première de l'esprit. Or , plus le magasin de la mémoire est spacieux , plus il contient de cette matière première ; & plus, dira-t-on , l'on a d'aptitude à l'esprit. Quelque fondé que paroisse ce raisonnement , peut-être , en l'approfondissant , ne le trouvera-t-on pas * * Y 3

Digitized by Google

342 De l' Esprit. t-on que précieux. Pour y répondre pleinement, il faut premièrement examiner si la différence d'étendue , dans la mémoire des hommes bien organisés , est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : & , supposant cette différence effective , il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits. Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui , vus sans attention , ne feroient sur nous que des impressions infenibles, & pareilles , à peu près , à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que , pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que, parmi les hommes, il en est beaucoup , comme saint Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes , qui , ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir , parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir , pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus »

Digitized by Google j

t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premièrement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : & , supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions insensibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que, parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui, ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus

Discours III. 343 que la mémoire est presque entièrement fautive ; aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'usage journalier qu'on en fait ; 2°. de l'attention avec laquelle on considère les objets que l'on y veut imprimer , & qui , sans attention et comme je viens de le dire , n'y laisseroient qu'une trace légère & prompte à s'effacer ; 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire ; & cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger par conséquent sa mémoire que d'objets qui par leur nature ou la manière dont on les considère, conservent entr'eux assez de rapport pour le rappeler l'un l'autre. Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire font, pour ainsi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément qu'ils s'y représentent plus souvent(a). D'ailleurs, cet ordre si propre à rappeler les mêmes objets à notre souvenir , nous donne l'explication de tous les phénomènes de la mémoire ; nous apprend que la fugacité de l'esprit de l'un , c'est-à-dire , la promptitude avec laquelle (a) La mémoire , dit M. Locke , est une table d'airain remplie de caractères que le temps efface infailliblement , si l'on n'y repasse quelquefois le burin. Digitized by Google

344 D e ' L * E s p R i t. un homme est frappé d'une vérité, dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présents à la mémoire » que la lenteur d'esprit d'un autre, à cet égard est, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la saisir, en appercevoir tous les rapports, sans rejeter toutes les premières idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre dans leur esprit: c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horizon de leurs idées. C'est donc à l'ordre qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, & toujours l'étendue de sa mémoire: c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le poète, dans les langues & l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime & conserve facilement dans sa mémoire

un homme est frappé d'une vérité, dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présents à la mémoire ; que la lenteur d'esprit d'un autre, à cet égard , est, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la saisir, en appercevoir tous les rapports, sans rejeter toutes les premières idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre dans leur esprit : c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horison de leurs idées. C'est donc à l'ordre qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, & toujours l'étendue de sa mémoire : c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues & l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime & conserve facilement dans sa mémoire

Discours III. 34.5 des mots , des dates & des faits hiftoriques , ne peut fouvent y retenir la preuve d'une vérité morale , la démonftration d'une vérité géométrique , ou le tableau d'un payfage qu'il aura long- temps confidéré : en effet, ces fortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le refte des faits ou des idées dont il a rempli fa mémoire , ils ne peuvent s'y repréfenter fréquemment , & s'y imprimer profondément, ni, par conféquent , s'y conferver long-temps. Telle eft la caufe productrice de toutes les différentes efpeces de mémoire , & la raifon pour laquelle ceux qui favent le moins dans un genre , font ceux qui , dans ce même genre , communément oublient le plus. Il paroît donc que la grande mémoire eft , pour ainfi dire , un phénomène de l'ordre ; qu'elle eft prefque entièrement faétice ; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire eft moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver. Mais , en fuppofant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes, fût entièrement l'ouvrage delà nature, & fût aufli confidérable en effet qu'elle l'eft en apparence , je dis qu'elle ne pourroit en rien influer fur l'étendue de leur efprit ; 10. parce que le Digitized by Googl

34 6 De z' E s p r i t. grand esprit , comme je vais le montrer, ne suppose pas la très-grande mémoire ; & , 2.0. parce que tout homme est : doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit. Avant de prouver la première de ces proportions , il faut observer que , si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité , l'homme d'esprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire , que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de mémoire , qu'on en restreint la signification au fait souvenir des noms , des dates , des lieux & des personnes, pour lesquels les gens d'esprit font sans curiosité, & se trouvent souvent sans mémoire. Mais , en comprenant dans la signification de ce mot le souvenir ou des idées , ou des images , ou des raisonnements j aucun d'eux n'en est privé : d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire. Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différents , tels que Locke & Milton , examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire. /Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke ; & si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse ou par la lecture d'Aristote , de Gaïfendi , ou de 1 Digitized by Google

Discours III. 347 Montaigne , ce philosophe ait apperçu dans les
fens l'origine commune de toutes nos idées ; on fentira que , pour déduire
tout Ton fyftême de cette première idée, il lui falloir moins d'étendue dans
la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation ; que la mémoire la moins
étendue fuffifoit pour contenir tous les objets , de la comparaifon defquels
devoit réfulter la certitude de fes principes , pour lui en développer
l'enchaînement , & lui faire , par conféquent , mériter & obtenir le titre de
grand efprit. A l'égard de Milton , fi je le regarde fous le point de vue ou ,
de l'aveu général , il efl: infiniment fupérieur aux autres poètes , fi je
confidere uniquement la force, la grandeur, la vérité , & enfin la nouveauté
de fes images poétiques , je fuis obligé d'avouer que la fupériorité de fon
efprit en ce genre ne fuppofe peint non plus une grande étendue de
mémoire. Quelque grandes , en effet , que foient les compofitions de fes
tableaux (telle efl: celle ou , réunifiant l'éclat du feu à la folidité de la
matière terreftre , il peint le terrain de l'enfer brûlant d'un feu folide ,
comme le lac brûloit d'un feu liquide;) quelque grandes, dis-je, que foient
fes compofitions , il efl: évident que le nombre des images hardies , &
propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par
Digitized by Google

548 De l'Esprit. conséquent, la grandeur de l'imagination de ce poète est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, la lui a fait apercevoir, & dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix confiant de ces expressions fortes qui font pour ainsi dire, les couleurs de la poésie, & par lesquelles il a rendu ses descriptions vivibles aux yeux de l'imagination. Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne en note la traduction d'un morceau de poésie Angloise (b). Cette traduction, & les exemples (c) C'est une jeune fille que l'amour éveille & conduit avant l'aurore dans un vallon : elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son âme, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant » au plaisir de contempler les beautés de la nature, & du lever du jour qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi ; » Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques ; & » les flots de ces torrents précipités, qui mugissent entre » les rochers, sont brillants par sa lumière. J'aperçois déjà le sommet de ces montagnes velues d'où s'élancent

Digitized by Google

Discours III 349 précédents , prouveront , je crois, à ceux qui dé.
 compoferont les ouvrages des hommes illustres, w ces voûtes, qui, à demi
 jettées dans les airs, offrent n un abri formidable au folitaire qui s'y retire.
 Nuit » achevé de replier tes voiles. Feux follets, qui égarez lé » voyageur
 incertain , retirez-vous dans les fondrières & » les fanges marécageufes : &
 toi , Soleil , dieu des cieux , » qui remplis l'air d'une chaleur vivifiante, qui
 femes les* m perles de la rofée fur les fleurs de ces prairies , & q,i » rends
 la couleur aux beautés variées de la nature , reçois » mon premier hommage
 ; hâte ta courfe : ton retour » m'annonce celui de mon amant. Libre des
 foins pieux * qui le retiennent encore aux pieds des autels , l'amour » va
 bientôt le ramener aux miens. Que tout fe reffente » de ma joie ! que tout
 béniffe le lever de l'afre qui nous » éclaire ! Fleurs , qui renfermez dans
 votre fein les odeurs v que la froide nuit y condense , ouvrez vos calices • »
 exhalez dans les airs vos vapeurs embaumées. Je né » fais fi la voluptueufe
 ivresse qui remplit mon ame em» belfit tout ce que mes yeux apperçoivent ;
 mais le ruify» feau qui ferpente dans les contours de ces vallée 5 ni en"
 chante par fon murmure. Le zéphyr me careffe de fon » fouffle. Les plantes
 ambrées , preffées fous mes pas, » portent à mon odorat des bouffées de
 parfums. Ah ! >» fi le bonheur daigne quelquefois vifiter le féjour des »
 mortels, e'efl fans doute en ces lieux qu'il fe retire... » Mais quel trouble
 fecret m'agite i Déjà l'impatience mêle » fon poifon aux douceurs de mon
 attente; déjà ce vallon a n perdu de fes beautés. La joie eft-elle donc fi
 paffagere ? »> Nous eft-elle auflî facilement enlevée que le duvet léger n de
 ces plantes l'eft par le fouffle du zéphyr ? C'eft en vain » que j'ai recours à
 l'efpérance flatteufe : chaque infant Digitized by Google

350 De l' E s p r i t. ' que le grand esprit ne suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême éten» accroît mon trouble.... Il ne vient point!.... Qui le retient loin de moi? Quel devoir plus sacré que v celui de calmer les inquiétudes d'une amante?.... » Mais, que dis-je? Fuyez, soupçons jaloux , injurieux v à fa fidélité, & faits pour éteindre fa tendresse. Si » la jalousie croît près de l'amour , elle l'étouffe , û » on ne l'en détache : c'est le lierre qui, d'une chaîne » verte, embrasse, mais defleche le tronc qui lui fert » d'appui. Je connois trop mon amant pour douter de » fa tendresse. Il a , comme moi , loin de la pompe des » cours, cherché l'asyle tranquille des campagnes : la j> simplicité de mon cœur & de ma beauté l'ont tou» ché ; mes voluptueuses rivales le rappelleroient vaine» ment dans leurs bras. Seroit-il séduit par les avances n d'une coquetterie qui ternit, sur les joues d'une jeune » fille, la neige de l'innocence & l'incarnat de la pu» deur , & qui les peint du blanc de l'art & du fard de n l'effronterie? Que fais-je? Son mépris pour elles n'est « peut-être qu'un piège pour moi. Puis-je ignorer les >» préjugés des hommes , & l'art qu'ils emploient pour » nous séduire? Nourris dans le mépris de notre sexe , » ce n'est point nous, c'est leurs plaisirs qu'ils aiment. » Les cruels qu'ils font ! ils ont mis au rang des vertus j> & les fureurs barbares de la vengeance , & l'amour » forcené de la patrie ; & jamais , parmi les vertus , ils » n'ont compté la fidélité ! C'est sans remords qu'ils abu» sent l'innocence. Souvent leur vanité contemple , avec ' » délices , le spectacle de nos douleurs. Mais, non; éloignez-vous de moi, odieuses pensées ; mon amant va » se rendre en ces lieux. Je l'ai mille fois éprouvé : dès / Digitized by Google

Discours III. 3^ due de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit faute de nourriture , la vaste érudition , par une surabondance d'aliment , l'a souvent étouffé. Il suffit pour s'en convaincre , d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres , l'un en esprit , l'autre en mémoire. , Si l'esprit n'est : qu'un assemblage d'idées neuves , & si toute idée neuve n'est : qu'un rapport nouvellement aperçu entre certains objets ; celui -qui veut se distinguer par son esprit , doit nécessairement employer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les » que je l'aperçois , mon âme agitée se calme ; j'oublie « souvent de trop justes sujets de plainte ; près de lui » je ne fais qu'être heureuse.... Cependant, s'il me tra'*> hissoit; si, dans le moment que mon amour l'excuse, .» il confondait, entre les bras d'une autre, le crime de » l'infidélité : que toute la nature s'arme pour ma vengeance! qu'il périsse!.... Que dis-je? éléments, foyez j> lourds à mes cris; terre, n'ouvre point tes gouffres :>>> profonds : laisse ce monstre marcher le temps prescrit . v sur ta brillante surface. Qu'il commette encore de nouveaux crimes; qu'il fasse couler encore les larmes des '>> amantes trop crédules: &, si le ciel les venge & le » punit , que ce soit du moins à la prière d'une autre »> infortunée, &c. (Digitized by Google

due de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit faute de nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'aliment, l'a souvent étouffé. Il suffit pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, l'autre en mémoire.

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées neuves, & si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut se distinguer par son esprit, doit nécessairement employer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les

» que je l'apperçois, mon ame agitée se calme; j'oublie
 » souvent de trop justes sujets de plainte; près de lui,
 » je ne fais qu'être heureuse.... Cependant, s'il me tra-
 » hissoit; si, dans le moment que mon amour l'excuse,
 » il consommoit, entre les bras d'une autre, le crime de
 » l'infidélité: que toute la nature s'arme pour ma ven-
 » geance! qu'il périsse!.... Que dis-je? éléments, soyez
 » sourds à mes cris; terre, n'ouvre point tes gouffres
 » profonds: laisse ce monstre marcher le temps prescrit
 » sur ta brillante surface. Qu'il commette encore de nou-
 » veaux crimes; qu'il fasse couler encore les larmes des
 » amantes trop crédules: &, si le ciel les venge & le
 » punit, que ce soit du moins à la prière d'une autre
 » infortunée, &c.

De l* Esprit* objets ont entr'eux, & n'en confommer que îa moindre partie à placer des faits ou des idées dans fa mémoire. Au contraire , celui qui veut furpafter les autres en étendue de mémoire, doit, fans perdre fon temps à méditer & à comparer les objets entr'eux, employer les journées entières à fans ceflè emmagafiner de nouveaux objets dans fa mémoire. Or , par un ufage fi différent de leur temps , il eft évident que le premier de ces deux hommes doit être auffi inférieur en mémoire au fécond , qu'il lui fera fupérieur en efprit : vérité qu'avoit vraifemblablement apperçu Descartes , lorfqu'il dit que , pour perfectionner fon efprit , il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-feulement le très-grand efprit ne fuppofe pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un eft toujours exclufive de l'extrême étendue de l'autre. Pour terminer ce chapitre , & prouver que ce n'eft point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des efprits , il ne me refte plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés , font tous doués d'une étendue de mémoire fuffifante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, eft à cet égard , affez favorifé de la nature fi le magafin de fa mémoire eft capable de contenir un \ ' ' D'igitized by Googl

objets ont entr'eux, & n'en consommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire, doit, sans perdre son temps à méditer & à comparer les objets entr'eux, employer les journées entières à sans cesse emmagasiner de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur temps, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit : vérité qu'avoit vraisemblablement aperçu Descartes, lorsqu'il dit que, pour perfectionner son esprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, est à cet égard, assez favorisé de la nature si le magasin de sa mémoire est capable de contenir

Discours III. 355 un nombre d'idées ou de faits , tels qu'en les comparant fans certe entr'eux , il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveaux , toujours accroître le nombre de ses idées , & , par conséquent , donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie , peuvent se comparer entr'eux de tant de manières , que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports , ni en déduire toutes les idées possibles ; & si , parmi les hommes que j'appelle bien organisés , il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue , mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de personnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille ; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées ; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit ; & qu'ainsi , loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit , cette dernière inégalité est uniquement l'effet , ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entr'eux , ou du Tome I. Z \ Digitized by Google

un nombre d'idées ou de faits, tels qu'en les comparant sans cesse entr'eux, il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveaux, toujours accroître le nombre de ses idées, &, par conséquent, donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent se comparer entr'eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; & si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de personnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit; & qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette dernière inégalité est uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entr'eux, ou du

3-J4 D E i? E s p R i T. mauvais choix des objets dont ils chargent leur fouvenir. Il est , en effet , des objets stériles , & qui , tels que les dates , les noms des lieux , des personnes , ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire , sans pouvoir produire ni idée neuve , ni idée intéressante pour le public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillants dans les collèges , n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé , c'est que la comparaison & l'application heureuse des règles du Defpautcre , qui font les bons écoliers , ne prouvent nullement que , dans la suite , ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le public : & c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles. Digitized by

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'ai fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des sens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des esprits. On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; & que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées; il est, dira-t-on, évident que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est, sans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainsi dire, insensibles, & par conséquent à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes,

^5 De l'Esprit. qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entr'eux , & leur inégale disposition à l'esprit : d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature. Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement , il n'est cependant point confirmé par l'expérience. Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles , & qui contraints , par la douleur , de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit , ni par conséquent être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés ; on verra que tous . les autres hommes , même ceux qui , faibles & délicats # devroient , conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués * paroissent souffrent , à cet égard , les plus favorisés de la nature. Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux arts & aux sciences , il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir , les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation , que la faiblesse du tempérament , par de légères & fréquentes indispositions , ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'entre

Digitized by Google

qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entr'eux, & leur inégale disposition à l'esprit : d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit, ni par conséquent être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés ; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux arts & aux sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légères & fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre

Discours III. 357 les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude , le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit, paroît entièrement dépendre , & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts , des fortunes , des états , & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite , de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer , des livres qu'on lit , des gens de goût qu'on voit , & enfin , des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que , dans le concours des accidents nécessaires pour former un homme d'esprit , la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament , ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit, occasionnée par la différente constitution des hommes , est-elle insensible. Aussi n'a-t-on , par aucune observation exacte , pu jusqu'à présent déterminer l'espèce de tempérament le plus propre à former des gens de génie ; & ne peut-on encore favoir lesquels des hommes , grands ou petits , gras ou maigres , bilieux ou fanguins , ont le plus d'aptitude à l'esprit. Au reste , quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances ; cependant, Z 2 • Digitized by Google

les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit, paroît entièrement dépendre, & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidents nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit, occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu jusqu'à présent déterminer l'espece de tempérament le plus propre à former des gens de génie; & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances; cependant,

comme cette question est fort importante , il faut, pour la résoudre avec précision , examiner si le défaut d'attention est dans les hommes , ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un désir trop foible de s'instruire. Tous les hommes que j'appelle bien organisés sont capables d'attention , puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or, tout homme capable de concevoir ces premières propositions , a la puissance physique de les entendre toutes : en effet, en géométrie comme en toutes les autres sciences , la facilité plus ou moins grande avec laquelle on fait une vérité , dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que , pour la concevoir , il faut avoir présentes à la mémoire Or , si tout homme bien organisé , comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent , peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de géométrie que ce soit ; & si » par le secours de l'ordre & par la représentation fréquente des mêmes idées", on peut , comme l'expérience le prouve , se les rendre assez familières , & assez habituellement présentes pour se les rappeler sans peine , il s'en suit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration Digitized by

DiscoûRs IIT. 359 de toute vérité géométrique ; & qu'après s'être élevé , de proportions en propofitiorts , & d'idées analogues en idées analogues , jufqu'à la connoiffance , par exemple , de quatre-vingt-dix-neuf proportions, tout homme peut concevoir la centième avec la même facilité que la deuxième , qui eft aufli diftante de la première que la centième l'eft de la quatre-vingt-dix-neuvième. Maintenant il faut examiner fi le degré d'attention , néceffaire pour concevoir la démonftration d'une vérité géométrique , ne fuffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illuftres. C'eft à*ce deffein que je prie le le&eur d'obferver avec moi la marche que tient l'efprit humain , foit qu'il découvre une vérité , foit qu'il en fiiive rmples lademonftration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoiffance eft étrangère à la plupart des hommes : je le prends dans la morale ; & je me propofe ce problème : pourquoi les conquêtes injufles ne déshonorent-elles point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers ? Pour réfoudre ce problème moral , les idées qui fe préfenteront les premières à mon efprit font les idées de juftice qui me font les plus familières : je la confidérerai donc entre particuliers ; & je fendrai que des vols , qui troublent & renverfent l'ordre de la fociété , font , avec juftice , regardés comme infantes. Z 4 Digitized by Google

de toute vérité géométrique ; & qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, & d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centieme avec la même facilité que la deuxieme, qui est aussi distante de la premiere que la centieme l'est de la quatre-vingt-dix-neuvieme.

Maintenant il faut examiner si le degré d'attention, nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique, ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoissance est étrangere à la plupart des hommes : je le prends dans la morale ; & je me propose ce problème : *pourquoi les conquêtes injustes ne déshonorent-elles point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers ?* Pour résoudre ce problème moral, les idées qui se présenteront les premieres à mon esprit sont les idées de justice qui me sont les plus familières : je la considérerai donc entre particuliers ; & je sentirai que des vols, qui troublent & renversent l'ordre de la société, sont, avec justice, regardés comme infames.

360 De l'Esprit. Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la justice entre citoyens ; cependant, à la vue de tant de guerres injustes , entreprises de tous les temps par des peuples qui font l'admiration de la terre , je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice, considérée par rapport à un particulier , ne sont point applicables aux nations : ce soupçon fera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon , j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familières : je rappellerai à ma mémoire, L j'en rejetterai successivement une infinité d'idées , jusqu'au moment où j'apercevrai que , pour résoudre cette question , il faut d'abord se former des idées nettes & générales de la justice; & , pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés où l'on en peut mieux apercevoir l'origine , où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice , considérée par rapport aux citoyens , ne feroient pas applicables aux nations. Tel sera , si je l'ose dire , le second pas de mon esprit. Je me représenterai , en conséquence , les hommes absolument privés de la connoissance des loix , des arts , & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors » Digitized by Google

Discours III. 361 je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces : je vois que, trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces , ces premiers hommes , instruits par le danger , le besoin ou la crainte , ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société , & de former une ligue contre les animaux leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes ainsi rassemblés & devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses , durent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel , qui inventa des armes & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens ; que la force & l'adresse furent par conséquent les premiers titres de propriétés; que la terre appartint premièrement au plus fort , & ensuite au plus fin ; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout : mais qu'enfin éclairés par leur malheur commun , les hommes sentirent que leur réunion ne leur feroit point avantageuse , & que les sociétés ne pourroient subsister , si , à leurs premières conventions , ils n'en ajoutaient de nouvelles par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous en général se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens , &

je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces : je vois que, trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, & de former une ligue contre les animaux leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes ainsi rassemblés & devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, durent s'armer pour se les ravir mutuellement ; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens ; que la force & l'adresse furent par conséquent les premiers titres de propriétés ; que la terre appartint premièrement au plus fort, & ensuite au plus fin ; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout : mais qu'enfin éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, & que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premières conventions, ils n'en ajoutaient de nouvelles par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous en général se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, &

De 11 Esprit ; «'engageaffent à s'armer contre l'infraâeur de ces conventions ; que ce fut ainfi que , de tous les intérêts des particuliers, fe forma un intérêt commun , qui dut donner aux différentes actions les noms de juftes , de permifes & d'injuftes , félon qu'elles étoient utiles , indifférentes ou nuifibles aux fociétés. . Une fois parvenu à cette vérité , je découvre facilement la fource des vertus humaines : je vois que, fans la fenfibilité à la douleur & au plaifir phyfique, les hommes , fans defir , fans partions, également indifférents à tout, n'euffent point connu d'intérêt perfonnel , que , fans intérêt perfonnel , ils ne fe fuffent point rafemblés en fociété , n'euffent pointfait entr'eux de conventions , qu'il n'y eût point eu d'intérêt général , par conféquent point d' actions juftes ou injuftes ; & qu'ainfi la fenfibilité phyfique & l'intérêt perfonnel ont été les auteurs de toute juftice (a). Cette vérité, appuyée fur cet axiome de jurisprudence, l'interet efl la mefure des actions des hommes, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que , vertueux ou vicieux , félon que nos partions ou nos goûts particuliers font con(a) On ne peut nier cette propofition , fans admettre les idées innées. Digitized by Google

Discours III. 363 formes ou contraires à l'intérêt général , nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le législateur divin lui-même a cru , pour engager les hommes à la pratique de la vertu > devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils font quelquefois obligés d'y sacrifier. Ce principe établi , mon esprit en tire les conséquences : & j'aperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général , eût toujours été violée , si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu ; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation , ils n'eussent pas opposé la digue du déshonneur & du supplice : je vois donc que la peine & la récompense font les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général : & j'en conclus que les lois faites pour le bonheur de tous ne feroient observées par aucun, si les magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les lois, violées par le plus grand nombre , feroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier ; parce que les lois n'ayant que l'utilité publique pour fondement, fût que , par une infraction générale , ces lois deviennent inutiles , dès-lors elles font nulles & 1 Digitized by Google

formes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils font quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences : & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu ; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent sans cesse opposé la digue du déshonneur & du supplice : je vois donc que la peine & la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général : & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne feroient observées par aucun, si les magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, feroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier ; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, fitôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles &

3 6+ P E I? E S P R I T. ceflènt d'être des loix ; chacun rentre en
Tes premiers droits; chacun ne prend confeil que de fon intérêt particulier ,
qui lui défend avec raifon d'obferver des loix qui deviendroient
préjudiciables à celui qui en feroit l'obfervateur unique. Et c'eft pourquoi ,
fi , pour la fureté des grandes routes , on eût défendu d'y marcher avec des
armes ; & que, faute de maréchauflee , les grands chemins fuflent infeftés
de voleurs ; que cette loi , par conféquent, n'eût point rempli fon objet; je
dis qu'un homme pourroit non-feulement y voyager avec des armes &
violèr cette convention ou cette loi , fans injuflice , mais qu'il ne pourroit
même l'obferver fans folie. Après que mon efprit eft ainfi , de degrés en „
degrés , parvenu à fe former des idées nettes & générales de la juftice ;
après avoir reconnu qu'elle confifte dans l'obfervation exaéte des
conventions que l'intérêt commun, c'eft-à-dire , l'affemblage de tous les
intérêts particuliers, leur a fait faire ; il ne refte à mon efprit qu'à faire aux
nations l'application de ces idées de la juftice. Eclairé par les principes ci-
deffus établis , j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait
entr'elles de conventions par lefquelles elles fe garantiffent réciproquement
la poffeffion des pays qu'elles occupent & des biens qu'elles poffèdent. Si
j'en veux découvrir la caufe , ma mémoire , en me Digitized by Google

Discours III. 36\$ retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entr'eux de ces fortes de conventions , parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt auili prenant que les particuliers ; parce que les nations peuvent fublifter fans conventions entr'elles , & que les fociétés ne peuvent fe maintenir fans loix. D'oü je conclus que les idées de la juftice , confidérée de nation anation, ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes. Si l'églife & les rois permettent la traite des negres , fi le chrétien , qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la diffention dans les familles , bénit le négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal , pour échanger contre des negres les marchandifes dont les Africains font avides ; fi , par ce commerce , les Européans entretiennent fans remords des guerres éternelles entre ces peuples ; c'est que, faufles traités particuliers & des ufages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens , l'églife & les rois penfent que les peuples font , les uns à l'égard des autres , précifément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils euffent formé des fociétés , qu'ils connuffent d'autres droits que la force & l'adrefse , qu'il y eût entr'eux aucune convention , aucune loi , aucune propriété , & qu'il pût , par conféquent , y avoir

Bigitized by Google

retracant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entr'eux de ces fortes de conventions, parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les particuliers ; parce que les nations peuvent subsister sans conventions entr'elles, & que les sociétés ne peuvent se maintenir sans loix. D'où je conclus que les idées de la justice, considérée de nation à nation, ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'église & les rois permettent la traite des negres, si le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la dissension dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des negres les marchandises dont les Africains sont avides ; si, par ce commerce, les Européens entretiennent sans remords des guerres éternelles entre ces peuples ; c'est que, sauf les traités particuliers & des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'église & les rois pensent que les peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connussent d'autres droits que la force & l'adresse, qu'il y eût entr'eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conséquent, y avoir

3 66 De i? E s p r i t. aucun vol & aucune injustice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contrarient entr'elles , ces traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand nombre de nations , je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force , & qu'ils ont , par conséquent , comme des lois sans force , dû souvent servir sans exécution. x Lorsqu'en appliquant aux nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point, pour découvrir ensuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple , est moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la société; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes déshonorent moins une nation que les vols n'avilissent un particulier ; il faut de rappeler à ma mémoire la liste de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que , sans égard à ses traités , toute nation profitera des temps de troubles & de calamités pour attaquer ses voisins à son avantage , les conquérir , ou du moins les mettre hors d'état de lui nuire. Or chaque nation , instruite par l'histoire , peut considérer cette probabilité comme assez grande , pour se persuader que l'infraction d'un traité , qu'il est avantageux

Digitized by Google

Discours III. §7 de violer, est une clause tacite de tous les traités qui ne font proprement que des trêves ; & qu'en faifissant, par conféquent , l'occasion favorable d'abaifler fes voifins, elle ne fait que les prévenir, puifque tous les peuples, forcés de s'expofer au reproche d'injuftice ou au joug de la fervitude , font réduits à l'alternative d'être efclaves ou fouverains. D'ailleurs fi , dans toute nation , l'état de confervation est un état dans lequel il est prefque impoffible de fe maintenir ; & fi le terme de l'agrandilTement d'un empire doit , ainfi que le prouve l'hiftoire des Romains , être regardé comme un préfage prefque certain de fa décadence ; il est évident que chaque nation peut même fe croire d'autant plus autorifée à ces conquêtes qu'on appelle injuftes , que , ne trouvant point dans la garantie , par exemple , de deux nations contre une troifieme, autant de fureté qu'un particulier en trouve dans la garantie de fa nation contre un autre particulier , le traité en doit etre d'autant moins facré que l'exécution en est plus incertaine. C'est lorfque mon efprit a percé jufqu'à cette derniere idée , que je découvre la folution du problème de morale que je m'étois propofé. Alors je fens que l'infraëlion des traités, & cette elpece de brigandage entre les nations , doit ,

de violer, est une clause tacite de tous les traités qui ne sont proprement que des treves; & qu'en saisissant, par conséquent, l'occasion favorable d'abaisser ses voisins, elle ne fait que les prévenir, puisque tous les peuples, forcés de s'exposer au reproche d'injustice ou au joug de la servitude, sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs si, dans toute nation, l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir; & si le terme de l'agrandissement d'un empire doit, ainsi que le prouve l'histoire des Romains, être regardé comme un présage presque certain de sa décadence; il est évident que chaque nation peut même se croire d'autant plus autorisée à ces conquêtes qu'on appelle injustes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troisième, autant de sûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de sa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins sacré que l'exécution en est plus incertaine.

C'est lorsque mon esprit a percé jusqu'à cette dernière idée, que je découvre la solution du problème de morale que je m'étois proposé. Alors je sens que l'infraction des traités, & cette espèce de brigandage entre les nations, doit,

368 De l' E s p r i t. comme le prouve le part , garant en ceci de l'avenir , fubfifter jufqu'à ce que tous les peuples, ou du moins le plus grand nombre d'entr'eux, aient fait des conventions générales ; jufqu'à ce que les nations , conformément au projet de Henri IV, ou de l'abbé de S. Pierre, fe l'oient réciproquement garanti leurs poffeffions , fe foient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en aflujettir un autre ; & qu'enfin le hafard ait mis une telle difproportion entre la puiffance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis , que ces conventions puiffent fe maintenir par la force , que les peuples puiffent établir entr'eux la même police qu'un fage légiflateur met entre les citoyens, lorfque parla récompense attachée aux bonnes aétions, & les peines infligées aux mauvaifes , il néceffite les citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt perfonnel pour appui. Il eft donc certain que , conformément à l'opinion publique , les conquêtes injuftes, moins contraires aux loix de l'équité , & par conféquent moins criminelles que les vols entre particuliers , ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen. Ce problème moral réfolu , fi l'on obferve la marche que mon efprit a tenue pour le réfoudre , on verra que je me fuis d'abord rappelle les idées qui

Digitized by Google

comme le prouve le passé, garant en ceci de l'avenir, subsister jusqu'à ce que tous les peuples, ou du moins le plus grand nombre d'entr'eux, aient fait des conventions générales; jusqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV, ou de l'abbé de S. Pierre, se soient réciproquement garanti leurs possessions, se soient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en assujettir un autre; & qu'enfin le hasard ait mis une telle disproportion entre la puissance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puissent se maintenir par la force, que les peuples puissent établir entr'eux la même police qu'un sage législateur met entre les citoyens, lorsque par la récompense attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaises, il nécessite les citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux loix de l'équité, & par conséquent moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problème moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenue pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappelé les idées
qui

Discours III. ^6\$ qui m'étoient les plus familières ; que je les ai comparées entr'elles , obfervé leurs convenances & leurs difconvenances relativement à l'objet de mon examen ; que j'ai enfuite rejeté ces idées , que je m'en fuis rappellé d'autres ; & que j'ai répété ce même procédé jufqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait préfenté les objets de la comparaifon defquels devoir réfulter la vérité que je cherchois. Or, comme la marche de l'efprit eft toujours la même, ce que je dis fur la manière de découvrir une vérité , doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai feulement , à ee fujet , que pour faire une découverte, il faut néceffairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité. Si l'on fe rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner , & qu'en conféquence on veuille favoirli tous les hommes bien organisés font réellement doués d'une attention fuffifante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'efprit , lorf- ' qu'il fait la decouverte , ou qu'il fuit Amplement la démon ftration d'une vérité ; & examiner laquelle de ces opérations fuppofe le plus d'attention. Pour fuivre la démonftration d'une propofition de géométrie , il eft inutile de rappeler beaucoup d'objets à fon efprit ; c'eft au maître à préTomc I. ' , A a Digitized by Google

qui m'étoient les plus familières ; que je les ai comparées entr'elles , observé leurs convenances & leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen ; que j'ai ensuite rejeté ces idées , que je m'en suis rappelé d'autres ; & que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté les objets de la comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même, ce que je dis sur la manière de découvrir une vérité , doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement , à ce sujet , que pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner , & qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit , lorsqu'il fait la découverte , ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité ; & examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie , il est inutile de rappeler beaucoup d'objets à son esprit ; c'est au maître à pré-

37° De i? E s prit. fenter aux yeux de Ton élève les objets propres à donner la solutiôn du problème qu'il lui propose. Mais , soit qu'un homme découvre une vérité , Toit qu'il en fuive la démonstration , il doit , dans l'un & l'autre cas , observer également les rapports qu'ont entr'eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent. Or , comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une vérité , & n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entr'elles; il est évident que, pour faire une découverte , il faut rappeler à son esprit une multitude d'idées étrangères à l'objet, de la recherche, & en faire une infinité de comparaisons inutiles ; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consacrer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en fuivre la démonstration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la fuite d'une démonstration. * Si , pour s'en affiner , l'on observe l'étudiant en géométrie , on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire , son esprit est à la fois Digitized by Google

Discours III. ^7\ occupé du double foin , & de confidérer ces figures , & de découvrir les rapports qu'elles ont entr'elles : d'où il fuit que l'attention néceflaire pour fuivre la démonftration d'une propofition de géométrie, fuffit pour découvrir une vérité. Il eft vrai que, dans ce dernier cas , l'attention doit être plus continue ; mais cette continuité d'attention n'eft proprement que la répétition des mêmes aêtes d'attention. D'ailleurs, fi tous les hommes , comme je l'ai dit plus haut, font capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue , ils font tous capables non-feulement de l'attention vive , mais encore de l'attention continue , qu'exige la découverte d'une vérité. Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres , les aflembler , en former des fyllabes , en compofer des mots ; ou pour unir dans la mémoire des objets d'une nature différente , & qui n'ont entr'eux que des rapports arbitraires, comme les mots chêne , grandeur , amour , qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le fentiment qu'ils expriment ? Il eft donc certain que , fi , par la

continuité d'attention , c'est-à-dire , par la répétition fréquente des mêmes a

occupé du double soin , & de considérer ces figures , & de découvrir les rapports qu'elles ont entr'elles : d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie , suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que , dans ce dernier cas , l'attention doit être plus continue ; mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs , si tous les hommes , comme je l'ai dit plus haut , sont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue , ils sont tous capables non-seulement de l'attention vive , mais encore de l'attention continue , qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas , ou pour connoître ses lettres , les assembler , en former des syllabes , en composer des mots ; ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente , & qui n'ont entr'eux que des rapports arbitraires , comme les mots *chêne* , *grandeur* , *amour* , qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée , l'image ou le sentiment qu'ils expriment ? Il est donc certain que , si , par la continuité d'attention , c'est-à-dire , par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention , tous les hommes parviennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue , ils sont tous doués de la force & de la continuité d'at-

37a D E l' E s p R i T. tention nécessaire pour s'élever à ces grandes idées , dont la découverte les place au rang des hommes illustres. / f Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre , lorsque l'habitude ne les en a point rendu incapables , il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or t à quelle autre cause , si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation , attribuer cette attention plus ou- moins facile? Avant de' répondre directement à cette objection , j'observerai que l'attention n'est pas étrangère à la nature de l'homme ; qu'en général , lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet , s'il n'est point d'homme sans desir , il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise , l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin , l'indigence ou la crainte ? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du. plaisir ? l'attention devient alors elle-meme un plaisir. Qu'on présente au mente homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un est un procèsverbal , l'autre est la lettre d'une maîtresse : qui - - % . i Digitized by Google ■ -J

tention nécessaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre, lorsque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cause, si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation, attribuer cette attention plus ou moins facile ?

Avant de répondre directement à cette objection, j'observerai que l'attention n'est pas étrangère à la nature de l'homme ; qu'en général, lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'homme sans desir, il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte ? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir ? l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer ; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse : qui

Discours III. 373 doute que l'attention ne soit auili pénible dans le premier cas , qu'agréable dans le feconcl ? Conféquemment à cette obfervation , on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'eft pas néceflaire , pour cet effet , de fuppofer en eux aucune différence d'organifation : il fuffit de remarquer qu'en ce genre , la peine de l'attention eft toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de 'plaifir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or , fi les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents , il eft évident qu'en propofant à divers hommes le même objet de récompense , on ne leur propofe pas réellement la même récompense ; & que , s'ils font forcés de faire les mêmes efforts d'attention , ces efforts doivent être , en conféquence , plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc réfoudre le problème d'une attention plus ou moins facile , fans avoir recours au myflere d'une inégale perfection dans les organes qui la produifent. Mais, en admettant même , à cet égard , une certaine différence dans l'organifation des hommes, je dis qu'en fuppoſant en eux un defirvif de s'inſtruire, defir dont tous les hommes font fufceptibles , il n'en eft aucun qui ne fe trouve alors doué de la capacité d'attention

Aa 3 Digitized by Google

doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas , qu'agréable dans le second ? Conséquemment à cette observation , on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire , pour cet effet , de supposer en eux aucune différence d'organisation : il suffit de remarquer qu'en ce genre , la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnellement au degré plus ou moins grand de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or , si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents , il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense , on ne leur propose pas réellement la même récompense ; & que , s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention , ces efforts doivent être , en conséquence , plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus ou moins facile , sans avoir recours au mystère d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais , en admettant même , à cet égard , une certaine différence dans l'organisation des hommes , je dis qu'en supposant en eux un desir vif de s'instruire , desir dont tous les hommes sont susceptibles , il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention

374 Di l* Ê s P *. t T* nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le désir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire : or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il fera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable. Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poèmes, les plus singulières situations de leurs romans, les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux ou présente à leur mémoire, les comparaisons desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes.

nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le désir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire : or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poèmes, les plus singulières situations de leurs romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux ou présente à leur mémoire, & de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frap-

Discours 111 57\$ pantes & ces grandes idées philofophiques :
idées que l'esprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude & de facilité , qu'elles font plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage , fi ces belles idées , de quelque genre qu'elles soient, font , pour ainsi dire , le trait du génie ; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps & de la patience , & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard , qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses dont celui-là seul profite , qui, sensible à la gloire , est attentif à les saisir. Si le hasard est , dans presque tous les arts , généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes ; & si , dans les sciences spéculatives , sa puissance est moins sensiblement aperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Audi ne font-elles pas , comme je viens de le dire , le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on affirmer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la manière de les exprimer, & l'art de passer d'un sujet à l'autre (b), est, sans contredit , beaucoup plus (b) Tantum feriens junEluraque pollet. Aa 4 Digitized by Google

pantes & ces grandes idées philosophiques : idées que l'esprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude & de facilité, qu'elles sont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont, pour ainsi dire, le trait du génie ; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard, qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses dont celui-là seul profite, qui, sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hasard est, dans presque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes ; & si, dans les sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement aperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle ; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on assurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la manière de les exprimer, & l'art de passer d'un sujet à l'autre (b), est, sans contredit, beaucoup plus

(b) *Tantum series juncturaque pollet.*

3 7\$ D B l' E S P R I T. fatigante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous font point familiers, C'est pourquoi le philosophe , capable de fixer ou sept heures des plus hautes méditations , ne pourra , sans une fatigue extrême d'attention , palper ces fix à sept heures , soit à l'examen d'une procédure , soit à copier fidèlement & correctement un manuscrit : & c'est pourquoi les commencements de chaque science sont toujours épineux. Aussi n'est-ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets , que nous devons non seulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaison juste & rapide que nous faisons de ces objets entr'eux* Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil , le peintre aperçoit dans un tableau des défauts de dessin ou de couleur, invisibles aux yeux ordinaires ; pourquoi le berger, accoutumé à considérer ses moutons , découvre entr'eux des ressemblances & des différences qui les lui font distinguer ; & pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matières que l'on a long-temps méditées* C'est à l'application , plus ou moins confiante , avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profonde^ que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités & longs à comDigitized by Google

Discours III. 377 pofer , en foient plus forts de chofes ; & que , dans les ouvrages d'efprit, comme dans laméchanique , on gagne en force ce que l'on perd en temps. Mais , pour ne pas m'écarter de mon fujet , je répéterai donc que , fi l'attention la plus pénible eft celle que fuppofe la comparaifon des objets qui nous font peu familiers , & fi cette attention eft précifément de l'efpece de celle qu'exige l'étude des langues; tous les hommes ' étant capables d'apprendre leur langue , tous, par conféquent , font doués d'une force & d'une continuité d'attention fuffifante pour s'élever au rang des hommes illufires. Il ne me refte pour dernière preuve de cette vérité , qu'à rappeler ici que l'erreur , comme je l'ai dit dans mon premier difcours , toujours accidentelle , n'eft point inhérente à la nature particulière de certains efprits ; que tous nos faux jugemens font l'effet , ou de nos pallions, ou de notre ignorance : d'où il fuit que tous les hommes font , par la nature , doués d'un efprit ' également juft ; & qu'en leur préfentant les mêmes objets , ils en porteroient tous les mêmes jugemens. Or, comme ce mot à? efprit juft, pris dans fa lignification étendue , renferme toutes fortes d'efprits , le réfultat de ce que j'ai dit Cideffus , c'eft que tous les hommes que j'appelle

poser, en soient plus forts de choses ; & que, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, & si cette attention est précisément de l'espece de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force & d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste pour dernière preuve de cette vérité, qu'à rappeler ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier discours, toujours accidentelle, n'est point inhérente à la nature particulière de certains esprits ; que tous nos faux jugements sont l'effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance : d'où il suit que tous les hommes sont, par la nature, doués d'un esprit également juste ; & qu'en leur présentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans sa signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous les hommes que j'appelle

378 Ve z9 E s p r i T. bien organisés , étant nés avec l'esprit juste , il* ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées (c). Mais , répliquera-t-on , pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres ? C'est que l'étude est une petite peine; c'est que, pour vaincre le dégoût de l'étude , il faut , comme je l'ai déjà insinué , être animé d'une passion. Dans la première jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais , dans un âge plus avancé ou l'on n'éprouve pas les mêmes traitements , il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple , que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfants : s'ils font, dans leur langue naturelle des progrès moins (c) Il faut toujours se rem souvenir , comme je l'ai dit dans mon fécond discours, que les idées ne font, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que souvent la découverte d'une idée , qu'on appelle petite , ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande ; qu'il en faut quelquefois autant pour faire finement le ridicule d'un homme , que pour appercevoir le vice d'un gouvernement , & que # si l'on donne par préférence le nom de grandes aux découvertes du dernier genre , c'est qu'on ne désigne jamais , par les épithètes de hautes , de grandes & de petites , que des idées plus ou moins généralement intéressantes. Digitized by Google

bien organisés , étant nés avec l'esprit juste , ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées (c).

Mais , répliquera-t-on , pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres ? C'est que l'étude est une petite peine ; c'est que , pour vaincre le dégoût de l'étude , il faut , comme je l'ai déjà insinué , être animé d'une passion.

Dans la première jeunesse , la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais , dans un âge plus avancé où l'on n'éprouve pas les mêmes traitements , il faut alors , pour s'exposer à la fatigue de l'application , être échauffé d'une passion telle , par exemple , que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfants : s'ils font , dans leur langue naturelle des progrès moins

Discours III. 379 inégaux que dans une langue étrangère , c'est qu'ils y font excités par des besoins à peu pas pareils , c'est-à-dire , & par la gourmandise , & par l'amour du jeu , & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion ; or, des besoins à peu près pareils doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire , comme les progrès dans une langue étrangère dépendent , & de la méthode dont se fervent les maîtres , & de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers , & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants ; on sent que des progrès dépendants de causes si variées qui agissent & se combinent si diversément, doivent, par cette raison, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend, peut-être, du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce desir est l'effet d'une passion : or, si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions , il s'ensuit que l'esprit doit , en conséquence , être considéré comme un don de la nature. C'est à ce point véritablement délicat & décisif , que se réduit toute cette question. Pour la résoudre , il faut connoître & les parties & leurs effets, & entrer, à ce sujet, dans un examen profond & détaillé.

inégaux que dans une langue étrangere , c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils , c'est-à-dire , & par la gourmandise , & par l'amour du jeu , & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion : or , des besoins à peu près pareils doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire , comme les progrès dans une langue étrangere dépendent , & de la méthode dont se servent les maîtres , & de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers , & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants ; on sent que des progrès dépendants de causes si variées qui agissent & se combinent si diversement , doivent , par cette raison , être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend , peut-être , du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais , dira-t-on , ce desir est l'effet d'une passion : or , si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions , il s'ensuit que l'esprit doit , en conséquence , être considéré comme un don de la nature.

C'est à ce point véritablement délicat & décisif , que se réduit toute cette question. Pour la résoudre , il faut connoître & les passions & leurs effets , & entrer , à ce sujet , dans un examen profond & détaillé.

De L'Esprit. . 'ii i • — r CHAPITRE V. Des forces qui agissent sur notre âme. T/h XPERIBNCK fsule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme ; que l'attention le fatigue & le peine (a) ; qu'il gravite sans celle vers le repos , comme le corps vers un centre ; qu'attiré sans celle vers le centre , il s'y tiendrait fixement attaché , s'il n'en étoit à chaque instant repoussé par deux fortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la paresse & de la crainte (a) Les Hottentots ne veulent ni raisonner , ni penser. disent-ils , est. le fléau de la vie. Que de Hottentots parmi nous ! Ces peuples sont entièrement livrés à la paresse : pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser & pour travailler : ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la caviare , ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout : ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamacs. Veut-on acheter leur lit; ils le vendent le matin à bon marché : ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

(a) Les Hottentots ne veulent ni raisonner, ni penser : *penfer*, disent-ils, *est le fleau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous !

Ces peuples sont entièrement livrés à la paresse : pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser & pour travailler : ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout : ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre ; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit ; ils le vendent le matin à bon marché : ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

Discours III. 381 l'inertie , & qui lui font communiquées l'une par les passions fortes , & l'autre par la haine de l'ennui. L'ennui est , dans l'univers , un remède plus général & plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs , c'est sans contredit la moindre; mais enfin, c'en est une. Le désir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs , toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques , fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc, par des impressions toujours nouvelles , être à chaque instant avertis de notre existence ; parce que chacun de ces avertissements est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le sauvage , dès qu'il a satisfait ses besoins , court au bord d'un ruisseau, ou la succession rapide des flots qui se poussent l'un l'autre , font à chaque instant sur lui des impressions nouvelles : voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement : le feu fait compagnie , c'est-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui. C'est ce besoin d'être remué , & l'espèce d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'im

l'inertie , & qui lui sont communiquées l'une par les passions fortes , & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui est , dans l'univers , un ressort plus général & plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs , c'est sans contredit la moindre ; mais enfin , c'en est une. Le desir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs , toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques , fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc , par des impressions toujours nouvelles , être à chaque instant avertis de notre existence ; parce que chacun de ces avertissements est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le sauvage , dès qu'il a satisfait ses besoins , court au bord d'un ruisseau , où la succession rapide des flots qui se poussent l'un l'autre , font à chaque instant sur lui des impressions nouvelles : voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement : *le feu fait compagnie* , c'est-à-dire , qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué , & l'espece d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'im-

512 î) E L' E S P R I T. preffion , qui contient, en partie, le principe de l'inconstance & de la perfectibilité de l'esprit humain ; & qui , le forçant à s'agiter en tous sens , doit , après la révolution d'une infinité de i — siècles, inventer, perfectionner les arts & les sciences , & enfin amener la décadence du goût (b). En effet , si les impressions nous font d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives, & si la durée d'une même impression en émouffe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impres* sions neuves , qui produisent dans notre ame le plaisir de la surprise : les artistes , jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces fortes d'impressions , doivent donc , après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau , y substituer le singulier que nous préférons au beau , parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve & par conséquent plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cause de la décadence du goût. (i) C'est, peut-être, en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les arts & les sciences , qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit sur ce plan un nouveau système de chronologie , du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a jusqu'à présent donnés; mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de finesse & de fugacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendroit. Digitized by Googl

Discours Hl. 383 Pour connoître encore mieux tout ce que peut
fur nous la haine de l'ennui, & quelle est quelquefois l'activité de ce
principe (c) , qu'on jette sur les hommes un œil observateur ; & l'on verra
que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir & penser la plupart d'entre eux ;
que c'est pour s'arracher à l'ennui , qu'au risque de recevoir des impressions
trop fortes , & par conséquent défagréables, les hommes recherchent avec le
plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce
desir qui fait courir le (O L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort
inventif; son reflet n'est certainement pas assez puissant pour nous faire
exécuter de grandes entreprises , & sur-tout pour nous faire acquérir de
grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélidas,
d'Homère, d'Archimède, de Milton; & l'on peut affirmer que ce n'est pas
faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce reflet
opéré souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes,
les entraîner dans les combats ; & quand le succès favorise leurs premières
entreprises, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une
occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros
qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table , étoit
peut-être en partie déterminé par ce motif. Mais si l'ennui peut faire un
héros de cette espèce , il ne fera jamais de César , ni de Cromwell : il falloit
une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit & de talents
nécessaire* pour franchir l'espace qui les séparait du trône. Digitized by
Google

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, & quelle est quelquefois l'activité de ce principe (c), qu'on jette sur les hommes un œil observateur; & l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir & penser la plupart d'entr'eux; que c'est pour s'arracher à l'ennui, qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes, & par conséquent désagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce desir qui fait courir le

(c) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, & sur-tout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; & l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce ressort opere souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats; & quand le succès favorise leurs premières entreprises, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table, étoit peut-être en partie déterminé par ce motif. Mais si l'ennui peut faire un héros de cette espece, il ne fera jamais de César, ni de Cromwel: il falloit une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit & de talents nécessaires pour franchir l'espace qui les séparoit du trône.

384 D E L y E S P R I T. peuple à la grève & les gens du monde au théâtre ; que c'est ce même motif qui , dans une dévotion triste & jusque dans les exercices austères de la pénitence , fait souvent chercher aux vieilles femmes un remède à l'ennui : car Dieu qui , par toutes sortes de moyens , cherche à ramener le pécheur à lui , se fert ordinairement, avec elles , de celui de l'ennui. Mais c'est surtout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne , soit par les mœurs , soit par la forme du gouvernement , que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel. Dans les cours , autour du trône , c'est la crainte de l'ennui jointe au plus faible degré d'ambition qui fait , des courtisans oisifs , de petits ambitieux , qui leur fait concevoir de petits desirs * leur fait faire de petites intrigues , de petites cabales , de petits crimes pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions ; qui fait des Séjan , & jamais des Oélave : mais qui , d'ailleurs , suffit pour s'élever jusqu'à ces portes où l'on jouit , à la vérité , du privilège d'être insolent , mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui. Telles sont, si je l'ose dire, & les forces ââves & les forces d'inertie qui agissent sur notre âme. C'est pour obéir à ces deux forces ,, contraires Digitized by Google

peuple à la greve & les gens du monde au théâtre ; que c'est ce même motif qui , dans une dévotion triste & jusque dans les exercices austeres de la pénitence , fait souvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui : car Dieu qui , par toutes sortes de moyens , cherche à ramener le pécheur à lui , se sert ordinairement , avec elles , de celui de l'ennui.

Mais c'est sur-tout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne , soit par les mœurs , soit par la forme du gouvernement , que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel.

Dans les cours , autour du trône , c'est la crainte de l'ennui jointe au plus foible degré d'ambition qui fait , des courtisans oisifs , de petits ambitieux , qui leur fait concevoir de petits desirs , leur fait faire de petites intrigues , de petites cabales , de petits crimes pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions ; qui fait des Séjan , & jamais des Octave : mais qui , d'ailleurs , suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit , à la vérité , du privilege d'être insolent , mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont , si je l'ose dire , & les forces actives & les forces d'inertie qui agissent sur notre ame. C'est pour obéir à ces deux forces
contraires

Discours III. 355 contraires qu'en général nous fouhaitons d'ccre
remués , fans nous donner la peine de nous remuer : c'est par cette railbn
que nous voudrions tout lavoir fans nous donner la peine d'apprendre : c'est
pourquoi , plus dociles à l'opinion qu'à la raifon , qui , dans tous les cas ,
nous imposerait la fatigue de l'examen , les hommes acceptent
indifféremment, en entrant dans le monde , toutes les idées vraies ou fausses
qu'on leur présente (d); & pourquoi enfin porté, par (d) La crédulité dans
les hommes est en partie l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire
une chose absurde : on en soupçonne la fausseté ; mais pour s'en affurer
pleinement , il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen ; on veut se
l'épargner , & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or , dans cette
situation de l'ame , des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion
nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnements
ou des contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple
tiré de la relation du Tonquin, par Marini, Romain. » On vouloit , dit cet >1
auteur, donner une religion aux Tonquinois; on choisit » celle du philosophe
Rama, nommé Thic-ca, au Tonquin. Voici l'origine ridicule qu'on lui
donne & qu'ils »> croient. » Un jour la mere du dieu Thic-ca vit en songe
un » éléphant blanc qui s'engendrait mystérieusement dans » sa bouche, &
lui sortoit par le côté gauche. Le songe u fait , il se réalise ; elle accouche de
Thic-ca. AufB-tôt » qu'il voit le jour, il fait mourir sa mere; fait sept pas.

Tome I B b

contraires qu'en général nous souhaitons d'être remués , sans nous donner la peine de nous remuer : c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir sans nous donner la peine d'apprendre : c'est pourquoi , plus dociles à l'opinion qu'à la raison , qui , dans tous les cas , nous imposeroit la fatigue de l'examen , les hommes acceptent indifféremment , en entrant dans le monde , toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente (*d*) ; & pourquoi enfin porté , par

(*d*) La crédulité dans les hommes est en partie l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire une chose absurde : on en soupçonne la fausseté ; mais pour s'en assurer pleinement , il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen ; on veut se l'épargner , & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or , dans cette situation de l'ame , des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnemens ou des contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple tiré de la relation du Tonquin , par Marini , Romain. » On vouloit , dit cet » auteur , donner une religion aux Tonquinois ; on choisit » celle du philosophe Rama , nommé Thic-ca , au Tonquin. Voici l'origine ridicule qu'on lui donne & qu'ils » croient.

» Un jour la mere du dieu Thic-ca vit en songe un » éléphant blanc qui s'engendroit mystérieusement dans » sa bouche , & lui sortoit par le côté gauche. Le songe » fait , il se réalise ; elle accouche de Thic-ca. Aussitôt » qu'il voit le jour , il fait mourir sa mere ; fait sept pas ,

38 6 De l' Esprit . le flux & le reflux des préjugés , tantôt vers U
fagefle & tantôt vers la folie , raifonnable ou fou » marquant le ciel avec un
doigt , & la terre avec l'autre. » Il fe glorifie d'être l'unique faint , tant dans
le ciel que » fur la terre. A dix-fept ans, il fe marie à trois femj> mes : à dix-
neuf, il abandonne fes femmes & fon fils , » fe retire fur une montagne où
deux démons , nommés » A-la-la & Ca-la-la , lui fervent de maîtres. Il fe
pré» fente enfuite au peuple , en eft reçu , non comme » doéteur, mais en
qualité de pagode ou d'idole. Il a » quatre-vingt mille difciples , entre
lefquels il en choi» fit cinq cents, nombre qu'il réduit enfuite à cent, puis »
à dix qui font appellés les dix grands. Voilà ce qu'on * w raconte aux
Tonquinois & ce qu'ils croient, quoique h avertis, par une tradition fourde,
que ces dix grands » étoient fes amis , fes confidents , & les feuls qu'il ne »
trompât point ; qu'après avoir prêché fa dofrine pen» dant quarante-neuf
ans , fe fentant près de fa fin , il « affembla tous fes difciples , & leur dit : je
vous ait trom»> pésjufqu'à ce jour; je ne vous ai débité que des fables : » la
feule vérité que je puiffe vous enseigner , c'est que tout J» efl forli du néant ,
& que tout y doit rentrer. Je vous » confeille cependant de jpe garder le
fecret, de vous fou» mettre extérieurement à ma religion ; c'efl V unique
moyen 3) de tenir les peuples dans votre dépendance. « Cette confeffion de
foi de Thic-ca , au lit de la mort , eft aflez généralement fue au Tonquin; &
cependant le culte de cet impofteur fubfifte , parce qu'on croit volontiers ce
qu'on eft dans l'habitude de croire- Quelques fubtilités fcholaftiques ,
auxquelles la pareffe donne toujours force de preuves , ont fuffi aux
difciples de Thic-ca pour jeter des nuages fur cette confeffion , & entretenir
les Ton

le flux & le reflux des préjugés, tantôt vers la sagesse & tantôt vers la folie, raisonnable ou fou

» marquant le ciel avec un doigt, & la terre avec l'autre.
 » Il se glorifie d'être l'unique saint, tant dans le ciel que
 » sur la terre. A dix-sept ans, il se marie à trois femmes : à dix-neuf, il abandonne ses femmes & son fils,
 » se retire sur une montagne où deux démons, nommés
 » A-la-la & Ca-la-la, lui servent de maîtres. Il se présente ensuite au peuple, en est reçu, non comme
 » docteur, mais en qualité de pagode ou d'idole. Il a
 » quatre-vingt mille disciples, entre lesquels il en choisit
 » cinq cents, nombre qu'il réduit ensuite à cent, puis
 » à dix qui sont appelés les dix grands. Voilà ce qu'on
 » raconte aux Tonquinois & ce qu'ils croient, quoique
 » avertis, par une tradition sourde, que ces dix grands
 » étoient ses amis, ses confidents, & les seuls qu'il ne
 » trompât point ; qu'après avoir prêché sa doctrine pendant
 » quarante-neuf ans, se sentant près de sa fin, il
 » rassembla tous ses disciples, & leur dit : *je vous ait trompés jusqu'à ce jour ; je ne vous ai débité que des fables : la seule vérité que je puisse vous enseigner, c'est que tout est sorti du néant, & que tout y doit rentrer. Je vous conseille cependant de me garder le secret, de vous soumettre extérieurement à ma religion : c'est l'unique moyen de tenir les peuples dans votre dépendance.* « Cette confession de foi de Thic-ca, au lit de la mort, est assez généralement sue au Tonquin ; & cependant le culte de cet imposteur subsiste, parce qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilités scholastiques, auxquelles la paresse donne toujours force de preuves, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jeter des nuages sur cette confession, & entretenir les Ton-

par hazard , l'efclave de l'opinion ell également infenfé aux yeux du fage. Toit qu'il foutienne p quinoîs dans leur croyance. Ces mêmes difciples ont écrit cinq mille volumes fur la vie & la doélrine de ce Thic-ca. Ils y foutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après fa naiffance , il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes , & que fa derniere transmigration fut en éléphant blanc ; & c'eft à cette origine qu'on doit rapporter le refpéet qu'on a , dans l'Inde , pour cet animal. De tous les titres , celui de roi de l'éléphant blanc eft le plus eflimé des rois ; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les difciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a fix mondes ; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre ; que le juſte paſſe ainſi d'un monde à l'autre ; & qu'après cette caravane , la roue retourne à fon point , & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il fort pour la feptieme fois très-pur , très-parfait : & qu'alors parvenu au dernier période de l'immutabilité , il ſe trouve en poſſeſſion de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer , dont on ſe tire , comme dans la plupart des fauffes religions , en refpéelant les bonzes, en leur faifant des charités, & en bâtiſlant des monaſteres. Us racontent , au fujet du démon , qu'il eut un jour diſpute avec l'idole du Tonquin , pour favoir lequel des deux feroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit ſous ſa robe lui appartiendrait. L'idole fit faire une robe fi grande , qu'elle en couvrit toute la terre ; en forte que le démon fut obligé de ſe retirer fur la mer , d'où il revient quelquefois; mai* il fuit dès qu'il voit l'enſeigne de l'idole. Bb 2

par hazard , l'esclave de l'opinion est également insensé aux yeux du sage , soit qu'il soutienne

quinoïs dans leur croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après sa naissance , il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes , & que sa dernière transmigration fut en éléphant blanc : & c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a , dans l'Inde , pour cet animal. De tous les titres , celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois ; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes ; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre ; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre ; & qu'après cette caravane , la roue retourne à son point , & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci , d'où il sort pour la septième fois très-pur , très-parfait : & qu'alors parvenu au dernier période de l'immutabilité , il se trouve en possession de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer , dont on se tire , comme dans la plupart des fausses religions , en respectant les bonzes , en leur faisant des charités , & en bâtissant des monasteres. Ils racontent , au sujet du démon , qu'il eut un jour dispute avec l'idole du Tonquin , pour savoir lequel des deux seroit le maître de la terre. Le démon convint , avec l'idole , que tout ce qu'elle mettroit sous sa robe lui appartiendrait. L'idole fit faire une robe si grande , qu'elle en couvrit toute la terre ; en sorte que le démon fut obligé de se retirer sur la mer , d'où il revient quelquefois ; mais il fuit dès qu'il voit l'enseigne de l'idole.

388 De l'Espérance. une vérité , foit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme par hafard la couleur qu'on lui préfente. On Voit donc que ce font les pallions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame fon mouvement , qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos , & qui lui font furmonter cette force d'inertie à laquelle elle eft toujours prête à céder. . Quelque certaine que paroiffe cette propofition , comme en morale , ainfi qu'en phyfique , c'est toujours fur des faits qu'il faut établir fes opinions : je vais , dans les chapitres fuivants , prouver , par des exemples , que ce font uniqueOn ne fait fi cas peuples ont eu autrefois quelques notions confufes de notre religion; mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca , c'est qu'il eft une idole qui fauve les hommes, & qui fatisfait pleinement pour leurs péchés ; & que, pour mieux compatir aux miferes de l'homme , l'idole en avoit pris la nature. Au rapport de Kolbe , parmi les Hottentots , il en eft qui ont la même doélrine , & croient que leur dieu s'est rendu vifible k leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entr'eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vifion ; & prétendent que c'est faire jouer à leur dieu un rôle indigne de fa majefté , que de la métamorphofer en homme. Au refte, ils ne lui rendent aucun culte : ils difent que Dieu eft bon , Ô£ qu'il ne fe foucie pas de nos prières.

Digitized by Google

Discours III. 389 ment les partions fortes qui font exécuter ces
aſtions courageufes , & concevoir ces idées grandes qui font l'étonnement
& l'admiration de tous les fiecles. «■■■■■ ■ -- - >MxyMr^fr CHAPITRE
VI. De la puiflance des pajfions. IL ES pallions font, dans le moral, ce que,
dans le phyfique , eft le mouvement ; il crée , anéantit, conferve, anime tout,
& fans lui tout eft mort : ce font elles aurti qui vivifient le monde moral.
C'eft l'avarice qui guide les vaiſſeaux à travers les déferts de l'Océan ;
l'orgueil , qui comble les vallons , applanit les montagnes , s'ouvre des
routes à travers les rochers , élève les pyramides de Memphis , creulè le lac
Mœris & fond le colofle de Rhodes. L'amour tailla , diton, le crayon du
premier dertinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré , ce
fut encore l'amour , qui , pour flatter douleur d'une veuve éplorée par la
mort de fon jeune époux , lui découvrit le fyftême de l'immortalité de
l'ame. C'eft l'enthouſiaſme de la reconnoiffance qui mit au rang des dieux
les bienfaiteurs de l'humanité , qui inventa les faufles Bb 3 Digitized by
Google

390 D E L' E S P R I T. religions & les superftitions , qui toutes n'ont pas pris leur fource dans des partions aufli nobles que l'amour & la reconnoiffance. C'eft donc aux partions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'efprit , & le reflort puiflant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais , avant que de pafler outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de pajfion forte. Si la plupart des hommes parlent fans s'entendre, c'eft à l'obfcurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'eft à cette caufe {a)

(a) Sous le mot rouge , par exemple , fi l'on comprend depuis l'écarlate jufqu'au couleur de chair, fuppofons deux hommes , dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate , & l'autre que du couleur de chair : le premier dira avec raifon que le rouge eft une couleur vive ; lorfque l'autre , au contraire, foutiendra que c'eft une couleur tendre. Par la même raifon , deux hommes peuvent, fans s'entendre , prononcer le mot de vouloir , puifque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté jufqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obftacles. Ilrefte du mot de pajfion comme de celui d'efprit : il change de lignification félon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une fociété compofée de gens de peu d'efprit , eft fûrement un fot : il n'en eft pas ainfi de celui qui paffe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de fa fociété prouve fa fupérioritéfur les hommes ordinaires. C'eft un rhétoricien médiocre qui feroit le premier dans toute autre clarté. Digitized by Google - -r1

Discours I II. 391 qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel. > - • J'entends par*ce mot de pajfton forte, une pallion dont l'objet foit fi nécôffaire à notre bon-i heur , que la vie nous l'oit infupportable lans la poffelljon de cet objet. Telle eft l'idee qu'Omar Te formoit des pallions , lorfqu'il dit : Qui que tu fois y qui , amoureux delà liberté , veux etrt, riche faris biens, puijfant fans fujets , fu jet fans maître , ofe méprifer Ict mort : les rois trembleront devant toi , toi feul ne craindras perfonne. Ce font , en effet , les pallions feules , qui j portées à ce degré de force , peuvent executer les plus grandes avions, & braver les dangers ; la douleur , *la mort & le ciel même. Dicéarque , général de Philippe , élève , en préfence de fon armée , deux autels l'un à l Impiété , l'autre à l'Injuftice; y facrifie & marche contre les Cyclades. -Quelques jours avant l'affallinat de Cefar , l'amour conjugal ,' juni à la pallion d'un noble orgueil , engage Porcie à s'ouvrir la cuiffe , à montrer fa bleliùre à Ion mari , en lui dilant : Brutus , tu médites & tu. me. caches un grand dejfein Je ne t'ai jufqu'à préfentfait aucune queftion indifcrete ; je favois cependant que notre fexe , foible par lui-même , fe fortifioit par le commerce des hommes fages & vertueux que j'étois fille de Eb 4 Digitized by Google

qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans biens, puissant sans sujets, sujet sans maître, ose mépriser la mort : les rois tremblent devant toi, toi seul ne craindras personne.*

Ce sont, en effet, les passions seules, qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers ; la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, élève, en présence de son armée, deux autels ; l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injustice ; y sacrifie & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal, uni à la passion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, en lui disant : *Brutus, tu médites & tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai jusqu'à présent fait aucune question indiscrete ; je savois cependant que notre sexe, foible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages & vertueux que j'étois fille de*

59* De i? E s p r j t. Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier, de ma foiblesse. Tu vois teffai de mon courage : juge si je suis digne de ton fteret , maintenant que j'ai fait F épreuve de la dbuleur. • C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoient feuls , au milieu des snpplices , engager la pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa se&e. Lorsqu'accompagné de son gouverneur, Caton, jeune encore , monte au palais de Sylla, & qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proferits , il demande le nom du monstre qui avoir affaibli tant de Romains : C'est Sylla , lui dit-on. Quoi ! Sylla les égorge, & Sylla vit encore ? Le nom seul de Sylla , lui réplique-t-on, défend le bras de nos citoyens. O Rome ! s'écrie alors Caton que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux , & si tu ne peux armer, contre la tyrannie que le bras d'un faible enfant! A ces mots, se tournant vers son gouverneur : Dotine-moi , lui dit-il , ton épée ; je la cacherai sous ma robe , j'approcherai de Sylla , je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore (b). « • , ” ' {b) C'est ce même Caton qui , retiré à Utique , répondit à ceux qui le prioient de consulter l'oracle de Ju

Discours 111. 393 En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté» dallions héroïques ? A la Chine , un empereur , pourfuivi par les armes vi&orieufes d'un citoyen , veut fe fervir du refpêâ fuperftitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de fa mere , pour contraindre ce citoyen à défarmer. Député vers cette mere , un officier de l'empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. Ton maître , lui répondit-elle , avec un fouris amer, fe feroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites , mais facrées , qui uniffent les peuples aux fouverains , par lef quelles les peuples s'engagent à obéir y & les rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres dé un tyran , apprends dé une femme ce qu'en pareil cas on doit à fit patrie. A ces mots , arrachant le poignard des mains de l'officier, elle fe frappe , & lui dit : Efclave , s'il te refle encore quelque vertu , porte à mon fils ce poignard piter Haramon ; laiffons Itt oracles aux femmes , aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage , indépendant des dieux , fait vivre 6* mourir de lui-même : il fe préfente également à fa deftinée , foit qu'il la connoiffe ou qu'il l'ignore. Céfar, enlevé par des pirates, conferve fon audace & les menace de la mort ; à laquelle il les condamne en abordant. / Digitized by Google

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques ? A la Chine , un empereur , pourfuivi par les armes victorieuses d'un citoyen , veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mere , pour contraindre ce citoyen à désarmer. Député vers cette mere , un officier de l'empereur vient , le poignard à la main , lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître* , lui répondit-elle , avec un souris amer , *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites , mais sacrées , qui unissent les peuples aux souverains , par lesquelles les peuples s'engagent à obéir , & les rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran , apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots , arrachant le poignard des mains de l'officier , elle se frappe , & lui dit : *Esclave , s'il te reste encore quelque vertu , porte à mon fils ce poignard*

piter Hammon : *laissons les oracles aux femmes , aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage , indépendant des dieux , fait vivre & mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée , soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore.*

César , enlevé par des pirates , conserve son audace & les menace de la mort ; à laquelle il les condamne en abondant.

394 & E -t' E s p R i T. fanglant; dis -lui qu'il venge sa nation, qu'il pu- v nifc le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi , plus rien à ménager : il est maintenant libre d'être vertueux (c). (c) La passion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah , lorsque son fils , abandonné de ses amis , assiégé dans un château , & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens , alla consulter sa mere sur le parti qu'il a voit à prendre. Il reçut cette réponse : mon fils , lorsque tu pris les armes contre la mai son d'Ommiah , crus-tu soutenir le parti de la justice 6» de la vertu ? Oui , lui répondit-il. Eh bien, répliqua-t-elle , qu'y a-t-il à délibérer? Ne fais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche ? Vex-tu être le mépris des Ommiahs , & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir , c'est la vie que tu as préférée ? C'est cette même passion de la gloire qui , lorsque l'armée Romaine mal vêtue & transie de froid alloit se débander , amena au secours de Septime Sévère le philosophe Antiochus, qui se dépouilla devant l'armée , se jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir. Un jour qu'on exhortoit Thraësa à faire quelques fourmillions à Néron : quoi! dit-il , pour prolonger ma vie de quelques jours , je m'abaisserois jusque-là ? Non. La mort est une dette ; je veux l'acquitter en homme libre , & non la payer en esclave. « Dans un instant d'emportement , oh Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse : vous ai-je dit que je fusse immortel? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort ; moi, celui de citoyen , en la recevant sans trembler . Digitized by Google

I Discours III. , 399 Si le noble orgueil , la passion du patriotisme & de la gloire , déterminent les citoyens à des actions si courageuses , quelle confiance & quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les sciences & les arts^ & que Cicéron nomme des héros paisibles ? C'est le desir de la gloire , qui , sur la cime glacée des Cordillères , au milieu des neiges , des frimats , incline les lunettes de l'astronome ; qui , pour cueillir des plantes , conduit le botaniste sur le bord des précipices ; qui jadis guidait les jeunes amateurs des sciences dans l'Égypte, l'Éthiopie & jusque dans les Indes , pour y voir les philosophes les plus célébrés , & puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine. Quel empire cette même passion n'avait-elle pas sur Démocrite, qui , pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtait sur le rivage de la mer, où , la bouche remplie de cailloux , il haranguait tous les jours les flots mutins ! C'est ce même desir de la gloire , qui pour faire contraste aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation , leur imposait un silence de trois ans ; qui pour souffler Démocrite (d) aux confins du monde , le renfermait dans des (d) Démocrite était né riche; mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit , Se de vivre dans une honorable stupidité. * Digitized by Google

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme & de la gloire, déterminent les citoyens à des actions si courageuses, quelle constance & quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les sciences & les arts, & que Cicéron nomme des *héros paisibles*? C'est le desir de la gloire, qui, sur la cime glacée des Cordillieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'astronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le botaniste sur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & jusque dans les Indes, pour y voir les philosophes les plus célèbres, & puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même passion n'avoit-elle pas sur Démosthène, qui, pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtoit sur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'est ce même desir de la gloire, qui pour faire contracter aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur imposoit un silence de trois ans; qui pour soustraire Démocrite (d) aux distractions du monde, le renfermoit dans des

(d) Démocrite étoit né riche; mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit, & de vivre dans une honorable stupidité.

39 6 Dm Esprit. tombeaux pour y chercher de ces vérités précieuses* dont la découverte , toujours si difficile, est toujours si peu estimée des hommes : c'est par elle enfin que , pour Te donner tout entier à la philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frère cadet le trône d'Ephefe (e) , où l'appelloit le droit d'aînesse; que pour conserver toutes ses forces , l'athlète se prive des plaisirs de l'amour : c'est elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens , dans l'espoir de se rendre plus recommandables , à renoncer à ces mêmes plaisirs , sans avoir souvent , comme disoit plaisamment Boindin , d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure. J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration : qu'elles nous font braver les dangers , la douleur , la mort , & nous portent aux résolutions les plus hardies. Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates , ce sont elles seules qui , volant au secours des grands hommes , peuvent (r) Mifon , fils du tyran de Chenes , renonça pareillement au sceptre de son père ; & libre de toute charge , il se retiroit dans des lieux escarpés fit folitaires , où , sans jamais parler à personne , il se nourrissoit de réflexions profondes.

tombeaux pour y chercher de ces vérités précises dont la découverte, toujours si difficile, est toujours si peu estimée des hommes : c'est par elle enfin que, pour se donner tout entier à la philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frere cadet le trône d'Ephese (e), où l'appelloit le droit d'aînesse; que pour conserver toutes ses forces, l'athlete se prive des plaisirs de l'amour : c'est elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration : qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent

(e) Mison, fils du tyran de Chenes, renonça pareillement au sceptre de son pere; & libre de toute charge, il se retiroit dans des lieux escarpés & solitaires, où, sans jamais parler à personne, il se nourrissoit de réflexions profondes.

Discours III. 397 .leur infpirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire. Qu'on fe rappelle à ce fujet la célébré & courte harangue d'Annibal à fes foldats le jour de la bataille du Tefin ; & l'on fentira que fa haine pour les Romains & fa pailion pour la gloire pouvoient feules la lui infpirer. Compagnons , leur ditil , le ciel m annonce la victoire. C'ejl aux Ro~ . mains , non à vous de trembler. Jette £ les yeux fur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches ; nous p cri ffons tous , fi nous fommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel fgne plus fenfible de la protection des dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort. Qui peut douter que ces mêmes pallions n'animaffent Sylla , lorfque , Craflus lui ayant demandé une efeorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marfes, Sylla lui répond : Si tu crains tes ennemis , reçois de moi pour efeorte ton pere , tes f reres , tes parents , tes amis , qui, majf acres par les tyrans , crient vengeance & V attendent de toi ? Lorfque les Macédoniens , las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'eft l'orgueil & l'amour de la gloire qui diftent à ce héros cette fiere réponfe : allc^, ingrats ; fuye[t lâches ; je dompterai [univers fans vous : Alexandre trouvera des fujets & des foldats par-tout ou il y aura des hommes. Digitized by Google

leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on se rappelle à ce sujet la célèbre & courte harangue d'Annibal à ses soldats le jour de la bataille du Tefin ; & l'on sentira que sa haine pour les Romains & sa passion pour la gloire pouvoient seules la lui inspirer. *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous de trembler. Jetez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches ; nous périssons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel signe plus sensible de la protection des dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animaient Sylla, lorsque, Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marses, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui, massacrés par les tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi ?*

Lorsque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiere réponse : *allez, ingrats ; fuyez, lâches ; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des sujets & des soldats par-tout où il y aura des hommes.*

398 De l' E s p r i T. De femblables difcours font toujours prononcés par des gens paflionnés. L'efprit même , en pareil cas, ne peut jamais fuppléer au fentiment. On ignore toujours la langue des pallions qu'on n'éprouve pas. Au relie , ce n'eft pas dans l'art tel que l'éloquence , c'eft en tout genre que les pallions doivent être regardées comme le germe productif de l'efprit : ce font elles qui , entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées , fécondent en nous ces mêmes idées , qui , ftériles dans des âmes froides , feroient femblables à la femence jettée fur la pierre. Ce font les pallions qui , fixant fortement notre attention fur l'objet de nos delirs , nous le font confidérer fous des afpeéts inconnus aux autres hommes ; & qui font , en conféquence , concevoir & exécuter aux héros ces entreprifes hardies , qui, jufqu'à ce que la réulfite en ait prouvé la fageffe , paroiffent folles , & doivent réellement paroître telles à la multitude. Voilà pourquoi , dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impoffibilité dans le projet le plus fimple , lorfque le plus grand paroît facile à l'ame forte ; devant celle-ci les montagnes s'abaiffent , lorfqu'aux yeux de celle-là les buttes fe métamorphofent en montagnes. Ce font en effet les fortes pallions , qui , plus Digitized by Google

Discours 111. 399 éclairées que le bon sens , peuvent seuls nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impoffible que les gens sensés confondent presque toujours ensemble ; parce que n'étant point animés de passions fortes , ces gens sensés ne font jamais que des hommes médiocres : proposition que je vais prouver , pour faire sentir toute la Supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes , & montrer qu'il n'y a réellement

que les grondés pallions qui puifl nt enfanter les grands hommes. I

éclairées que le bon sens , peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible que les gens sensés confondent presque toujours ensemble ; parce que n'étant point animés de passions fortes , ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres : proposition que je vais prouver , pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes , & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVANT le succès , si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés , c'est que ces derniers , incapables de rien de grand , ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire , jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion , pressé par

403 De l' Esprit . Alexandre d'ouvrir un avis furies propofitions de paix que faifoit Darius , lui dit , je les accepterais , fi j'étois Alexandre ; qui doute, avant que la victoire eût juftifié la témérité apparente du prince , que l'avis de Parménion ne parût plus fage aux Macédoniens que la réponfe d'Alexandre , & moi aujfi , fi j'étois Parménion ? L'un eft d'un homme commurf & fenfé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il eft plus d'hommes delà première que de la fécondé clafle. Il eft donc évident que , fi , par de grandes aérions , le fils de Philippe ne fe fût pas déjà attiré le refpééc des Macédoniens , & ne les eût pas accoutumés aux entreprifes extraordinaires , fa réponfe leur eût abfolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le fentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la fupériorité de fon courage & de fes lumières, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient fur des peuples efféminés & mous , tels que les Perfes , & dans la connoiffance enfin qu'il avoit & du caractère des Macédoniens & de fon empire fur leurs efprits , & par conféquent de la facilité avec laquelle il pouvoit , par fes geftes , fes difcours & fes regards , leur communiquer l'audace qui l'animoit lui - même. C'étoient cependant ces divers motifs , joints à la foif ardente de la gloire , qui , lui faifant , avec Digitized by Google

Discours 111. 401 avec raifon , confidérer la victoire comme beaucoup plus allurée qu'elle ne le paroifloit à Parménion , dévoient en conféquence lui infpirer aufi une reponfe plus haute. Lorfque Tamerlan planta Tes drapeaux au pied des remparts de Smyrne , contre lefquels venoient de Te brifer les forces de l'Empire Ottoman, il fentoit la difficulté de fon entreprife ; il favoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoir continuellement ravitailler: mais, en l'excitant à cette entreprife , la pallion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux , oppofe une digue à la mer & aux flottes Européanes , arbore fes étendards victorieux fur les brèches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'eft impoffible aux grands hommes (a). Lorfque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros , on ne le vit point , félon la marche lente , & (a) Je dis la même chofe de Guftave. Lorfqu'à la tête de fon armée & de fon artillerie , profitant du moment où l'hiver avoit confolidé la furface des eaux , ce héros traverse des mers glacées pour defeendre en Seeland ; il favoit^ auffi-bien que fes officiers , qu'on pouvoir facilement s'oppofer à fa defeente; mais il favoit mieux qu'eux qu'une fage témérité confond prefque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardieffe des entreprifes en afiure fouvent le fuccès; & qu'il eft des cas où la fuprême audace eft la fuprême prudence.

Tome 1. Ce Digitized by Google

avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroïssoit à Parménion, devoient en conséquence lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'Empire Ottoman, il sentoît la difficulté de son entreprise; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler : mais, en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux, oppose une digue à la mer & aux flottes Européanes, arbore ses étendards victorieux sur les brèches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes (a). Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, selon la marche lente, &

(a) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée & de son artillerie, profitant du moment où l'hiver avoit consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland; il savoit, aussi-bien que ses officiers, qu'on pouvoit facilement s'opposer à sa descente; mais il savoit mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès; & qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

+ci D e l' E s p r i t; dès-lors incertaine de ce qu'on appelle la fageffe, y procéder par des changements infenfibles. Ce grand homme, échauffé de la paffion de la vertu , fentoit que , par des harangues ou des oracles fupposés , il pouvoit infpirer à fes concitoyens les fentiments dont lui-même étoit enflammé ; que profitant du premier inflant de ferveur, il pourroit changer la confitution du gouvernement , & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution fubire , que , par les. voies ordinaires de la prudence , il ne pourroit exécuter que dans une longue fuite d'années. Il fentoit que les paffions font femblables aux volcans dont Pémpron foudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve , que l'art ne pourroit détourner qff.en lui creufant un nouveau lit , & par conféquent après des temps & des travaux immenfes. C'eft ainfi qu'il réuffit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu , & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme fenfé , qui , ne devant ce titre de fenfé qu'à ^incapacité où il eft d'être mu par des paffions fortes, ignore toujours l'art de les infpirerCe font ces paffions qui, jufles appréciatrices des moyens d'allumer le feu de Penthoufiafme , en ont fouvent employé que les gens fenfés, faute de contr.ôtre à cet égard le cœur humain , ont, avant le fuccès , toujours regardés comme Digitized by Google

D i s c o v n s III. 403 puérils & ridicules. Tel est celui dont se
 ferve Périclès, lorsque marchant à l'ennemi, & voulant transformer ses
 soldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois sombre, & monter sur
 un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille
 extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de
 brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparût tout-
 à-coup à l'armée & passa rapidement devant elle en criant au général:
 Périclès, je te promets la victoire. Tel est le moyen dont se ferve
 Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de
 nuit les armes suspendues dans un temple, & persuada à ses soldats que les
 dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain
 combattre contre leurs ennemis. Tel est enfin l'ordre que Zisita donne au lit
 du mort, lorsqu'encore animé de la haine la plus violente contre les
 catholiques qui l'avoient perfidement trahi, il commande à ceux de son parti de
 l'écorcher immédiatement après sa mort, & de faire un tambour de sa peau
 ; leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils
 marcheroient contre les catholiques, promesse que le succès justifia toujours.
 On voit donc que les moyens les plus défectifs, Ce 2

404 D E z' E s p R i T. les plus propres à produire de grands effets , toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens fenfés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paflionnés , qui , placés dans les mêmes circonftances que ces héros , euflent été affrétés des mêmes fentiments. Sans le refpeét dû à la réputation du grand Condé , regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les foldats le projet qu'avoit formé ce prince de faire enrégiftrer dans chaque régiment le nom des foldats qui fe feroient diftingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on , comme l'illuftre chevalier Folard , le pouvoir des harangues fur les foldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de M. de Vendôme , lorfque témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier , ce général fe jette au milieu des fuyards , en criant aux officiers : laiffe^ faire Us foldats ; cc nef point ici , cef-là (montrant un arbre éloigné de cent pas) que ces troupes vont & doivent fe reformer. Il ne laifloit, dans ce difcours , entrevoir aux foldats aucun doute de leur courage : il réveilloit par ce moyen en eux les pallions de la honte & de l'honneur qu'ils fe flattoient encore de conferver à fes yeux., C'étoit l'unique moyen

Discours III. * d'arrêter ces fuyards , & de les ramener au combat & à la victoire. Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractère? & qu'en général tous les moyens dont se font fervir les grands hommes , pour échauffer les âmes du feu de l'enthousiasme , ne leur aient été inspirés par les passions ? Est-il un homme sensé qui , pour imprimer plus de confiance & plus de respect aux Macédoniens , eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon ? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la Nymphé Egérie ? à Zamolxis , à Zaleucus , à Mnévès , de se dire inspirés par Vesta, Minerve ou Mercure? à Marius de traîner à sa suite une dièuse de bonne aventure? à Sertorius de consulter sa biche ? & enfin au comte * / • de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois? • Peu de gens élèvent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (b) exécuter & dire ce qu'ils pensent. St (b) Ceux-là cependant t'ont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matière de gouvernement où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des peuples, & qu'il n'est question que de sciences, les erreurs mêmes des gens de génie méritent l'éloge & la reconnaissance du public; puisqu'en fait de sciences , il faut qu'une infinité d'hommes se trompent Ce 3

DISCOURS III. 4C7 oppofer au torrent des vices & de la corruption' prêt à fe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'hiftoire , habitué à la méditation , à cette fatigue d'attention dont la feule pallion de la gloire nous rend capables, il était, par ce niôyen , parvenu a une efpece de divination. Audi pré'l'ageoit-il tous les malheurs fous lefquels Rome alloit fucomber, dans le moment rtiértie que cette maîtrelfe du monde élevoit fon trône fur les débiis de toutes les monarchies de l'univers ; auflí voy oit-il naître de toutes parts des Marius &des Sylla; auflí entendoit-il déjà publier¹ les funeltes tables de piofcryption ; lorfque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes tiiomphales, & neritendoient que les Cris de la viétoire. Ce peuple étoit' alors comparable à ces matelots qui voyant la mer calme, les zéphyrs enfler doucement les voiles , & rider la.furface des eaux , fe livrent à une joie indifcrere , tandis que le pilote attentif voit s'élever, àl'extrêmité de l'horifon , le grain qui doit bientùp bouleverfer les mers. Si le fénat Romain n'eut point égard au confeil de Scipion , c'eft qu'il eft peu de gens à qui la connoiflance du paflë & du préfent dévoile celle de l'avenir (c) ; c'eft que , femblables au (c) Souvent un petit bien préfent fuffit pour enivrer Ce 4 f Digitized by Google

408 De l' E s p r i t : chêne , dont l'accroiffement ou le
dépériffement eft infenfible aux infe&es éphémères qui rampent fous fon
ombrage, les empires paroiffent dans une efpece d'état d'immobilité à la
plupart des hommes , qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette
apparence d'immobilité, quelle flatte davantage leur pareffe , qui fe croit
alors déchargée des loins de la prévoyance. Il en eft du moral comme du
phyfique. Lorfque les peuples croient les mers confamment enchaînées
dans leur lit , le fage les voit fuccéffivement découvrir & fubmerger de
vaftes contrées , & le vaiffeau fillonner les plaines que n'à guere fillonnoit
la charrue. Lorfque les peuples voient les montagnes porter dans les nues
une tête également élevée , le fage voit leurs cimes orgueilleufes ,
perpétuellement démolies par les fiecles , s'ébouler dans les vallons & les
combler de leurs ruines. Mais ce ne font jamais que des hommes
accoutumés à méditer , qui , voyant l'univers moral, ainfi que l'univers
phyfique, dans une une nation, qui , dans fon aveuglement, traite d'ennemi
de l'état le génie élevé, qui, dans ce petit bien préfent, découvre de grands
maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de frondeur ,
c'eft la vertu qui punit le vice; ôt cen'eft, le plus fouvent, que la fottife qui le
moque de l'efprit. Digitized by Google

Discours TII. 409 définition & une reproduction fucceflive & perpétuelle, peuvent appercevoir les caufes éloignées du renverfement des états. C’eft l’œil d’aigle des partions qui perce dans l’abyme ténébreux de l’avenir : l’indifférence eft née aveugle & flupide. Quand le ciel eft ferein & les airs épurés , le citadin ne prévoit point l’orage : c’eft l’œil intéreffe du laboureur attentif qui voit avec effroi des vapeurs infenfibles s’élever de la furface de la terre , fe condenfer dans les cieux , & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr’ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les mpiflons. Qu’on examine chaque pïïïion en particulier ; l’on verra que toutes font toujours très-éclairées fur l’objet de leurs recherches; qu’elles feules peuvent quelquefois appercevoir la caufe des effets que l’ignorance attribue au hafard; qu’elles feules, par conféquent, peuvent rétrécir & peut-être un jour détruire entièrement l’empire de ce hafard dont chaque découverte refTerre néceffairement les bornes. Si les idées & les aâions que font concevoir & exécuter des partions telles que l’avarice ou l’amour , font en général peu eflimées , ce n’eft pas que ces idées & ces aClions n’exigent fouvent beaucoup de combinaifons & d’efprit ; mais c’eft que les unes & les autres font indifférentes

destruction & une reproduction successive & perpétuelle, peuvent appercevoir les causes éloignées du renversement des états. C'est l'œil d'aigle des passions qui perce dans l'abyme ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle & stupide. Quand le ciel est serein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du laboureur attentif qui voit avec effroi des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier ; l'on verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches ; qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard ; qu'elles seules, par conséquent, peuvent retrécir & peut-être un jour détruire entièrement l'empire de ce hasard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont en général peu estimées, ce n'est pas que ces idées & ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons & d'esprit ; mais c'est que les unes & les autres sont indifférentes

+IO 27 E L' E S P R I T. ou même nuisibles au public , qui n'accorde* comme je l'ai prouvé dans le discours précédent, les titres de vertueufes ou de fpirituelles qu'aux avions & aux idées qui lui font utiles. Or * l'amour de la gloire eft , entre toutes les paſſions , la feule qui puiffe toujours infpirer des aſtions & des idées de cette eſpece. Elle feule eilflammoit un roi d'Orient, lorfqu'il s'écrioit : malheur aux fouverains qui commandent à des peuples enclaves. Hélas! les douceurs d'une juſte louange, dont les dieux & les héros font fi avides , ne font pas faites pour eux. O peuples , ajoutoit-il , afe^v ils pour ' avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos martres , vous ave^ perdu le droit de les louer : l'éloge de l'eſclave eft fuſpect ; T infortuné qui le régit ignore toujours s'il eft digne d'eftime où de mépris. Eh! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au fupplice de cette incertitude ! De pareils ſentiments fuppofent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eft l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre; c'eſt à ce deſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur art , qu'ils regardent quelquefois comme la feule occupation digne de l'eſprit humain ; opinion qui les fait traiter de fous par les gens ſenſés , mais qui ne les fait jamais confidérer comme tels par l'homme edai-* Digitized by Google

Discours 111. 41 r ré , qui , dans la cause de leur folie , apperçoit celle de leurs talents & de leurs succès. La conclusion de ce chapitre , c'est que ces gens fensés , ces idoles des gens médiocres , sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés ; & que ce sont les passions fortes qui , nous arrachant à la paresse , peuvent seule nous donner de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me relie y pour confirmer cette vérité , qu'à montrer dans le chapitre suivant que ceux-là mêmes qu'on place , avec raison , au rang des hommes illustres , rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres , au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions. Digitized by Google

ré, qui, dans la cause de leur folie, apperçoit celle de leurs talents & de leurs succès.

La conclusion de ce chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés; & que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre suivant que ceux-là mêmes qu'on place, avec raison, au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.



Di L' E s P R I T. 412 1 ■. ■ 11CHAPITRE VIII.' On devient
fiupide dès qu'on cesse d'être passionné. Cette proposition est une
conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du desir
le plus vif de l'estime, & capable, en ce genre, de la plus forte passion,
n'est point à portée de satisfaire ce desir, ce desir cessera bientôt de l'animer
; parce qu'il est de la nature de tout desir de s'éteindre, s'il n'est point
nourri par l'espérance. Or, la même cause, qui éteindra en lui la passion de
l'estime, y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit. Qu'on nomme
à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes aulli
passionnés pour l'estime publique que devoient l'être les Turenne, les
Condé, les Descartes, les Corneille & les Richelieu : privés, par leur
position, de tout espoir de gloire, ils feront à l'instant dépourvus de l'esprit
nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des
ordonnances ou des tarifs, ils feront sans talents pour un emploi qui peut
les rendre odieux au public : ils n'auront que du dégoût pour une science
dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément Digitized by Google

Discours III. 413 instruit, & qui s'est, en conséquence, couché très-favant & très-respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très-ignorant & très-inutile, si le magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes feront bientôt incapables de toute espèce d'application. Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes, nés pour le grand, sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien, qui, sur le trône, fut l'admiration des Romains, avait été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (a). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'un aile moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime, vous le privez au même instant de toutes ses lumières : il semble que la chevelure de Samson soit à cet égard, l'emblème des passions : cette chevelure est-elle coupée; Samson n'est plus qu'un homme ordinaire. Pour confirmer cette vérité par un fécond exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'orient, qui à beaucoup d'audace & de prudence joignent nécessairement de grandes lumières; (a) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien, pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues. Digitized by Google

instruit, & qui s'est, en conséquence, couché très-savant & très-respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très-ignorant & très-inutile, si le magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes feront bientôt incapables de toute espece d'application.

Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes, nés pour le grand, sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien, qui, sur le trône, fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (a). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'un aile moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime, vous le privez au même instant de toutes ses lumieres : il semble que la chevelure de Samson soit à cet égard, l'emblème des passions : cette chevelure est-elle coupée ; Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'orient, qui à beaucoup d'audace & de prudence joignoient nécessairement de grandes lumieres ;

(a) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien, pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues.

414 D P Z. ' E S P *. I t: qu'on se demande pourquoi la plupart d'entr'eux n'ont montré que peu d'esprit sur le trône ; pourquoy, fort inférieurs en général aux usurpateurs d'occident , il n'en est presque aucun , comme le prouve la forme des gouvernements Asiatiques , qu'on puisse mettre au nombre des législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs sujets : mais c'est qu'en prenant la couronne , l'objet de leur desir étoit rempli : c'est qu'assurés de sa possession par la bassesse , la fourmilion & l'obéissance d'un peuple esclavage, la passion , qui les avoir portés à l'empire, devoit alors de les animer : c'est que , n'ayant plus de motifs assez puissants pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que supposent la découverte & l'établissement des bonnes loix , ils étoient , comme je l'ai dit plus haut , dans le cas de ces hommes sensés qui, n'étant animés d'aucun desir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse. (Si dans l'occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le trône fait éclater de grands talents , li les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs , c'est qu'ayant affaire à des peuples impatients du frein , & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs attiroit , si j'ose le dire , toujours en eux la passion de l'ambition. Digitized by Google

Discours 111. 41 5 Elevés fur des trônes fur lefquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils fentoient qu'il falloit fe rendre agréables à des peuples fiers , établir des loix (b) utiles pour le moment , tromper ces peuples , & , du moins , leur en impofer par le fantôme d'un bonheur paflager , qui les dédommageât des malheurs réels que l'ufurpation entraîne après elle. C'eſt donc aux dangers , auxquels ces derniers ont fans ceſſe été expoſés fur le trône, qu'ils ont dû cette fupériorité de talents qui les place au deſſus de la plupart des ufurpateurs d'orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres , qui , toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouiſſance d'une réputation toujours prête à lui échapper , ſent qu'il n'eſt pas ſeulement échauffé de la paſſion de la vanité; & que, ſi la fièvre lui fait deſirer l'eſtime d'autrui , celle d'autrui doit confiâmes) C'eût ce qui a mérité à Cromwel cette épitaphe: Cy gît le deſtruteur d'un pouvoir légitime , Juſqu'à ſon dernier jour favorifé des deux , Dont les vertus méritoient mieux Que le ſceptre acquis par un crime • Par quel deſlin faut-il , par quelle étrange loi , Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne , Ce ſoit l'ufurpateur qui donne L'exemple des vertus que doit avoir un roi ? I -, Digitized by Google

Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des peuples fiers, établir des loix (b) utiles pour le moment, tromper ces peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont sans cesse été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talents qui les place au dessus de la plupart des usurpateurs d'orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité; & que, si la sienne lui fait désirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constam-

(b) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette épitaphe :

*Cy gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?*

41 6 Ve l' E s p r i T. ment la lui refufer, fi par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'esprit, il ne les confole de la douleur de le louer. C'eft fur le trône en tous les genres , que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte eft-elle anéantie; le reflort de l'esprit eft détruit. Qui-doute qu'un phyficien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique, fouvent peu important pour l'humanité, qu'un fultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plufieurs milliers d'hommes? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer , à rédiger fes ordonnances & fes édits , qu'un homme d'esprit à compofer un madrigal ou une épigramme , c'eft que la méditation , toujours fatigante , eft , pour ainfi dire t contraire à notre nature (c) ; & qu'à l'abri , fur le trône * & de la punition & des traits de la fatyre , un fultan n'a point de motif pour triompher d'une pareffe dont la jouiffance eft fi agréable à tous les hommes. (c) Quelques philosophes ont, à ce fujet, avancé ce paradoxe, que les efclaves, expofés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'esprit dont ils jouiffoient, une coropenfation à leurs peines; & que ce repos de l'esprit rendoit fouvent la condition de l'efclave égale en bonheur à celle du maitre. n Digitized by Google

(c) Quelques philosophes ont, à ce fujet, avancé ce paradoxe, que les efclaves, expofés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'esprit dont ils jouiffoient, une compensation à leurs peines; & que ce repos de l'esprit rendoit fouvent la condition de l'efclave égale en bonheur à celle du maitre.

II

Discoïks III. 417 • il paroît donc que l'aâivité de l'esprit dépend de l'a&ivité des pallions. C'est auflî dans l'âge des pallions, c'est-à-dire, depuis vingt-cinq jufqu'à trente-cinq & quarante ans , qu'on est capable des plus grands efforts , & de vertu & de génie. A cet âge , les hommes , nés pour le grand , ont acquis une certaine quantité de connoiffances, fans que leurs pallions aient encore prefque rien perdu de leur a&tivité : cetâgepalTé, les pallions s'affoibliffent en nous , & voilà le terme de la croiffance de l'esprit ; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles , & quelque lùpérieurs que foient dans la fiiite les ouvrages que l'on compofe , on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des pallions , & dont on n'avait point encore fait ufage. Au relie, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliffement des pallions. On celle d'être pallionné pour un objet » lorfque le plaifir qu'on fe promet de fa poffeffioa n'est point égal à la peine néceffaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y facrifie fes goûts qu'autant qu'il fe croit dédommagé de ce facrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient que dans le tumulte des camps & parmi les ehanti dç vi&oire, échapper aux filets de la volupté i

Tome I i J) d Digitized by Google

Il paroît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire, depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts, & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoissances, sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité : cet âge passé, les passions s'affoiblissent en nous, & voilà le terme de la croissance de l'esprit ; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles, & quelque supérieurs que soient dans la suite les ouvrages que l'on compose, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des passions, & dont on n'avoit point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet, lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y sacrifie ses goûts qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté :

4Ig 'D E Lf E S F E I T. c'est pourquoi le grand Condé ne maitrifloit Ton humeur qu'un jour de bataille , où , dit-on , il étoit du plus grand fang-froid : c'est pourquoi, fi l'on peut comparer aux grandes chofes celles auxquelles on donne le nom de petites , Dupré , trop négligé dans fa marche ordinaire , ne triom'phoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudiffements & l'admiration des fpeaateurs le dédommagement de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de fes habitudes & de fa pareffe , fi l'on n'est amoureux de la gloire ; & les hommes illuftres ne font quelquefois fenfibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir prefqu'en entier l'empire de l'estime , la plupart s'abandonnent à une honteufe pareils. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produifent fouvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire en effet n'est jamais defirée que par une petite ame. Si les gens , fi attentifs dans la maniéré de s'habiller, de fe préfenter & de parler dans les compagnies , font en général incapables des grandes chofes, c'est non-feulement parce qu'ils perdent à l'acquifition d'une infinité de petits talents & de petites pefions, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talents ; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire fup

Digitized by Google

Discours III. 41[^] pose en eux des desirs trop foibles & trop
mode-» rés. Audi les grands hommes font-ils , presque tous , incapables de
petits soins & de petites attentions nécessaires pour s'attirer de la
considération ; ils méprisent de pareils moyens Méfiez-vous , dit Sylla
en parlant de César, de ce jeune homme qui marche si immodestement dans
les rues ; je vois en lui plusieurs Marius. J'ai fait , je crois , suffisamment
sentir que l'absence totale des passions , si elle pouvoit exister, produiroit
en nous le parfait abrutissement , & qu'on approche d'autant plus de ce
terme à qu'on est moins passionné (). Les passions font , en effet , le feu
céleste qui vivifie le monde moral ; c'est aux passions que les sciences & les
arts doivent leurs découvertes , & l'âme son élévation. Si l'humanité leur
doit aussi ses vices & la plupart de ses malheurs ; ces malheurs ne donnent
point (faire de la paresse[^] Dd 2 Digitized by Google

4 20 De i? E s P R i t. aux moralistes le droit de condamner les
partions & de les traiter de folie. La sublime vertu & la sageffe éclairée font
deux affez belles productions de cette folie , pour la rendre refpéciable à
leurs yeux. La conclufion générale de ce que j'ai dit fur ks partions , c'eft
que leur force peut feule contrebalancer en nous la force de la paresse & de
l'inertie , nous arracher au repos & à la ftupidité vers laquelle nous
gravitons fans cefle , & nous douer enfin de cette continuité d'attention à
laquelle eft attachée la fupériorité de talent. Mais , dira-t-on , la nature
n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales difpofitions à l'efprit
, en allumant dans les uns des partions plus fortes que dans les autres ? Je'
répondrai à cette queftion que , fi , pour exceller dans un genre , il n'eft pas
néceffaire , comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application
dont on eft capable ; il n'eft pas néceffaire non plus , pour s'illuftrer dans ce
même genre , d'être animé de la plus vive paffion , mais feulement du degré
de partions fuffifant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs , il eft bon
d'observer qu'en fait de partions les hommes ne diffèrent peut-être pas
entr'eux autant qu'on l'imagine. Pour favoir fi la nature , à cet égard , a fi
inégalement partagé fes dons , il faut examiner fi tous les hommes font
fufcepi

Discours 111. 411 tibles de paillons, &, pour cet effet, remonter
jusqu'à leur origine. < « 1-- ■ ■ -1 — i CHAPITRE IX. De r origine des
pajfions. 3P O U R s'élever à cetre connoiffance , il faut * diftinguer deux
fortes de paillons. Il en e II qui nous font immédiatement données par la
nature: il en eft auflî que nous ne devons qu'à l'établiffement des lpciétés.
Pour favoir laquelle de ces deux différentes efpeces de paillons a produit
l'autre , qu'on fe tranlporte en efprit aux premiers jours du monde. L'on y
verra la nature, par la foif , la faim , le froid & le chaud , avertir l'homme de
fes befoins, & attacher une- infinité de plaifirs & de peines à la fatisfaétion
ou à la privation de ces befoins : on y verra l'homme capable de recevoir
des impreffions de plaîfir & de douleur, & naître, pour ainfi dire , avec
l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel eft l'homme au fortir des mains de
la nature. . Or , dans cet état , l'envie , l'orgueil , l'avarice , l'ambition
n'exiftoient point pour lui : uniquement fenfible au plaîfir & à la douleur
phyfiques , U ignoroit toutes ces peines & ces plaifirs fâétices Dd 3
Digitized by Google

tibles de passions, &, pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des passions.

POUR s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature: il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes especes de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins: on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur, & naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui: uniquement sensible au plaisir & à la douleur physiques, il ignoroit toutes ces peines & ces plaisirs factices

418 De i? Ê s p r i t. que nous procurent les partions que je viens de nommer. De pareilles pallions ne nous font donc pas immédiatement données par la nature : mais leur exirtence , qui fuppose celle des fociétés , fuppose encore en nous le germe caché de ces mêmes pallions. C'est pourquoi , fi la nature ne nous donne, en naissant, que des befoins , c'est dans nos befoins & nos premiers defirs qu'il faut chercher l'origine de ces partions fa&ices , qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de fentir. Il femble que , dans l'univers moral comme dans l'univers phylique , Dieu n'ait mis qu'un foui principe dans tout ce qui a été. Ce qui est , & ce qui fera , n'est qu'un développement néceflaire. Il a dit à la matière : je te doue de la force, .Aurtî-tôt les éléments, fournis aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les déferts de l'elpace, ont formé mille alfemblages monftrueux , ont produit mille chaos divers , jufqu'à ce qu'enfin ils fe foient placés dans l'équilibre & l'ordre phyfique dans lequel on fuppose maintenant l'univers rangé. Il femble qu'il ait dit pareillement à l'homme : je te doue de la fenfibilité , c'est par elle qu'aveugle inftrument de mes volontés , incapable de connaître la profondeur de mes vues, tu dois, fans îe favoir, remplir tous mes deffeins. Je te mets. .Digitized by Google

Discours 111. 413 fous la garde du plaifir & de la douleur 2 l'un & l'autre veilleront à tes penfées, à tes aétiions ; engendreront tes paffions , exciteront tes averfions , tes amitiés , tes tendreffes , ■ tes fureurs ; allumeront tes defirs , tes craintes , tes efpéranceî^ te dévoileront des vérités , te plongeront dans de* erreurs ; & , après t'avoir fait enfanter mille fyftêmes abfurdes & différens de morale & de législation , te découvriront un jour les principes Simples , au développement defquels font attachés l'or- u dre & le bonheur du monde moral. 1 1 En effet, fuppofons que le ciel anime tout-à-coup plufieurs hommes : leur première occupation fera de fatisfaire leurs befoin's ; bientôt après ils effaieront , pardescris , d'exprimerles impreffions de plaifir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leui- première langue ; qui", •à en juger par la pauvreté 3e quelques langue* •fauvages , a dm d'abord être ' très-courte , & fe réduire à ces premiers fons. Lorfque les hommes*, plus multipliés , Commenceront à lé répandre liir ■la furface dti monde; & que, Semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin fes rivages 6c qui rentrent aufli-tôt dans fon fein , plufieurs ■générations fe feront montrées à la terre , & feront rentrées dans le gouffre où s'a by ment les êtres : lorfque les familles feront plus voifines les unes des autres ; alors le defir commun de pofféder Dd 4

Digitized by Google

sous la garde du plaisir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions, exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs ; allumeront tes desirs, tes craintes, tes espérances ; te dévoileront des vérités, te plongeront dans des erreurs ; & , après t'avoir fait enfanter mille systèmes absurdes & différents de morale & de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels sont attachés l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes : leur première occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essaieront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, & se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde ; & que, semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ses rivages & qui rentrent aussi-tôt dans son sein, plusieurs générations se feront montrées à la terre, & seront rentrées dans le gouffre où s'abymant les êtres : lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres ; alors le desir commun de posséder

424 D E & F R I T. les mêmes chofès, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme , exciteront en eux des querelles & des combats : de là naîtront la colère & la vengeance. Lorsque, faoulés de fang , & las de vivre dans une crainte perpétuelle , ils auront confenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel , & qui leur est •nuifible; alors ils feront entr'eux des conventions ; ■c es conventions feront leurs premières loix. Les > faites , il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premiers magistrats. -Ces magistrats grofliers de. peuples fauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit, les: animaux; lorsque les peuples ne vivront plus de leur chafTe ^ Ja difette des vivres leur enfeignera IVrt d'élever des troupeaux; Ces troupeaux fourniront^ leurs befoins , & les peuples chafteurs feront changés en peupfospafteurs. Après un certain pombrijs de'fkclts , lorsque ces derniers fe fèron r.extrê rnemen tftwltipliés , & que la terre ne pourra, dans le mène efpacement, fubvenir à la nourriture d'un plus grand nombced'habitants, fans être fécondée par le travail JvîrHain ; alors les peuples pafteurs difparoîtront; & feront place aux peuples cultivateurs. ;Le befoin de la faim , en leur découvrant l'art de l'agriculture , leur enfeignera bientôt après l'art de mefurer & de partager les terres. Ce partage fait il faut aflurer . 4 ' »• (Digitized by Google

Discours III. 41\$ à chacun Ses propriétés, & de là une foule de sciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entr'eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représenterait toutes les denrées; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en feront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue; on distinguera des supérieurs & des inférieurs: alors ces mots de bien & de mal, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physique, que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer; telles sont les richesses & l'indigence: alors les richesses & les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes. De là naîtront, selon la forme différente des gouvernements, des passions criminelles ou vertueuses: telles sont l'envie « * l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une

à chacun ses propriétés, & de là une foule de sciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entr'eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées ; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue ; on distinguera des supérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physique, que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer ; telles sont les richesses & l'indigence : alors les richesses & les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes. De là naîtront, selon la forme différente des gouvernements, des passions criminelles ou vertueuses : telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une

4 *6 D * l' E s P R i t. partion fa&ice, qui ne fera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique. Quelque certaine que soit cette conclusion, il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent originairement leur source dans la sensibilité physique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines & des plaisirs physiques, en peines & en plaisirs fa&ices montrer que, dans des passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur & le plaisir physiques que nous fuyons ou que nous recherchons. Digitized by Google j

Discours III. 4*7 „r— — CHAPITRE X. De l avarice, l'o r & l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue. Mais , fi l'on ne defiroit dans leur poffeffion que le plaifir > produit par l'éclat & la beauté de ces métaux , l'avare fe contenterait de la libre contemplation des richesses çntaffées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne fatisferoit pas fa paflion , il faut que l'avare , de quelque efpece qu'il foit , pu defire les richesses comme l'échange de tous les plaifirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence. Ce principe pofé, je dis que l'homme n'étant, par fa nature, fenfible qu'aux plaifirs des fens, ces plaifirs , par conféquent, font l'unique objet de fes defirs. La paflion du luxe , de la magnificence dans les équipages , les fêtes & les ameublements , eft donc une paflion faétice , néceffairement produite par les befoins phyfiques ou de l'amour ou de la table. En effet , quels plaifirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les confidçroit comme un moyen ou de plaire aux fenv Digitized by Google

CHAPITRE X.

De l'avarice.

L'OR & l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais , si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux , l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or , comme cette vue ne satisferoit pas sa passion , il faut que l'avare , de quelque espece qu'il soit , ou desire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs , ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé , je dis que l'homme n'étant , par sa nature , sensible qu'aux plaisirs des sens , ces plaisirs , par conséquent , sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe , de la magnificence dans les équipages , les fêtes & les ameublements , est donc une passion factice , nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet , quels plaisirs réels ce luxe & cette magnificence procure-roient-ils à l'avare voluptueux , s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux fem-

428 Ve z' E s p r l t. mes y s'il les aime , & d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes & de les forcer , par l'espoir confus d'une récompense , à écarter de lui toutes les peines & à rassembler près de lui tous les plaisirs ? v . Dans ces avarés voluptueux , qui ne méritent pas proprement le nom d'avaré , l'avarice est donc l'effet immédiat de la Crainte , de la douleur & de l'amour du plaisir physique. Mais , dira-t-on , comment ce même amour du plaisir , ou cette même crainte de la douleur, peuventils l'exciter chez les vrais avarés, chez ces avarés infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? S'ils partent leur vie dans la disette du nécessaire, & s'ils s'exagèrent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre. Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui , leur laissant désirer sans cesse le plaisir , doit toujours les en priver. J'observerai d'abord que cette forte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule, & de la possibilité de l'indigence & des maux qui y sont attachés. Les avarés sont à peu près semblables aux hypocondres qui vivent dans des f / Digitized by Google

Discovils III. 419 tranfes perpétuelles, qui voient par-tout des dan-» gers , & qui craignent que tout ce qui les 'approche ne les cafle. C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'oq rencontre le plus communément de ces fortes d'avares ; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à fa fuite : auflî leur folie , à cet égard , eft-elle plus pardonnable qil'elle ne le feroit à des hommes nés dans l'abondance , parmi lefquels on ne trouve guere que des avares faftueux ou voluptueux. Pour faire voir comment, dans les premiers f la crainte de manquer du néceffaire les force toujours à s'en priver ; fuppofons qu'accablé dû faix de l'indigence, quelqu'un d'entr'eux conçoive le projet de s'y fouffraire. Le projet conçu, l'efpérance auflî-tôt vient vivifier fon ame afiàiffée par la mifere; elle lui rend l'aftivité, hd fait chercher des protefteurs , l'enchaîne dans l'antichambre de fes patrons , le force à s'intriguer auprès des miniftres , à ramper aux pieds des grands & à fe dévouer enfin au genre de vie le plus trifte, jufqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la mifera, Parvenu à cet état , le plaifir fëra-t-il l'unique objet de fa recherche? Dans un homme qui, par ma fuppofition , fera d'un caraëiere timide & défiant , le fouvenir vif des maux qu'il a éprouv / Digitized by Google

I 43» De l* E s p r i T. vés doit d'abord lui inspirer le desir de s'y
fouf* traire , & le déterminer , par cette raison , à se refuser jusqu'à des
besoins dont il a, par la pauvreté , acquis l'habitude de se priver. Une fois
au-dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou
quarante ans ; si l'amour du plaisir dont chaque instant émoufle la vivacité
, se fait moins vivement sentir à son cœur , que fera-t-il alors ? Plus difficile
en plaisirs , s'ils aime les femmes , il lui en faudra de plus belles & dont les
faveurs soient plus chères : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses
pour satisfaire ses nouveaux goûts : or , dans l'espace de temps qu'il mettra
à cette acquisition , si la défiance & la timidité , qui s'accroissent avec l'âge
& qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre faiblesse , lui
démontrent qu'en fait de richesse , n'est jamais assez : & si son avidité se
trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs , il fera fournir alors à
deux attrapions différentes. Pour obéir à l'une & à l'autre , cet homme , sans
renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la
jouissance au temps où, possesseur de plus grandes richesses , il pourra, sans
crainte de l'avenir , s'occuper tout entier de ses plaisirs présents. Dans le
nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors , si

Digitized by Google

DISCOURS III. 431 l'âge le rend tout-à-fait inflexible au plaisir, changera-t-il Ton genre de vie ? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendu chères ? Non , sans doute ; & satisfait , en contemplant ses trésors , de la possibilité des plaisirs dont les richesses font l'échange , cet homme , pour éviter les peines physiques de l'ennui , se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'aimer n'étant plus contrebalancée par le désir de jouir , elle fera , au contraire , soutenue en lui par la crainte machinale que la ▼ieillesse a toujours de manquer. La conclusion de ce chapitre , c'est que la crainte excessive & ridicule des maux attachés à l'indigence est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en délirant toujours le plaisir & l'avarice peut toujours les en priver.

De l'Esprit. 4** «*— 'Vevxezss. ••• nrrr.n,,^ CHAPITRE
 XL JXt l ambition. 3L»E crédit attaché aux grandes places peut, ainû que
 les richeffes , nous épargner des peines , nous procurer des plaifrs , & , par
 conféquent , être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à
 l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice. Chez ces peuples fauvages dont les
 chefs ou les rois n'ont d'autre privilège que celui d'être nourris & vêtus de
 la chafle que font pour eux les guerriers de la nation , le defir de s'aflurer
 fes befoins y fait des ambitieux. Dans Rome naiffante , lorfqu'on
 n'alTignoit d'autre récompense aux grandes aétions que l'étendue de
 terreîn qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif
 fuſſifoit pour former des héros. Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les
 peuples pauvres ; ce qui chez eux forme des ambitieux , c'est le defir de se
 fouſtraire à la peine & au travail. Au contraire , chez les nations opulentes ,
 ou tous ceux qui prétendent aux grandes places font pourvus de richeſſes
 néceſſaires pour se procurer non-seulement les befoins , Digitized by
 Google

Discours 111. 433 befoins , mais encore les commodités de la vie , c'est prefque toujours dans l'amour du plaifir que l'ambition prend naiffance. . Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares & généralement toutes les marques d'honneur, ne font fur nous aucune impreffion phyfique de plaifir : l'ambition n'eft donc pas fondée fur cet amour du plaifir, mais fur le defir de l'eflime & des refpects : elle n'eft donc pas l'effet de la fenfibilité phyfique. Si le defir des grandeurs , répondrai-je , n'étoit allumé que par le defir de l'eftime & de la gloire , il ne s'élèveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte , ou les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompense. Chez ces peuples, la poffeffion des dignités pouvoit flatter l'orgueil, puifqu'elle affuroit un homme de l'eftime de fes concitoyens ; puifque cet homme , ayant toujours de grandes entreprifes à exécuter, pour regarder les grandes places comme des moyens de s'illuftrer & de prouver fa fupériorité fur les autres. Or l'ambitieux pourfuit également les grandeurs dans les fiecles où ces grandeurs font les plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève , & par conféquent , dans les temps mêmes où leur poffeffion eft le moins flatteufe. L'ambition n'eft donc pas

fonr Tome I. Ee

besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares & généralement toutes les marques d'honneur, ne font sur nous aucune impression physique de plaisir : l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir, mais sur le desir de l'estime & des respects : elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le desir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le desir de l'estime & de la gloire, il ne s'élèveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompense. Chez ces peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil, puisqu'elle assuroit un homme de l'estime de ses concitoyens ; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pour regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer & de prouver sa supériorité sur les autres. Or l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siècles où ces grandeurs sont les plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, & par conséquent, dans les temps mêmes où leur possession est le moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fon-

434 I> e l* Esprit d'ée fur le defir de l'estime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux' peut se tromper lui-même: les marques de considération, qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est là place & non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit n'est point personnelle; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrâce du maître; que la vieillesse même du prince suffit pour la détruire; qu'alors • les hommes, élevés aux premiers postes, sont autour du souverain comme ces nuages d'or qui attirent au coucher du soleil, & dont la splendeur s'obscurcit & disparaît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois ouï dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le "mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la baflerte & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, & surtout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places, il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le Digitized

Discours III. ^ détermine ; & que , fur ce point , il Te fait illufion à lui-même , puifqu'on nedefirepas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil , l'eftime pour l'eftime même , mais pour les avantages qu'elle procure. Le defir des grandeurs n'eft donc point l'effet du defir de l'eftime. A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on techerche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à fe montrer au public que dans un équipage lefte & brillant , pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur ?C'eft qu'il confidere ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes fon indépendance, la puiffance qu'il a de rendre à fon gré plufieurs d'entr'eux heureux ou malheureux , & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaifirs qu'ils fauront lui procurer. Mais , dira-t-on , ne feroit-ce pas plutôt du refpê& de l'adoration des hommes dont l'ambitieux feroit jaloux ? Dans le fait , c'eft le refp& des hommes qu'il defire ; mais pourquoi le defire-t-il ? Dans les hommages qu'on rend aux grands , ce n'eft point le gefte du relpê& qui leur plaît : fi ce gefte étoit par lui-même agréable , il n'eft point d'homme riche qui , fans fortir de chez lui & fans courir après les dignités , ne fe pût procurer un tel bonheur. Pour fe fatisfaire , il loueEe 2 Digitized by Google

détermine ; & que , sur ce point , il se fait illusion à lui-même , puisqu'on ne desire pas , comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil , l'estime pour l'estime même , mais pour les avantages qu'elle procure. Le desir des grandeurs n'est donc point l'effet du desir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités ? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste & brillant , pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur ? C'est qu'il considère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance , la puissance qu'il a de rendre à son gré plusieurs d'entr'eux heureux ou malheureux , & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais , dira-t-on , ne feroit-ce pas plutôt du respect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux feroit jaloux ? Dans le fait , c'est le respect des hommes qu'il desire ; mais pourquoi le desire-t-il ? Dans les hommages qu'on rend aux grands , ce n'est point le geste du respect qui leur plaît : si ce geste étoit par lui-même agréable , il n'est point d'homme riche qui , sans sortir de chez lui & sans courir après les dignités , ne se pût procurer un tel bonheur. Pour se satisfaire , il loue-

436 De l' E s p R i T. roit une douzaine de porte-faix , les
revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de
l'Europe , les tiendroît le matin dans fon antichambre , pour venir tous
les,jours payer à fa vanité un tribut d'encens & de refpe&s. L'indifférence
des gens riches pour cette efpece de plaifir prouve que l'on n'aime point le
refpeft comme refpeft, mais comme un aveu d'infériorité de la part des
autres hommes , comme un gage de leur difpofition favorable à notre égard
, Sc de leur emprefTement à nous éviter des peines & à nous procurer des
plaifirs. Le defir des grandeurs n'eft donc fondé que fur la crainte de la
douleuf ou l'amour du plaifir. Si ce defir n'y prenoit point fa fource , quoi
de plus facile que de défabufer l'ambitieux > O toi, lui diroit-on , qui feches
d'envie en contemplant le faite & la pompe des grandes places , ofe t'élever
à un orgueil plus noble ; & leur éclat ceffera de t'en impofer. Imagine , pour
un moment , que tu n'es pas moins fupérieur aux autres hommes que
les infeas leur font inférieurs; alors tu ne verras , dans les courtifans , que
des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le fceptre même ne te
paroitra plus qu'une gloriole. Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais
l'oreille à de pareils difcours? auront-ils toujours peu de confidération pour
ceux qui ne peuvent -Digitized by Googl

Discours III. 437 guère, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents > C'est que les grandeurs font un bien , & peuvent, ainsi que les richesses , être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, & par conséquent nous procurer plus d'avantage. Une preuve de cette vérité , c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres , il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus desirable ; & qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes , un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi , borné dans son pouvoir , se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets ? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Perses qu'au peuple libre des Anglois , c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire : c'est qu'instruits par un exemple si secret , mais sûr , on fait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans , du moins de leur vivant , ont presque toujours été plus honorés que les bons rois ; c'est que la reconnaissance a toujours élevé

E e 3 Digitized by Google

, ' 438 De V E s p R 1 T. des temples moins fomptueux aux dieux bienfaifants qui portent la corne d'abondance (a) , que la crainte n'en a confacré aux dieux cruels & coloffaux qui, portés fur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs , lont peints la foudre à la main ; c'est enfin qu'éclairés par cette connoiffance , on lent qu'on doit plus attendre de l'obéiffance d'un efclave , que de la reconnoiffance d'un homme libre. La conclufion de ce chapitre , c'est que le defir des grandeurs eft toujours l'effet de la crainte, de la douleur ou de l'amour des plaifirs des fens, auxquels fe réduifent nccelfairement tous les autres. Ceux que donnent 4e pouvoir & la confidération ne font pas proprement des plaifirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'efpoir & les moyens de fe procurer des plaifirs font déjà (,,) Dans la ville de Bantam , les habitants préfentent les prémices de leurs fruits à l'elprit malin, & rien au grand Dieu, qui, félon eux, eft bon, & n'a pas befoin de ce« offrandes. V oyez Vincent le Blanc . Les habitants de Madagafcar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu , & une au démon ; ils commencent par le diable , iettent un morceau du côté droit , & difent: voilà pour toi, feigneur Diable. Ils jettent enfuite un morceau du côté gauche, & difent : voilà pour toi, feigneur Dieu. Ils ne lui font aucune priere. Recueil des leu . edif. f Digitized by Google

D i s c o u R. i ? . ///. 43 des plaifirs : plaifirs qui ne doivent leur
 exiftence qu'à celle des plaifirs phyfiques (£). Je fais que , dans les projets *
 les entreprifes, les forfaits, les vertus & la pompe éblouiffante de l'ambition
 , l'on appérçoit difficilement l'ouvrage de la fenfibilité phyfique. Comment
 , dans cette fiçre ambition qui , le bras fumant de carnage, s'allied , au
 milieu des champs de bataille, fur un monceau de cadavres , & frappe , en
 figne de victoire , fes ailes dégouttantes de fang j comment , dis-je , dans
 l'ambition ainfi figurée , reconnoitre la fille de la volupté ? Comment
 imaginer qu'à travers les dangers , les fatigues & les (b) Pour prouver que
 ce ne font pas les plaifirs phyfiques qui nous portent à l'ambition , peut-être
 dira-t-on que c'eft communément le defir vague du bonheur qui nous en
 ouvre la carrière. Mais répondrai-je , qu'eft-ce que le defir vague du
 bonheur? c'eft un defir qui ne porte fur aucun objet en particulier : or, je
 demande f» l'homme, qui, fans aimer aucune femme en particulier , aime
 en général toutes les femmes , n'eft point animé du defir des plaifirs
 phyfiques ? Toutes les fois qu'on voudra fe donner la peine de décompofer
 le lentiment vague de l'amour du bonheur , on trouvera toujours le plaifir
 phyfique au fond du creufet. Il en eft de l'ambitieux comme de l'avare qui
 ne feroit point avide d'argent , fi l'argent n'étoit pas oa l'échange des
 plaifirs ou le moyen d'échapper à la douleur phyfique : il ne defireroit point
 l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de
 cours» Ee 4 (. • \ Digitized by Google

44\$ ■ & * z' E s p k i t. -travaux de la guerre , ce loir la volupté qu'on pourfuive ? C'est cependant elle seule , répondrai-je, qui , sous le nom de libertinage, recrute les armées de presque toutes les nations. On aime les plaisirs & , par conséquent , les moyens de s'en procurer : les hommes défient donc & les richesses & les dignités. Ils voudroient, de plus , faire fortune en un jour , & la paix elle leur inspire ce desir : or , la guerre , qui promet le pillage des villes au soldat & des honneurs à l'officier , flatte, à cet égard, & leur paresse & leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (c) que les travaux de l'agriculture , qui ne leur promet de richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains , les Celtes, les Tartares , les habitants des côtes d'Afrique & les Arabes , ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie qu'à la culture des terres. Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit , au risque même de se ruiner » parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses , & nous les promet dans un instant. - \ M » Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un » état violent; ils soupirent sans cesse après la guerre; ils » s'y font un nom en peu de temps ; ils aiment mieux » combattre que labourer. Digitized by Google

travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive ? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées de presque toutes les nations. On aime les plaisirs & , par conséquent, les moyens de s'en procurer : les hommes desireront donc & les richesses & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la paresse leur inspire ce desir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au soldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard, & leur paresse & leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (c) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet de richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, & nous les promet dans un instant.

(c) » Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un
» état violent; ils soupirent sans cesse après la guerre; ils
» s'y font un nom en peu de temps; ils aiment mieux
» combattre que labourer.

Discours III. 441 Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe , je vais , dans le titre du chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre. I ï CHAPITRE XII. 1 N * Si , dans la poursuite des grandeurs , Ton ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique ; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux ? O N peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés , qui , ennemis du bonheur d'autrui , désirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent , mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots, qui en général , passent pour méchants , non que la loi qu'ils professent ne soit une loi d'amour & de charité , mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austère (a) (al_ L'expérience prouve qu'en général les caractères propres à se priver de certains plaisirs & à faire les maxi

44i De i? E s p r i T. font apparemment des hommes mécontents de ce bas monde , qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux , cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espèce font en très-petit nombre ; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame ; ils ne font comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition , ils font privés de tous les plaisirs. Il est des ambitieux d'une autre espèce ; & , ' t * mes & les pratiques austères d'une certaine dévotion, font ordinairement des caractères malheureux. C'est la seule manière d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la faiblesse & à la douceur des principes de la religion tant de méchanceté & d'intolérance ; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse , lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine & plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs & les infortunes ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractère heureux, est gai & bonhomme; c'est lui seul qui. dit : Que tout le monde ici soit heureux de ma joie. Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit, en parlant de Calpurnius : je redoute ces gens pâles & maigres : il n'est pas ainsi de ces Antoine , de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs ; leur main cueille des fleurs & raffine point de poignards. Cette observation de César est très-belle, & plus générale qu'on ne pense. \

Digitized by Gbogle

Discours III. 443 dans cette espece , je l'es comprends prefque tous : ce font ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jpuir des avantages qui y font attachés. Parmi ces ambitieux , il en eft qui , par leur naiftance ou leur pofition , font d'abord élevés à des portes importants : ceux-là peuvent quelquefois allier le pl^ifir avec les foins de l'ambition ; ils font, en naiftant, placés, pour ainfi dire , à la moitié (b) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en eft pas ainfi d'un homme qui , de l'état le plus médiocre , veut , comme Cromwel , s'élever aux premiers portes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition , ou les premiers pas font ordinairement les plus difficiles , il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il eft à la fois occupé, & du foin de former de grands projets , & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes , ardents à la pourfuite de tous les plaifirs , animés de ce feul motif, en font fouvent privés ; fuppofons qu'avide de ces plaifirs, & frappé de l'empreflement avec lequel on cherche à prévenir les defirs des grands , un homme de cette espece (b) L'ambition eft, fi ie l'ofe dire, en eux plutôt une convenance d'état qu'une paflîon forte que les obftacles irritent , & qui triomphe de tout.

Digitized by Google

dans cette espece , je les comprends presque tous : ce sont ceux qui , dans les grandes places , ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux , il en est qui , par leur naissance ou leur position , sont d'abord élevés à des postes importants : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition ; ils sont , en naissant , placés , pour ainsi dire , à la moitié (b) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme qui , de l'état le plus médiocre , veut , comme Cromwel , s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition , où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles , il a mille intrigues à faire , mille amis à ménager ; il est à la fois occupé , & du soin de former de grands projets , & du détail de leur exécution. Or , pour découvrir comment de pareils hommes , ardents à la poursuite de tous les plaisirs , animés de ce seul motif , en sont souvent privés ; supposons qu'aveuglé de ces plaisirs , & frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des grands , un homme de cette espece

(b) L'ambition est , si je l'ose dire , en eux plutôt une convenance d'état qu'une passion forte que les obstacles irritent , & qui triomphe de tout.

444 Dr l' E s p r i t. veuille s'élever aux premiers poſſes : ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple eſt le diſpenſateur des grâces , où l'oſ ne peut ſe concilier la bienveillance publique que par des ſervices rendus à la patrie , où, par conféquent, le mérite eſt néceſſaire ; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements absolument deſpotiques^ tels que Je Mogol , où les honneurs ſont le prix de l'intrigue : or, quel que ſoit le lieu de ſa naiſſance , je dis que , pour parvenir aux grandes places , il ne peut donner preſqu'aucun temps à ſes plaifirs. Pour le prouver , je prendrai le » plaifir de l'amour pour exemple , non-feulemqt comme le plus vif de tous , mais encore comme le reflort preſque unique des ſociétés policées. Car il eſt bon d'obſerver, en paſſant, qu'il eſt, dans chaque nation , un beſoin phyſique qu'on doit conſidérer comme l'ame univerſelle de cette nation : chez les fauvages du ſeptentrion qui , ſouvent expoſés à des famines affreufes , ſont toujours occupés de chaſſe & de pêche , c'eſt la faim & non l'amour qui produit toutes les idées; ce beſoin eſt en eux le germe de toutes leurs penſées : auſſi, preſque toutes les combinaifons de leur eſprit ne roulent-elles que ſur les ruſes de la chaſſe & de la pêche , & ſur les moyens de pourvoir au beſoin de la faim. Au contraire , l'amour des femmes eſt , chez les nations poliDigitized by,Google

veuille s'élever aux premiers postes : ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple est le dispensateur des graces , où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la patrie , où , par conséquent , le mérite est nécessaire ; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements absolument despotiques , tels que le Mogol , où les honneurs sont le prix de l'intrigue : or , quel que soit le lieu de sa naissance , je dis que , pour parvenir aux grandes places , il ne peut donner presque aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver , je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple , non-seulement comme le plus vif de tous , mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer , en passant , qu'il est , dans chaque nation , un besoin physique qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette nation : chez les sauvages du septentrion qui , souvent exposés à des famines affreuses , sont toujours occupés de chasse & de pêche , c'est la faim & non l'amour qui produit toutes les idées ; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi , presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse & de la pêche , & sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire , l'amour des femmes est , chez les nations poli-

Discours 111. 44 'î cées, le reflort prefque unique qui les meut (c). En ces pays , l'amour invente tout , produit tout : la magnificence , la création des arts de luxe , font des fuites néceffaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire : le defir même qu'on (c) Ce n'eft pas que d'autres motifs ne puiffent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays- pauvres, le defir de pourvoir à fes befoins fuffit , comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les paysdefpotiques , la crainte du fupplice , que peut nous faire fubir le caprice d'un defpote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés , c'eft le defir vague du bonheur, defir qui fe réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaifirs des lens, qui le plus communément infpire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaifirs, je fuis, fans doute, en droit de choifir celui des femmes , tomme le plus vif & le plus puiffant de tous. Une preuve qu'en effet ce font les plaifirs de cette efpece qui nous animent, c'eft que l'on n'eft fufceptible de l'acquifition des grands talents & capable de ces réfoliltions défefpérées , néceffaires quelquefois pour monter aux premiers poftes , que , dans la première jeunefſe, c'eft-à-dire, dans l'âge où les befoins phyſiques fe font le plus vivement fentir. Mais, dira-t-on , que de vieillards montent avec plaifir aux grandes places! Oui ; ils les acceptent, ils les défirent même; mais ce defir ne mérite pas le nom de paſſion, puifqu'ils ne font plus alors capables de ces entreprifes hardies & de ces efforts prodigieux d'eſprit qui caraéférifent la paſſion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carrière qu'il s'eft ouverte dans la jeunefſe , mais il ne s'en «uvriroit pas une nouvelle. Digitized by Google

cées, le ressort presque unique qui les meut (c). En ces pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire : le desir même qu'on

(c) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le desir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'est le desir vague du bonheur, desir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis, sans doute, en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puissant de tous. Une preuve qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espèce qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talents & capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la première jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places ! Oui ; ils les acceptent, ils les desirent même ; mais ce desir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies & de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carrière qu'il s'est ouverte dans la jeunesse, mais il ne s'en ouvrirait pas une nouvelle.

44 6 De l' E s p r i t. a d'en imposer aux hommes , par les richesses ou les dignités , n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né dans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur elles ; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition , l'homme dont je parle aspire au poste de général ou de premier ministre ; il doit, pour monter à ces places , s'occuper tout entier du soin d'acquiescer des talents ou de faire des intrigues. Or le genre de vie propre à former, soit un habile intrigant , soit un homme de mérite , est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des affections incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que , dans la jeunesse, & jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit , cet homme doit s'arracher à tous ses goûts , & sacrifier , presque toujours , le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis, presque toujours , parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition , accrue au fil-tôt que satisfaite , remplace toujours un desir rempli par un desir nouveauDigitized by'Goog

a d'en imposer aux hommes , par les richesses ou les dignités , n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien , mais avide des plaisirs de l'amour , ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant , que cet amant , plus élevé en dignité , fait réfléchir plus de considération sur elles ; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition , l'homme dont je parle aspire au poste de général ou de premier ministre ; il doit , pour monter à ces places , s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talents ou de faire des intrigues. Or le genre de vie propre à former , soit un habile intrigant , soit un homme de mérite , est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes , auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que , dans la jeunesse , & jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit , cet homme doit s'arracher à tous ses goûts , & sacrifier , presque toujours , le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis , presque toujours , parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition , accrue aussi-tôt que satisfaite , remplace toujours un desir rempli par un desir nou-

Discours III. 447 veau ; qui , de ministres , voudroient être rois ; qui , de rois , aspireroient , comme Alexandre , à la monarchie universelle , & voudroient monter sur un trône ou les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires , & supposant même de la modération dans l'ambition , il est évident que l'homme , dont la passion des femmes aura fait un ambitieux , ne parviendra ordinairement aux premiers portes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés. - Mais ses desirs ne fussent-ils qu'atténués, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme , qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant ; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs ' toujours bandés : alors il découvre avec horreur l'abîme affreux qui s'entrouvre ; il sent que , dans sa chute , par un triste apanage de la grandeur , il fera misérable sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil , il fera l'objet du mépris de ses rivaux , mépris plus cruel encore que les outrages ; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune , mais dont la privation est insupportable.

Digitized by Google

veau ; qui , de ministres , voudroient être rois ; qui , de rois , aspireroient , comme Alexandre , à la monarchie universelle , & voudroient monter sur un trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur ; sans parler , dis-je , de ces hommes extraordinaires , & supposant même de la modération dans l'ambition , il est évident que l'homme , dont la passion des femmes aura fait un ambitieux , ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'attiédés , à peine cet homme a-t-il atteint ce terme , qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant ; il se voit de toutes parts en butte aux envieux , qui , prêts à le percer , tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés : alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entrouvre ; il sent que , dans sa chute , par un triste apauvrissement de la grandeur , il sera misérable sans être plaint ; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil , il sera l'objet du mépris de ses rivaux , mépris plus cruel encore que les outrages ; que , devenu la risée de ses inférieurs , ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune , mais dont la privation est insup-

f 44.8 De l' E s p r l T. portable , lorfque l'habitude en a fait un befoin. 31 voit donc que, privé du feul plaifir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaiffement , il ne jouira plus en contemplant fes grandeurs , comme l'avare en contemplant fes richeffes , de la poffibilité de toutes les jouiffances qu'elles peuvent lui procurer. ' Cet ambitieux eft donc , par la crainte de l'ennui & de la douleur , retenu dans la carrière où l'amour du plaifir l'a fait entrer : le defir de conferver fuccede donc en fon cœur au defir d'acquérir. Or l'étendue des foins néceffaires pour fe maintenir dans les dignités , ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il eft évident que cet homme doit palier le temps de la jeunefle & de l'âge mûr à la poursuite ou à la confervation de ces places , uniquement defirées comme des moyens d'acquérir les plaifirs qu'il s'eft toujours refusés. C'eft ainfi que, parvenu à l'âge où l'on eft incapable d'un nouveau genre de vie , il fe livre , & doit,- en effet, fe livrer tout entier à fes anciennes occupations ; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'efpérances vives , & fans celle remuée par de fortes paffions , préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme infipide d'une vie tranquille. Semblables aux vailfeaux que les flots portent encore fur la côte du midi , lorfque les vents du nord Digilizecl by Googl

Discours II J. 449 nord n'enflent plus les mers , les hommes
fuivenc dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans
la jeunesse. J'ai fait voir comment, appelle aux grandeurs par la passion des
femmes , l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre , par
hasard , quelques plaisirs , ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume ; il
ne les goûte avec délices que parce qu'ils y sont rares & fermés çà & là, à
peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts
de la Lybie, & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à
l'Africain brûlé qui s'y repose. La contradiction qu'on apperçoit entre la
conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir , n'est donc
qu'apparente ; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir &
la crainte de la douleur. Mais , dira-t-on , si l'avarice & l'ambition sont un
effet de la sensibilité physique , du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa
source. Tome I. Ff W Digitized by Google

nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices que parce qu'ils y sont rares & semés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice & l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.



De l'orgueil. JuSo R G U E I L n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui , dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de foi aux autres, suppose, par conséquent , l'existence des hommes , & même l'établissement des sociétés. Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir & de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion fautive , qui suppose la connoissance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne font autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé & honoré comme tel. L'idée de l'estimé a. donc précédé l'idée de l'estimable. II . est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Au lieu l'homme qu'anime le noble & superbe desir de se plaire à lui-même, & qui, content de sa propre estime, se croit indifférent à l'opinion générale , est , en ce point , dupe de son propre orgueil , & prend en lui le delir d'être estimé pour le desir d'être estimable. L'orgueil , en effet , ne peut jamais être qu'un

JD*i* sco irks *Ï*IL 4|t defir fecrert & déguifé de l'eftime publique.
Pourquoi le même homme qui , dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adrêfle , de la force & de l'agilité de fon corps, ne s'énorgueillera-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus effentielles? C'est que la force & l'agilité du corps ne fopt ni ne doivent être autant e (limées d'un Frahçois que d'un Sauvage. Pour prèuvé que l'orgueil n'est qu'un amour déguifé de l'eftime , fuppofons un homme uni* quement occupé du defir de s'âflurer de fon excellence & de fa fupériorité. D^ps cette hypothefe t la fupériorité là plus pérfonnelle, la plus indé* pendante du hafard , lui paroîtrok fans doute la plus flatteufe : ayant à choifir entre la gloire de* lettres & celle des armes , ce feroit i par confifquent , à la première qu'il donneroit la préférence* Oferoit-il contredire Céfar lui-même ? Ne conviendroir-il pas , avec ce héros , que les lauriers de la viâoire font i pat le publie éclairé * toujours partagés entre le général , le foldar & le hafard ; & qu'au contraire les lauriers des mufes appartiennent fans partage à ceux qu'elles infpirent? N'avoueroit-il pas que le hafard â pu fouvent placer l'ignorance & la lâcheté fur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un ftupide auteur ? En n'interrogeant que fon orgueil , c'est-â-dire, Ff a Digitized by Google

4\$2 De i' E s p r i t. le defir de s'affurer de Ton excellence , il eft donc certain que la première efpece de gloire lui paroîtroit la plus defirable. La préférence qu'on donne ; au grand capitaine fur le philofophe profond ne changerait point, à cet égard, fon opinion: il fendrait que , fi le public accorde plus d'eftime au général qu'au philofophe , c'eft que les talents du premier ont une influence plus prompte fur . le bonheur public, que les maximes d'un fage qui ne paroiffent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés. Or, s'il n'eft cependant en France perfonne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres , j'en conclus que ce n'eft qu'au defir d'être eftimé qu'on doit le defir d'être eftimable, & que l'orgueil n'eft que l'amour même de l'eftime. Pour prouver enfuite que cette paffion de l'orgueil ou de l'eftime eft un effet de la fenfibilité phyfique, il faut maintenant examiner fi l'on defire l'eftime pour l'eftime même , & fi cet amour de l'eftime ne ferait pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaifir. A quelle autre caufe , en effet, peut-on attribuer l'empreffement avec lequel on recherche l'eftime publique ? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de fon mérite , par conféquent , à l'orgueil qui, voulant s'eftimer & ne pouvant s'eftimer feul , a befoin du fuffrage public pour Digitized by

Discours III. 4³ étayer la haute opinion qu'il a de lui-même , & pour jouir du fentiment délicieux de fon excellence ? Mais , fi nous ne devions qu'à ce motif le •r defir de l'eftime , alors l'eftime la plus étendue , c'est-à-dire, celle qui nous feroit accordée par le plus grand nombre d'hommes , nous paroîtroit , fans contredit, la plus flatteufe & la plus defirable , comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune & à nous raflurer fur nôtre mérite. Or, fuppofons les planètes habitées par des êtres femblables à nous; fuppofons qu'un génie vînt à chaque infant nous informer de ce qui s'y pafle , & qu'un homme eût à choifir entre l'eftime de fon pays & celle de tous ces mondes céleſtes : dans cette fuppofition , n'eſt-il pas évident que ce feroit à Peſtime la plus éten- • due , c'est-à-dire , & celle de tous les habitants planétaires , qu'il devroit donner la préférence fur celle de fes concitoyens i II n'eſt cependant 1 perſonne qui, dans ce cas , ne ſe déterminât en faveur de l'eſtime nationale. Ce n'eſt donc point au defir qu'on a de ſ'aflurer de fon mérite, qu'on doit le defir de l'eſtime , mais aux avantages que cette çſtime procure. : Pour ſ'en convaincre , qu'on ſe demande d'où vient l'em preſlement avec lequel ceux qui ſe difenc le plus jaloux de l'eſtime publique, recherchent Ff3 Digitized by Google

étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du sentiment délicieux de son excellence ?

Mais, si nous ne devions qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit, la plus flatteuse & la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune & à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planetes habitées par des êtres semblables à nous; supposons qu'un génie vînt à chaque instant nous informer de ce qui s'y passe, & qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays & celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, & celle de tous les habitants planétaires, qu'il devroit donner la préférence sur celle de ses concitoyens ? Il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au desir qu'on a de s'assurer de son mérite, qu'on doit le desir de l'estime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique, recherchent

454 P E L' E S ? K I T, les grandes places dans les siècles mémos
ou , contrariés par des intrigues & des cabales , ils ne pçuvent rien faire
d'utile à leur nation ; ou , par çpniéquent, ils font expofés à fa riféedu public
t qui , toujours juſte dans ſes jugements , méprifequiconque eſt aflez
indifférent à ſon eſtime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir
digne-» ment,- qu'on ſe dçmande encore pourquoi l'on eſt plus flatté de
l'eſtime d'un prince que de celle d'un homme ſans crédit : & l'on verra que,
dans tou* Jes cas , notre amour pour l'eſtime eſt proporr tionné aux
avantages qu'elle nous promet. Si. nous préférons-, à l'eſtime d'un petit
nombre d'hommes choiſis , celle d'une multitude ſans lumières, c'eſt que ,
dans une multitude, nous voyons plus d'hommes foumiſà cette eſpece
d'empire que l'eſtime donne fiir les âmes ; c'eſt qu'un plus ..grand nombre
d'admirateurs rappelle plus fou vent à notre eſpritî'image agréable des
plaifirs qu'ils peuvept-nous procurer. C'eſt la raifon pour laquelle ,
indifférent à l'ad-r miration d'un peuple, avec lequel on n'auroit aucune
relation , il eſt peu dé François qui fuſſent fort touchés de l'eſtime
qu'auroient pour eux les habitants du grand Tibet. S'il eſt des hommes qui
voudroïnt envahir l'eſtime univerſelle, & qui feroient même jaloux de
l'eſtime des terres Auftralçs , ce deûr n'eſt pas l'effet d'un plus grand I
Digitized by Google

/ Di scouts III. amour pour l'estime , mais feulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (a). La dernière & la plus forte preuve de cette vérité , c'est le dégoût qu'on a pour l'estime (b) & la difette où l'on est de grands hommes dans les siècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus parte un contrat tacite avec sa nation , par lequel il s'engage à s'illustrer par des talents & des actions utiles à ses concitoyens, pourvu que ses concitoyens reconnoissent , attentifs à le soulager dans ses peines , rassembler près de lui tous les plaisirs. C'est de la négligence ou de l'exaâtitude du public à remplir ces engagements tacites que dépend , dans tous les siècles & les pays , l'abondance ou la rareté des grands hommes. (a) Les hommes sont habitués , par les principes d'une bonne éducation , à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais sous le nom d'estime , ils ne désirent réellement que les avantages quelle procure. (b) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile : mais par-tout où l'estime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas , défendre avec trois cents Spartiates , le pas des Thermopyles.

Ff4 / < Digitized by Google

amour pour l'estime , mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (a).

La dernière & la plus forte preuve de cette vérité , c'est le dégoût qu'on a pour l'estime (b) & la disette où l'on est de grands hommes dans les siècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus passe un contrat tacite avec sa nation , par lequel il s'engage à s'illustrer par des talents & des actions utiles à ses concitoyens , pourvu que ses concitoyens reconnoissants , attentifs à le soulager dans ses peines , rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagements tacites que dépend , dans tous les siècles & les pays , l'abondance ou la rareté des grands hommes.

(a) Les hommes sont habitués , par les principes d'une bonne éducation , à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais sous le nom d'estime , ils ne desirerent réellement que les avantages qu'elle procure.

(b) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile : mais par-tout où l'estime procure de grands avantages , l'on court , comme Léonidas , défendre avec trois cents Spartiates , le pas des Thermopyles.

45§ D e l' E s P R i T. Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. Envain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius: un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes & s'expliquer naturellement par d'autres causes. . Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide; ou que, dans un siècle très-superstitieux, comme celui de Curtius, il naît un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie-, par son dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses misères, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes. La conclusion de ce chapitre, c'est qu'on ne désire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne désire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime: l'amour de l'éloge n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or il n'est que deux sortes de plaisirs; les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs; moyens

Discours ///. qu'on a rangés dans la classe des plaisirs , parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir ; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil 5c de toutes les autres passions , dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée , pour confirmer , par ce dernier exemple , tout ce que j'ai dit de l'origine des passions. .T—' ■■ ■ “*■ | , | ^ CHAPITRE XIV. , De l'amitié. v Aimer, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin , ce feroit un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins : l'amitié est donc, entre eux, fondée sur des motifs différents. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent , les autres de crédit , ceux-ci de converser , ceux-là de confier leurs peines : en conséquence , il est des amis de plaisir , d'argent (j) , d'intrigue , {a) On s'est tué jusqu'à présent à répéter , les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter parmi les

#■ 4>8 U e i* E s p R i f \ d'efprit & de malheur. Rien de plus utile que de confidérer l'amitié fous ce point de vue , & de s'en former des idées nettes. amis , ceux dont l'amitié intéreflee ne nous aime que pour notre argent. Cette forte d'amitié n'est pas , fans doute , la plus flatteufe : mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment , par exemple , dans un contrôleur-général , la puiſſance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entr'eux, l'amour de la perſonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuſeroit-on le nom d'amitié à cette eſpece de ſentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes , mais toujours pour quelque cauſe ; & cellelà en vaut bien une autre. Un homme eſt amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eſt uniquement la beauté de ſes yeux ou de ſon teint qu'il aime en elle ? Mais , dira-t-on , à peine l'homme riche eſt-il tombé dans l'indigence , qu'on ceſſe alors de l'aimer. Oui , fans doute : mais , que la petite vérole gâte une femme , on rompra communément avec elle , & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorfqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance & dont nous eſtimons le plus l'ame , l'eſprit & le cara&ere , devienne tout-à-coup aveugle, fourd & muet, nous regretterons" en lui la perte de notre ancien ami; nous reſpeâerons encore ſa momie : mais , dans le fait , nous ne l'aimons plus , parce quece n'eſt pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur-général eſt-il diſgracié , on ne l'aime plus; c'eſt précifément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, fourd & muet. Il n'en«eſt pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendreſſe pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce beſoin d'argent eſt

Discours -117. En amitié , comme en amour , on /ait fou-» vent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu. On l'aime tant qu'on le connoît peu & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite , on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'en* gouement , mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié , il faut donc en avoir une idée nette. J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque , on ne peut se cacher que , ami né du contrôleur-général , & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & est enfiles appartenants à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai qu'en fait d'amitié , la plus folle & la plus durable est communément celle des gens vertueux ; cependant les scélérats mêmes en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir , l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes à soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants , c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple , ne puissent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre? qu'Octave , qui n'étoit certainement pas un homme vertueux , n'aimât Mécène , qui fût certainement qu'une âme faible > La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis , mais sur la force de l'intérêt qui les unit. Digitized by Google

En amitié, comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu. On l'aime tant qu'on le connoît peu & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite, on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que,

ami né du contrôleur-général, & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & ustensiles appartenants à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celle des gens vertueux : cependant les scélérats mêmes en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes ; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre ? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'étoit qu'une ame foible ? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

460 De, i! E j p k i t. dans un long espace de temps , il est très-difficile que le même besoin , & par conséquent la même amitié (b) , subsistent entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (c). Mais , si le sentiment de l'amitié , beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance , son accroissement & son déclin ; qui le fait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte , & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer ; il ne s'empporte point contre lui ; il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : Mon ami n'a plus les mêmes besoins. {b} Les circonstances dans lesquelles deux amis doivent se trouver , une fois données, & leurs caractères connus : s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit , en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles , ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(c) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude , le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée , & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la société , qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendrait bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on étoit affecté pour eux des sentiments les plus vifs : mais , dans le fait , leur présence ne nous est plus nécessaire , & on ne les aime plus* Digitized by Google

Discours III. 4§j Tl est allez difficile de se Faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche , à cet égard , à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus «Aimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs sentiments pour leurs amis , se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient. Ces fortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or j comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières lois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté , à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit, assez plaisamment , à ce sujet , que ceux qui veulent être aimés si vivement (d) doivent , en amitié comme en amour , () L amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens . un sentiment perpétuel de tendresse , parce que les hommes ne font rien continuellement. Entre les amis les plus tendres , il y a des moments de froideur t l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse & de froideur , où ceux de froideur sont très-rare.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs sentiments pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit, assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (d) doivent, en amitié comme en amour,

(d) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continuellement. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rare.

.461 De t'È s p r t ti avoir beaucoup de paflades & point de
 paflîôri ; parce que les moments du début, ajoutoit-il* font , en l'un &
 l'autre genre , toujours les mo^ments les plus vifs & les plus tendres. Mais,
 pour un homme qui fe fait illufion k tui-même, il eft en amitié dix
 hypocrites qui ,affeñtent des fentiments qu'ils n'éprouvent pas* font des
 dupes & ne le fotit jamais» Ils peignent l'amitié de couleurs vives , mais
 faufles : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les
 autres à fe modeler , en leut faveur , for ün pareil portrait (e). Expofés à tant
 d'erreurs , il eft donc très-dif- < fi cil e de fe faire des notions nettes de
 l'amitié» . ' » / • J» " r'. ' ' " ' " " ' ^ (

é \ Viscouns 111. 4 6} Mais , dira-t-on , quel mal à s'exagérer un
 peu la force de ce sentiment 1 Le mal d'habituer les hommes à exiger de
 leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas. Séduits par de
 pareilles peintures , mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de
 gens nés sensibles , mais las de courir sans cesse après une chimère , se
 dégoûtent de l'amitié , à laquelle ils eussent été propres , s'ils ne s'en
 fussent pas fait une idée romanesque. L'amitié suppose un besoin ; plus ce
 besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin eût donc la mesure du
 sentiment. Qu'échappés du naufrage , un homme & une femme se faussent
 dans une île déserte ; que là , sans espoir de revoir leur patrie , ils soient
 forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces ,
 pour vivre & s'arracher au désespoir , nulle amitié plus vive que celle de cet
 homme & de cette femme , qui se feroient peut-être détestés , s'ils fussent
 restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr , l'autre a réellement perdu la
 moitié de lui-même ; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité
 l'île déserte, pour en sentir toute la violence. Mais, fix la force de l'amitié
 est toujours proportionnée à nos besoins , il est, par conséquent, des formes
 de gouvernement, des mœurs, des

h. 464 JD B L9 E S P X I T. conditions , & enfin des siècles plus favorables à l'amitié les uns que les autres. Dans les siècles de chevalerie , ou l'on prenoit un compagnon d'armes , ou deux chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger , où la lâcheté de l'un pouvoir coûter la vie & l'honneur à l'autre ; alors , devenu , par son propre intérêt , plus attentif au choix de ses amis , on leur étoit plus fortement attaché. Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie , des gens , qui tous les jours s'exposaient ensemble à la mort , devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération & comptée parmi les vertus : elle supposoit du moins , dans les duellistes & les Chevaliers , beaucoup de loyauté & de valeur ; vertus qu'on honoroit beaucoup & qu'on devoit alors extrêmement honorer , puisque ces vertus étoient presque toujours en action (f). Il est bon de se rappeler quelquefois que les mêmes vertus sont , dans les divers temps , mises à des taux différents , selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siècle. (/) Brave étoit alors synonyme d'honnête homme ; & c'est par un relie de cet ancien usage qu'on dit encore un brave homme, pour exprimer un homme loyal & honnête. Qui Digitized by Google

Discours III. Qui doute que , dans des temps de troubles & de révolutions , & dans une forme de gouvernement qui se prête aux fa&ions , l'amitié ne soit plus forte & plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille? L'histoire fournit, dans ce genre , mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion , de la fermeté , des lumières & de la prudence ; qualités qui , absolument nécessaires dans ces moments de troubles , & rarement rassemblées dans le même homme , doivent le rendre extrêmement cher à son ami. Si , dans nos mœurs actuelles , nous ne demandons plus les mêmes qualités (g) à nos amis , c'est que ces qualités nous sont inutiles ; c'est qu'on n'a plus de secrets importants à se confier , de combats à livrer ; & qu'on n'a , par conséquent , besoin ni de la prudence , ni des lumières , ni de la discrétion , ni du courage de son ami. t (£■) Dans ce siècle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font sollicitateurs bannaux des affaires d'autrui , pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire ; d'autres rendent des services , mais les font payer à leurs obligés du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté ; quelques autres enfin se croient trèsdignes d'amitié , parce qu'ils feront fûts gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

Tome I. g g Digitized by Google

§66 D e v x' E s p r i t. Dans la forme aëhielle de notre
 gouvernement, les particuliers ne font unis par aucun intérêt commun. Pour
 faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant
 l'entrée de toutes les maifons , le luxe , & ce qu'on appelle l'esprit de
 fociété , a fouffrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul
 intérêt fuffifant pour nous faire maintenant fupporter les défauts réels ou
 refpeéiifs de nos amis. Il n'eft donc plus d'amitié (h) ; on n'attache plus au
 mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois ; on peut donc , en ce
 fiecle , s'écrier avec Ariftote (i) : 6 mes amis ! il rCeft plus d'amis. ■ Or ,
 s'il eft des fiecles , des mœurs , & des formes de gouvernement ou l'on a
 plus ou moins besoin d'amis ; & fi la force de l'amitié eft toujours
 proportionnée à la vivacité de ce besoin \ il (A) Auffi, dit le proverbe, faut-il
 fe dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu. (i) Chacun répété, d'aprcs
 Ariftote, qu'il n'eft point d'amis; & chacun, en particulier, foutient qu'il eft
 bon ami. Pour avancer deux propofitions ft contradiâoires , il faut qu'en fait
 d'amitié il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-
 mêmes. Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'élèveront contre quelques
 propofitions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs ; & ,
 malheureufement , j'aurai pour moi l'expérience, Digilized by Google

P I S C O U R S III. 467 Cft atifli des conditions ou le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce font ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui. Les infortunés font en général les amis les plus tendres ; unis par une communauté de malheur , ils jouissent en plaignant les maux de leur ami , du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes. Ce que je dis des conditions , je le dis des caractères ; il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers font ces caractères foibles & timides , qui , dans toute leur conduite , ne se déterminent qu'à l'aide & par le conseil d'autrui : les seconds font ces caractères mornes, féroces , despotiques , & qui , chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, font assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate , qui , à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde ; parce que celle-ci , d'un caractère doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices , & le seul homme qui put les supporter. Il est enfin des hommes exempts de toute ambition , de toutes passions fortes , & qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles , les hommes de cette espèce , s'ils sont vertueux , sont les amis les plus agréables

Digitized by Google

est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres : unis par une communauté de malheur, ils jouissent en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères ; il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caractères foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide & par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caractères mornes, sévères, despotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde ; parce que celle-ci, d'un caractère doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices, & le seul homme qui pût les supporter.

Il est enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, & qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espèce, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus

468 D e i ? E s p R i T. tendres & les plus confiants. Leur ame , toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma fupposition , aucune paffion qui puiſſe contrebalancer en eux ce fentiment , il devient leur unique befoin : aufſi font-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-Courageuſe , fans qu'elle le ſoit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes. Par la raifon contraire , on eſt en général d'autant moins ſuſceptible d'amitié , qu'on eſt plus indépendant des autres hommes ; aufſi les gens riches & puiſſants font-ils communément peu ſenſibles à l'amitié : ils paſſent même ordinairement pour durs. En effet , ſoit que les hommes ſoient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément , ſoit que les riches & les puiſſants regardent la miſere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, ſoit enfin qu'ils veuillent ſe fouſſraire aux demandes importunes des malheureux ; il eſt certain qu'ils maltraitent presque toujours le miſérable (k). La vue de l'infortuné fait , ſur la plupart des hommes , l'effet de la tête de Méduſe : à ſon aſpèâ , les cœurs ſis changent en rocher. (k) La moindre faute qu'il fait eſt un prétexte ſuffiſant pour lui refuſer tout ſecours" : on veut que les malheureux ſoient parfaits.

Digitized by Google

Discours III. 469 Il est encore des gens indifférents à l'amitié ; & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (/), (/) Il est peu d'hommes dans ce cas : & cette puissance de se suffire à soi-même , dont on fait un attribut de la di-vinité, & qu'on est forcé de respecter en elle , est toujours mise au rang des vices , lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme , sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité , reproché à M. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même , c'est-à-dire , d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes ! Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs , s'ils répètent toujours ces paroles , ceux-là sont nos ennemis qui sont plus riches & plus heureux que nous ; on peut affirmer qu'à leur exemple , la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractère, qui, réduisant ses desirs à ses besoins, fait la critique de leur conduite, & rend le sage trop indépendant d'eux. Us regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ; parce qu'ils sentent* qu'en eux la source de l'humanité tarirait aussi-tôt que celle des besoins réciproques. t Ces sages cependant doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle , répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire , le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connaît les hommes. Leur méchanceté ne

Il est encore des gens indifférents à l'amitié ; & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (1).

(1) Il est peu d'hommes dans ce cas : & cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à M. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes !

Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs, s'ils répètent toujours ces paroles, *ceux-là sont nos ennemis qui sont plus riches & plus heureux que nous* ; on peut assurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractère, qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, & rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ; parce qu'ils sentent qu'en eux la source de l'humanité tariroit aussi-tôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages cependant doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne

470 Z> E L' E S P R I T. Accoutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux , & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes , ils ne peuvent conferver l'heureufe ignorance de la méchanceté des hommes; (ignorance précieufe, qui, dans la première jeunefle, reflerre fi fort les liens de l'amitié) auffi font-ils peu fenfibles au charme de ce fentiment , non qu'ils n'en foient fufceptibles. Ce font fouvent , comme l'a dit une femme de beaucoup d'efprit , moiàs des hommes infen-
* Cibles , que des hommes défabufés. l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite , que des fous ou des enfants contre lefquels il feroit ridicule de fe fâcher , & qui font plus dignes de pitié que de colere. H
lesconfidere enfin de l'œil dont un mécanicien regarde le jeu d'une machine : fans infulter à l'humanité, il fe plaint de la nature qui attache la confervation d'un être à la deftru&ion d'un *utre ; qui, pour fe nourrir, ordonne à l'autour de fondre fur la colombe , à la colombe de dé-« vorer l'infe&e ; & qui de chaque être a fait un aflaflin. Si les loix feules font des juges fans humeur , le fage, à cet égard , eh comparable aux loix. Son indifférence eft toujours juftte & toujours impartiale ; elle doit être confidérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand befoin d'amis néceflhe toujours à quelque injuftice. ■ Le fage feul, enfin , peut être généreux, parce qu'il eft indépendant. Ceux qu'unifient les liens d'une utilité réciproque ne peuvent être liberaux les uns envers les autres' L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance feule fait des dons.. Digitized by Google

D I S COU RS-III. 471 Il réfulte de ce que j'ai dit , que la force de l'amitié eft toujours proportionnée au befoin que les hommes ont les uns des autres (m) ; & que ce befoin varie félon la différence des fiecles , des mœurs , des formes de gouvernement , des conditions & des caraéleres. Mais , dira-t-on , fi l'amitié fuppofe toujours un befoin , ce n'eft pas du moins un befoin phyfique. Qu'eft-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On defire un ami , pour vivre, pour ainfi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la fienne, & jouir d'une converfation que la confiance rend toujours délicieufe. Cette paffion n'eft donc fondée ni fur la crainte de la douleur , ni fur l'amour des plaifirs phyfiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la converfation d'un ami ? au plaifir d'y parler de foi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête, on s'entretient avec fon ami des moyens d'accroître fes biens, fes honneurs , fon crédit & fa réputation. Eft-on dans la mifere , on cherche avec ce même ami les moyens de fe fouftraire à l'indigence ; & fon entretien nous épargne du moins, dans le malheur. (m) Si l'on aimoit fon ami pour lui-même, nous ne confidérerions jamais que fon bien-être ; on ne lui repro- ' cheroit pas le temps qu'il eft fans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; &. nous nous féliciterions de fon bonheur. Gg 4 I Digitized by Google

Il résulte de ce que j'ai dit , que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (*m*) ; & que ce besoin varie selon la différence des siècles , des mœurs , des formes de gouvernement , des conditions & des caractères. Mais , dira-t-on , si l'amitié suppose toujours un besoin , ce n'est pas du moins un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On desire un ami , pour vivre , pour ainsi dire , en lui , pour épancher notre ame dans la sienne , & jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur , ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais , répondrai-je , à quoi tient le charme de la conversation d'un ami ? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête , on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens , ses honneurs , son crédit & sa réputation. Est-on dans la misère , on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence ; & son entretien nous épargne du moins , dans le malheur ,

(*m*) Si l'on aimoit son ami pour lui-même , nous ne considérerions jamais que son bien-être ; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire : apparemment , dirions-nous , qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de son bonheur.

472 -D * L* E S T R I T. l'ennui des converfations indifférentes.

C'eft donc toujours de fes peines ou de Tes plaifirs dont on parle à Ton ami. Or, s'il fi'eft de vrais plaifirs & de vraies peines , comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaifirs & les peines phyfiques ; fi les moyens de fe les procurer ne font que des plaifirs d'efpérance qui fupposent l'exiftence des premiers , & qui n'en font, pour ainfi dire , qu'une conlequence ; il s'enfuit que l'amitié, ainfi que l'avarice, l'orgueil , l'ambition & les autres paffions , eft l'effet immédiat de la fenfibilité phyfique. Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le fecours de ces mêmes peines & de ces mêmes plaifirs , on peut exciter en nous toute efpece de paffions; & qu'ainfi les peines & les plaifirs des fens font le germe productif de tout fentiment.

Digitized by Google

Discours III. 473 CHAPITRE XV. Que la crainte des peines ou le desir des plaifirs phyfiques peuvent allumer en. nous toutes fortes de pajfions. Q U'on ouvre l'hiftoire ; & l'on verra que , dans tous les pays ou certaines vertus étoient encouragées par l'efpoir des plaifirs des fens , ces vertus ont été les plus communes , & ont jette le plus grand éclat. Pourquoi les Crétois , les Béotiens , & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? C'est que , dans ces pays , les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaifirs de l'amour , comme le remarquent Plutarque & Platon , font les plus propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux. C'étoit vraifemblablement par ce motif que le sénat Romain, vil flatteur de Céfar , voulut, au rapport de quelques hiftoriens , lui accorder par une loi expresse le droit de jouiffance fur toutes les dames Romaines : c'est aufli ce qui , fuivant les mœurs Grecques , faifoit dire à Platon que le

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

Q U'on ouvre l'histoire ; & l'on verra que , dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens , ces vertus ont été les plus communes , & ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois , les Béotiens , & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour , ont-ils été les plus courageux ? C'est que , dans ces pays , les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour , comme le remarquent Plutarque & Platon , sont les plus propres à élever l'ame des peuples , & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le sénat Romain , vil flatteur de César , voulut , au rapport de quelques historiens , lui accorder par une loi expresse le droit de jouissance sur toutes les dames Romaines : c'est aussi ce qui , suivant les mœurs Grecques , faisoit dire à Platon que le

474 & E ^Esprit. plus beau devoit , au fortir du combat , être la récompense du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée , puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse ; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à affermer les succès militaires. Quelle puissance , en effet , n'ont pas été pour nous les plaisirs des sens ! ils firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible ; ils inspiraient le plus grand courage aux peuples anciens , lorsque les vainqueurs partageaient entre eux les richesses & les femmes des vaincus ; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu. Pour s'affermir de cette vérité par un exemple plus détaillé , qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme , & pour ainsi dire la fièvre de la vertu ; & l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage , c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu & ne fût mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles , où , conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançaient demi-nues , en dansant , dans l'assemblée du peuple. C'étoit là qu'en présence de la nation , elles insultaient , par des

Digitized by Google

Discours III. 475 traits fatyriques , ceux qui avoient marqué quelques foibleflés à la guerre ; & qu'elles célébraient, par leurs chanfons , les jeunes guerriers qui s'étoienc signalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tÆut un peuple , aux railleries ameres de ces jeunes filles , en proie aux tourments de la honte & de la confufion , ne dût être dévoré du plus cruel repentir? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lifoit l'estime fur le front des vieillards , l'amour dans les yeux de ces jeunes filles , & l'aflurance de ces faveurs dont l'efpoir fetil eft un plaifir ! Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Audi les Spartiates , toujours impatients de combattre , fe précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis , & , de toutes parts environnés de la mort , ils n'envifageoient autre chofe que la gloire. Tout concouroit, dans cette légiflation, à métamorphofer les hommes en héros. Mais , pour l'établir , il falloît que Lycurgue , convaincu que le plaifir eft le moteur unique & univerfel de hommes , eût fenti que les femmes , qui par-tout ailleurs fembloient , comme les fleurs d'un beau jardin , n'être faites que pour l'ornement de la terre. & le plaifir des yeux , pouvoient être employées à un plus noble ufage ; que ce

traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelques foibleffes à la guerre ; & qu'elles célébroient, par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir ! Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Aussi les Spartiates, toujours impatients de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, &, de toutes parts environnés de la mort, ils n'envifageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel de hommes, eût senti que les femmes, qui par-tout ailleurs sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage ; que ce

V 47^ 27 E L* E S P R r T, fexe , avili & dégradé chez prefque
 tons le» peuples du monde , pouvoit entrer en communauté de gloire avec
 les hommes , partager avec eux les lauriers qu'il leur faifoit cueillir &
 devenir enfin un des plus puiffants reflorts de la légiflation. • En effet , fi le
 plaifir de l'amour eft pour les hommes le plus vif des plaifirs , quel germe
 fécond de courage renfermé dans ce plaifir , quelle ardeur pour la vertu ne
 peut point infpirer le defir des femmes (a) \ Qui s'examinera fur ce point
 fentira que , fi l'afsemblée des Spartiates eût été plus nombreufe , qu'on y
 eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été poffible d'y rendre
 encore plus de refpect & d'hommages à la valeur , Sparte auroit porté plus
 loin encore l'enthoufiafme de la vertu, Suppofons , pour le prouver , que ,
 pénétrant r fi je l'ofe dire , plus avant dans les vues de la nature, on eût
 imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits , en attachant le
 plus grand plaifir à leur jouiffance, la nature eût voulu en faire la
 récompense de la plus haute (

Discours III. 477 Vertu : fuppofons encore qu'à l'exemple de ce»
vierges confacrées à Ilīs ou à Vefta , les plus belles Lacédémoniennes
euflent été confacrées au mérite ; que , préfentées nues dans les aflembles ,
elles euflent été enlevées par les gaerriers comme le prix de leur courage ;
& que ces jeunes héros euflent , au même inftant , éprouvé la double ivrefle
de l'amour & de la gloire : quelque bizarre & quelque éloignée de nos
mœurs que foit cette légiflation , il e/ certain qu'elle eût encore rendu les
Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puifque la force de la vertu eft
toujours proportionnée au degré de plaifir qu'on lui afligne pour
récompense. Je remarquerai, à ce fujet , que cette coutume , li bizarre en
apparence , eft en ufage au royaume de Bifnagar , dont Nar/îngue eft la
capitale. Pour élever le courage de ces guerriers , le roi de cet empire, au
rapport des voyageurs, acheté, nourrit & habille, de la manière la plus
galante & la plus magnifique , des femmes charmantes , uniquement
deftinées aux plaifirs des guerriers qui fe font fignals par quelques hauts
faits. Par ce moyen, il infpire le plus grand courage à fes fujets ; il attire à fa
cour tous les guerriers des peuples voifins , qui , flattés de l'efpoir de jouir
de ces belles femmes , abandonnent leur pays & s'établiffent à Narfîngue,
ou ils ne fe nourriffent

vertu : supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage; & que ces jeunes héros eussent, au même instant, éprouvé la double ivresse de l'amour & de la gloire : quelque bizarre & quelque éloignée de nos mœurs que soit cette législation, il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au royaume de Bisnagar, dont Narfingue est la capitale. Pour élever le courage de ces guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit & habille, de la manière la plus galante & la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inspire le plus grand courage à ses sujets; il attire à sa cour tous les guerriers des peuples voisins, qui, flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays & s'établissent à Narfingue, où ils ne se nourrissent

478 De l'Esprit. que de la chair des lions & des tigres , & ne breuvent que du fang de ces animaux (1). Il réfulte des exemples ci-deffus apportés , que les peines & les plaifirs des fens peuvent nous infpirer toute efpece de partions , de fentiments & de vertus. C'eft pourquoi , fans avoir recours à des fiecles ou des pays éloignés, je citerai, pour derniere preuve de cette vérité , ces fie-1 clés de chevalerie , où les femmes enfeignoient à la fois aux apprentis chevaliers l'art d'aimer & le catéchifme. Si , dans ce temps , comme le remarque Machiavel , & lors de leur defcente en (Italie, les François parurent fi courageux & fi terribles à la poftérité des Romains , c'eft qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eurent-ils pas été ? Les femmes , ajoute cet {b) Les femmes, chez les Gelons, étoient obligées* par la loi , à faire tous les ouvrages de force , comme de bâtir les maifons & de cultiver la terre : mais, en dédom* magement de leurs peines , la même loi leur accordoit cette douceur , de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. Voyez Bardeanes , cité par Eufèbe dans fa préparation évangélique. Les Floridiens ont la compolition d'un breuvage trèsfort & très-agréable; mais ils n'en préfentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui fe font fignals par des aûions d'un grand courage. Recueil des lettres édif. Digitized by Google

Discours III. 479 hiftorien , n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de fa tendrefle, les preuves qu'elles exigeoient , c'étoit de faire des prifonniers à la guerre , de tenter une el'calade , ou d'enlever un pofte aux ennemis ; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour foutenir, & la beauté de fa dame, & l'excès .de fa tendrefTe. Les exploits des chevaliers étoient le fujet perpétuel des converfations & des. romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poètes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de fa dame préfent à fa mémoire. Dans les Tournois , avant que de fonner la charge , ils vouloient qu'il tînt les yeux fur fa maitrefTe , comme le prouve cette ballade : Servants d'amour, regarde l doucement, Aux échafauds : anges de paradis ; Lors jouter et^ fort & joyeufement , * Et vous fere^ honorés & chéris. * Tout alors prêchoit l'amour; & quel refTort plus puiflant pour mouvoir les âmes ? La démarche, les regards, les moindres geftes de la beaute ne font-ils pas le charme & l'ivrefle des fens ? Les femmes ne peuvent-elles pas , à leur gré ,

historien , n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse , les preuves qu'elles exigeoient , c'étoit de faire des prisonniers à la guerre , de tenter une escalade , ou d'enlever un poste aux ennemis ; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre , pour soutenir , & la beauté de sa dame , & l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poètes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers , un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les Tournois , avant que de sonner la charge , ils vouloient qu'il tint les yeux sur sa maîtresse , comme le prouve cette ballade :

*Servants d'amour, regardez doucement,
Aux échafauds : anges de paradis ;
Lors jouterez fort & joyeusement ,
Et vous serez honorés & chéris.*

Tout alors prêchoit l'amour ; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames ? La démarche , les regards , les moindres gestes de la beauté ne sont-ils pas le charme & l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas , à leur gré ,

480 n E L'E S P R I T. créer des âmes & des corps dans les imbecilles & les foibles > La Phénicie n'a-t-elle pas , sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté 1 Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est en effet plus digne de notre adoration , que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs > plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter avec délices le pénible fardeau de la vie , & nous consoler du malheur d'être. - La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions , c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes , & font les seuls contre-poids qui meuvent le monde moral. Les passions font donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique ; or, tous les hommes font sensibles & susceptibles de passions ; tous , par conséquent , portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, si ils font sensibles , ils ne le font peut-être pas tous au même degré ; l'on voit , par exemple , des nations entières indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu : or , si les hommes ne font pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne font pas capables de cette même continuité d'attention J

JD 7 s e o i r * s r n i. 4 g t t i o n q u ' o n d o i t r e g a r d e r c o m m e l a c a u s e d e l a g r a n d e i n é g a l i t é d e l e u r s l u m i è r e s : d ' o ù i l r é s u l t e q u e l a n a t u r e n ' a p a s d o n n é à t o u s l e s h o m m e s d ' é g a l e s d i s p o s i t i o n s à l ' é s p r i t. ' P o u r r é p o n d r e à c e t t e o b j e c t i o n , i l n ' e s t p a s n é c e s s a i r e d ' e x a m i n e r s i t o u s l e s h o m m e s s o n t é g a l e m e n t s e n s i b l e s : c e t t e q u e s t i o n , p e u t - ê t r e p l u s d i f f i c i l e à r é s o u d r e q u ' o n n e l ' i m a g i n e , e s t d ' a i l l e u r s é t r a n g è r e à m o n f u j e r. C e q u e j e m e p r o p o s e , e ' e s t d ' e x a m i n e r s i t o u s l e s h o m m e s n e s o n t p a s d u m o i n s s u s c e p t i b l e s d e p a s s i o n s a r t e z f o r t e s p o u r l e s d o u e r d e l ' a t t e n t i o n c o n t i n u e à l a q u e l l e e s t a t t a c h é e l a s u p é r i o r i t é d ' e s p r i t. C ' e s t à c e t e f f e t q u e j e r é f u t e r a i d ' a b o r d l ' a r g u m e n t t i r é d e l a s e n s i b i l i t é d e c e r t a i n e s n a t i o n s * a u x p a s s i o n s * d e l a g l o i r e & d e l a v e r t u ; a r g u m e n t p a r l e q u e l o n c r o i t p r o u v e r q u e t o u s l e s h o m m e s n e s o n t p a s s u s c e p t i b l e s d e p a s s i o n s. J e d i s d o n c q u e l ' i n s e n s i b i l i t é d e c e s n a t i o n s n e d o i t p o i n t ê t r e a t t r i b u é e à l a n a t u r e ; m a i s a d e s c a u s e s a c c i d e n t e l l e s , t e l l e s q u e l a f o r m e d i f f é r e n t e d e s g o u v e r n e m e n t s *

tion qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égaies dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangère à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature ; mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.



M ijSa ; D e l' E s p r i t . > 1 t. ■ r •! CHAPITRE XVI. A quelle
 caufe on doit attribuer l'indifférence de / certains peuples pour la vertu.
 JPour l'avoir fi c'est de la nature ou de la forme particulière des
 gouvernements , que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu
 , il faut d'abord connoître l'homme , pénétrer jufques dans l'abyfme du cœur
 humain ; fe rappeler que , né fenfible à la douleur & au plaifir , c'est à la
 fenfibilité phyfique que l'homme doit fes partions, & à fes partions qu'il
 doit tous fes vices & toutes lès vertus. • ■ - î Ces principes pofés , pour
 réfoudre la queftion ci-deflus propofée , il faut examiner enfuite fi les
 mêmes partions , modifiées félon les différentes formes de gouvernement ,
 ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires. Qu'un
 homme foit aflez amoureux de la gloire pour y facrifier toutes fes autres
 partions : fi , par la forme du gouvernement, la gloire eft toujours le prix des
 a&ions vertueufes, il eft évident que cet homme fera toujours néceffité à la
 vertu ; & que , pour en fair^ . un Léonidas , un Horatius Codés , il ne faut
 que le placer dans un pays & dans des circonftances pareilles. : * v , 1 1 1 ' I
 I * . Digitized by Google

r Discours III. 483 Mais , dira-t-on , il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passion. Aufli, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénétré jusqu'au fanéuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, & qu'on appelle honnêtes . Si, loin de ce fanéhiaire , ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la pareté dans le chemin de la vertu , c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter. La vertu du premier est la seule vertu éclairée & active ; mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur , que dans les républiques guerrières ; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au-dessus des autres hommes , qu'elle nous attire plus de respects de leur part, qu'elle est la plus flatteuse, la plus désirable , & la plus propre enfin à produire de grands effets. La vertu des fécunds , entée sur la paresse , & produite , si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes , n'est qu'une vertu passive , qui , peu éclairée, & par conséquent très-dangereuse dans les premières places , est d'ailleurs assez futile. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle honnêtes gens , plus estimables par les maux qu'ils ne sont pas, que par les biens qu'ils sont. Hh a Digitized by Google

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée & active; mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les républiques guerrières; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part, qu'elle est la plus flatteuse, la plus desirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, & produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, & par conséquent très-dangereuse dans les premières places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

'484 D E f E S P R I T. A l'égard des hommes paflionnés que j'ai cités les premiers , il eft évident que le même defir de gloire , qui , dans les premiers fiecles de la république Romaine , en eût fait des Curtius & des Décius , en devoit faire des Marius & des O&ave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république , uniquement attachée à la tyrannie & à la puiffance. Ce que je dis de la paflion , de la gloire , je le dis de l'amour , de la confidération , qui n'eft qu'un diminutif de l'amour , de la gloire , & l'objet des defirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée. Ce defir de la confidération doit pareillement produire, en de? fiecles différens, des vices & des vertus contraires. Lorfque le crédit a le pas fur le mérite , ce defir fait des intrigants & des flatteurs ; lorfque l'argent eft plus honoré que la vertu , il produit des avarés , qui recherchent les richeffes avec le même empreflement que les premiers Romains les fuyoient lorfqu'il étoit honteux de les pofféder : d'ou je conclus que , dans des mœurs & des gouvernemens différens , le même defir doit produire des Cincinnatus , des Papyrius , des Craffus & des Séjan. A ce fujet , je ferai remarquer en paffant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de Digitized by

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même desir de gloire, qui, dans les premiers siècles de la république Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république, uniquement attachée à la tyrannie & à la puissance. Ce que je dis de la passion, de la gloire, je le dis de l'amour, de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour, de la gloire, & l'objet des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siècles différents, des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigants & des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avarés, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient lorsqu'il étoit honteux de les posséder : d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernements différents, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Craffus & des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de

V I. S .C O U R S III. 48 £ gloire & les ambitieux de places ou de
 richesses Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels ;
 parce que les grands crimes , par la supériorité des talents nécessaires pour
 les exécuter , & le grand prix attaché au succès , peuvent seuls en imposer
 allez à l'imagination des hommes , mes , pour ravir leur admiration ;
 admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de se ressembler à
 ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc
 incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Crom-wel, elle
 ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que , dans les positions rares
 & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César , dans toute autre
 position , ces mêmes hommes se par la nature même de leurs passions ,
 sont reliés fidèlement à la vertu ; bien différents, en ce point de ces intrigants
 & de ces avares que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes met
 journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux. i_ Après avoir
 montré comment la même passion , qui nous rend nécessaire à l'amour & à la
 pratique de la vertu , peut , en des temps & des gouvernements différents ,
 produire en nous des vices contraires ; essayons maintenant de percer plus
 avant dans le cœur humain, & de découvrir pourquoi , dans quelque
 gouvernement que ce soit

gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels ; parce que les grands crimes , par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter , & le grand prix attaché au succès , peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes , pour ravir leur admiration ; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel , elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que , sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César , dans toute autre position , ces mêmes hommes , par la nature même de leurs passions , fussent restés fideles à la vertu ; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avarés que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion , qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu , peut , en des temps & des gouvernements différents , produire en nous des vices contraires ; essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain , & de découvrir pourquoi , dans quelque gouvernement que

486 De l' E s p r i f, ce foit, l'homme, toujours incertain clans fa
Conduite , eft , par Tes partions , déterminé tantôt aux bonnes , tantôt aux
mauvaifes aétions \ & pourquoi Ton cœur eft une arene toujours ouverte à la
lutte du vice & de la vertu. Poiir réfoudre ce problème moral , il faut
chercher la caufe du trouble & du repos fuccéflif de la confcience, de ces
mouvements confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieure
que le poète tragique ne préfentè avec tant de fuccès au théâtre , que parce
que les fpe&ateurs en ont tous éprouvé de femblables : il faut fe demander
quels font ces deux moi que Pafchal (a) quelques philofophes Indiens ont
reconnus en .eux. Pour découvrir la caufé u&iverfelle de tous ces effets , il
fuffit d'obferver quë les hommes ne font point mus par une feule efpece de
fenti-ment ; qu'il n'en eft aucun d'exa&ement animé (

ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions ; & pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour résoudre ce problème moral, il faut chercher la cause du trouble & du repos successif de la conscience, de ces mouvements confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieurs que le poète tragique ne présente avec tant de succès au théâtre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (a) & quelques philosophes Indiens ont reconnus en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espèce de sentiment ; qu'il n'en est aucun d'exactly animé

(a) Dans l'école de Vedantam, les brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes; l'un positif, qui est le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire *du moi*, c'est-à-dire *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est l'être unique, éternel, infini: la clef de la délivrance est dans ces paroles: *je suis l'être suprême*.

DISCQV R' S ~ Jlf/. 48* de ces paillons folitaires qui remplirent toute la capacité d'une ame ; qu'entraîné tour-à-tour paf des pallions différentes , dont les unes font cou-» formes & les autres contraires à l'intérêt général , chaque homme eft fournis à deux attrapions différentes , dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme , *p*r£« qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus , parce qu'aucun homme ne peut fe flatter d'être plus vertueux que ces deux romains : cependant le premier , furpris par un mouvement d'avarice * fit quelques vexations dans fon gouvernement ; & le fécond , touché des prières de fa fille , obtint du sénat , en faveur de Bibulus fon gendre y uné grâce qu'il avoit fait refu fer à Cicéron fon ami \ comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la caul'e de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs ; & pourquoi, fur la terre , il j'eft point de vice ni de vertu pures Pour l'avoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux* il faut obferver que , parmi les pallions dont chaque homme eft animé , il en eft néceffairement une qui prélide principalement à fa conduite, & qui, dans fon ame, l'emporte fur toutes les autres. „ ' : . . ' ' : >*■ T Or , félon que cette derniere y commande plus Hh 4 Digitized by GoogI(

de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame ; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes , dont les unes sont conformes & les autres contraires à l'intérêt général , chaque homme est soumis à deux attractions différentes , dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme , parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus , parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux romains : cependant le premier , surpris par un mouvement d'avarice , fit quelques vexations dans son gouvernement ; & le second , touché des prières de sa fille , obtint du sénat , en faveur de Bibulus son gendre , une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami , comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs ; & pourquoi , sur la terre , il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux , il faut observer que , parmi les passions dont chaque homme est animé , il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite , & qui , dans son ame , l'emporte sur toutes les autres.

Or , selon que cette dernière y commande plus

488 De l* E s p r i t. ôu moins impérièufemem , & qu'elle eft , par
fa nature ou par les circonftances , utile ou nuifiblè à l'état , l'homme , plus
fouvent déterminé au bien ou au mal , reçoit le nom de vertueux Ôu de
vieux, - • • * ~ -Rajouterai feulement que la force de fes vices oô dp fes
vertus fera toujours proportionnée à la vivacité de fes pallions , dont la
force fo me~ fore fur ' le degré de plaifir qu'il trouve à les fatisfàire. Voilà
pourquoi , dans la première jeuniefTe, âge où l'on eft plus fenfible au plaifir
Capable de paflions-l plus fortes, l'on eft , en gériécaLv capable' de plus
grandes aâions. r La pins haute vertu, comme le vice le plus honteux, eft en
nous l'effet du plaifir plus ou pioins vif que nôis trouvons à nous y livrer.
Aùfli n'a-tTon de mefure précife de fa vertu , qu'après avoir découvert , par
un examen fcrupuleux v le nombre & les degrés de peines qu'une paillon
telle que- l'amour de la juftice ' ou la gloire peuvent nous faire fupp or ter.
Celui pour qui l'eftime eft tout & la vie n'eft rien , fubira , comme Socrate ,
plutôt la piort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'âme
d'un état républicain , - que l'orgueil & la gloire rendent paflionné pour le
bien public, préféré, comme Caton , la mort à l'humiliation de voir lui & fa
patrie alfervis à une autorité arbitraire. Mais de Digitized

Discours III. ^ telles a fiions font l'effet du phis grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions , & à ce même terme que la nature a posé Les bornes de la vertu humaine. En vain voudroit-on se le disflimuler à soimeme ; on devient nécessairement l'ennemi des hommes , lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (b). C'est l'heureuse conformité qui se trouve entre notre intérêt & l'intérêt public ; conformité ordinairement produite par le desir de l'estime , qui nous donne pour les hommes ces sentimens tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui , pour être vertueux , auroit toujours ses penchans à vaincre, feroit nécessairement un mal-honnête homme. Les vertus méritoires ne font jamais des vertus fautes (c). Il est impossible , dans la pratique , de livrer , pour ainsi dire , tous les jours des batailles à ses passions , sans en perdre un grand nombre. Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant) Secundum id quod tmplius nos d'Uftat eperemur est, dit S. Augustin. (c) Dans le harem, ce n'est point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance , que le grand seigneur donna les femmes à garder. Digitized by Google

49^ De i? E s f r i t. fant, quelque amour qu'on ait pour Peftime ,
ôn n'y facrifie jamais des plaifirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si,
dans certaines occasions, de fains perfonnages fe font quelquefois expofés
au mépris du public , c'eft qu'ils ne vouloient pas facrifier leur falut à leur
gloire. Si quelques femmes réliftent aux emprefTements d'un prince , c'eft
qu'elles ne fe croient pas dédommagées par la conquête de la perte de leur
réputation : aufii en eft-il peu d'infenfibles à l'amour d'un roi , prefque
aucune qui ne cede à l'amour d'un roi jeune & charmant , & nulle qui pût
réfifter à ces êtres bienfaifants , aimables & puiffants , tels qu'on nous peint
les fylphes & les génies , qui » par mille enchantements, pourroientàlafois
enivrer tous les fens d'une mortelle. Cette vérité fondée fur le fentiment de
l'amour de foi , eft non-feulement reconnue , mais même avouée des
légiflateurs. Convaincus que l'amour de la vie étoit en général la plus forte
paftion des hommes, les légiflateurs n'ont , en conféquence , jamais regardé
comme criminel ou l'homicide commis à fon corps défendant, ou le refus
que feroit un citoyen de fe vouer , comme Décius , à la mort pour le falut de
la patrie. L'homme vertueux n'eft donc point celui qui facrifie fes plaifirs ,
fes habitudes & fes plus for« Digitized by Googl

Discours III. 49* tes partions , à l'intérêt public , puifqu'un tel homme eft impoffible (d) ; mais celui dont là plus forte partion eft tellement conforme à l'intérêt général, qu'il eft prefque toujours néceffité à la vertu. C'eft pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection , & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux , qu'il Faut , pour nous déterminer à une aâion mal-honnête ou criminelle , un plus grand motif de plaifir , un intérêt plus puiflant, plus capable d'enflammer nos defirs , & qui fuppoſe , par conféquent , en nous plus de partions pour l'honnêteté. Céſar n'étoit pas, fans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant , s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde * peut-être n'eſt-on pas eh droit de le bannir de la clarté des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux & réellement dignes de ce titre , combien eſt-il d'hommes qui , placés dahs les mêmes circonſtances , refuſaſſent le ſceptre du monde , fur• *- ■ - - (d) S'il eſt des hommes qui ſemblerent avoir ſacrifié leur intérêt à l'intérêt public , c'eſt que l'idée de vertu eſt , dans une bonne forme de gouvernement , tellement unie à l'idée de bonheur » & l'idée de vice à l'idée de mépris , , qu'emporté par un ſentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine préfente, on doit faire par ce motif dès allions fouvent contraires à fon intérêt, *

tes passions , à l'intérêt public , puisqu'un tel homme est impossible (d) ; mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général , qu'il est presque toujours nécessaire à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection , & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux , qu'il faut , pour nous déterminer à une action mal-honnête ou criminelle , un plus grand motif de plaisir , un intérêt plus puissant , plus capable d'enflammer nos desirs , & qui suppose , par conséquent , en nous plus de passions pour l'honnêteté.

César n'étoit pas , sans doute , un des Romains les plus vertueux : cependant , s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde , peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet , parmi les hommes vertueux & réellement dignes de ce titre , combien est-il d'hommes qui , placés dans les mêmes circonstances , refusassent le sceptre du monde , sur-

(d) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public , c'est que l'idée de vertu est , dans une bonne forme de gouvernement , tellement unie à l'idée de bonheur , & l'idée de vice à l'idée de mépris , qu'emporté par un sentiment vif , dont on n'a pas toujours l'origine présente , on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

49* P b I? E S P R I T. tout s'ils se fentoient , comme Céfar ,
doués de ces talents supérieurs qui aflurent le succès des grandes entreprises
? moins de talents les rendroit peut-être meilleurs citoyens ; une médiocre
vertu, foutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffiroit pour les dégoûter
d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve
d'un vice ; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses
vertus. , On est au contraire d'autant moins honnête , qu'il faut , pour nous
porter au crime , des motifs de plaisirs moins puissants. Tel est, par exemple,
celui de quelques empereurs de Maroc , qui, uniquement pour faire parade
de leur adresse , enlèvent d'un seul coup de fabre , en se mettant en selle , la
tête de leur écuyer. - Voilà ce qui différencie , de la manière la plus nette , la
plus précise & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de
l'homme vicieux: c'est sur ce plan que le public feroit un thermomètre
exact, où feroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque
citoyen , \ si , perçant au fond des cœurs , il pouvoit y découvrir le prix que
chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance l'a
forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement
fautive dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme Digitized
by Googlej

tout s'ils se sentoient, comme César, doués de ces talents supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises ? moins de talents les rendroit peut-être meilleurs citoyens ; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffiroit pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice ; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est au contraire d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaisirs moins puissants. Tel est, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlèvent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la manière la plus nette, la plus précise & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public feroit un thermomètre exact, où seroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme

Discours III. 493 à l'intérêt général , & prefque aufli utile que s'il étoit plus juſte. Après avoir examiné le jeu des pallions , expliqué la caufe du mélange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes ; avoir poſé la borne de la vertu humaine & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot vertueux ; l'on eſt maintenant en état de juger fi c'eſt à la nature ou à la légiflation particulière de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. Si le plaifir eſt l'unique objet de la recherche des hommes , pour leur infpirer l'amour de la vertu , il ne faut qu'imiter la nature : le plaifir en annonce les volontés , la douleur , les défenſes ; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puiffance , pourquoi le légiflateur ne produiroit-il pas les mêmes effets ? Si les hommes étoient fans partions, nul moyen de les rendre bons : mais l'amour du pjaifir , contre lequel fe font élevés des gens d'une probité plus reſpeétable qu'éclairée, eſt un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les partions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'eſt donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (e) de la légiflation. C'eſt la légiflation. Ce) Si les voleurs font aufli fideles aux conventions ! Digitized by Google

494 De û E s f r i T fi je l'ofe dire , qui nous excite au vice , en y amalgamant trop fouvent le plaifir : le grand art du légiflateur eft l'art de les défunir , & de ne laifler aucune proportion entre l'avantage que le fcélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches , fouvent moins vertueux que les indigents , on voit peu de voleurs & d'aflaflins , c'eft que le profit du vol n'eft jamais , pour un homme riche , proportionné au rifquedu fupplice. Il n'en eft pas ainfi de l'indigent : cette difproportion fe trouvant infiniment moins grande à Jp n égard , il refte , pour ainfi dire, en^qaiïhre entre le vice & la vertu. Ce n'eft pas que je prétende infirmer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente légiflation , & chez ■un peuple vertueux , le mépris , qui prive un homme de tout confolateur, qui le laifle ifolé au milieu de fa patrie , eft un motif fuffifant pour former des âmes vertueufes. Toute autre efpece faites entr'eux que les honnêtes gens, c'eft que le danger commun qui les unit les y néceffite. C'eft par ce même motif qu'on acquitte fi fcrupuleusement les dettes du jeu , & qu'on fait fi impudemment banqueroute à fes créanciers. Or , fi l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens , qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un légiftateur éclairé ne pût néceffiter tous les hommes à la vertu î Digitized by Google

Discours IIT. 49\$ dé châtiment rend l'homme timide, lâche & ftupide. L'espece de vertu qu'engendre la craiute des fuppliques fe reffent de fon origine ; cette vertu eft pufillanime & fans lumière : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices , & ne produit point de vertus. La vraie vertu eft fondée fur le defir de l'eftime & de la gloire, & fur l'horreur du mépris , plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponfe que le fpectateur Anglois fait faire à Iharamond par un foldat duellifte.à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à fes ordres : Comment , lui répondit-il, m'y ferois-je fournis? Tu ne punis que de mort, ceux qui les violent , & tu punis d'infamie ceux qui y obéiffent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris. Je pourrais conclure de ce que j'ai dit, que ce.n'est point de la nature , mais de la différente confitution des états , que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu : mais, quelque juſte que fût cette conclufion, elle ne ferait cependant pas affez prouvée , fi , pour jeter plus de jour fur cette matière , je ne cherchois plus particulièrement dans les gouvernements, ou libres, ou defpotiques, les caufes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au defpotifme; &, pour en mieux- connoître la nature.

Digitized by Google

4 \$6 D * £ E s r A i T. j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce desir effréné d'un pouvoir arbitraire , tel qu'on l'exerce dans l'orient* Si je choisis l'orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les gouvernements de cette espèce. En vain quelques nations voisines & jalouses nous accusent-elles déjà de jouer le joug du despotisme oriental : je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir ; que notre constitution est monarchique , & non despotique ; que les particuliers ne peuvent, en conséquence, être dépouillés de leur propriété que par la loi , & non par une volonté arbitraire; que nos princes prétendent au titre de monarque & non à celui de despote ; qu'ils reconnaissent des lois fondamentales dans le royaume; qu'ils se déclarent les pères , & non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perse,*de ces empires défendus par de vastes déserts , & dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme , fournit toujours des armées au sultan. Dans un pays réfferré comme le notre , & environné de nations éclairées & puissantes , les âmes ne feroient pas impunément avilies. La Digitized by G<

Discours III. 497 La France , dépeuplée par le despotisme , feroic
bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fer les mains de ses sujets, le
prince ne les foumettroit au joug de l'esclavage que pour fubir lui-même le
joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil
projet. ' - feggagaas 1 || CHAPITRE XVII. Du desir que tous les hommes
ont d'être despotes , des moyens qu'ils emploient pour y parvenir , & du
danger auquel le despotisme expose les rois. £ E desir prend sa source dans
l'amour du plaisir » fir, & par conséquent dans la nature même de l'homme.
Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible ; chacun veut être revêtu
d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à
son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander. Or, l'on régit
les peuples, ou félon des loix & des conventions établies , ou par une
volonté arbitraire. Dans le premier cas , notre puissance sur eux est moins
absolue ; ils sont moins nécessairement à nous plaire : d'ailleurs , pour gouverner
un peuple félon ses loix , il faut les connoître, les méditer, supporter des
études pénibles, auxquelles

498 2> B L' E S P k t T. , les la parefle veut toujours fe fouffraire. Pour jfatisfeire cette parefle , cliàtun afpire dortc au pouvoir àbfolü, qui , le difpénfant de tout foin, de toute étude & de toute Fatigué d'attention , fougét fervilement les Hommes à fes volontés. Selon Ariftote,lè gouvernement defpotique eft celui où tout eft efclave , où l'on ne trouve qu'un homme de libre. Voilà par quel motif chacun veut être defpote. Pour l'être, il faut abaifler la puiffance des grands & du peuple, & divifer, par conféquent, les intérêts des citoyens. Dans une longue fuite de fiecles , le temps en fournit toujours l'occafion aux fouverains , qui prefque tous animés d'un intérêt plus aéÜf que bien entendu , là ftififlènt avec aVidité. * C'efl fur cette anarchie des intérêts que s'eft établi le de'fpotifrrre oriental , aflez femblable à la peinture que Miltôn fait de l'empire de Chaos , qui , dit-il , étend fon pavillon royal fur un gouffre aride & défolé , où la confufion entrelaflèfe dans elle-même entretient l'anarchie & la difcorde des éléments >, & gouverne chaque atènre avec un fceptre de fer. La divifion une fois femée entré les citoyens, il faut , pour avilir & dégradér les âmes , faire fans cefle étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie , mettre lès vertus au rang des crimes , Digitized by tloogle

D i s c o u s JM & les punir comme tels. A quelle^ cruautés ne
 s'est point , en ce genre , porté le despotisme »■ non-seulement en Orient,
 mais même-, sous le*> Empereurs Romains > Sous le règne de Domitien t
 dit Tacite, les vertus étoient des arrêts. de -raortu Rome n'étoit remplie que
 de délateurs ; l'espion ; étoit l'espion de son maître , l'affranchi d* son
 patron , l'ami de son ami. Dans ces siècles de> calamité , l'homme vertueux
 ne condamnait pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus d'encourage-
 ment eût été mis# feu rang des forfaits; - Chez les-, Romains avilis , la foiblesse
 étoit un héroïsme. On. vit , sous ce règne , punir , dans Sénèque & Rusticus
 , les pasteurs des vertus de Thrasea & d'Hélvidius^ ces illustres victimes
 traitées de Criminels d'état^ &■ leurs ouvrages brûlés par l'auto-: Hété-
 reux public. On vit des -écrivains célébrés*, tels que Pline , réduits à
 composer .des ouvrages de grammaire , parût -que tout genre d'ouvrage
 plus: élevé étoit suspect Hia ty tan pie & dangereux pour son auteur, les
 savants attirés à Rome par les Augustes à Vespasien , les Aétrius & les
 Tr*- . jan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les
 Caracalla. On chassa les philosophes , on proscrivit les sciences, Ces tyrans
 voulaient anéantir , dit Tacite , tout ce qui portoit ^empreinte de l'esprit &
 de la vertu. C'est en tenant ainsi les âmes dans les angoisses 2 ' Digitized by
 Google

& les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point, en ce genre, porté le despotisme, non-seulement en orient, mais même sous les Empereurs Romains ? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs ; l'esclave étoit l'espion de son maître, l'affranchi de son patron, l'ami de son ami. Dans ces siècles de calamité, l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foiblesse étoit un héroïsme. On vit, sous ce regne, punir, dans Senécion & Ruficus, les panégyristes des vertus de Thrasea & d'Helvidius ; ces illustres orateurs traités de criminels d'état, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célèbres, tels que Plinè, réduits à composer des ouvrages de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie & dangereux pour son auteur. Les savants attirés à Rome par les Auguste, les Vespasien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chassa les philosophes, on proscrivit les sciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit & de la vertu. C'est en tenant ainsi les âmes dans les angois-

500 T>b z' E s P R I 'TV fes perpétuelles de la crainte , que la tyrannie fait les avilir : c'est elle qui , dans l'orient, invente ces tortures , ces fuppliques (a) fi cruels ; fuppliques quelquefois néceflaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y font excités aux forfaits.,: non-feulement par leur mifere, mais encore .par .le fiil tan qui leur donne l'exemple du. crime !, & leur apprend à méprifer la juftice. Voilà, & les motifs fur lefquels eft fondé l'amour du defpotifmë , .Ci r.-jî t (a) Si les fuppliques ën ufegedans pçefque tout l'ôrienr font horreur^ l'humanité , -ç'est que le defpote , qui les ordonne , fe fent au-deflus des loix. Il n'en eft pas ainfi. dans les républiques ; les loix y font toujours douces , parce que ceioi qui les établit s'y fountet. - . • . ^ i Digitized by Google

D i s c o û r s II l. feroit le traité du bonheur & de la confervation des rois. Mais, dira-t-on , qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'Empereurs Grecs ou Turcs égorgés fur le trône de Conftantinople ? Si les fultans , répondrai-je , ne font point retenus par ces exemples effrayants, c'eft qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement préfent à la mémoire ; c'eft qu'ils font continuellement pouffés au defpotifme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire ; c'eft que la plupart des princes d'orient , inftruments des volontés d'un vizir , cèdent par foibleffe à fes defirs , & ne font pas affez avertis de leur injuftice par la noble réfiftance de leurs fujets. • L'entrée au defpotifme eft facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin , c'eft au moment qu'accablé fous le joug; enchaîné de toutes parts , & dans l'impuiffance de fe défendre , il n'attend plus qu'en tremblant le fupplice auquel on veut le condamner. Enhardis par la foibleffe des peuples , les princes fe font defpotes. Ils ne favent pas qu'ils fufpendent eux-mêmes fur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que pour abroger toute loi & / réduire tout au pouvoir arbitraire , il faut perpé

li 3 Digitized by Google

ça* -D e ï E s p * i T. tuellemenr avoir retours à la force , & fouvent # employer le glaive du foldat. Or l'ufage habituel de pareils moyens , ou révolte les citoyens & les excite à la vengeance , ou les accoutume infenfiblement à ne reconnoître d'autre juftice que la force. Cette idée eft long-temps à fe répandre dans le peuple ; mais elle y perce , & parvient jufqu'au foldat. Le foldat apperçoit enf n qu'il n'eft dans l'état aucun corps qui puiffe lui réftter ; qu'odieux à fes fujets , le prince lui doit toute fa puiffance ; fon ame s'ouvre à fon infu à des projets audacieux , il defire d'améliorer fa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet efpoir » & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'hiftoire , fuffit pour faire une révolution : révolution tpujours rapidement fuivie d'une fécondé ; puifque, dans les états defpotiques , comme le remarque l'illuftre préfident de Montefquieu , fans détruire la tyrannie, on maf facre fouvent les tyrans . Lorfqu'une fois le foldat a connu fa force, il n'eft plus poffible de le contenir. Je puis citer , à ce fujet , tous les empereurs Romains proferits par les pretoi iens » pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des foldats , & rétablir l'ancienne difcipline dans les armées. Digitized by Google^

tuellement avoir recours à la force, & souvent employer le glaive du soldat. Or l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-temps à se répandre dans le peuple; mais elle y perce, & parvient jusqu'au soldat. Le soldat apperçoit enfin qu'il n'est dans l'état aucun corps qui puisse lui résister; qu'odieux à ses sujets, le prince lui doit toute sa puissance; son ame s'ouvre à son insu à des projets audacieux, il desire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet espoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'histoire, suffit pour faire une révolution: révolution toujours rapidement suivie d'une seconde; puisque, dans les états despotiques, comme le remarque l'illustre président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on massacre souvent les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les empereurs Romains pros crits par les pré toriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des soldats, & rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

DIXCOVUS Ifl. Pour commander à des esclaves, le despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes & impérieuses. Il n'en est pas ainsi, lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste & de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice; d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le prince & par les magistrats, le corps entier des citoyens, sous l'étendard des lois, s'opposoit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nom-» bre : il est donc à la fois retenu dans son devoir, { k par l'idée de la justice, & par la crainte. Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois; c'est un bouclier sous lequel le peuple & le prince font à l'abri, l'un de* cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de l'insurrection. C'étoit à ce sujet, & pour se soustraire aux dangers qui, de toutes parts, environnent les despotes, que le calife Aaron Al-Rafchid demandoit un jour au célèbre Belpulh, son frère, quelques conseils sur la manière de bien régner : » faites, lui dit-il, que vos volontés soient conformes aux lois, & non les lois à vos volontés. Songez que les hommes sans mérite Jemali 4 »

Pour commander à des esclaves, le despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes & impérieuses. Il n'en est pas ainsi, lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste & de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice; d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le prince & par les magistrats, le corps entier des citoyens, sous l'étendard des loix, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre: il est donc à la fois retenu dans son devoir, & par l'idée de la justice, & par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois: c'est un bouclier sous lequel le peuple & le prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce sujet, & pour se soustraire aux dangers qui, de toutes parts, environnent les despotes, que le calife Aaron Al-Raschid demandoit un jour au célèbre Beloulh, son frere, quelques conseils sur la maniere de bien régner: » faites, lui dit-il, que vos volontés soient conformes aux loix, & non les loix à vos volontés. » Songez que les hommes sans mérite deman-

^ 04 i> * r e s p * i t : » dent beaucoup, & les grands hommes
 rare» ment ; réfiſtez donc aux demandes des uns , 7> & prévenez celles des
 autres. Ne chargez point » vos peuples d'impôts trop onéreux : rappelez»
 vous , à cet égard , les avis du roi Nouchir» von , le j uſte , à Ton fils
 Ormous : Mon fils » » lui diſoit-il „ perſonne ne fera heureux dans ton »
 empire , ſi tu ne fondes qu'à tes aïes. Lorfqu ey> tendu fur des couſſins tu
 feras prêt à t'endormir * y> fouviens-toi de ceux que t oppreſſion tient
 éveillés > » lorfqu' on fervira devant toi un repas ſplendide t >> fonge à
 ceux qui languiffent dans la miſere j » lorfque tu parcourras les boſquets
 délicieux de ton „ harem , fouviens-toi qu'il eſt des infortunés que v la
 tyrannie retient dans les fers. Je n'ajouterai y „ dit Beloulh , qu'un mot à ce
 que je viens de j) dire : mettez en votre faveur les gens éminents » dans les
 ſciences ; conduifez-vous par leurs » avis , afin que la monarchie ſoit
 obéiſſante à » la loi écrite, & non la loi à la monarchie (b). » Thémifte (c) ,
 chargé de la part du ſénat de haranguer Jovien à ſon avènement au trône,
 tint , à peu près , le même diſcours à cet empereur : fouvene^-vous , lui dit-
 il , que , ſi les gens de guerre vous ont élevé à l'empire , les philoſophes [£]
 Chardin, tom. V. [cj Hiſt. critique de la philoſophie , par M. Demandes,

» dent beaucoup, & les grands hommes rare-
 » ment; résistez donc aux demandes des uns,
 » & prévenez celles des autres. Ne chargez point
 » vos peuples d'impôts trop onéreux : rappelez-
 » vous, à cet égard, les avis du roi Nouchir-
 » von, le juste, à son fils Ormous : *Mon fils,*
 » lui disoit-il, *personne ne sera heureux dans ton*
 » *empire, si tu ne songes qu'à tes aises. Lorsqu'é-*
 » *tendu sur des coussins tu seras prêt à t'endormir,*
 » *souviens-toi de ceux que l'oppression tient éveillés;*
 » *lorsqu'on servira devant toi un repas splendide,*
 » *songe à ceux qui languissent dans la misère ;*
 » *lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de ton*
 » *harem, souviens-toi qu'il est des infortunés que*
 » *la tyrannie retient dans les fers.* Je n'ajouterai,
 » dit Beloulh, qu'un mot à ce que je viens de
 » dire : mettez en votre faveur les gens éminents
 » dans les sciences ; conduisez-vous par leurs
 » avis, afin que la monarchie soit obéissante à
 » la loi écrite, & non la loi à la monarchie (b). »

Thémiste (c), chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avènement au trône, tint, à peu près, le même discours à cet empereur : *souvenez-vous*, lui dit-il, *que, si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philosophes*

[b] Chardin, tom. V.

[c] Hist. critique de la philosophie, par M. Deslandes.

Discours III. ^ o \$ vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Céfars ; les féconds vous apprendront à la porter dignement. Chez les anciens Perfes mêmes , les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (d) phiiofophes , chargés d'inaugurer les princes , de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : fâche , 6 roi ! que ton autorité cejjera d'être légitime , le jour même que tu cejferas de rendre les Perfes heureux. Vérité dont Trajan paroifloit pénétré , lorfqu'élevé à l'empire , & faifant , félon l'ufage , préfent d'une épée au préfet du prétoire , il lui dit : recevez de moi cette épée & fervez-vous en fous mon régné , ou pour défendre en moi un prince juſte , ou pour punir en moi un tyran. Quiconque , fous prétexte de maintenir l'autorité du prince , veut la porter juſqu'au pouvoir arbitraire, eſt, à la fois , mauvais pere , mauvais citoyen & mauvais fujet : mauvais pere & mauvais citoyen , parce qu'il charge fa patrie & fa poſtérité des chaînes de l'eſclavage : mauvais fujet , parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire , c'eſt évoquer contre les rois l'ambition & le défefpoir. J'en prends à témoin les trônes de l'orient , teints fi fouvent du fang de [d] Voyez L'hijl. critique de la philoſophic.

fo 6 De l'Esprit. leurs fouverains (e). L'intérêt bien entendu des fiiltans ne leur permettrait jamais , ni de fouhaiter un pareil pouvoir , ni de céder , à cet égard , aux defirs de leurs vizirs. Les rois doivent être fourds à de pareils confeils , & fe rappeler que leur unique intérêt eftde tenir, fi je l'ofedire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux & leur poftérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la gloriole de commander en maître, & l'intérêt de la parefle qui leur cache les périls qui les environnent , l'emporteront toujours fur tout jpitre intérêt; & tout gouvernement, comme l'hiftoire le prouve , tendra toujours au defpotifme. [

Discours III. 1^o 7 il r== ^rÇjh^== !... 1! 1 1 • — / CHAPITRE XVIII. • , Principaux effets du despotisme. J E distinguerai d'abord deux especes de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une nation vertueuse qu'il foule aux pieds impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort , & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples. L'autre est fondé par le temps , le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé , perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espece de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre. Chez les peuples fournis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice ; ils sont , à cet égard , plongés dans la plus profonde ignorance. En effet , quelle idée de justice pourroit se former un vizir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance cependant , on erre çà & là sans guide; les idées du juste & de l'injuste , reçues dans la première jeunesse, s'obscurcissent.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du despotisme.

JE distinguerai d'abord deux especes de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une nation vertueuse qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élasticité brise bientôt les câbles qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espece de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice ; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un vizir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance cependant, on erre çà & là sans guide ; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la première jeunesse, s'obscur-

ço8 De l* E s p k i T. ciffent infenfiblement , & difparoiffent enfin
entièrement. Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoi (Tance aux
vizirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays
defpotiques , ou les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires
publiques ; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne Tes regards fur les
malheurs de la patrie ; où l'intérêt mal entendu du fultan fe trouve en
oppofition avec l'intérêt de fes fujets; où fcrvir le prince c'eft trahir fa
nation ? Pour être juſte & vertueux, il faut favoir quels font les devoirs du
prince & des fujets , étudier les engagements réciproques qui lient enfemble
tous les membres de la fociété. La juſtice n'eſt autre choſe que la
connoiſſance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette
connoiſſance , il faut penſer : or, quel homme oſe penſer chez un peuple
fourniſ au pouvoir arbitraire? La pareſſe, l'inutilité , l'habitude , & même le
danger de penſer en entraînent bientôt l'impuiſſance. L'on penſe peu dans
les pays où l'on tait ſes penſées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par
prudence , pour foire accroire qu'on n'en penſe pas moins : il eſt certain
qu'on ü'en penſe pas plus , & que jamais les idées nobles & courageuſes ne
-s'engendrent dans les têtes fœumifes au defpotiſme. Dans ces
gouvernements, l'on n'elî jamais Digitized by Google

Discours III. 509 animé que de cet esprit d'égoïsme & de vertige, qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les vizirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain; & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places. Mais, en les supposant même animés du désir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer: & les vizirs, nécessairement emportés par les intrigues du sérail, n'ont pas le loisir de méditer. D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude & de la méditation: & quel motif les y pourroit engager? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (a). Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en bannissoit les critiques, ne feroit-on pas qu'affranchi de la crainte (a) C'est pourquoi la nation Angloise, entre ses privilèges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

animé que de cet esprit d'égoïsme & de vertige, qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les vizirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice ; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain ; & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les vizirs, nécessairement emportés par les intrigues du ferrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (a).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en bannissoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte

(a) C'est pourquoi la nation Angloise, entre ses privilèges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

\$to ' De l* E \$ p e i î . falutaire de la cenfure, qui force maintenant
 un auteur à foigner, à perfectionner fes talents , ce même auteur ne
 préfenteroit plus an public que des ouvrages négligés & imparfaits 1 Voilà
 précifément le cas où fe trouvent les vizirs ; c'eft la raifon pour laquelle ils
 ne donnent aucune attention à l'adminiftration des affaires , & ne doivent en
 général jamais confulter les gens éclairés (b). / Ce que je dis des vizirs , je
 le dis des fultans. les princes n'échappent point à l'ignorance générale de
 leur nation. Leurs yeux mêmes, à cet égard, font couverts de ténèbres plus
 épaiffes que ceux de leurs fujets. Prefque tous ceux qui les éleventouqui les
 environnent, avides de gouverner fous leur nom (c) , ont intérêt de led (4)
 Si, dans le Parlement d'Angleterre , oa a cité l'autorité du préfidentde
 Montefquieu, c'eft que l'Angleterre eft un pays libre. En fait de loix &
 d'adminiftration , fi le éiar Pierre prenoit coiifeil du fameux Leibnitz , c'eft
 qu'un grand homme confulte fans honte Un autre grand homme i & que
 JesRuffés, parle commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe,
 peuvent être plus éclairés que les Orientaux. (c) Dans une forme de
 gouvernement bien différente de la conftitution orientale , chez, nous même
 , Louis XIII, dans une de fes lettres , fe plaint du maréchal d' Ancre : » il w
 m'empêche, dit-il de me promener dans Paris : il ne » m'accorde que le
 plaifir de la chaffe, que la promenade Digitized by Googl

Discoïks III. abrutir. Auflî les princes deſtinés à régner, enfermés dans le ferrail juſqu'à la mort de leur pere, paſſent-ils du harem ſur le trône ſans avoir aucune idée nette de la ſcience du gouvernement , & ſans avoir une ſeule fois affilié au divan. Mais , à l'exemple de Philippe de Macédoine , à qui la ſupériorité de courage & de lumières n'inſpiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles, Philippe , ſouvienſ-toi que tu es homme-, pourquoi les vizirs ne permettoient-ils pas -aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (d) i Pourquoi ne pourroit-on ſans crime douter de la juſtice de leurs déciſions , & leur répéter, d'après Grotius , que tout ordre ou toute loi dont on déferoit V examen 6* la critique ne peut jamais être qu'une loi injuſte ? C'eſt que les vizirs ſont des hommes. Parmi » dès Thuilleries; 41 éſt défendu aux officiers de ma main ſon, ainſi qu'à tous mes ſujets, de m'entretenir d'affaires ſérieuſes , & de me parler en particulier. » Il ſemble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône oh la naïveté les appelle. {k} Ce n'eſt point en Orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince liſoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer ; & il ſentoit que la haine & l'humeur ſeules oient quelquefois préſenter la vérité aux rois.

§12 De iy E s p k i T. les auteurs , en eft-il beaucoup qui euflent la g  n  rofit   d'épargner leurs critiques , s'ils avoient la puiffance de les punir? Ce ne feroit du moins que des hommes d'un efprit fupérieur & d'un cara  tere élevé, qui, facrifiant leur reflentiment à l'avantage du public , conferveroient à la république des lettres , des critiques fi néceffaires   u progrès des arts & des fcien  ces. Or, comment exiger tant de g  n  rofit   de la part du vizir! Il ejl , dit Balzac, peu de minijlres ajfe ^ généreux pour préférer les louanges de la clémence , qui durent aufi long-temps que les races confery  es , au plaifir que donne la vengeance; & qui cependant pajfe aujji vite que le coup de hache qui abat une tête. Peu de vizirs font dignes de l'éloge donné dans Sethos à la reine Nepht  , lorfque les prêtres, en prononçant Ton panégyrique , difent : Elle a pardonné comme les dieux , avec plein pouvoir de punir. Le puiffant fera toujours injufte & vindicatif. M. de Vendôme difoit plaifamment à ce fujet que , dans la marche des armées , il avoit fouvent examiné les querelles des mulets & des muletiers ; & qu'à la honte de l'humanité , la raifon étoit prefque toujours du côté des mulets. M. du Vernay , fi favant dans l'hiftoire naturelle, & qui connoiffoit, à la feule infp  aion de la dent d'un animal , s'il étoit carnacier ou pâturant >

Digitized by Google

Discours TI T. ^ pâturant , difoit fouvent : Qu'on m'è prèfente la dent et un animal inconnu ; par fa dent, je jugerai de fes mœurs. A Top exemple , un philofophe moral pourroit dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme eft revêtu; par Ton pouvoir, je jugerai de fa juftice. En vain, pour défarmer la cruauté des vizirs répéteroit-on , d'après Tacite, que le fupplice des critiques eft la trompette qui annonce à la poftérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états defpotiques, on fe foucie & l'on doit fe foucier peu de la gloire & de la poftérité , puifqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut , l'eftime pour l'eftime même, mais pour les avantages qu'elle procure; & qu'il n'en eft aucun qu'on accorde au mérite & qu'on ofe refufer à la puiffance. Les vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'inftuire , & par conféquent de fupporter la cenfure : ils

doivent donc être en général peu éclairés (e). (

pâturent, disoit souvent : *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu ; par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un philosophe moral pourroit dire : *Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu ; par son pouvoir, je jugerai de sa justice.* En vain, pour désarmer la cruauté des vizirs répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie & l'on doit se soucier peu de la gloire & de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite & qu'on ose refuser à la puissance.

Les vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, & par conséquent de supporter la censure : ils doivent donc être en général peu éclairés (e).

(e) Comme tous les citoyens sont fort ignorants du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particulière en vue, ou des esprits médiocres qui ne peuvent saisir d'un coup-d'œil la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un état. Ils proposent en conséquence de projets toujours discordants avec le reste de la législation d'un peuple. Aussi osent-ils rarement, dans un ouvrage, les exposer aux regards du public.

De l* Esprit . Milord Bolingbrookeditoit à ce fujetque , » jeune » encore, il s'étoit d'abord représenté ceux qui » gouvemoient les nations comme des inrelli» gences fupérieures. Mais , ajoutoit-il , l'expé» rience me détrompa bientôt : j'examinai ceux » qui tenoient en Angleterre le timon des affaires ; » & je reconnus que les grands étoient aflez fem» blables à ces dieux de Phénicie fur les épaules ■» defquels on attachoit une tête de bœuf en figne » de puiflance fuprême , & qu'en général les hom» mes étoient régis par les plus fots d'entr'eux. « Cette vérité , que Bolingbrooke appliquoit peutêtre par humeur à l'Angleterre , eft fans doute inconreftable dans prefque tous les empires de l'orient. L'homme éclairé fent que , dans ces gouvernements , tout changement eft un nouveau malheur , parce qu'on n'y peut Cuivre aucun plan , parce que l'adminiftration defpotique corrompt tout. Il n'eft , dans ces gouvernements , qu'une chofe utile à faire, c'eft d'en changer infenfiblement la forme. Faute de cette vue , le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de fa nation. Ildevoit cependant prévoir qu'un grand homme fuccede rarement à un autre grand homme ; que , n'ayant rien changé dans la conftitution de l'empire , les Rufles , par la forme de leur gouvernement , pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer. Digitized by Google

.Dis c o u il s III. 5 1 \$ < ■ =3* u... . ==» (J * * *f CHAPITRE
 XIX. Le mépris & l'âvili {fanent où font les peuples , entretiennent l
 ignorance des vizirs ; fécond effet du defpotifme. i S I les vizirs n'ont nul
 intérêt de s'inſtruire , il eſt , dira-t-on , de l'intérêt du public que les vizirs
 foient inflruits ; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne
 voit-on point en ces pays de citoyens affez vertueux pour reprocher aux
 vizirs leur ignorance & leur injuſtice , & les forcer , par la crainte du mépris
 , à devenir citoyens > C'eſt que le propre du defpotifme eſt d'âvilir & de
 dégrader les âmes. Dans les états où la loi feule punit & récompene, où
 l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en fûreté, y contraîne
 une hardieſſe & une fermeté d'ame qui s'affoiblit néceſſairement dans les
 pays defpotiques , où la vie , les biens & la liberté dépendent du caprice (a
) & » ' — (a) On ne verra point en Turquie , comme en Ecoſſe , la loi
 punir, dans le ſouverain , l'injuſtice commiſe envers un ſujet. A l'avènement
 de Malicprne au trône d'Ecoſſe , un feigneur lui préſente la patente de ſes
 privilèges , le priant IU 2 '

CHAPITRE XIX.

*Le mépris & l'avilissement où sont les peuples ,
entretiennent l'ignorance des vizirs ; second
effet du despotisme.*

SI les vizirs n'ont nul intérêt de s'instruire , il est, dira-t-on, de l'intérêt du public que les vizirs soient instruits ; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injustice , & les forcer , par la crainte du mépris , à devenir citoyens ? C'est que le propre du despotisme est d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les états où la loi seule punit & récompense , où l'on n'obéit qu'à la loi , l'homme vertueux , toujours en sûreté , y contracte une hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les pays despotiques , où sa vie , ses biens & sa liberté dépendent du caprice (a) &

(a) On ne verra point en Turquie , comme en Ecosse , la loi punir , dans le souverain , l'injustice commise envers un sujet. A l'avénement de Malicorne au trône d'Ecosse , un seigneur lui présente la patente de ses privileges , le priant

6 De l'Espérance de la volonté arbitraire d'un seul homme.

Dans ces pays , il feroit auſſi infenſé d'être vertueux , qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crete & à Lacédémone: audi n'y voit-on perſonne s'élever contre l'injuſtice, &, plutôt que d'y applaudir, crier comme le philoſophe Philoxene: Qu'on me re mène aux carrières. Dans ces gouvernements , que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'eſt-elle pas expoſée ? Suppoſons un homme paſſionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme .apperçoive , dans l'injuſtice ou l'incapacité des vizirs ou des fatrapes, la cauſe des miſeres publiques, & qu'il ſe taſſe, c'eſt vouloir les contrar diſtoires. D'ailleurs , une probité muette feroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme fera vertueux , plus il ſ'emprefſera de nommer celui fur lequel doit tomber le mépris national : je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injuſtice & .l'imbécillité d'un vizir ſe trouvant, comme je l'ai dit plus haut , toujours revêtue de la puiffance néceſſaire pour condamner le mérite aux plus grands ſupplices , cet homme fera d'autant plus de les. confirmer : le roi la prend & la déchire. Le feigneur ſ'en plaint au parlement, & le parlement ordonne que le roi, aſſis fur ſon trône , fera tenu . en préſence de toute la cour , de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce feigneur. ' • ' Digitized by Google

Discours ///. \$17 promptement livré aux muets , qu'il fera plus ami du bien public & de la vertu. Si Néron forçoit au théâtre les applaudissements des fpe&ateurs , plus barbares encore que Néron , les vizirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils lurchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils font femblables à Tibere : fous fon régné , on traitoit de faétieux jufqu'aux cris , jufqu'aux foupirs des infortunés qu'on opprimoit , parce que tout eft , criminel , dit Suétone , fous un prince qui fe fent toujours coupable. Il n'efl point de vizir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perfes, qui cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient en fuite obligé^ de comparoitre devant lui : Nous, yenons , lui difoient-ils , vous remercier d'avoir daigné vous fouvenir de nous. La noble hardieffe d'un citoyen a(Tez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injuftice feroit donc bientôt fuivie de fon fupplique (b) ; & perfonne ne s'y veut expofer. Mais , (b) Qu'un vizir commette une faute dans fon adminiftration; fi cette faute nuit au public, les peuples crient , &l'orgueil du vizir s'en oflenfe : loin de revenir fur fes pas , & d'eflayer , par une meilleure conduite , de calmer de trop jufles plaintes , il ne s'occupe que des moyens d'impofer filenceaux citoyens. Ces moyens de force les irritent ; les cris redoublent; alors il ne refte au vizir que deux partis à Kk 3 Digitized by Google

promptement livré aux muets, qu'il sera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudissements des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les vizirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils surchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibère : sous son regne, on traitoit de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout est criminel, dit Suétone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de vizir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses, qui cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient ensuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons, lui disoient-ils, vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injustice seroit donc bientôt suivie de son supplice (b); & personne ne s'y veut exposer. Mais,

(b) Qu'un vizir commette une faute dans son administration; si cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du vizir s'en offense : loin de revenir sur ses pas, & d'essayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent; alors il ne reste au vizir que deux partis à

§18 De i? E s p r i t. dira-t-on , le héros le brave. Oui , répondrai-
 je T' lorfqu'il eft foutenu par l'efpoir de l'eftime & de la gloire. Eft-il privé
 de cet efpoir , fon courage l'abandonne. Chez un peuple efclave , l'on
 donneroit le nom de fa&ieux à ce citoyen généreux ; fon fupplique trouveroit
 deS approbateurs. Il n'eft point de crimes auxquels on ne prodigue des
 éloges , lorfque , dans un état , la baftefle eft devenue mœurs. » Si la peste,
 dit Gordon, avoitdesjar» retieres , des cordons & des penfions à donner , » il
 eft des théologiens alfez vils , & des jurifcom » fuites alTez bas , pour
 foutenir que le régné de y> la peste eft de droit divin ; & que fe fouftraire à
 » les malignes influences , c'eft fe rendre coupa-* » ble au premier chef. »
 Il eft donc , en ces gouvernements , plus fage d'être le complice que
 l'accufateur des fripons ; les vertus & les talents y font toujours en butte à la
 tyrannie. Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-' Kouli-Kan , le feul
 homme eftimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol étoit un
 nommé Mahmouth , & ce Mahmouth étoit exilé. Dans les pays fournis au
 defpotifme , l'amour. prendre , ou d'expofer l'état à des révolutions , ou de
 porter le defpotifmeàce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des
 empires ; & c'eft à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les
 vizirs. Digitized by

Discours III. {19 I'eftime , les acclamations du public font des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissements du peuple , ainfi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome , fe rend au palais de l'empereur: le prince l'embraffe froidement , Agricola fe retire ; & le vainqueur de la Bretagne , dit Tacite , fe perd au même instant dans la foule des autres efclaves. C'eft dans ces temps malheureux qu'on pouvoir à Rome s'écrier , avec Brutus : O vertu î tu n'es qu'un vain nom.. Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranfes perpétuelles , & dont l'ame , affaiblie par la crainte, a perdu tout fon reffort ? On ne rencontre , chez ces peuples , v que des puiflants infolents, & des efclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un vizir , lorfque , dans une importance & une gravité ftupide , il s'avance au milieu d'une foule de clients*; & que ces derniers, férieux , muets , immobiles , les yeux fixes & baiffés , attendent en tremblant (c) la faveur d'un regard , à peu près dans l'attitude de ces bramines , qui , les yeux fixes fur le bout de leur (c) Le vizir lui-même n'entre qu'en tremblant au divan , quand le fultan y eft. Kk 4 » Digitized by Google

l'estime , les acclamations du public sont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons , Agricola , pour échapper aux applaudissements du peuple , ainsi qu'à la fureur de Domitien , traverse de nuit les rues de Rome , se rend au palais de l'empereur : le prince l'embrasse froidement , Agricola se retire ; & le vainqueur de la Bretagne , dit Tacite , se perd au même instant dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier , avec Brutus : *O vertu ! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranfes perpétuelles , & dont l'ame , affaïffée par la crainte , a perdu tout son ressort ? On ne rencontre , chez ces peuples , que des puissants insolents , & des esclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un vizir , lorsque , dans une importance & une gravité stupide , il s'avance au milieu d'une foule de clients ; & que ces derniers , sérieux , muets , immobiles , les yeux fixes & baissés , attendent en tremblant (c) la faveur d'un regard , à peu près dans l'attitude de ces bramines , qui , les yeux fixes sur le bout de leur

(c) Le vizir lui-même n'entre qu'en tremblant au divan , quand le sultan y est.

\$2<5 De l' Esprit . nez , attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, félon eux , les élever à la dignité de pagode ! f Quand on voit le mérite ainfi humilié devant un vizir fans talent , ou même un vil eunuque , on fe rappelle malgré foi la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues , dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot O-thurifama , c'est-à-dire , monseigneur.

Digitized by Google

nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de pagode !

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un vizir sans talent, ou même un vil eunuque, on se rappelle malgré soi la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thuri-sama*, c'est-à-dire, *monseigneur*.



Discours 111. jf , . | , | , — y». CHAPITRE XX. Du mépris de la vertu, & de la faufte ejli'me qu'on affecte pour elle : troifieme effet du defpotifme . S I , comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédents , l'ignorance des vizirs eft une fuite néceffaire de la forme defpotique des gouvernements , le ridicule qu'en ces pays l'on jette fur la vertu en paraît être également l'effet. Peut-on douter que , dans les repas fomptueux des Perfes , dans leurs foupers de bonne compagnie , l'on ne fe moquât de la frugalité & de la groffiéreté des Spartiates ; & que des courtifans , accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet , ne donnaffent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de fe profterner devant le grand roi ? Un peuple efclave doit néceffairement jetter du ridicule fur l'audace , la magnanimité , le défintéreffement, le mépris de la vie, enfin fur toutes les vertus fondées fur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit , en Perfe, traiter de fou , d'ennemi du prince , tout fujet vertueux qui, frappé de l'héroïfme des Grecs, 1 Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle : troisieme effet du despotisme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédents, l'ignorance des vizirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernements, le ridicule qu'en ces pays l'on jette sur la vertu en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité & de la grossièreté des Spartiates ; & que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand roi ?

Un peuple esclave doit nécessairement jeter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout sujet vertueux qui, frappé de l'héroïsme des Grecs,

^22 D £ E s p & i r* exhortoit ses concitoyens à leur reTembler ,
 & à prévenir , par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine
 prochaine d'un empire où la vertu étoit méprisée (a). Les Perses, l'ouïs peine
 de se trouver vils , dévoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons
 jamais être frappés que des sentiments qui nous affectent nous-mêmes
 vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est citoyen
 , ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique. Parmi
 nous autres Européens , encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que
 de l'héroïsme des Grecs , que de grandes actions passeroient pour folles , si
 ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siècles
 ! Sans cette admiration , qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre,
 qu'avant la bataille de Mantinée le roi Agis reçut du peuple de
 Lacédémone; Ne profite-t-on point de l'avantage du nombre , renvoyé-t-on une
 partie de vos troupes ; ne combatte-t-on l'ennemi qu'à force égale ? On
 traiteroit pareille(a) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas
 des Thermopyles , des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des
 jeux Olympiques : quels hommes , s'écria un seigneur Persan, allons-nous
 combattre l'Infernal à l'intérêt , ils ne font avides que de gloire. Digitized
 by Google

exhortoit ses concitoyens à leur ressembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu étoit méprisée (a). Les Perses, sous peine de se trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentimens qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeroient pour folles, si ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siècles ! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre, renvoyez une partie de vos troupes ; ne combattez l'ennemi qu'à force égale ?* On traiteroit pareille-

(a) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux Olympiques : *quels hommes, s'écria un seigneur Persan, allons-nous combattre ! Insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire.*

Discours III. 513 ment d'infenée la réponse qu'à la journée des ' Argineufes fit Callicratidas , général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui confeilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : O Hermon ! lui répondit-il : à Dieu ne plaife que jefuive un confeil dont les fuites feroient fi funefies à ma patrie! Sparte ne fera point déshonorée par fon général. C'eft ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr . EJlce à Callicratidas d'apprendre l art des retraites 3 à des hommes qui, jufqii aujourd'hui , ne fe font jamais informés du nombre , mais feulement du lieu où. campoient leurs ennemis ? Une réponse fi noble & fi haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont allez d'élévation dans l'ame , une connoiffance allez profonde de la politique, pour fentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir , dans les Spartiates , l'audacieufe opiniâtreté qui les rendoit invincibles! Ce héros favoit qu'occupés fans cefle à nourrir en eux le fentiment du courage & de la gloire , trop de prudence pourroit en émouffer la finelTe , & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les fcrupules. Les demi-politiques , faute d'embraffer une affez grande étendue de temps , font toujours trop vivement frappés d'un danger préfent. Accoutumés à confi^érer chaque a dion indépendamment (Diqitized by Google

{24 D E L y E S P K I T. de la chaîne qui les unit toutes entr'elles ,
lorfqu'ils j>enfent corriger un peuple de l'excès d'une • vertu , ils ne font le
plus fouvent que lui enlever le palladium auquel font attachés Tes fuccès &
fa gloire. < C'eft donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration
présente que l'on conferve pour ces actions , encore cette admiration n'est-
elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration fentie nous
porteroit néceffairement à l'imitation. Or, quel homme, parmi ceux-là
mêmes qui fe difent paflionnés pour la gloire , rougit d'une victoire qu'il ne
doit pas entièrement à fa valeur & à fon habileté ? Eft-il beaucoup
d'Antiochus-Soter ? Ce prince fent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à
l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'afpect imprévu de fes éléphants : il
verfe des larmes fur fes palmes triomphales , &• fait , fur le champ de
bataille , élever un trophée à fes éléphants. On vante la générofité de Gélon.
Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois , lorfque les
vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures , ce prince n'exige de
Carthage humiliée que d'abolir les facrifices barbares qu'ils faifoient de
leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de fa vi&oire
que pour conclure le feul traité qui, peut-être, ait jamais Digifized by
Google

Discours III. ^ été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs , pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? Mille héros ont tour-à-tour subjugué l'Afrique : cependant il n'en est aucun qui , sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère & de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes , ou la jalousie inutile sans pitié les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé. Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honorait à Sparte : aussi n'éprouvons- nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée , le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe, Quelles femmes , demandèrent-ils , habitent cette cité ? Ce font , leur répondit-on , des Corinthiens. Ne savent-ils pas , reprirent-ils , ces hommes vils & lâches , que les seuls remparts impénétrables à tout ennemi font des citoyens déterminés à la mort? Tant de courage & d'élévation d'âme ne se rencontre que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous soyons animés pour la patrie , on ne verra point de mère, après la perte

Digitized by Google

été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? Mille héros ont tour-à-tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère & de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutile sans pitié les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honorait à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe, *Quelles femmes, demandèrent-ils, habitent cette cité?* Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne savent-ils pas, reprirent-ils, ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des citoyens déterminés à la mort?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne se rencontre que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous soyons animés pour la patrie, on ne verra point de mere, après la perte

(b) Dans l'histoire de Louis XI, M. Duclos dit que les Suisses, au nombre de 3000, soutinrent l'effort de l'armée du Dauphin, composée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat se donna près de Bottelen, & les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suisses mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, composée de 20000 hommes.

Près de Wefen, dans le canon de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célèbre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, & lit la liste de trois cents cinquante noms.

Discours III. <27 perje de huit mille foldats. On ne verra plus de gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier fupplice dix foldats , qui , s'échappant du carnage de cette journée, apportoielt chez eux la nouvelle d'une défaite fi glorieufe. Si , dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ftérile pour de pareilles avions & de femblables vertus , quel mépris les peuples de l'orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus ? qui pourroit les leur faire refpeâer ? Ces pays font peuplés d'ames abjeftes & vicieufes : or , dès que les hommes vertueux ne font plus en affez grand nombre dans une nation pour y donner le ton , elle le reçoit nécelfairement des gens corrompus. Ces derniers , toujours in ter elfes à ridiculifer les fentiments qu'ils n'éprouvent pas , font taire les vertueux. Malheureufement il en efi peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent , qui foient afTez courageux pour braver le mépris de leur nation , & qui fentent alfez nettement que l'eftime d'une nation tombée dans un certain degré d'aviliffement eft une eftime moins flatteufe que déshonorante. Le peu de cas qu'on faifoit d'Annibal , à la cour d'Antiochus , a-t-il déshonoré ce grand homme > La lâcheté avec laquelle Prufias voulut le vend; e aux Romains , a-t-elle donné atteinte à la gloire

^*8 De ^Esprit. de cet illustre Carthaginois ? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le roi, le conseil & le peuple qui le livraient. Le résultat de ce que j'ai dit , c'est qu'on n'a réellement, dans les empires despotiques , que du mépris pour la vertu , & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque , & si l'on en exige des citoyens ; il en est , en ce cas , de la vertu comme de la vérité , qu'on demande à condition qu'on fera assez prudent pour la taire. CHAPITRE Digitized by

t Discours III. ^19 « -1 ■ » **•*%/?**“. CHAPITRE XXI. Du renverfement des empires fournis au pouvoir arbitraire : quatrième effet du defpotifme. jL’indifference des orientaux pour la vertu , l’ignorance & l’aviliffement des âmes , fuite néceffaire de la forme de leur gouvernement , doit à la fois en faire des citoyens fripons entr’eux, & fans courage vis-à-vis de l’ennemi. Voilà la caufe de l’étonnanté rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains fubjuguerent l’Afie. Comment des efclaves , élevés & nourris dans l’antichambre d’un maître, eufTent-ils étouffé devant le glaive des Romains les fentiments habituels de crainte que le defpotifme leur avoit fait contraâer ? Comment des hommes abrutis , fans élévation dans l’ame , habitués à fouler les foibles , à ramper devant les puiffants , n’eufTent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains , & ne fe fuffent-ils pas montrés également lâches & dans le confeil & dans le combat? • Si les Egyptiens , dit à ce fujet Plutarque , furent fucceffivement efclaves de toutes les nations , c’eût qu’ils furent fournis au defpotifme le plus dur : Tome /. L 1 Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire : quatrieme effet du despotisme.

L'INDIFFERENCE des orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'avilissement des ames, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit à la fois en faire des citoyens fripons entr'eux, & sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains subjuguèrent l'Asie. Comment des esclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, eussent-ils étouffé devant le glaive des Romains les sentiments habituels de crainte que le despotisme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puissants, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne se fussent-ils pas montrés également lâches & dans le conseil & dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les nations, c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur :

J3© # B Z* E S P R I T. aurti ne donnerent-ils prefque jamais que des preuves de lâcheté. Lorfque le roi Cléomene , charte de Sparte, réfugié en Egypte , emprifonné par l'intrigue d'un miniftre nommé Sobifius, eut jnartacré fa garde & rompu fes fers , le prince fe préfente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger , à punir l'injuftice, à fecouer le joug de la tyrannie: par-tout , dit Plutarque , il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne reftoit à ce peuple vil & lâche que l'efpece de courage qui fait admirer les grandes aftions , non celui qui les fait exécuter. Comment un peuple efclave réfifteroit-il à une nation libre & puiflante? Four ufer impunément du pouvoir arbitraire , le defpote eft forcé d'énervier l'efprit & le courage de fes fujets. Ce qui le rendpuiflant au-dedans le rend foible au-dehors ; avec la liberté , il bannit de fon empire toutes les vertus ; elles ne peuvent, dit Ariftote, habiter chez des âmes ferviles. Il faut , ajoute l'illuftre préfident de Montefquieu , que nous avons déjà cité , commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon efclave. Il ne peut donc oppofer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un confeil & des généraux abfolument neufs dans la fcience politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & rétréci l'efprit ; il doit donc être vaincu. Digitized by

Discours III ; ^ t Mais , dira-t-on , les vertus ont cependant , dans les états despotiques , quelquefois brillé du plus grand éclat. Oui, lorsque le trône a successivement été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie , se ranime à l'aspect d'un prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil : lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvraient la terre ; alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature , les plaines se peuplent de laboureurs , les bocages retentissent de concerts aériens , & le peuple ailé du ciel vole jusques sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. O temps heureux , s'écrie Tacite sous le règne de Trajan , où l'on, n'obéit qu'aux loix , où l'on peut penser librement & dire librement ce qu'on pense , où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du prince , où sa vue seule est un bienfait! Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire , & s'illustrent par des succès en tout genre ces succès, attachés, comme je viens de le dire, à la figure des rois qui les gouvernoient , & non à la forme de leur gouvernement , ont toujours été aussi passagers que brillants : la force de pareils états , quelque imposante qu'elle soit, n'est qu'une

L1 2 Digitized by Google

§32 De l'Esprit, force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor, ses pieds sont d'argille. Il en est de ces empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux deux , les animaux des plaines & des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop faibles racines , il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence , s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes & fumeuses au pouvoir arbitraire. La force relative de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur faiblesse. Un empire despotique a-t-il reçu quelque échec ; si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse, cet empire est détruit. Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire n'ont donc que des succès momentanés , que des éclairs, de gloire : ils doivent , tôt ou tard , subir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances & des positions particulières les arrachassent à ce danger , la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire , les dépeupler & les changer en déserts. La langueur léthargique , qui successivement en fait tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les âmes ont, par le défaut de passions , perdu leur activité ; lorsque

Digitized by Google

Discours III. {33 les citoyens font , pour ainfi dire , engourdis par
Y opium du luxe , de l'oiliveté & de la molleliè; alors l'état tombe en
confomption : le calme apparent dont il jouit n'est , aux yeux de l'homme
éclairé, que l'affaiblissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un
état ; elles en font l'ame & la vie. Le peuple le plus passionné est à la
longue, le peuple triomphant. L'effervescence modérée des passions est
salutaire aux empires; ils font, à cet égard, comparables aux mers dont les
eaux stagnantes exhaleroient en croupissant des vapeurs funestes à l'univers
, si , en les foulevant , la tempête ne les épuroit. . ■ . Mais , si la grandeur
des nations foudroyées au pouvoir arbitraire n'est qu'une grandeur
momentanée , il n'en est pas ainsi des gouvernements où la puissance est ,
comme dans Rome & dans la Grèce , partagée entre le peuple , les grands
ou les rois. Dans ces états , l'intérêt particulier , étroitement lié à l'intérêt
public , change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple ,
dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut
s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de
s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser & de tout dire
v donnent plus de force & d'élévation à son ame : l'audace L1 3

les citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'opium du luxe, de l'oïveté & de la mollesse; alors l'état tombe en consommation : le calme apparent dont il jouit n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaïssement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un état; elles en font l'ame & la vie. Le peuple le plus passionné est, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux empires; ils sont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux stagnantes exhaleroient en croupissant des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, si la grandeur des nations soumise au pouvoir arbitraire n'est qu'une grandeur momentanée, il n'en est pas ainsi des gouvernements où la puissance est, comme dans Rome & dans la Grèce, partagée entre le peuple, les grands ou les rois. Dans ces états, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple, dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à son ame : l'audace

534 2^e z' E s p R i t; de Ton esprit pafle dans fon cœur : elle lui fait concevoir des projets plus vafles , plus hardis , exécuter des aâions plus courageufes. J'ajouterai même que , fi l'intérêt particulier n'eft point entièrement détaché de l'intérêt public ; fi les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne font pas aufii corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius&des Sylla; l'espritdefaétion , qui force les citoyens à sfobferver & à fe contenir réciproquement , eft l'esprit confervateur de ces empires. Ils ne fe foutiennent que par le contrepoids des intérêts oppofés. Jamais les fondements de ces états ne font plus allurés que dans ces moments de fermentation extérieure où ils paroiffènt prêts à s'écrouler. Ainfi le fond des mers eft calme & tranquille , lors même que les aquilons , déchaînés fur leur furfâce , femblent les bouleverfer jufque dans leurs abymes. Après avoir reconnu , dans le defpotifme oriental , la caufe de l'ignorance des vizirs , de l'indifference des peuples pour la vertu & du renverfement des empires fournis à cette forme de gouvernement , je vais , dans d'autres constitutions d'état , montrer la caufe des effets con-k traire. /S Digitized by Google

Discours III. S35 CHAPITRE XXII. De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu. C E chapitre est une conféquence si nécessaire du précédent , que je me croirois à ce sujet dispensé de tout examen , si je ne sentoie combien l'exposition des moyens propres à nécessairement les hommes à la vertu peut être agréable au public ; & combien les détails , sur une pareille matière , sont instructifs pour ceux mêmes qui la possèdent le mieux. J'entre donc en matière. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête sur la Grèce, sur Rome ; & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions , conservées avec soin dans l'histoire , y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus & les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens[^] qui , placés sur l'autel des dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple. En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples , si je L1 4

De l' Esprit . veux en découvrir la cause , je l'apprends dans
l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt
particulier à l'intérêt public (a). Je prends l'action de Régulus pour preuve
de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme , pas
même ceux que lui devoit inspirer l'éducation Romaine : & je dis que , dans
le siècle de ce consul , la législation , à certains égards , étoit tellement
perfectionnée , qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne
pouvoit se refuser à l'acception généreuse qu'il fit. En effet , lorsqu'instruit de
la discipline des Romains , on se rappelle que la fuite, ou même la perte de
leur bouclier dans le combat , étoit punie du supplice de la bastonnade ,
dans lequel le coupable expiroit ordinairement , n'est-il pas évident qu'un
consul vaincu, fait prisonnier & député par les Carthaginois pour traiter de
l'échange des prisonniers , ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains sans
craindre ce mépris , toujours si humiliant de la part des républicains, & si
insoutenable pour une ame élevée ? qu'ainsi , l'unique parti que Régulus eut à
prendre , étoit d'effrayer, par quelque action héroïque , la honte de sa [a]
C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des loix. Digitized by

Discours III. 537 défaite ? Il devoit donc s'opposer au traire d'échange que le sénat étoit prêt à signer. Il exposoit , sans doute , sa vie par ce conseil : mais ce danger n'étoit pas imminent ; il étoit assez vraisemblable , qu'étonné de son courage , le sénat n'en feroit que plus empressé à conclure un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs , en supposant que le sénat se rendit à son avis , il étoit encore très-vraisemblable que , par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu , les Carthaginois ne le livreraient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel , je ne dis 'pas un héros , mais un homme prudent & l'enfant devoit se présenter pour se soumettre au mépris , & s'offrir à l'admiration des Romains. Il est donc un art de négliger les hommes aux actions héroïques ; non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité , & que je veuille donner atteinte à sa gloire ; l'action de Régulus fut, sans doute l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu : mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome. . _ Les vices & les vertus d'un peuple ont* toujours un effet nécessaire de sa législation : & c'est la connoissance de cette vérité qui , sans doute , a donné lieu à cette belle loi de la Chine : pour y

De i' E s p R i t. féconder les germes de la vertu , on veut, que les mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (b) vertueufes ou infâmes commifes dans leurs gouvernements ; & qu'en conféquence , ces mandarins foient élevés à des poftes fupérieurs , ou rabaiffés à des grades inférieurs. Comment douter que la vertu ne foir, chez tous les peuples , l'effet de la fagefi'e plus ou moins grande de l'adminiftration ? Si les Grecs & le* Romains furent fi long-temps animés de ces vertus mâles & courageufes, qui font, comme dit Balzac, des courfes que Famé fait au delà des devoirs communs , c'eft que les vertus de cette efpece font prefque toujours le partage des peuples ou chaqu^ citoyen a part à la fouveraineté. Ce n'eft qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Prefché par Pyrrhus de le fuivre en Epire : Pyrrhus , lui dit-il , vous êtes fans doute un prince illitre , un grand guerrier ; mais vos peuples gémiſſent dans la mifere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous . que , bientôt rangés fous ma loi , vos peuples ne préfèrent l'exemption de tributs aux furcharges de vos impôts , (i) Il n'en eft pas ainſi des autres empires de l'orient; les gouverneurs n'y font chargés que de lever les impôts & de s'oppofer aux fédérations.' D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province ; leur pouvoir même à cet égard eſt très-borné. ! Digitized by Goo

féconder les germes de la vertu , on veut , que les mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (b) vertueuses ou infames commises dans leurs gouvernements ; & qu'en conséquence , ces mandarins soient élevés à des postes supérieurs , ou rabaisés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit , chez tous les peuples , l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration ? Si les Grecs & les Romains furent si long-temps animés de ces vertus mâles & courageuses , qui sont , comme dit Balzac , *des courses que l'ame fait au delà des devoirs communs* , c'est que les vertus de cette espece sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus* , lui dit-il , *vous êtes sans doute un prince illustre , un grand guerrier ; mais vos peuples gémissent dans la misere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que , bientôt rangés sous ma loi , vos peuples ne préférassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts,*

Discours III. 539 Et la fureté à ü incertitude de leurs pojfejfions ? Aujourd'hui votre favori , demain je ferois votre maître. Un tel difcours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'eft dans les républiques (c) qu'on apperçoit, avec étonnement, jufqu'où peuvent être portés la hauteur du courage & l'héroïfme de la patience. Je citerai Thémiftocle pour exemple en ce genre : peu de jours avant la bataille de Salamine , ce guerrier , infulté en plein confeil par le général des Lacédémoniens , ne répond à fes menaces que ces deux mots : Frappe , mais écoute. A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon; il eft accusé de malverfation , le peuple eft prêt à mettre en pièces fes délateurs ; il en arrête la fureur en difant : O Syracufains , qii'alle^ -vous faire ? Songe^ que tout citoyen a le droit de m'accufer : gardez-vous, en cédant à la reccrnnoiffance , de (c) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il fentoit tout l'avantage de cette conftitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en fe formant en république, ne devînt trop redoutable à fes voifins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : » Dom Louis & moi , favons bien que n Charles II eft hors des royaumes qui lui appartiennent; » mais , entre toutes les raifons qui peuvent engager les n rois nos maîtres à fonger à fon rétabliflement , une des i> plus fortes eft d'empêcher l'Angleterre de former une n république puiflante qui, dans la fuite, donneroit à v penfer à tous fes voifins.

Et la sûreté à l'incertitude de leurs possessions? Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître. Un tel discours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'est dans les républiques (c) qu'on apperçoit, avec étonnement, jusqu'où peuvent être portés la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre : peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pieces ses délateurs; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains, qu'allez-vous faire? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnoissance, de*

(c) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il sentoît tout l'avantage de cette constitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en république, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : » Dom Louis & moi, savons bien que » Charles II est hors des royaumes qui lui appartiennent; » mais, entre toutes les raisons qui peuvent engager les » rois nos maîtres à songer à son rétablissement, une des » plus fortes est d'empêcher l'Angleterre de former une » république puissante qui, dans la suite, donneroit à » penser à tous ses voisins.

/» f4d De l' E s p * i t. donner atteinte à cette même liberté , qu'il m'eût fi glorieux de vous avoir rendue. Si l'hiftoire Grecque & Romaine eft pleine de ces traits héroïques , & fi l'on parcourt prefque inutilement toute l'hiftoire du defpotifme pour en trouver de pareils, c'eft que, dans ces gouvernements , l'intérêt particulier n'eft jamais lié à l'intérêt public ; c'eft qu'en ces pays , entre mille qualités , c'eft la baflefle qu'on honore , la médiocrité qu'on récompense (d) ; c'eft à cette médiocrité qu'on Confie prefque toujours l'adminiftration publique; on en écarte les gens d'efprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreraient, dit-on , le repos de l'état : repos comparable au moment de filence , qui , dans la nature , précédé de quelques infants la tempefte. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des fujets. Dans les gouvernements arbitraires , les .hommes font comme ces chevaux qui , ferrés par les morailles , fouffrent i fans remuer , les plus cruelles opérations : le courfier en liberté fe cabre au premier coup. On prend, dans ces pays* la léthargie pôur la tranquillité. La paflion de la gloire , inconnue chez ces nations , peut feule entretenir, dans le corps politique, la douce fer* (d) Dans ces pays, l'efprit & les talents ne font honorés que fous de grands princes & de grands miniftres. Digitized by Google

DISCOURS III. 'mentatioH qui le rend fein & robuste, & qui développe toute efpece de vertus & de talents. Les fiecles les plus favorables aux lettres ont, par cette raifon, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même foleil vivifie les cedres & les platanes. Aurefte, cette paliion de la gloire, qui , divinifiée chez les païens , a reçu les hommages de toutes les républiques , n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrières. — — •“ - ■ - i »

CHAPITRE XXIII. Qiie les nations pauvres ont toujours été , & plus avides de gloire , & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes. JLJES héros , dans les républiques commerçantes^ femblent ne s'y préfenter que pour y détruire la tyrannie , & difparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac difoitde les habitants , qu'ils avoient mérité d'avoir Dieu feul pour roi , puifqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour dieu. Le fol propret la production des grands hommes elt , dans ces républiques, bientôt épuifé. C'eft la gloire de Carthage qui difparoît avec Annibal. L'efpritdecom- • merce y détruit néceffairementrefprit de force & Digitized by Google

mentation qui le rend sein & robuste, & qui développe toute espèce de vertus & de talents. Les siècles les plus favorables aux lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même soleil vivifie les cedres & les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire, qui, divinifiée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAPITRE XXIII.

Que les nations pauvres ont toujours été, & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes.

LES héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie, & disparaître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac disoit de ses habitants, qu'ils avoient mérité d'avoir Dieu seul pour roi, puisqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour dieu. Le sol propre à la production des grands hommes est, dans ces républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparaît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force &

54» P e i E s p r i T. de courage. Les peuples riches , dit ce même Balzac ,se gouvernent par les discours de la raison qui conclut à l'utile, & non félon l'institution morale qui se propose l'honnête & le hardes. Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples , les Scythes étoient , peut-être, les seuls qui chantaient des hymnes en l'honneur des dieux , sans jamais leur demander aucune grâce; persuadés , disaientils , que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit assez étendu , ils étoient indépendants , parce qu'ils cédoient d'obéir au chef lorsqu'il cédoit d'obéir aux loix. Il n'en est pas des nations riches , comme de ces Scythes , qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit , on préfère les richesses à la gloire , parce que ces richesses font l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile. Or, quelle stérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occasionner ! La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnaissance publique , l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie : le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa nation. Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage,

de Digitized by Googl

Discours III. m la bafleffe , de l'efpionnage , & fou vent du crime ; elles font rarement le partage des plus fpirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas néceffairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros. Ce n'est donc point sur le terrain du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (a) ; rien de si rare que de rencontrer des âmes élevées (b) dans les empires opulents, les citoyens y contraient trop de besoins. Quiconque les a multipliés a donné à la tyrannie des otages de faiblesse & de fa lâcheté. La vertu , qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui donna la réponse que fit au ministre Anglois un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti , {a) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers , peut se dire des peuples ; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçants. (b) De tous les peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, font cas des richesses , & qui fcient , comme eux , fournis au despotisme* Digitized by Google

la bassesse, de l'espionnage, & souvent du crime; elles sont rarement le partage des plus spirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrain du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (a); rien de si rare que de rencontrer des âmes élevées (b) dans les empires opulents, les citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés a donné à la tyrannie des otages de sa bassesse & de sa lâcheté. La vertu, qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au ministre Anglois un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti,

(a) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers, peut se dire des peuples; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux: or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçants.

(b) De tous les peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, fassent cas des richesses, & qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

544 D e l' E s p r i t. M. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il , de la part du roi , vous affurer de sa protection , vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous , & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. Milord, lui répliqua le feigneur Anglois , avant de répondre à vos offres , permette^moi de faire apporter mon fouter devant vous. On lui fert au même instant un hachis fait durefte d'un gigot dont il avoir dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : Milord, ajouta-t-il , penfe^-vous qu'un homme qui fe contente d'un pareil repas , foit un homme que la cour puiffe aifem'ent gagner ? Dites au roi ce que vous ave\yu ; c'ejlla feule réponfe que j'aie à lui faire. Un pareil discours part d'un caraêtere qui fait rétrécir le cercle de fes befoins : & combien en eft-il qui • dans un pays riche, réfiftent à la tentation perpétuelle des fuperfluités ! Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ! O philofophes , s'écrioit fouvent Socrate , vous qui repréfentez les dieux fur la terre , f acheta comme eux vous fuffire à vous-mêmes , vous contenter de peu ; fur-tout , ri alleigpoint , en rampant, importuner les princes & les rois. » Rien de plus ferme & de plus » vertueux, dit Cicéron, que le caraêtere des » premiers fages de la Grece. Aucun, péril ne » les effrayoit , aucun obftacle ne les découra» geoit.

Digitized by Google

Discours III. ^ » geoir , aucune confédération ne les retenoit , » & ne leur faifoit facrifier la vérité aux volontés » abfolues des princes. « Mais ces philofophes étoient nés dans un pays pauvre . aulTi leurs fucceffeurs ne conferverent-ils pas tou jours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaifance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des baffefles le tranquille loifir dont ces princes les laifToient jouir. C'eft à ce fujet que Plutarque s'écrie: » Quel fpeétacle plus aviliffant pour l'humanité » que de voir des Pages profiter leurs éloges » aux gens en place ! Faut-il que les cours des » rois foient fi fouvent l'écueil de la fageffe & de « la vertu ! Les grands ne devroient-ils pas fentir » que tous ceux qui ne les entretiennent que de » chofes frivoles les trompent (c) > La vraie maniere de les fervir c'eft de leur reprocher leurs (c) Il fut fans doute un temps où les gens d'efprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des chofes vraiment utiles. En conféquence , les philofophes de l'Inde ne fortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour fe rendre au palais du roi. Là , chacun déclaroit à haute voix , & fes réflexions politiques fur l'adminiftration , & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient , trois fois de fuite , jugées faufles ou peu importantes , perdoient le droit de parler. Hijloire critique de la philofophie , tome II. Tome I. Mm Digitized by Google

54^ Ve l' E s p r i t. » vices & leurs travers, de leur apprendre qu'il » leur fied mal de pafler les jours dans les diver» tiliements. Voilà le feul langage digne d'un » homme vertueux; le menfonge & la flatterie » n'habitent jamais fur Tes levres. « Cette exclamation de Plutarque eft fgns doute très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoiffance de l'humanité. Il en eft de même de celle de Fythagore : « Je refuse, » dit-il , le nom de philofophes à ceux qui ce» dent à la corruption des cours : ceux-là feuls » font dignes de ce nom , qui font prêts à facri» fier, devant les rois, leur vie, leurs richefles e l t » leurs dignités , leurs familles , & même leur » réputation. G'eft , ajoute Pythagore , par cet » amour pour la vérité qu'on participe à la di» vinité, & qu'on s'y unit de la maniéré la plus » noble & la plus intime. « De tels hommes ne naiffent pas indifféremment dans toute efpece de gouvernements : tant de vertus font l'effet ou du fanatisme philofophique qui s'éte nt promptement , ou d'une éducation finguliere, ou d'une excellente légiflation. Les philofophes , de l'efpece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont prefque tous reçus le jour chez des peuples pauvres & paffionnés pour la gloire. Non que je regarde l'indigence comme la fource des vertus : c'eft à l'adminirtration , plus

Digitized by Google !

T> I s c 0 V R s Ht ou moins fage , des honneurs & des
 récompenses qu on doit, chez tous les peuples, attribuer la produâion des
 grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas fans peine, c'est que les
 vertus & les talents ne font nulle part récompenses d une manière aussi
 flatteuse , que dans les répu« bliques pauvres & guerrières.,-: -tu-' r * * r t -
 * e CHAPITRE- XXI V. — ^ < 1 • • ' • • ; * ' • * • ' S Préuve de cette vérité ,
 i o u R ôter à cette proposition tout air de paradoxe , il suffit d'observer que
 les deux objets les plus généraux du desir des hommes font la richesse &
 les honneurs. Entre ces deux objets t c'est des honneurs dont ils font le plus
 avides lorsque ces honneurs font dispensés d'une manière flatteuse pour
 l'amour-propre. : j -> i Le desir de les obtenir rend alors les hommes
 capables des plus grands efforts , & c'est alors qu'ils opèrent des prodiges.
 Or, ces honneurs ne font nulle part répartis avec plus de justice , que chez
 les peuples qui, n'ayant que cette monnaie pour payer les services rendus à
 la patrie, ont, par conséquent , le plus grand intérêt à la tenir en valeur :
 aussi. les républiques pauvres , de Rome • M m a *

ou moins sage, des honneurs & des récompenses qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine, c'est que les vertus & les talents ne sont nulle part récompensés d'une manière aussi flatteuse, que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette proposition tout air de paradoxe, il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du desir des hommes sont les richesses & les honneurs. Entre ces deux objets, c'est des honneurs dont ils sont le plus avides, lorsque ces honneurs sont dispensés d'une manière flatteuse pour l'amour-propre.

Le desir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'est alors qu'ils opèrent des prodiges. Or, ces honneurs ne sont nulle part répartis avec plus de justice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les services rendus à la patrie, ont, par conséquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur : aussi les républiques pauvres, de Rome

^48 De X' Esprit . & de la Grece, ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vastes & riches empires de l'orient. Chez les peuples opulents & fournis au despotisme , on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnaie des honneurs. En effet , si les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils sont administrés , & si dans l'orient les sultans en font les dispensateurs , on sent qu'ils doivent souvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Aussi, dans ces pays, les honneurs ne sont proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil , parce qu'ils sont rarement unis à la gloire , qui n'est point en la disposition des princes , mais du peuple ; puisque la gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnaissance publique. Or, lorsque les honneurs sont avilis , le desir de les obtenir s'atténue ; ce desir ne porte plus les hommes aux grandes choses ; & les honneurs deviennent, dans l'état, un effort sans force , dont les gens en place négligent avec raison de se servir. Il est un canton dans l'Amérique , où , lorsqu'un sauvage a remporté une victoire , ou manie adroitement une négociation , on lui dit dans une assemblée de la nation : tu es un homme. Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités proposées dans les états despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talents. Digitized by

Discours III. ^ Pour fentir tout le mépris que doit quelquefois jeter fur les honneurs la maniéré ridicule dont on les adminillre , qu'on fe rappelle l'abus qu'on en faifoit fous le régné de Claude : fous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célébré par fon adrefle \ ce citoyen fut mis à mort : on fit à cet oifeau des funérailles magnifiques ; un joueur de flûte précédait le lit de parade fur lequel deux efclaves portoient le corbeau , & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout fexe & de tout âge. C'eft à ce fujet que Pline s'écrie : » Que diraient nos ancêtres , fi , dans cette » même Rome , où l'on enterrait nos premiers rois » fans pompe , où l'on n'a point vengé la mort » du deftru&eur de Carthage & de Numance , » ils aflifloient aux obfeques d'un corbeau ? » Mais , dira-t-on , dans les pays fournis au pouvoir arbitraire , les honneurs cependant font quelquefois le prix du mérite. Oui , fans doute , mais ils le font plus fouvent du vice & de la baffefle. Les honneurs font , dans ces gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les défer ts, dont les fruits , quelquefois enlevés par Iesoifeaux du ciel , deviennent trop fouvent la proie du ferpent qui , du pied de l'arbre , s'eft en rampant élevé jufqu'à fa cime. Les honneurs une fois avilis , ce n'eft plus qu'avec de l'argent qu'on paie les fervices rendus Mm

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois jeter sur les honneurs la manière ridicule dont on les administre, qu'on se rappelle l'abus qu'on en faisoit sous le regne de Claude : sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célèbre par son adresse ; ce citoyen fut mis à mort ; on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques ; un joueur de flute précédoit le lit de parade sur lequel deux esclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout sexe & de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie :
 » Que diroient nos ancêtres, si, dans cette
 » même Rome, où l'on enterroit nos premiers rois
 » sans pompe, où l'on n'a point vengé la mort
 » du destructeur de Carthage & de Numance,
 » ils assistoient aux obseques d'un corbeau ? »

Mais, dira-t-on, dans les pays soumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui, sans doute, mais ils le sont plus souvent du vice & de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déserts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent qui, du pied de l'arbre, s'est en rampant élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paie les services rendus

De l'Esprit à l'état. Or , toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent est bientôt surchargée de dépenses , l'état épuisé devient bientôt insolvable ; alors il n'est plus de récompense pour les vertus & les talents. En vain dira-t-on qu'éclairés par le besoin , les princes , en cette extrémité , devraient avoir recours à la monnaie des honneurs : fi , dans les républiques pauvres , où la nation en corps est la distributrice des grâces , il est facile de rehausser le prix de ces honneurs , rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique. Quelle probité cette administration de la monnaie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit donner du cours ? Quelle force de caractère pour résister aux intrigues des courtisans ? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus , & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient ? Quelle juste fielle d'esprit pour saisir le moment précis où ces honneurs , devenus trop communs , n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts , ou l'on doit, par conséquent , en créer de nouveaux ? Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnaies d'or & d'argent , il exige , au contraire , qu'on en fasse dans la monnaie des honneurs, Digitized by

Discours III. SS« lorfqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes. Je remarquerai à ce lu jet, qu'on ne peut, fans étonnement , considérer la conduite de la plupart des nations , qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances , & n'en nomment aucuns pour veiller à l'adminiftration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la difcuflion févere du mérite de ceux qu'on élève aux dignités > Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui ^ par un examen profond & public , l'aflurât de l'» réalité des talents qu'elle récompense > Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs > quel defir de les mériter > quel changement heureux ce defir n'occaflionneroit-il pas & dans l'éducation particulière , & , peu à peu , dans l'éducation publique ? changement duquel dépend , peut-être , toute la différence qu'on remarque entre les peuples. Parmi les vils & lâches courtifans d'Antiochus , que d'hommes , s'ils euffent été dès l'enfance élevés à Rome , auroient , comme l- opilius , tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit fortir fans fe rendre l'efclave ou l'ennemi des Romains. Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus , & que la fage adminiftra. tion des honneurs eftje lien le plus fort que les Mm 4 Digitized by Google

lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai à ce sujet, qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités ? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'assurât de la réalité des talents qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? quel desir de les mériter ? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas & dans l'éducation particulière, & , peu à peu, dans l'éducation publique ? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Fopilius, tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains.

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, & que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les

De l' E s p r i t. légiflateurs puiffent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général , & former des citoyens vertueux ; je fuis , je penfe , en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu eft un effet de la fot me différente de leurs gouvernements. Or ce que je dis de la paillon de la vertu , que j'ai prife pour exemple , peut s'appliquer à toute autre el'pece de pallions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de partions dont les divers peuples paroiffent fufceptibles. Pour derniere preuve de cette vérité , je vais montrer que la force de nos partions eft toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter. / Digitized by Google

Discours 111. ^3 CHAPITRE XXV. Du rapport exact entre la force des pafions & la grandeur des récompensés qu'on leur propofc pour objet.]? Ou R fentir toute l'exaétitude de ce rapport , c'eft à l'hiftoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Efpagnols plus de richeffes que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du defir de s'en emparer , ces mêmes Efpagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent , fous la conduite de Cortez , la conquête du nouveau monde ; combattent à la fois le climat , le befoin , le nombre , la valeur y & en triomphent par un courage aufli opiniâtre qu'impétueux. Plus échauffés encore de la foif de l'or , & d'autant plus avides de richeffes qu'ils font plus indigents , je vois les flibuftiers paffer des mers du nord à celles du fud ; attaquer des retranchements impénétrables ; défaire , avec une poignée d'hommes , des corps nombreux de foldats disciplinés : & ces mêmes flibuftiers , après avoir ravagé les côtes du fud , fe rouvrir de nouveau Digitized by Google

D E X* E S P R I T. on partage dans les mers du nord , en
furmonrant» par des travaux incroyables , des combats continuels & un
courage à toute épreuve , les obstacles que les hommes & la nature
mettoient à leur retour. Si je jette les yeux sur l'histoire du nord , les
premiers peuples qui se présentent à mes regards sont les disciples d'Odin. Ils
sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire , mais la plus grande
de toutes , lorsque la crédulité la réalise. Aussi , tant qu'ils sont animés d'une
foi vive , ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses
célestes , est encore supérieur à celui des flibustiers. Nos guerriers , avides
du trépas , dit un de leurs poètes , le cherchent avec fureur : dans les
combats , frappés du coup mortel , on les voit tomber, rire & mourir. Ce
qu'un de leurs rois^ nommé Lodbrog , confirme , lorsqu'il s'écrie sur le
champ de bataille : quelle joie inconnue me fait-il? Je meurs : j'entends la
voix (POdin qui m'appelle; déjà les portes de son palais s'ouvrent ; j'en vois
sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui relève
la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bière
délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis. Si du nord je parte au
midi , j'y vois Mahomet , créateur d'une religion pareille à celle d'Odin , se

Digitized by Google

Discours III. direl'envoyé du ciel , annoncer aux Sarrazins que le
Très-haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur

dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur & la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jeté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; & le lâche, précipité de ce pont, fera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscur caverne de la maison de la fumée*. Pour confirmer la mission du prophète, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-borak, il a parcouru les sept cieux, vu l'ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septieme ; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts ; qu'il a donné la parole aux brutes ; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (a) ; & qu'ami de Dieu, il leur

(a) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, se jeter aux genoux de ce prophète, qui le flatta & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois ce même prophète rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le P. Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus éton-

^6 De x' E s f R i T. apporte la loi que ce Dieu lui a di&ée.

Frappés de ces récits , les Sarrazins prêtent aux difcours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule* qu'il leur fait des defcriptions plus voluptueufes du féjotir célelle deftiné aux hommes vaillants. Intérefles par les plaifirs des fens à l'exiftence de ces beaux lieux , je les vois , échauffés de la plus vive croyance , & foupirant fans cefTe après ' les houris , fondre avec fureur fur leurs ennemis. Guerriers , s'écrie dans le combat un de leurs généraux, nommé Ikrimach , je les vois ces belles filles aux yeux noirs ; elles font quatre-vingt. Si tune (Telles apparoiſſoit fur la terre ; tous les rois defcendroient de leur trône pour la fuivre. Mais, que vois-je? C'en eſt une qui s'avance ; elle a un cothurne dorpourchauſſure ; d'une main elle tient un mouchoir de foie verte , & de l'autre une coupe de topaze ; elle me fait ſigne de la tête, en me difant : nants, tels que de fendre la lune, de faire danſer les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les mufulmans affurent que , ſ'il les opéra , c'eſt que des prodiges auffi frappants & qui ſurpaſſent autant toute la force & la ſupercherie humaines , font abſolument néceſſaires pour convertir les efprits forts , gens toujours très-difficiles en fait de miracles. , . Les Perfans , au rapport de Chardin , croient que Fatime , femme de Mahomet , fut de fon vivant enlevée a» ciel. Ils célèbrent ſon affomption. Digitized by Google I

Discours TTI. ^7 venelle i , mon bien-aimé. . . Attende^ -moi ,
divine hou ri, je me précipite dans les bataillons infidèles : je donne , je
reçois la mort & vous rejoins. Tant que les yeux crédules des Sarrazins
virent auflî diftin&ement les houris, la paffion des conquêtes ,
proportionnée en eux à la grandeur des récompensés qu'ils attendoient, les
anima d'un courage fupérieur à celui qu'infpire l'amour de la patrie : auflî
produifit-il de plus grands effets , & ies vit-on , en moins d'un fiecle ,
foumettre plus de nations que les Romains n'en avoient fubjugué en fix
cents ans. Auflî les Grecs , fiipérieurs aux Arabes , en nombre, en difeipline,
en armures & en machines de guerre , fuyoient-ils devant eux , comr me des
colombes à la vue de l'épervier (b). Toutes (é) L'empereur Héraclins,
étonné de» -défaites multipliées de fes armées, affemble à ce fujet un
confeil , moins compofé d'hommes d'état que de théologiens : on y expofe
les maux aéluels de l'empire , on en cherche les caufes ; & l'on conclud ,
félon l'ufage de ces temps , que les crimes de la nation avoient irrité le
Très-haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par ie
jeune, les larmes & la priereCette réfolution prife , l'empereur ne confidere
aucune des reflburces qui lui reftoient encore après tant de défaites;
reffources qui fe fuffent d'abord préfentées àfon efprit, s'il r avoit fu que le
courage n'étoit jamais que l'effet des paillons ; que , depuis la deûruétion de
la lépublique, les Romains Digitized by Google

venez ici, mon bien-aimé... Attendez-moi, divine houri, je me précipite dans les bataillons infidèles : je donne, je reçois la mort & vous rejoins.

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie : aussi produisit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un siècle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avoient subjugué en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en armures & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux, comme des colombes à la vue de l'épervier (b). Toutes

(b) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble à ce sujet un conseil, moins composé d'hommes d'état que de théologiens : on y expose les maux actuels de l'empire, on en cherche les causes ; & l'on conclut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avoient irrité le Très-haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la prière.

Cette résolution prise, l'empereur ne considère aucune des ressources qui lui restoit encore après tant de désastres ; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions ; que, depuis la destruction de la république, les Romains

-D 1 z' E s P R I T. les nations liguées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrières. Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les musulmans ; promettre le ciel & la palme du martyre, comme S. Bernard la promit du temps des croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infidèles : proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblés, qui, moins habiles que S. Bernard, la rejetterent d'une commune voix (c). Ils ne s'aperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du christianisme & les progrès des Sarrazins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zélé égal à leur fanatisme. Ces évêques continuèrent donc d'attribuer aux crimes de la nation les calamités qui défolioient l'empire, n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans pallions aux mains avec des fanatiques. (e) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'église d'Orient, & le treizième canon de la lettre de S. Basile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la communion. D'où l'on pourroit conclure que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne feroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint. > Digitized by Google

n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(e) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'église d'Orient, & le treizieme canon de la lettre de S. Bazile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la communion.* D'où l'on pourroit conclure que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

Discours III 559 & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats , qui , dans de pareilles conjonctures , pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel se feroit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit. Les succès étonnants des Sarrasins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se feroit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit , & les armées Grecques fuyoient dispersées comme la paille devant les aquilons , frémissaient eux-mêmes à l'aspect d'une multitude de musulmans nommés les Sarrasins (). Echauffés, comme tous réformateurs , d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme , ces sectaires voyaient, d'une vue plus distincte , les plaisirs (d.) Ces Sarrasins croient si redoutés, qu'Adi , capitaine d'une grande réputation , ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan ; ce capitaine préféra qu'avidés de la mort, chacun de ces sectaires pouvoir combattre avec avantage contre vingt Arabes ; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point dans cette occasion compensée par l'inégalité du nombre , il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal. Digitized by Google V

& dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel se servoit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnants des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit, & les armées Grecques fuyoient dispersées comme la poussière devant les aquilons, frémissaient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de musulmans nommés les Saffriens (*d*). Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs

(*d*) Ces Saffriens étoient si redoutés, qu'Adi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce capitaine représenta qu'avidés de la mort, chacun de ces sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point dans cette occasion compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

^60 De i? E s p r i t. célestes que l'espérance ne présentait aux
 autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux
 Sarrasins voulaient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer
 les nations, qui, disaient-ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de
 lumière, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi
 promptement que la flèche se détache de l'arc dont elle est décochée. < Ce
 que je dis des Arabes & des Sarrasins peut s'appliquer à toutes les nations
 mues par le reflux des religions ; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité,
 qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur
 courage. A l'égard des passions d'une autre espèce, c'est encore le degré
 inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements
 & des positions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à
 des partis très-différents. Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des
 subsides considérables sur les riches alliés de sa république ; ces alliés, dit
 Plutarque, s'empêchèrent de les lui fournir, parce qu'une crainte,
 proportionnée aux richesses qu'il pouvait leur enlever, les rendait faibles
 aux volontés d'Athènes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à
 des peuples indigents ; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes
 à ces insulaires, leur déclarant / Digitized by Google

Discours III. déclarant qu'il venoit accompagné de deux puif*
Tantes divinités , le Befoin & la Force, qui, difoitil, entraînent toujours la
perfuafion à leur fuite ; Thémiftocle , lui répondirent les habitants d'Andros
, nous nous foume tirions , comme les autres alliés , à tes ordres , fi nous
n'étions aufi protégés par deux divinités auffi puijantes que les tiennes , t
Indigence , & le Défefpoir qui méconnoîtla Force. La vivacité des pallions
dépend donc , ou de* moyens (e) que le légiflateur emploie pour les allumer
en nous , ou des pofitions où la fortune (e) De petits moyens produifent
toujours de petites pallions & de petits effets; il faut de grands motifs pow
nous exciter aux entreprifes hardies. C'eft la foibleffe , encore plus que la
fottife , qui , dans la plupart des gouvernements, étemife les abus. Nous
nefommes pas auffi imbécilles que nous le paroîtrons à la poftérité. Eft-il ,
par exemple , un homme qui ne fente l'abfurdité de la loi qui défend aux
citoyens de difpofer de leurs biens avant vingtcinq ans , & qui leur permet à
feize ans d'engager leur liberté chez des moines ? Chacun fait le remede à
ce mal , & fent en même-temps combien il feroit difficile de l'appliquer.
Que d obff actes, en effet, l'intérêt de quelques fociétés ne mettroit-il pas à
cet égard au bien public ? Que de longs & pénibles efforts de courage &
d'efprit, que de confiance enfin ne fuppoferoit pas l'exécution d'un pareil
projet? Pour . le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût
excité par l'efpoirde la plus grande gloire ; & qu'il pût fe flatter de voir la
reconnoiffance publique lui dreffer par-tout des ftatues. L'on doit toujours
fe rappeler qu'en morale, ainfi qu'en phyfique & en mécanique , les effets
font toujours proportionnés aux caufes. Tome I. Nn

déclarant qu'il venoit accompagné de deux puissantes divinités, *le Besoin & la Force*, qui, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite*; *Thémistocle*, lui répondirent les habitants d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi puissantes que les tiennes, l'Indigence, & le Désespoir qui méconnoît la Force.*

La vivacité des passions dépend donc, ou des moyens (e) que le législateur emploie pour les allumer en nous, ou des positions où la fortune

(e) De petits moyens produisent toujours de petites passions & de petits effets; il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la sottise, qui, dans la plupart des gouvernements, éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moines? Chacun fait le remède à ce mal, & sent en même-temps combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelques sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'esprit, que de constance enfin ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire; & qu'il pût se flatter de voir la reconnaissance publique lui dresser par-tout des statues. L'on doit toujours se rappeler qu'en morale, ainsi qu'en physique & en mécanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

jgi De ü E s p r i T. nous place. Plus nos partions font vives , plus les effets qu'elles produisent font grands. Auflì, les fuccès , comme le prouve toute l'histoire , accompagnent toujours les peuples animés de partions fortes : vérité trop peu connue , & dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût faits dans l'art d'inspirer des partions ; art jusqu'à présent inconnu , même à ces politiques de réputation , qui calculent assez bien les intérêts & les forces d'un état , mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instants critiques on peut tirer des partions lorsqu'on fait l'art de les allumer. . # Les principes de cet art, auflì certains que ceux de la géométrie , ne paroissent , en effet , avoir été jusqu'ici aperçus que par de grands ^ hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que , fi la vertu, le courage , & par conséquent les partions dont les soldats sont animés , ne contribuent pas moins au gain des batailles , que l'ordre dans lequel ils sont rangés , un traité sur l'art de les inspirer ne feroit pas moins utile à l'instruction des généraux que l'excellent traité de l'illustre chevalier Folard sur la tactique (f). (/) La discipline n'est , pour ainsi dire , que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur affaiblit l'effet du courage; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie. Digitized by Google

\ Discours 111. Ce furent les pallions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'esclavage , qui , plus que l'habileté des ingénieurs , firent les célébrés & opiniâtres défenses d'Abydos , de Sagunte , de Carthage , de Numance & de Rhodes. Ce fut dans l'art d'exciter des pallions qu'Alexandre surpâta presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ces succès J attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens fêlés , au hasard , ou à une folle témérité , parce qu'ils n'apperçoivent point les efforts presque invincibles dont ces héros se servoient pour opérer tant de prodiges. La conclusion de ce chapitre, c'est que la force des pallions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes pallions peuvent , dans tous les hommes communément: bien organisés , s'exalter au point de les douer / de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Na % I Digitized by Google

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célèbres & opiniâtres défenses d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ces succès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés, au hasard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce héros se servoit pour opérer tant de prodiges.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.



^4 ® * » . « 111 CHAPITRE XXVI. ÊDe quel degré de pajfion
 les hommes font fufcep » ■tibls. S î , pour déterminer ce degré , je me
 tranfporte fur les montagnes de l'Abyflinie , j'y vois , à l'ordre de leurs
 califes , des hommes, impatientes de la mort, fe précipiter les uns fur la
 pointe des poignards & des rochers , & les autres dans les abymes de la mer
 : on ne leur propofe Cependant point d'autre récompense que les plaifirs
 céleftes promis à tous les mufulmans; mais là poffeffion leur en paroît pies
 allurée ; en conférence , le defir d'en jouir fe fait plus vivement fentir en
 eux, & leurs efforts pour les mériter Font plus grands. Nulle autre part que
 dans i'Abyflinie , on n'em-, ployoit autant de foin & d'art pour affermir la
 croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les
 viâimes deftinées à cet emploi ne recevoient & n'auroient reçu nulle part
 une éducation fi propre à former des fanatiques. Trahfportés , dès l'âge le
 plus tendre , dans un endroit écarté , défert & fauvage du férail , c'eft là
 qu'on égardoit leur raifon dans les ténèbres de Ly E S JP R I r. / Digitized by
 Google

D i s c o u n s III. la foi musulmane , qu'on leur annonçoit la mission , la loi de Mahomet , les prodiges opérés par ce prophète , & l'entier dévouement dû aux ordres du calife : c'est là, qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du paradis, on excitoit en eux la foi la plus; ardente des plaisirs célestes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être \ ou , par des delirs fougueux , la nature marque &c l'impatience & la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs ; qu'alors , pour fortifier la croyance d'un jeune homme , & l'enflammer du fanatisme le plus violent , les prêtres , après avoir mêlé dans & boisson une liqueur affoupissante , le transportoient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage. Là , couché sur des fleurs , entouré de fontaines jaillissantes , il repose jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers , éveille toutes les puissances productrices de la nature & fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte partout ses regards > & les arrête sur des femmes charmantes , que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres x elles font instruites dans l'art de séduire Nn 3 Digitized by Google

^66 'î> t l' E s p R i T* il les vôt s'avancer vers lui en danfant ;
 elles jouiffiènt du fpe&acle de fa furprife ; par mille jëuxv enfantins, elles
 excitent en lui des defirs inconnus \ ôppofent la-gaze légère d'une feinte
 pudeur à Pimpatiertce dés defirs qui s'en irritent i elles cedent enfin àfon
 amour. Alors , fubftituant S ces jeux enfantins les careflès emportées de
 PivrfeTe, elles le plongent dans ce raviffTementdont Pâme ne peut qu'à
 peine fupporter les délices. A cette ivreffe fuccedeun fentiment tranquille,
 mais voluptueux, qui bientôt eft interrompu par de nouveaux plaifirs ;
 jufqu'à ce qu'enfin épuifé de defirs, ce jeune homme, afiis par ces mêmes
 femmes dans un banquet délicieux , y foit enivré de nouveau , & reporté
 pendant fon fommeil dans fa première demeure. Il y cherche, à fon réveil ,
 les objets qui l'ont enchanté ; ils ont , comme une vifion trompeufe , difparu
 à fes yeux. Il appelle encore les houris ; il ne retrouve près de lui que des
 imans : il leur raconte les fonges qui l'ont fatigué : à ce récit, le front
 attaché fur la terre, les imans s'écrieht : » O vafe d'édion ! ô mon •» fils !
 fans doute que notre faint prophète t'a ravi » aux deux , t'â fait jouir des
 plaifirs réfervés aux » fideles , pour fortifier ta foi & ton courage. ,, Mérite
 donc une pareille faveur par un dévoue* jnent abfolu aux ordres du calife. «
 • C'eft par une femblable éducation queces dervis 1 \ Digitized by Google 1
 -V

Discours III. ç 6 y Wiïmoient les Ifmaélices de la plus ferme croyance : c'est: ainfi qu'ils leur faïfoient prendre , Cf je l'ofe dire , la vie en haine & la mort en amour ; qu'ils leur faïfoient confidérer les portes du trépas comme une entrée aux plaifirs céleftes , & leur infpiroient enfin ce courage déterminé, qui , pendant quelques infants, a fait l'étonnement de l'univers. Je dis quelques infants, parce que cette efpece de courage difparoît bientôt avec la caufe qui le produit. De toutes les paflions , celle du fànatifme , qui , fondée fur le defir des plaifirs céleftes , eft fans contredit la plus forte, eft toujours chez un peuple la paflion la moins durable , parce que le fànatifme ne s'établit que fur des preftiges & des féduéHons dont la raifon doit infenfiblement fapper les fondements. Audi, les Arabes, les Abyf* fins, & généralement tous les peuples mahométans , perdirent-ils , dans l'efpace d'un fiècle , toute la fupériorité de courage qu'ils avoient fur les autres nations ; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains. La valeur de ces derniers , excitée par la paflion du patriotifme , & fondée fur des récompensés réelles & temporelles , eût toujours été la même, fi le luxe n'eût pafle à Rome avec les dépouilles de l'Afie , fi le defir des richesses n'eût brifé les liens qui uniflbient l'intérêt perfonnel à l'intérêt

Nn 4 Digitized by Google

animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance : c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre , si je l'ose dire , la vie en haine & la mort en amour ; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes , & leur inspiroient enfin ce courage déterminé , qui , pendant quelques instants , a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instants , parce que cette espece de courage disparoît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions , celle du fanatisme , qui , fondée sur le desir des plaisirs célestes , est sans contredit la plus forte , est toujours chez un peuple la passion la moins durable , parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges & des séductions dont la raison doit insensiblement saper les fondements. Aussi , les Arabes , les Abyssins , & généralement tous les peuples mahométans , perdirent-ils , dans l'espace d'un siècle , toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations ; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers , excitée par la passion du patriotisme , & fondée sur des récompenses réelles & temporelles , eût toujours été la même , si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie , si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt

568 Del* Esprit. général ,& n'eût à la fois corrompu, chez ce peuple , & les mœurs , & la forme du gouvernement. Je ne puis m'empêcher d'observer , au fujet de ces deux especes de courages , fondés , l'un fur un fanatisme de religion, l'autre fur l'amour de la patrie , que le dernier est le feul qu'un habile légiflateur doive infpirer à les concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant fa fource dans l'aveuglement & la fuperftition, dès qu'une nation a perdu fon fanatisme , il ne lui refte que fa ftupidité ; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards. '■ C'est à la ftupidité mufulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés fur les Turcs qui , par leur nombre feul, dit le chevalier Folard , feroient fi redoutables , s'ils faisoient quelques légers changements dans leur ordre de bataille , leur difcipline & leur armure , s'ils quittoient le fabre pour la bayonnette, & qu'ils puffent enfin fortir de l'abrutiffement où la fuperftition les retiendra toujours : tant leur religion , ajoûte cet illustre auteur , est propre à éternifer la ftupidité & l'incapacité de cette nation. J'ai fait voir que les pallions pouvoient , fi je l'ose dire, s'exalter en nous jufqu'au prodige : Digitized by Google

Discours 111. \$69 vérité prouvée , & par- le courage défefpéré des Ifmaélites , & par les méditations des Gymnofophiftes , dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-fept ans de retraite , d'étude & de filence , & par les macérations barbares & continues des fakirs, & par la fureur vengereffe des Japonnois (a) , & par les duels des Européans , & enfin par la fermeté des gladiateurs , de ces hommes pris au hafard , qui , frappés du coup mortel , tomboient & mouroient fur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu. . Tous les hommes, comme je m'étois propofé de le prouver , font donc en général , fufceptibles d'un degré de paffion plus que iuffifant pour les faire triompher de leur pareffe & les douer de la continuité d'attention à laquelle eft attachée la fupériorité des lumières. La grande inégalité d'efprit qu'on apperçoit entre les hommes , dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent , & de l'enchaînement inconnu & divers des circonftances dans lefquelles ils fe trouvent placés. ' En effet , fi toutes les opérations de l'efprit fe réduifent à fentir , fe reffouvenir , & k obferver (a) Ils fe fendent le ventre en préfence de celui qui le* a offenfés ; & celui-ci eft, fous peine d'infamie , pareillement contraint de fe l'ouvrir.

vérité prouvée, & par le courage désespéré des Ismaélites, & par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude & de silence, & par les macérations barbares & continues des fakirs, & par la fureur vengeresse des Japonnois (a), & par les duels des Européans, & enfin par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient sur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumieres.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, se ressouvenir, & à observer

(a) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; & celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

\yo B e z' E s p r i t; les rapports que ces divers objets ont
 entr'eux & avec nous ; il est évident que tous les hommes étant doués ,
 comme je viens de le montrer , de la finesse de sens , de l'étendue de
 mémoire , ôç enfin de la capacité d'attention nécessaire pour # s'élever aux
 plus hautes idées ; parmi les hommes communément bien organisés (b) , il
 n'en est , par conséquent , aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands
 talents. J'ajouterai , comme une fécondé démonstration de cette vérité , que
 tous les faux jugements , ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier discours
 , font l'effet , ou de l'ignorance , ou des passions : de l'ignorance , lorsqu'on
 n'a point dans sa mémoire les objets de comparaison de lesquels doit résulter
 la vérité que l'on cherche : des passions , lorsqu'elles font tellement
 modifiées , que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils
 font. ' Or, ces deux causes uniques & générales de nos erreurs font deux
 causes accidentelles. L'igno-rance , premièrement , n'est point nécessaire ;
 elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point
 d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce discours , qui ne
 soit (b) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation de lesquels on ne s'aperçoit aucun
 défaut, tels que font la plupart de» hommes. Digitized by; Google

V r s c o u K s ■ «. III. doué d'une mémoire capable de contenir infini-ment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des pallions, les besoins physiques étant les seules pallions immédiatement données par la nature, & les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugements sur les mêmes choses. Or, voit de même; c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, aperçue dans les hommes que j'appelle, communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (c), mais de l'éducation différente qu'ils (c) J'observerai à ce sujet que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le fécond discours, n'est point accordé à nombre, à la suite, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public; & si le hasard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, il choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons; ceux qui regardent l'esprit, comme un don de la nature font, dans cette supposition là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard que de l'excellence de l'organisation; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature; à moins d'entendre, par le mot nature, l'enchaînement éternel & universel qui lie ensemble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise. Digitized by Go

572 & E L y E S P X I T. reçoivent, des circonftances diverfes
d^ns lesquelles ils fe trouvent , enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penfer
, de la haine qu'en conféquence ils contrarient, dans leur première jeuneflè ,
pour l'application dont ils deviennent abfolument incapables dans un âge
plus avancé. Quelque probable que foit Cette opinion , comme fa nouveauté
peut encore étonner , qu'on fe détache difficilement de fes anciens préjugés
, & qu'enfin la vérité d'un fyftême fe prouve par l'explication des
phénomènes qui en dépendent ; je vais , conféquemment à mes principes ,
montrer , dans le chapitre fuivant , pourquoi l'on trouve fi peu de gens de
génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir. Digitized by Google

reçoivent , des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent , enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser , de la haine qu'en conséquence ils contractent , dans leur première jeunesse , pour l'application dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion , comme sa nouveauté peut encore étonner , qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés , & qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent ; je vais , conséquemment à mes principes , montrer , dans le chapitre suivant , pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.



Discours III. "g II- I - 1 CHAPITRE XXVII. Du rapport des fo.it
s avec les principes ci-defo fus -établis. L'expçRIENCE femble démentir
mes raifonnemens ; & cette contradiction apparente peut rendre mon
opinion fufpeCte. Si tous les hommes , dira-t-on, avoient une égale
difpofition à l'efprit, pourquoi , dans un royaume compofé de quinze à dix-
huit millions d'ames , voit-on fi peu de Turerme, de Rony, de Colbert, de
Defcartes, de Corneille , de Moliere , de Quinault , de le Brun, de ces
hommes enfin cités comme l'honneur de leur fiecle & de leur pays ? Pour
réfoudre cette queftion , qu'on examine la multitude des circonftances dont
le concours eft abfolument néceffaire pour former des hommes illuftres , en
quelque genre que ce foit ; & l'on avouera que les hommes font fi rarement
placés dans ce concours heureux de circonftances , que les génies du
premier ordre doivent être , en effet , aufi rares qu'ils le font. Suppofons en
France feize millions d'ames douées de la plus grande difpofition à l'efprit ;
fuppofons dans le gouvernement un defir vif de mettre ces difpofitions en
valeur ; fi , comme Digitized by Google

{74 & E L* E s p R 1 T' l'expérience le prouve , les livres, les hommes & les secours , propres à développer en nous ces dispositions , ne se trouvent que dans une ville opulente, c'est, par conséquent , dans les huit cent mille âmes qui vivent ou qui ont long-temps vécu à Paris (a) , qu'on doit chercher & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de sciences & d'arts. Or , de ces huit cent mille âmes , si d'abord l'on en supprime la moitié , c'est-à-dire , les femmes , dont l'éducation & la vie s'opposent au progrès qu'elles pourroient faire dans les sciences & les arts, qu'on en retranche encore les enfants , les vieillards , les artisans, les manœuvres , les domestiques, les moines , les soldats , les marchands , & généralement tous ceux qui , par leur état , leurs dignités , leurs richesses , sont assujettis à des devoirs ou livrés à des plaisirs qui remplissent une partie de leur journée ; si l'on ne considère enfin que le petit (a) Qu'on parcourt la liste des grands hommes : on verra que les Molière, les Quinault , les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle , les Mallebrache, &c. ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale ; que les talents campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité; Si que les Muses qui recherchent avec tant d'empressement les bois , les fontaines & les prairies , ne feroient que des villageoises , si elles ne prenoient de temps en temps l'air des grandes villes. Digifized by Google

Discours III. 575 nombre de ceux qui , placés dès leur jeunesse dans cet état de médiocrité où l'on l'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir foulager tous les malheureux , où d'ailleurs l'on peut , sans inquiétude , se livrer tout entier à l'étude & à la méditation ; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de fix mille ; que , de ces fix mille, il n'en est pas fix cents d'animés du desir de s'instruire , que , de ces fix cents , il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce desir , au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées ; qu'on n'en comptera pas cent , qui , au desir de s'instruire , joignent la confiance & la patience nécessaires pour perfectionner leurs talents, ' & qui réunissent ainsi-deux qualités , que la vanité, trop impatiente de se produire , rend presque toujours inaliénables ; qu'enfin , il n'en est peut-être pas cinquante , qui , dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude , toujours insensibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées , ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou quelque art que ce soit. Or , de ce nombre de cinquante , qui , divisé par celui des divers genres d'étude , ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre , si je déduis ceux

\$7 6 De l' E s p r i t. qui n'ont pas lu les ouvrages , vécu avec le*
hommes les plus propres à les éclairer; & que, de ce nombre ainfi réduit, je
retranche encore tous ceux dont la mort , les renverfemens de fortune ou
d'autres accidens pareils ont arrêté les progrès ; je dis que , dans la forme
aétuelle de notre gouvernement , la multitude des circonftances , dont le
concours eft abfolument néceffaire pour former de grands hommes ,
s'oppofe à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être aufl
rares qu'ils le font. C'eft: donc uniquement dans le moral qu'on doit
chercher la véritable caufe de l'inégalité des efprits. Alors , pour rendre
compte de la difette ou de l'abondance des grands -hommes dans certains
fiècles ou certains pays , on n'a plus recours aux influences de l'air, aux
différens éloignemens ou les climats font du foleil , ni à tous les
raifonnemens pareils , qui , toujours répétés ont toujours été démentis par
l'expérience & l'hiftoire. Si la différente température des climats avoit tant
d'influence fur les âmes & fur les efprits , pourquoi ces Romains (b) , fi
magnanimes , fi (/) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne
reffemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont
ceci de commun , c'eft d'être les maîtres audacieux . * Digitized by Google

Discours III. §77 audacieux fous un gouvernement républicain, fèioient-ils aujourd'hui fi mous & fi efféminés > Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens qui , jadis* recommandables par leur efprit & leur vertu , étoient l'admiration de la terre , en font-ils au* jourd'hui le mépris ? Pourquoi ces Afiatiques , fi braves fous le nom d'Eléamites , fi lâches & fi vil» du temps d'Alexandre , fous celui de Perfes , feroient-ils , fous le nom de Parthes , devenus la terreur de Rome , dans un fiecle où les Romain» n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur difcipline? Pourquoi les Lacédémoniens, le» plus braves & les plus vertueux des Grecs , tant qu'ils furent religieux obfervateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de çç* réputations, lorfqu'après la guerre du Péloponnefe , ils eurent laifTé introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes , fi redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage ? Pourquoi ces Juifs , fi fouvent défaits par leurs ennemis , montrèrent-ils , fous la conduite des Machabées , un courage digne des nations les plus belliqueufes ? Pourquoi les feiençes & l'§* du monde. Si l'ancienne Rome , difent-ils , le conquit par fes vertus & fa valeur ; Rome moderne l'a reconquis par fe» rufes & fes artifices politiques; & le pape Grégoire VIJ le Céfar de cette fécondé Rome. Tome I, Oo Digitized by Google

^78 Del' Esprit. arts , tour-à-tour cultivés & négligés chez
 différents peuples , ont-ils fuccelfivement parcouru prefque tous les *
 climats? Dans un dialogue de Lucien. » Ce n'eft point » en Grece , dit la
 philofophie , que je fis ma » première demeure. Je portai d'abord mes pas »
 vers l'Indus ; & l'Indien , pour m'écouter , defcendit humblement de fon
 éléphant. Des Indes , i » je tournai vers l'Ethiopie ; je me tranfportai en »
 Egypte d'Egypte, je paflai à Babylone; je » m'arrêtai en Scythie ; je revins
 par la Thrace. » Je converfai avec Orphée, & Orphée m'apporta » en Grece.
 « Pourquoi la philofophie â-t-elle pafle de la Grece dans l'Hefpérie , de
 l'Hefpérie à Conftantiûiople & dans l'Arabie ? & pourquoi , repayant
 d'Arabie en Italie , a-t-elle trouvé des afyles dans la France , l'Angleterre ,
 & jufques dans le nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de
 Phocion à Athènes , de Pélopidas à Thebes , de Décius à Rome? La
 température de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la
 tranfmilgration des arts , des fcience, du courage & de la vertu , fi ce n'eft
 à des caufes morales ? C'eftà ces caufes que nous devons l'explication
 d'une infinité de phénomènes politiques , qu'on eflaie en vain d'expliquer
 par le phyfique. Tels font les conquêtes des peuples du nord ,
 l'efcla

Discours III. vage des orientaux , le génie allégorique de ces mêmes nations, la supériorité de certains peuples dans certains genres de sciences ; supériorité qu'on se fera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats , lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets. •*T" 1 ■ - i J, CHAPITRE XXVIII. Des conquêtes des peuples du nord. La cause physique des conquêtes des septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord préférablement à ceux du midi. Cette opinion , propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe , qui , presque toutes , tirent leur origine des peuples du nord , n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse , examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet , faisons d'abord ce que c'est que le courage , & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jetter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale & de la politique. Oo 2 Digitized by Google

vage des orientaux , le génie allégorique de ces mêmes nations , la supériorité de certains peuples dans certains genres de sciences ; supériorité qu'on cessera , je pense , d'attribuer à la différente température des climats , lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.



CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des peuples du nord.

LA cause physique des conquêtes des septentrionaux est , dit-on , renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord préféablement à ceux du midi. Cette opinion , propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe , qui , presque toutes , tirent leur origine des peuples du nord , n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse , examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet , sachons d'abord ce que c'est que le courage , & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jeter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale & de la politique.

580 De l'Esprit . Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins font-ils satisfaits ; ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme , le lion rassasié le fuit» La faim de l'animal une fois appaîfée , l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage , dans les animaux , est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont aucun motif de braver les dangers : ont-ils un besoin; ils ont du courage; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace. Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir ; plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre : & de là les horreurs qu'éprouvent , à l'instant de la mort , ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire , moins la vie est heureuse , moins on a de regret à la quitter : de-là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort. Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir* l'objet à la po

Digitized by
Googli

Discours III. 58 1 febliôn duquel on attache fon bonheur, chacun eft donc capable de s'expofer à des dangers plus ou moins grands , mais toujours proportionnés au defir plus ou moins vif qu'il a de pofféder cet objet 'a). Pour être abfolument fans courage, il faudroit être abfolument fans defir. Les objets des defirs des hommes font variés ; ils font animés de partions différentes : telles font l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conféquence , l'homme capable des réfolutions les plus hardies , pour fatisfaire une certaine paflion , fera fans courage lorfqu'il s'agira d'une autre paflion. On a vu mille fois le flibuftier animé d'une valeur plus qu'huaine , lorfqu'elle étoit foutenue par l'efpoir du butin, fe trouver fans courage pour fe venger d'un affront. Céfar, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans fon char , & ne s'y affeyoit jamais qu'il n'eût fuperftitieuſement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verfer (b). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage défefpéré, s'il (a) La nation la plus courageufe eft, par cette raifon, la nation où la valeur eft le mieux récompénée , & la lâcheté la plus punie. {b) Poyeç thijloire critique de la philosophie . O o 3 J l Digitized by Google

passion duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (a). Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés de passions différentes : telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le flibustier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char, & ne s'y asseyoit jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verser (b). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il

(a) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée, & la lâcheté la plus punie.

(b) Voyez l'histoire critique de la philosophie.

58a De l'Esprit. s'agir de défendre la femme , la maîtresse ou les enfants. Voilà de quelle manière l'on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, & la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide , selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé. Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins , une force qui nous est communiquée par nos passions , & qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur ; il faut maintenant , pour prévenir toute objection & jeter plus de jour sur une matière si importante , distinguer deux espèces de courages. * Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est & à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a , pour ainsi dire , que les effets : cette espèce de courage , commun à presque tous les hommes , leur fait braver les dangers , parce qu'ils les ignorent ; parce que les passions , en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs , leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les exposent. Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces fortes de gens , il faudroit pouvoir en frustrer toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent ; & cette partie est ordinairement très-considérable, Proposez le pil

Digitized by Google

Dtsours III. *83 lage d'une ville à ce même foldat qui monte avec crainte à l'affaut , l'avarice fascinet a Tes yeux ; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque, le danger difparoitra ; il fera d'autant plus intrépide qu'il fera plus avide. Mille autres caufes produifent l'effet de l'avarice : le vieux foldat eft brave , parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé rend à fes yeux le péril nul ; le foldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité , parce qu'il ne s'attend point à fa réfiftance & croit triompher fans danger. Celui-ci eft hardi , parce qu'il fe croit heureux; celui-là, parce qu'il fe croit dur; un troifieme , parce qu'il le croit adroit. Le courage eft donc rarement fonde fur un vrai mépris de la mort. Audi l'homme intrépide , l'épée à la main , fera fouvent poltron au combat du piftolet. Tranfportez fur un vaifTeau le foldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempete , parce qu'il ne la voit réellement que là. Le courage eft donc fouvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes font faifis d'effroi au bruit du tonnerre , & craindraient de paffer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes , lorfqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit & fans crainte de Paris Oo 4

Digitized by Google

lage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'affaut, l'avarice fascina ses yeux; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque, le danger disparaîtra; il fera d'autant plus intrépide qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice: le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé rend à ses yeux le péril nul; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux; celui-là, parce qu'il se croit *dur*; un troisième, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit & sans crainte de Paris

584 jD e L* E S P R 1 T. à Verfailies ! Cependant la mal-adrefTe d'un pof-» tillon , ou la rencontre d'un affiaffin dans yno grande route , font des accidents plus communs , & par conféquent plus à craindre qu'un coup de tonnefre ou la rencontre de ce même affiaffin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur eft-elle plus commune dans le premier cas que dans le fécond ? C'eft que la lueur des éclairs & le bruit dü tortnerre , ainfi que l'obfcurité des bois, préfentent chaque inftant à l'efprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Verfailies* Or , il eft peu d'hommes qui foutiennent la préfence du danger : cet afped a fur eux tant de puiffance, qu'on a vu des hommes , honteux de leur lâcheté , fe tuer & ne pouvoir fe venger d'un affront. L'afpeâ de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloir, pour y obéir , que * feuls & s'échauffant eux-mêmes de ce fentiment , ils faififfent le moment d'un tranfport pour fe donner, fi je lofe dire , la mort, fans s'en appercevoir. C'eft aufli pour prévenir l'effet que produit , fur prefque tous les hommes , la vue du danger , qu'à la guerre , non content de ranger les foldats dans un ordre qui rend leur fuite trèsdifficile , on veut encore , en Afie , les échauffer d'opium ; en Europe , d'eau-de-vie, & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris

à Versailles ! Cependant la mal-adresse d'un postillon , ou la rencontre d'un assassin dans une grande route , sont des accidents plus communs , & par conséquent plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second ? C'est que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre , ainsi que l'obscurité des bois , présentent chaque instant à l'esprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or , il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger : cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes , honteux de leur lâcheté , se tuer & ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloit, pour y obéir , que , seuls & s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils faussent le moment d'un transport pour se donner, si je l'ose dire , la mort , sans s'en apercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit , sur presque tous les hommes , la vue du danger , qu'à la guerre , non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile , on veut encore , en Asie , les échauffer d'*opium* ; en Europe , d'eau-de-vie , & les étourdir , ou par le bruit du tambour , ou par les cris

Discours lit tju on leur fait jetter (c). C'est par ce moyen que , leur cachant une partie du danger auquel on les expose , on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats , je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en est peu, qui, dans le lit (d) ou sur l'échafaud , confient la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce maréchal de Biron , si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice ? Pour soutenir la présence du trépas , il faut être , ou dégoûté de la vie , ou dévoré de ces passions fortes qui déterminèrent Calanus , Caton & • W Le maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à éfujct, dans ses rêveries, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant, est très-bonne. Dirait par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, envoit loin le danger. En parlant d'un peuple nommé les Aries , qui se peignoient le corps d'une manière effroyable , pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort qu'il n'entrevoit que confusément. () Si les jeunes montrent engendrerai plus de courage au Ht de la mort, & plus de faiblesse sur l'échafaud que les vieillards ; c'est que, dans le premier cas , les jeunes gens conservent plus d'espoir, & que, - dans le second, ils font une plus grande perte.

qu'on leur fait jeter (c). C'est par ce moyen que, leur cachant une partie du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en est peu, qui, dans le lit (d) ou sur l'échafaud, considèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice ?

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être, ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminèrent Calanus, Caton &

(c) Le maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à ce sujet, dans ses *réveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant, est très-bonne. Distrait par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger.

En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui se peignoient le corps d'une manière effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus ? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort qu'il n'entrevoit que confusément.

(d) Si les jeunes montrent en général plus de courage au lit de la mort, & plus de foiblesse sur l'échafaud que les vieillards ; c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir, & que, dans le second, ils font une plus grande perte.

■V \$86 De l* E s p r i t . Porcie à fe donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes pallions n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur paflionne leur cache point le danger auquel ils s'exposent ; ils le voient tel qu'il eft, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie ; il afTafTine Céfar , il leve une armée , attaque , combat O&ave ; il eft vaincu , il fe tue : la vie lui eft infupportable fans la liberté de Rome. Quiconque eft fufceptible de paflions aufli vives eft capable des plus grandes chofes : nonfeulement il brave la mort , mais encore la douleur. Il n'en eft pas ainfi de ces hommes qui fe donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent prefqu'autant le nom de fages que de courageux ; la plupart feraient fans courage dans les tortures : ils n'ont point aiïèz de vie & de force qn eux pour en fupporter les douleurs. Le mépris de la vie n'eft point , en eux , l'effet d'une paflion forte , mais de l'abfence des paflions ; c'eft le réfultat d'un calcul par lequel ils fe prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or cette difpofition de leur ame les rend incapables des grandes chofes. Quiconque eft dégoûté de la vie s'occupe peu des affaires de ce monde. Audi , parmi tant de Romains qui fe font volontairement donné la mort , en eft-il peu qui , par le maffacre des tyrans , aient ofé la rendre utile Digitized by Google

Discours III. 587 à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui , de toutes parts , environnoit les palais de la tyrannie , leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte# des fuppliques qui défarmoit leur bras. De pareils hommes fa» noient , fe font ouvrir les veines , mais ne s'exposent point à des fuppliques cruels : nul motif ne les y détermine. C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette efpece de courage. Si l'homme allez courageux pour fe brûler la cervelle n'ofe fe frapper d'un coup de ftylet, s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur eft fondée fur la crainte vraie ou faulTe d'une plus grande douleur. Les principes ci-defius établis donnent, je penfe , la folution de toutes les queftions de ce genre ; & prouvent que le courage n'eft point, comme quelques-uns le prétendent , un effet de la température différente des climats , mais des pallions & des befoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon lujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage , tels que ceux de bravoure , de valeur , d'intrépidité , &c. Ce ne font proprement que des manières différentes dont le courage fe manifefte. Cette queftion examinée, je pafTe à la fécondé. Il s'agit de favoir fi , comme on le foutient , on Digitized by Google

à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des supplices qui défarmoit leur bras. De pareils hommes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espece de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle n'ose se frapper d'un coup de stylet, s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte vraie ou fausse d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre ; & prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions & des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne sont proprement que des manieres différentes dont le courage se manifeste.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on

^88 De l'Esprif. doit attribuer les conquêtes des peuples du
 fiord à la force & à la vigueur particulière dont la nature , dit-on , les a
 doués. Pour s'affurer de la vérité de cette opinion , c'est en vain que l'on
 auroit recours à l'expérience : rien n'indique , jusqu'à présent , à
 l'examineur scrupuleux , que la nature foit , dans ses productions du
 septentrion , plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ses ours blancs
 & ses orox , l'Afrique a ses lions , ses rhinocéros & ses éléphants. On n'a
 point fait lutter un certain nombre de Negres de la côte d'or ou du Sénégal ,
 avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré
 l'inégalité de leur force par la pesanteur différente des poids qu'ils
 pourraient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je
 voulois combattre un préjugé par un préjugé , j'opposerois , à tout ce qu'on
 dit de la force des gens du nord , l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne
 peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des
 septentrionaux , que sur l'histoire de leurs conquêtes : mais alors , toutes les
 nations peuvent avoir les mêmes prétentions , les justifier par les mêmes
 titres, & se croire toutes également favorisées de la nature. Qu'on parcoure
 l'histoire : on y verra les Huns quitter les Palus - Méotides pour enchaîner
 des • \ Digitized by Google

Dis cours III. nations fituées au nord de leur pays ; on y verrales Sarrafins defcendre en foule des fables brûlants de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations , triompher des Efpagnes , & porter la défolation jufque dans le cœur de la France; on verra ces mêmes Sarrafins brifer d'une main victorieufe les étendards des croifés ; & les nations de l'Europe , par des tentatives réitérées , multiplier , dans la Paleftine , leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards fur d'autres régions , j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus , defcend en conquérant jufqu'aux climats glacés de la Sibérie ; & par les conquêtes des Incas, & par la valeur des Egyptiens , qui , regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux , fe montrèrent, à la bataille de Tembreia , fi dignes de leur réputation ; & enfin , par ces Romains qui portèrent leurs armes viétorieufes jufque dans la Sarmatie, & les ifles Britanniques, Or, fi la viâoire a volé alternativement du midi au nord , & du nord au midi ; fi tous les peuples ont été , tour-à-tour, conquérants & conquis; fi, comme l'hiftoire nous l'apprend , les peuples du feptentrion (e) ne font pas moins fenfibles aux (e) Tacite dit que, fi les feptentrionaux fupportent mieux la faim & le froid que les méridionaux , ces derniers fupportent mieux qu'eux la foif & la chaleur.

nations situées au nord de leur pays ; on y verra les Sarrafins descendre en foule des sables brûlants de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, & porter la désolation jusque dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrafins briser d'une main victorieuse les étendards des croisés ; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée ; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie ; & par les conquêtes des Incas, & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, se montrèrent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation ; & enfin, par ces Romains qui portèrent leurs armes victorieuses jusque dans la Sarmatie, & les îles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi ; si tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérants & conquis ; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du septentrion (e) ne font pas moins sensibles aux

(e) Tacite dit que, si les septentrionaux supportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif & la chaleur.

590 D E L' E S P K I T. ardeurs brûlantes du midi , que les peuples du midi le font à l'âpreté des froids du nord, & s'ils font la guerre avec un défavantage égal dans des climats tiop différents du leur; il efl évident que les conquêtes des feptentrionaux font abfolument indépendantes de la température particulière de leurs climats ; & qu'on chercherait en vain dans Je phyfique la caufe d'un fait dont le moral donne une explication (impie & naturelle. Si le nord a produit les derniers conquérants de l'Europe , c'eft que des peuples féroces & encore fauvages (f) , tels que l'étoient alors les feptentrionaux , font , comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres Le même Tacite , dans les mœurs des Germains , dit qu'ils ne foutiennent point les fatigues de la guerre. (/} Olaüs Vormius, dans fes antiquités Danoifes , avoue qu'il a tiré la plupart de fes connoiffances des rochers du Danemarck, c'eft-à-dire, des infcriptions qui y étoient gravées en caraâeres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une fuite d'hiftoire & de chronologie qui compofoit prefque toute la bibliothèque du nord. Pour conferver la mémoire de quelque événement, on fe fervoit de pierres brutes, d'une groffeur prodigieufe; les unes étoient jettées confufément : on donnoit aux autres quelque fymmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre , qui fervoient de fépulture aux princes & aux héros Bretons , comme le prouve la grande quantité d'oflements & d'armures qu'on en tire. Digitized by Google

(Discours III. 59 « à la guerre que des peuples nourris dans le luxe , la mollesse , & fournis au pouvoir arbitraire , comme l'étoient (g) alors les Romains. Sous les derniers empereurs , les Romains n'étoient plus ce peuple qui , vainqueur des Gaulois de des Germains , tenoit encore le midi sous ses loix : alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers. Mais , pour subjuguier l'Afrique , ils n'eurent , dit-on , qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je , avec laquelle ils la conquièrent , ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se font défendre avec plus d'opiniâtreté que Marfeille, Numance, Sagunte, Rhodes ? Du temps de Crassus ; les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage & à la mollesse des Africains que les Romains durent la rapidité de leurs succès. (g) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cèdent maintenant la gloire des armes; c'est depuis qu'instruits, par les Romains, dans le commerce , ils se font enrichis & policés. Ce qui est arrivé , dit Tacite , aux Gaulois , est arrivé aux Bretons, ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté. Digitized by Google

à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la mollesse, & soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (g) alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi sous ses loix : alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuguier l'Asie, ils n'eurent, dit-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquièrent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagunte, Rhodes ? Du temps de Crassus ; les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage & à la mollesse des Asiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs succès.

(g) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cedent maintenant la gloire des armes ; c'est depuis qu'instruits, par les Romains, dans le commerce, ils se sont enrichis & policés.

Ce qui est arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, est arrivé aux Bretons, ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

D e i* E s p R i t. Lorfque Tacite dit que la monarchie des Parthes eft moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains , c'eft à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la fupériorité de leur courage. C'eft donc aux caufes mondes, & fion à la température particulier© des pays du nord , que l'on doit rapporter les conquêtes des feptentrionaux. f ■ . CHAPITRE Digitized by Google j

Discours III. 193 4 ■ ■ ■ gag «■ CHAPITRE XXIX. De F ef
clavage & du génie allégorique des orientaux. / Egalemeⁿt frappés de la
pefanteur du despotisme oriental , - & de la longue & lâche patience des
peuples fournis à ce joug odieux , les occidentaux, fiers de leur liberté, ont
eu recours aux eau^x Tes phyfiques pour expliquer ce phénomène politique.
Ils ont foutenu que la luxurieuse Afie n'enfantoit que des hommes fans
force , fans vertu , & qui , livrés à des defirs brutaux , n'é^{toient} nés que
pour l'efclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient , en
conféquence , adopter qu'une religion fenfuelle, Leurs conjectures font
démenties par l'expérience & l'hiftoire : on fait que l'Afie a nourri des
nations très-belliqueufes \ que l'amour n'amollit point le courage (a) ; que
les nations les plus (a) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes ,
«voient pour elles la plus grande vénération ; ils' leur croyoient quelque
chofe de divin , les admettoient dan^s leurs confails, & délibéroient avec
elles fur les affaire» d'état. Les Germains en uloi^{ent} de même avec les
leurs; les dédiions des femmes paffoient chez eux pour des ora^{toires}
Tome I. p p
Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

De l'esclavage & du génie allégorique des orientaux.

ÉGALEMENT frappés de la pesanteur du despotisme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomène politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantoit que des hommes sans force, sans vertu, & qui, livrés à des desirs brutaux, n'étoient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conséquence, adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience & l'histoire : on fait que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses ; que l'amour n'amollit point le courage (a) ; que les nations les plus

(a) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération ; ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils, & délibéroient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usoient de même avec les leurs ; les décisions des femmes passaient chez eux pour des ora-

<94 D E L' E s * K 1 r* fenfibles à fes plaifirs ont , comme le
 remarquent Plutarque & Platon , fouvent été les plus braves & les plus
 courageufes ; que le defir ardent des femmes ne peut jamais être regardé
 comme une preuve de la foibleffe du tempérament (b) des Afiatiques ; &
 qu'enfin , long-temps avant Mahomet , Odin avoir établi , chez les nations
 les plus feptentrionales , une religion abfolument femblable 5k celle du
 prophète de l'orient (c). Forcé d'abandonner cette opinion, & dereftituer , fi
 j'ofe le dire , l'ame & le corps aux Afiatiques , on a cherché , dans la
 pofition phyfique des peuples de l'orient, la caufe de leur fervitude : en
 conféquence , on a regardé le midi comme une vafte plaine dont l'étendue
 fotirnit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans Tefclavage.
 Mais cette fuppofition n'eft pas confirmée par la géographie : on fait que le
 midi de des. Soas Vefpaf.en, une Vtlltd*, avant elle un t Aurinia & plufieurs
 autres , s'étoient attiré la meme vénération. Céft enfin, dit Tacite, à la
 fociété des femmes que les fermants doivent leur courage dans les combats ,
 & leur fageffe dans les confeils. (h) Au rapport dn chevalier de Beaujeü, les
 feptentrionaux ont toujoursété très-fenfibles aux plaifirs de l amour.
 Ogerius , in itinere Danico , dit la meme chofe. (c) Voyez dans le chapitre
 XXV , l'exa&e conformité de ces deux religions. Digitized by Google

Viscouks III.

la terre est de toutes parts hérissé de montagnes ; que le nord , au contraire , peut être considéré comme une plaine vaste , déserte & couverte de bois , comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondements du despotisme oriental , il faut bien avoir recours aux causes morales , & par conséquent à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se policant , les nations perdent insensiblement leur courage , leur vertu , & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après sa formation , toute société , selon les différentes circonstances où elle se trouve , marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage. Or , les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société , doivent , par conséquent , avoir été les premiers soumis au despotisme , parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute espèce de gouvernement , & la forme que tout état conserve jusqu'à son entière destruction.

Mais , diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons , comment est-il encore des républiques sur la terre ? Si toute société , leur répondra-t-on , tend , en se policant , au despotisme , toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir , incultes & dépeuplés après un certain nombre de

'De l' E s p r i T. fiecles , se changent en déferts ; les plaines , oia s'étoient des villes immenses , ou s'élevoient des édifices somptueux , se couvrent peu à peu de forêts ou se réfugient quelques familles , qui insensiblement réforment de nouvelles nations sauvages ; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre. J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire , que les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves , & les nations de l'Europe , à l'exception des Moscovites , peuvent être regardés comme des nations libres; c'est que ces nations sont plus nouvellement policées; c'est que, du temps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des especes de sauvages ; & qu'à moins de mettre , par la force des armes , toute une nation à la fois dans les fers , ce n'est qu'après une longue fuite de fiecles & par des tentatives insensibles , mais continues , que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté , & avilir même les âmes pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme , un peuple devient incapable d'aucun acte de générosité (d). Si les nations de (d) Dans ces pays , la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a Digijized by GoogleJ

Discours III. 597 l'Afie font le mépris de l'Europe , c'est que le temps les a fommées à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme , destruteur de toute espece d'esprit & de talents , qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'orient , comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il feroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple , dans la vu il y a quelques années en Angleterre. Le prince Edouard , pourfuivi par les troupes du roi , trouve un asyle dans la maison d'un feigneur. Ce feigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges; il s'y présente , & leur dit : souffrez ç qu'avant de subir l'interrogatoire , je vous demande lequel d'entre vous , si le prétendant s'en fût réfugié dans sa maison , eût été assez vil & assez lâche pour le livrer ? A cette question , le tribunal fêta, se leve , & renvoie l'accusé. On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux; un Turc n'établit point chez lui de manufacture , il ne supportera point , avec un plaisir secret , l'insolence de ses inférieurs: insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse que, dans un cas pareil, fit un feigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté : si je voulois plus de respect de mes vassaux , je fais , comme vous , que la misere a la voix humble & timide , mais je veux leur bonheur -, & je rends grâces au ciel, puif que leur insolence m'assure maintenant qu'ils font plus riches & plus heureux. Pp 3

498 J7 E Ü E 3 P R T T. phyfionomie du Chinois & du Suédois , ne peut avoir aucune influence fur leur efprit ; & que , fl toutes nos idées , comme l'a démontré M. Locke , nous viennent par les fens , les feptentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de fens que les orientaux , tous par confifquent ont , par leur conformation phyfque , d'égaies difpofitions à l'efprit. Ce n'eft donc qu'à la différente conftitution de 9 empires , & par conféquent aux caufes morales , qu'on doit attribuer toutes les différences d'efprit & de caraélere qu'on découvre entre les nations, C'eft, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce genie allégorique , qui fait & qui doit réellement faire le caraélere diftin&if de leurs ouvrages. Dans les pays où les fciencces ont été cultivées , où l'on conferve encore le defir d'écrire , où l'on eft cependant fournis au pouvoir arbitraire , où par conféquent la vérité ne peut fe préfenter que fous quelque emblème , il eft certain que les auteurs doivent infenflblement contrafter l'habitude de ne penfîr qu'en allégorie. Ce fut aufli pour faire fentir à je ne fais quel tyran l'injufticç de fes vexations , la dureté avec laquelle il traitoit fes fujets, & la dépendance réciproque & néceffaire qui unit les peuples & les fouverains , qu'un philofophe Indien inventa, dit-on , le jeu des échecs. iitl7ori y Google

&iscovRs III. \$99 Il en donna des leçons au tyran ; lui fit remarquer que , fi , dans ce jeu , les pièces devenoienc inutiles après la perte du roi, le roi, après la prife de Tes pièces , fe trouvoit dans l'impuiflancc de fe défendre; & que , dans l'un & l'autre cas, la partie étoit

également perdue (

Il en donna des leçons au tyran; lui fit remarquer que, si, dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pieces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue (c).

(c) Les vizirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains. » Un » roi de Perse en colere, déposa son grand vizir, & en mit » un autre à sa place; néanmoins, parce que d'ailleurs il » étoit content des services du déposé, il lui dit de » choisir dans ses états un endroit tel qu'il lui plairoit, » pour y jouir le reste de ses jours avec sa famille, des » bienfaits qu'il avoit reçus de lui jusques alors. Le vizir » lui répondit: *Je n'ai pas besoin de tous les biens dont votre » majesté m'a comblé, je la supplie de les reprendre, & si » elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande » pas un lieu qui soit habité, je lui demande avec instance » de m'accorder quelque village désert, que je puisse repeu- » pler & rétablir avec mes gens, par mon travail, mes soins » & mon industrie.* Le roi donna ordre qu'on cherchât quel- » ques villages tels qu'il les demandoit; mais après une » grande recherche, ceux qui en avoient eu la commission, » vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. » Le roi le dit au vizir déposé, qui lui dit: *Je savois fort » bien qu'il n'y avoit pas un seul endroit ruiné dans tous » les pays dont le soin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, » a été afin que votre majesté sût elle-même en quel état » je les lui rends, & qu'elle en charge un autre qui puisse » lui en rendre un aussi bon compte.* Galland. *Bons mots des » orientaux.*

600 De l* E s p R i r. Je pourrais donner mille autres exemples de l'» forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens ; ces exemples feroient , je crois , sentir que la forme du gouvernement , à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuses allégories , a, dans ces mêmes nations , dû occasionner une grande difette d'historiens. En effet , le genre de l'histoire , qui suppose , sans doute , beaucoup d'esprit , n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens font-ils si rares > C'est que , pour s'illustrer en ce genre, il faut non-seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans des pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose , & ferme la bouche aux historiens (/) , si la puissance n'est. (/) Si, dans ces pays, l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers , nommer les traîtres qui , dans les siècles précédents , ont quelquefois vendu leur patrie : s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité des descendants souvent aussi coupables que leurs ancêtres ; comment , en ces pays, un ministre feroit-il le bien public? Quels obstacles ne mettroient point à ses projets des gens puissants , infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs pères ? Comment", dans ces gouvernements, oser demander des vertus à un citoyen? cifer Digitized by Google

Discours III. 601 à cet égard , enchaînée par quelque préjugé , quelque superstition ou quel que établisement particulier. Tel est , à la Chine , l'établissement d'un tribunal d'histoire ; tribunal également fourd , jusqu'aujourd'hui, aux prières comme aux menaces des rois (g). déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne sont point les hommes qui sont méchants , c'est la législation qui les rend tels , en punissant quiconque fait le bien 8c dit la vérité. (g) Le tribunal d'histoire , dit M. Freret, est composé de deux fortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au dehors du palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres, tout ce qui se passe & se dit au dedans, c'est-à-dire , toutes les actions fit les discours du prince , des ministres 8c des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe , s'en la jette , sans la communiquer à ses confrères , dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'affemble. Pour faire connoître l'esprit de ce tribunal , M. Freret rapporte qu'un nommé T-fou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong , dont il étoit le général; (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme.) Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement, 8t la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé , destitua le président , le condamna à mort, supprima la relation, fit nommer un autre président. A peine celui-ci fut-il en place , qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le général instruit de cette hardiesse cassa le tribunal , & en fit périr tous les membres. Aussi-tôt l'em

602 Ve l' E s p e i t. Ce que je dis de l'histoire , je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs , ce n'est pas , comme l'a foutenu la lavante imbécillité de quelques pédants de collège , que le fol de Rome fût plus propre que celui de Lilbonne ou de Constantinople à produire de grands orateurs* Rome perdit au même instant son éloquence & sa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit , sous les empereurs , change le climat de Rome. A quoi donc attribuer la difette d'orateurs où se trouvèrent alors les Romains , H ce n'est à des causes morales , c'est-à-dire, aux changements pire fut inondé d'écrits publics , ou la conduite du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une édition ; il rétablit le tribunal de l'histoire. Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-fong , deuxième empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal qu'il lui fît voir les mémoires destinés pour l'histoire de son règne. Seigneur , lui dit le président Jongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des souverains ; que nous certifions d'être libres , [i vous perfliez^ nous votre demande.... Eh quoi! lui répondit l'empereur, vous qui me devez ce que vous êtes , vous qui mettez si attaché , voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes , si j'en commettais Il neferoit pas , reprit le président , en. mon pouvoir de les cacher. Ce feroit avec douleur que je les écrirais : mais tel est le devoir de mon emploi , qu'il m'oblige même à instruire la postérité de la corruption que vous avez aujourd'hui avec moi. ! Digitized by Google

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs, ce n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédants de collège, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople à produire de grands orateurs. Rome perdit au même instant son éloquence & sa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, sous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'orateurs où se trouverent alors les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire, aux changements

pire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition ; il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, deuxième empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal qu'il lui fit voir les mémoires destinés pour l'histoire de son regne. *Seigneur*, lui dit le président, *songez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des souverains ; que nous cesserions d'être libres, si vous persistiez dans votre demande.... Eh quoi !* lui répondit l'empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'êtes si attaché, voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en commettois ?.... Il ne seroit pas*, reprit le président, *en mon pouvoir de les cacher. Ce seroit avec douleur que je les écrirois : mais tel est le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'instruire la postérité de la conversation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

Discours 111. 603 arrivés dans la forme de leur gouvernement? Oui ' doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer sur de petits sujets (//) f le despotisme n'ait tari les sources de l'éloquence? Sa force confiée principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite» Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le panégyrique de Trajan , que pour composer les Catilinaires : dans cette hypothèse même, je dis que, par le choix de son sujet , Plinius seroit resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina vouloit les surprendre , il avoit à réveiller en eux les passions de la haine & de la vengeance : & comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ? Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de stupidité que les Grecs , les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient ; l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étoient utiles ; & le despotisme ayant interdit , dans presque toute (b) L'air de liberté que Tacite respira dans sa première jeunesse, sous le règne de Vespasien, donna du ressort à son ame. Il devint, dit M. l'abbé de la Bletterie, un homme de génie; & il n'eût été qu'un homme d'esprit, s'il fût entré dans le monde sous le règne de Néron, Digitized by Google

601 De l'Esprit. Partie, Étude de la morale , de la
métaphysique ; de la jurisprudence , de la politique , enfin de toutes les
sciences intéressantes pour l'humanité , les orientaux doivent en
conséquence être traités de barbares, de stupides, par les peuples éclairés de
l'Europe , & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la
postérité.

L'Asie, l'étude de la morale, de la métaphysique, de la jurisprudence, de la politique, enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité, les orientaux doivent en conséquence être traités de barbares, de stupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la postérité.



De la fupcriorité que certains peuples ont eue dans divers genres de fciences. T i a pofition phyfique de la Grece eft toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui fontils fi différents des Grecs d'autrefois ? C'eft que la forme de leur gouvernement a changé ; c'eft que , femblable à l'eau qui prend la forme de tous les vafes dans lefquels on la verfe , le cara&eredes nations eft fufceptible de toutes fortes de formes ; c'eft qu'en tous les pays , le génie du gouvernement fait le génie des nations (a). Or , fous la 1 , i * ' (a) Rien en général de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur fociété , & la font en conféquence ou trille , ou gaie , ou grofliere , ou fpirituelle., 11 me femble entendre des minimes auxquels on demande quel eft, en lait de cuifine, le goût François , & qui répondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent néceffairement apporter , dans le cara&ere d'une nation , les changements arrivés dans fon adminiftration & dans fes moeurs. On a dit que les François étoient gais; ils le répéteront jufqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé

CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences.

LA position physique de la Grece est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différents des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que , semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse , le caractère des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays , le génie du gouvernement fait le génie des nations (a). Or , sous la

(a) Rien en général de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société , & la font en conséquence ou triste , ou gaie , ou grossière , ou spirituelle. Il me semble entendre des minimes auxquels on demande quel est , en fait de cuisine , le goût François , & qui répondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter , dans le caractère d'une nation , les changements arrivés dans son administration & dans ses mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé

606 De l* E s p r i T. forme de république , quelle contrée devoit être plus féconde que la Grece en capitaines , en politiques & en héros? Sans parler des hommes d'état, les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation François ne peut être gaie; puisqu'elle classe des payfans , qui composent à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, & que le besoin n'est jamais gai; qu'à l'égard même des villes, la nécessité, dit-on, se trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la porte S. Antoine , n'est point une preuve de la gaieté de l'artisan & du bourgeois) que l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris ; mais que , poussé un peu trop loin , il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés; que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté qui fouvent a besoin d'être animée par le vin: & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées , en a banni la véritable. Aussi la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard , beaucoup de différence entre le caractère de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux porcherons ou sur les boulevards : le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licentieuse. D'ailleurs , la gaieté suppose l'aisance; & le signe de l'aisance d'un peuple, est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connaissance qu'un peuple a des droits de l'humanité , & de ce que l'homme doit à l'homme : connaissance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aisance défend ses droits ; l'indigence les cède. Digitized by Google

Discours III. 607 quels philosophes ne devoit point produire un pays où la philosophie étoit si honorée ? où le vainqueur de la Grèce, le roi Philippe, écrivoit à Aristote : Ce n'est point de m'avoir donné un fils , dont je rends grâces aux dieux ; c'est de Valoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation ; j'espère que vous le rendrez digne de vous de moi ? Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, furieux débris du trône de Cyrus , lui écrit : J'apprends que tu publies tes traités acroamatiques. Quelle supériorité me reflet-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes ; & tu favois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes que par la puissance. Adieu. Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la philosophie. On fait que Ptolémée , roi d'Egypte , traita Zénon en souverain , & députa vers lui des ambassadeurs; que les Athéniens éleverent à ce philosophe un mausolée confiné aux dépens du public \ qu'avant la mort de ce même Zénon , Antigonus , roi de Macédoine , lui écrivit : Si la fortune m'a élevé à la plus haute place , si vous surpassez en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science & en vertu. Venez donc à ma cour ; vous y ferez utile non-seulement à Digitized by Google!

608 De i? E s p r i Tê un grand roi , mais encore à toute la nation Macé donienne. Vous fave £ quel ejl fur les peuples le pouvoir de T exemple : imitateurs ferviles de vos vertus , qui les infpire aux princes en donne aux peuples. Adieu. Zénon lui répondit : T applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du fajle , de la pompe & des plaifirs qui environnent les rois y il ejl beau de defirer encore la fcience & la vertu. Mon grand âge & lafoiblejfe de ma fanté ne me permettent point de me rendre près de vous ; mais je vous envoie deux de mes difciples. Prête^ l'oreille à leurs infiruclions : fi vous les écoute ils vous ouvriront la route de la fagejfe & du véritable bonheur. Adieu. Au refte, ce n'étoit point à la feule philofophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poète étoit fi précieux à la Grece , que fous peine de mort & par une loi exprelTe , Athènes leur défendoit de s'embarquer (b). Les Lacédémoniens , que certains auteurs ont pris plaifir à nous peindre comme des honimes vertueux , mais plus greffiers que fpirituels , n'étoient pas moins fenfibles que les autres Grecs (c) aux beautés des arts & des fciances. (i) Un poète eft aux ifles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce litre feul le rend refpeétable à la nation. (c) A la vérité, ils avoient en horreur toute poéfie Pallionnés Digitized by Google

un grand roi , mais encore à toute la nation Macédonienne. Vous savez quel est sur les peuples le pouvoir de l'exemple : imitateurs serviles de vos vertus , qui les inspire aux princes en donne aux peuples. Adieu. Zénon lui répondit : J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du faste , de la pompe & des plaisirs qui environnent les rois , il est beau de desirer encore la science & la vertu. Mon grand âge & la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous ; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions : si vous les écoutez , ils vous ouvriront la route de la sagesse & du véritable bonheur. Adieu.

Au reste, ce n'étoit point à la seule philosophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poète étoit si précieux à la Grece , que sous peine de mort & par une loi expresse , Athenes leur défendoit de s'embarquer (b). Les Lacédémoniens , que certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux , mais plus grossiers que spirituels , n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (c) aux beautés des arts & des sciences.

(b) Un poète est aux isles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la nation.

(c) A la vérité , ils avoient en horreur toute poësie
Passionnés

Discours III. 609 Palfionnés pour la poéſie , ils attirèrent chez eux Archiloque , Xenodame, Xenocrite, Polymnefle, Sacados , Périclité, Phrynis, Timothée (d) : pleins d'eſtime pour les poéfies de Terpandre , de Spendon & d'Alcman , il étoit défendu à tout efclave de les chanter ; c'étoit , félon eux , profaner les chofes divines. Non moins habiles dans l'art de railonner que dans l'art de peindre ſes penſées en vers : » quiconque , dit Platon , converſe avec un » Lacédémonien, fût-ce le dernier de tous , peut » lui trouver l'abord groſſier : mais , s'il entre en » matière , il verra ce même homme ſ'énoncer » avec une dignité , une précifion , une fineſſe , » qui rendront ſes paroles comme autant de traits » perçants. Tout autre Grec ne paroîtra , près de propre à amollir le courage. Ils chafferent Archiloque de Sparte , pour avoir dit , en vers, qu'il étoit plus fage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poéſie , mais de leur amour pour la vertu. Les foins que ſe donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homere, la ſtatue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le deſſein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un peuple groſſier. () Les Lacédémoniens Cynethon, Dionyfodote, Areus & Chilon l'un des ſept ſages , s'étoient diſtingués par le talent des vers. La poéſie Lacédémonienne , dit Plutarque , ſimple , mâle , énergique , étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les âmes* l'ardeur & le coiyage. Tome I. Q<1

610' De l' E s p k i T. ,, lui, qu'un enfant qui bégaie. « Aufli leur apprenoit-on , dès la première jeunefle, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des penfées , ils joignirent les grâces & la fineffe de l'expreflîon ; que leurs réponfes , toujours courtes & juftes , fulTent pleines de fel & d'agrément. Ceux qui , par précipitation ou par lenteur d'efprit , répondoient mal ou ne répondoient rien , étoient châtiés fur le champ. Un mauvais raifonnement étoit puni à Sparte, comme le feroit ailleurs une mauvaife conduite. Aufli, rien n'en impofoit à la raifon de ce peuple. Un Lacédémonien , exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance , étoit dans fa jeunefle affranchi de toute crainte i il marchoit avec affurance dans les folitudes & les ténèbres : moins fuperftitieux que les autres Grecs , les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raifon. Or , comment lesfciences & les arts n'auroientils pas jetté le plus grand éclat , dans un pays tel que la Grece , où l'on leur rendoit un hommage fi général & fi confiant? Je dis confiant, pour prévenir l'obje&ion de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubos , que , dans certains fiecles , tels que ceux d'Augufte & de Louis XIV , certains vents amènent les grands hommes , comme des volées d'oifeaux rares. On allégué, en faveur de ce fentiment , les peines que fe font vainement Digitized by Google

» lui, qu'un enfant qui bégaye. « Aussi leur apprenoit-on , dès la première jeunesse , à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des pensées , ils joignissent les graces & la finesse de l'expression ; que leurs réponses , toujours courtes & justes , fussent pleines de sel & d'agrément. Ceux qui , par précipitation ou par lenteur d'esprit , répondoient mal ou ne répondoient rien , étoient châtiés sur le champ. Un mauvais raisonnement étoit puni à Sparte , comme le feroit ailleurs une mauvaise conduite. Aussi , rien n'en imposoit à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien , exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance , étoit dans sa jeunesse affranchi de toute crainte ; il marchoit avec assurance dans les solitudes & les ténèbres : moins superstitieux que les autres Grecs , les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raison.

Or , comment les sciences & les arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat , dans un pays tel que la Grece , où l'on leur rendoit un hommage si général & si constant ? Je dis constant , pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent , comme M. l'abbé Dubos , que , dans certains siècles , tels que ceux d'Auguste & de Louis XIV , certains vents amènent les grands hommes , comme des volées d'oiseaux rares. On allègue , en faveur de ce sentiment , les peines que se font vainement

P i s e o u R s lit donné quelques souverains (e) pour ranimer*
 chez eux les sciences & les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles ,
 d'eft , répondrai-je , parce qu'ils n'ont pas été confiants. Après quelque»
 siècles d'ignorance , le terrain des arts & des sciences eft quelquefois li
 fauvage & fi inculte , qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes,
 qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs» générations de favants.
 Tel étoit le siècle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur supé-
 riorité aux favants qui les avoient précédés dans la carrière des sciences &
 des arts : carrière où ces mêmes favants n'avoient pénétré que soutenus de
 la faveur de nos rois , comme le prouvent & les lettres- patentes du 10 mai 1
 543 , où François premier fait les plus exprefes défenses d'ujer de
 médifance & (Tinveâivcs contre Arijlote (f) t (e) Les souverains font fujets à
 penfer que, d'un mot & par une loi , ils peuvent tout- à-coup changer
 l'efprit d'une nation , faire , par exemple , d'un peuple lâche & paresseux,
 un peuple aélif & courageux. Us ignorent que, dans les états -, les maladies
 lentes à fe former ne fe diffi-
 pent qu'avec lenteur, & que, dans le corps
 politique f comme dans le corps humain t l'impatience du prince & du
 malade s'oppofe fouvent à la guérifon. (/) Dans les plus beaux siècles de
 l'églife, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin , &
 les autres ont mis fon portrait en regard avec celui de JésusChrist ;
 quelques-uns ont avancé, dans des thefes, impriQq 2 Digitized by Google

én 25 E X* E S P R I T . . & les vers que Charles IX adresse à
 Ronfard (**), Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est
 qu'aflez femblables à ces artifices , qui , ' rapidement élancés dans les airs ,
 les parfement d'étoiles , éclairent un instant l'horizon ,s'évanouissent &
 laissent la nature dans une nuit plus profonde , les arts & les sciences ne font
 , dans une infinité de pays , que luire , disparaître , & les abandonner aux
 ténèbres de l'ignorance. Les siècles les plus féconds en grands hommes font
 presque toujours fuivis d'un siècle où les sciences & les arts font moins
 heureusement cultivés. Pour en connaître la cause , ce n'est point au
 physique qu'il faut avoir recours : le moral suffit pour nous la découvrir. En
 effet , si l'admiration est toujours finies, que, sans Aristote, la religion eût
 manqué de ses principaux éclaircissements. On lui immola plusieurs
 critiques , & entr'autres Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un
 ouvrage sous le titre de censure d' Aristote , tous les vieux docteurs, qui,
 ignorants par état, & opiniâtres par ignorance , se voyoient , pour ainsi dire
 , chassés de leur patrimoine , cabale rent contre Ramus, & le firent exiler.
 (g) Voici les vers que le monarque écrivoit au poète: L'art de faire des vers,
 dût-on s'en indigner. Doit être à plus haut prix que celui de régner: Ta lyre ,
 qui ravit par de si doux accords , ÛT affermit les esprits dont je n'ai que le
 corps; Elle t'en rend le maître , 6* te fait introduire -- Où le plus fier tyran
 ne peut avoir d'empire. Digitized by Google

& les vers que Charles IX adresse à Ronfard (g).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est qu'assez semblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parsement d'étoiles, éclairent un instant l'horizon, s'évanouissent & laissent la nature dans une nuit plus profonde, les arts & les sciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparoître, & les abandonner aux ténèbres de l'ignorance. Les siècles les plus féconds en grands hommes sont presque toujours suivis d'un siècle où les sciences & les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours : le moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours

mées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissements. On lui immola plusieurs critiques, & entr'autres Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage sous le titre de *censure d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorants par état, & opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalèrent contre Ramus, & le firent exiler.

(g) Voici les vers que le monarque écrivoit au poète :

*L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que le corps ;
Elle t'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.*

Discours III. 613 ■ l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une nation, moins on les estime, moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en restent éloignés. Après un tel siècle, il faut souvent le fumier de plusieurs siècles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes. Il paroît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les sciences & dans les arts, attribuer la supériorité de certains peuples sur les autres; & qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendoit de la différente température des pays divers, il feroit impossible, vu l'ancienneté du monde, que la nation à cet égard la plus favorisée n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande supériorité sur toutes les autres. Or l'estime qu'en fait d'esprit ont tour-à-tour obtenue les différentes nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur les esprits. J'ajouterai même que, si le lieu de la naissance decidoit de l'étendue de nos lumières, les causes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication aussi simple & aussi naturelle des phénomènes qui

Qq 3 Digitized by Google

614 De x' E s p r i t. dépendroient du physique. Sur quoi j'observerai que , s'il n'est aucun peuple auquel la température particulière de Ton pays , & les petites différences quelle doit produire dans son organisation , ait jusqu'à présent donné aucune supériorité constante sur les autres peuples ; on pourroit du moins soupçonner que les petites différences qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une nation , n'ont pas une influence plus sensible sur leurs esprits (h). Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre les problèmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis. Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres ? C'est que le génie n'est point un don de la nature ; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres . 9 (h) Si l'on ne peut , à la rigueur , démontrer que la différence de l'organisation n'influe en rien sur l'esprit des hommes que j'appelle communément bien organisés, du moins peut-on affirmer que cette influence est légère» qu'on peut la considérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques ; & . qu'enfin on explique très-bien, par les causes morales» ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique , & qu'on n'a pu expliquer par cette cause. Digitized by Google

Discours III. , 6 iç très, n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur : c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse & appliquée , & qu'une vie , si différente de la vie commune , paroitra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit , dit-on , est-il plus commun dans ce siècle que dans les siècles précédents ? & pourquoi le génie y est-il plus rare ? Pourquoi » comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le Thyrse , & si peu qui soient animés de l'esprit du Dieu qui le porte ? C'est que les gens de lettres , trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin , sont forcés de se jeter dans le monde : ils y répandent des lumières , ils y forment des gens d'esprit ; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent , dans la solitude & la méditation , employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps qui , poussé rapidement entre d'autres corps , perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique. Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomènes de l'esprit , & qui nous apprennent que , semblable aux parties de feu, qui , renfermées dans la poudre , y restent sans action si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action s'il n'est mis en mouvement par les passions ; que ce sont les passions qui , d'un stupide , sont souvent un Qq 4 Digitized by Google

616 De L' Esprit. homme d'esprit; & que nous devons tout à l'éducation. Si, comme on le prétend, le génie , par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois , ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-temps vécu dans la province , pourquoi n'en feroit-il aucun qui excellât dans des arts tels que la poésie , la musique & la peinture ? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas , & dans les gens chargés d'emplois , à la perte de quelques instants qu'exige l'exercice de certaines places , & dans les gens de province , à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits > qu'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel ils' est long-temps appliqué? Ne fent-on pas que , si cet homme ne conserve pas , en d'autres genres , la même supériorité ; c'est que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier ? Par quelle raison, enfin , entre les grands hommes, les grands ministres font-ils les hommes les plus rares ? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie , il faut encore unir le concours de circonstances propres à élever cet homme de génie au

Digitized by Google

homme d'esprit ; & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature ; parmi les gens chargés de certains emplois , ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-temps vécu dans la province , pourquoi n'en feroit-il aucun qui excellât dans des arts tels que la poésie , la musique & la peinture ? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas , & dans les gens chargés d'emplois , à la perte de quelques instants qu'exige l'exercice de certaines places , & dans les gens de province , à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits , qu'on ne rencontre que dans la capitale ? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est long-temps appliqué ? Ne sent-on pas que , si cet homme ne conserve pas , en d'autres genres , la même supériorité ; c'est que , dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations , l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier ? Par quelle raison , enfin , entre les grands hommes , les grands ministres sont-ils les hommes les plus rares ? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie , il faut encore unir le concours de circonstances propres à élever cet homme de génie au

Discours ; III. 6^{ie} ministere. Or, la reunion de ces deux concours de circonstances , extrêmement rare chez tous les peuples , est presque impossible dans les pays où le mérite seul n'élève point aux premières places, C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon , les Scipion , les Confucius , les César , les Annibal, lesLycurgue, & , peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dontl'esprit pourroit réellement subir l'examen le plus rigoureux ; tous les autres , & même quelques-uns des plus célébrés dans l'histoire , & dont les actions ont jeté le plus grand éclat , n'ont été , quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumières , que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractère (i) , plus qu'à celle de leur esprit , qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de (i) Les caractères forts , & par cette raison souvent injustes, font, en matière de politique , encore plus propres aux grandes choses que de grands esprits sans caractère. Il faut , dit César , plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies. Cependant ces grands caractères sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion , qui suffit pour former un grand caractère , n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi , entre trois ou quatre cents ministres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractère , lorsqu'entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit, supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos , de Confucius , de Lycurgue , &c. ;

618 De l' E s p r i T. la Législation , la médiocrité des ouvrages divers & prefque inconnus , qu'ont laiffé les Augufte , les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint , & qu'ils ont compofés dans le genre même où ils dévoient exceller, ne prouve que trop cette opinion. La conclufion générale de ce difcours , c'eft que le génie eft commun , & les circonftances propres à le développer très-rares. Si on peut comparer le profane avec le facré, on peut dire qu'en ce genre il eft beaucoup d'appelés & peu d'élus. L'inégalité d'efprit qu'on remarque entre le* hommes dépend donc & du gouvernement fous lequel ils vivent , & du fiècle plus ou moins heureux où ils naiffent , & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent , & du deftr plus ou moins vif qu'ils ont de fe diftinguer , & enfin des idées plus ou moins grandes , ou fécondes , dont ils font l'objet de leurs méditations. L'homme de génie n'eft donc que le produit des circonftances dans lefquelles cet homme s'eft trouvé (£). Aufli tout l'art de l'éducation confifte (k) L'opinion que j'avance , confolante pour la vanité de la plupart des hommes , en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'eft point à la caufe humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur el'prit ; mais à l'éducatioa qu'ils ont reçue , ainfi qu'aux circonftances dans lefquelles Digitized by Google

Discours III. 61y à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe ils se font trouver. Tout homme médiocre , conformément à mes principes , est en droit de penser que , s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain lieu, un certain pays , il eût été lui-même semblable aux* grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement ; parce qu'il n'est presque point d'homme qui se croie un homme médiocre , & qu'il n'est point de stupide qui, tous les jours, ne remercie avec complaisance la nature, du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence , il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil, lutte long-temps contre ce sentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagère moins les avantages de la naissance que le grand seigneur , s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé; les inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la forte hauteur dont il accuse les grands seigneurs : la justice de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité ; c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire , que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge , la paresse nous irrite contre toute idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté

610 De x* E s p R i T. de l'esprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion ; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumières * de vertus , & par conséquent de bonheur dans la société ; & combien la persuasion ou l'usage que le génie & la vertu font de purs dons de la nature, s'opposoit aux progrès de la science de l'éducation , & favorisoit, à cet égard , la paresse & la négligence. C'est dans cette vue qu'examinant ce que pouvoient sur nous la nature & l'éducation , je me suis aperçu que l'éducation nous faisoit ce que nous sommes : en conséquence , j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'est pour jeter encore plus de jour sur une matière si importante , que je tâcherai , dans le discours suivant, de fixer, d'une manière précise , les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit. leurs idées , avoir senti l'aiguillon de l'envie , faisoient avir-* dement le vrai par-tout où ils l'aperçoivent- Eux seuls , comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent , la font percer & Pétablissent dans le monde ; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres hommes sont des juges, corrompus par la paresse ou par l'envie. Fin du Tome premier* Digitized by Google

de l'esprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion ; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, & par conséquent de bonheur dans la société ; & combien la persuasion où l'on est que le génie & la vertu sont de purs dons de la nature, s'opposoit aux progrès de la science de l'éducation, & favorisoit, à cet égard, la paresse & la négligence. C'est dans cette vue qu'examinant ce que pouvoient sur nous la nature & l'éducation, je me suis apperçu que l'éducation nous faisoit ce que nous sommes : en conséquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'est pour jeter encore plus de jour sur une matiere si importante, que je tâcherai, dans le discours suivant, de fixer, d'une maniere précise, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit.

T A B L E !■ . SOMMAIRE. \ ^ . J- DISCOURS I. De l'JEsprit
 ex lu i-même. « f .l L ' O B J E T de ce difcours eft de prouver que la
 fenfibilité phyfique & la mémoire font les caufès productrices de toutes nos
 idées ; & que tous nos faux jugemens font l'effet de nos pajjions ou de
 notre ignorance. Chapitre premier, page i Expofition des principes. Ch. II.
 Des erreurs occafionnées par nos pajjions , 17 Ch. III. De l'ignorance , ar .
 On prouve , dans ce chapitre , que la fécondé fource de «os erreurs confifte
 dans l'ignorance des faits de la comparaifon defquels dépend , eu chaque
 genre , la ' juftelTe de nos décidons. Cp. IV. De Vabus des mots , 43
 Quelques exemples des erreurs occafionnées par l'ignorance de la vraie
 fignification des mots. Il réfulte de ce difcours , que c'eft dans nos pajjions
 & notre ignorance que font les fources de nos erreurs ; que tous nos faux
 jugemens fonç l'effet de caufes accidentelles qui ne fuppofent Digitized by
 Google



T A B L E

S O M M A I R E.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce discours est de prouver que la *sensibilité physique* & la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées*; & que tous nos *faux jugements* sont l'effet de nos *passions* ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER, page 1

Exposition des principes.

CH. II. *Des erreurs occasionnées par nos passions*, 17

CH. III. *De l'ignorance*, 21

On prouve, dans ce chapitre, que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits de la comparaison desquels dépend, en chaque genre, la justesse de nos décisions.

CH. IV. *De l'abus des mots*, 43

Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

Il résulte de ce discours, que c'est dans nos *passions* & notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugements* sont l'effet de causes accidentelles qui ne supposent

(22 ' TABLE SOMMAÎRÉ. point, dan-s Vefprit, une faculté de juger diftindîe de la faculté de Jentir. DISCOURS IL D E l'E s prit par rapport a la SOCIÉTÉ . O N fe propofe de prouver, dans ce difeours, que le même intérêt, qui préfide au jugement que nous portons fur les actions , & nous les Fait regar* der comme vertueufes , vicieufes ou permifes , félon qu'elles font utiles , nuifibles ou indifférentes au public, préfide pareillement au jugement que nous portons fur les idées ; & qu'ainfi , tant en matière de morale que d 'efprit, c'eft l' intérêt feul qui di&e tous nos jugements : vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en confidérant la .probité & Vefprit relativement , i°. à un particulier , 1°. à une petite fociété, 3°. à une nation , 40. aux différents fiecles & aux différents pays , 50. à l univers . Chapitre premier, page 5» Idée générale. Ch. II. De la probité par rapport à un particulier , Ch. III. De Tefpritpar rajrportà un particulier, 7 3 On prouve , par les faits , que nous n'eflimons dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'eftimer. Digitized by Google

622 TABLE SOMMAIRE.

point, dans l'esprit, une faculté de juger distincte de la faculté de sentir.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

ON se propose de prouver, dans ce discours, que le même intérêt, qui préside au jugement que nous portons sur les actions, & nous les fait regarder comme vertueuses, vicieuses ou permises, selon qu'elles sont utiles, nuisibles ou indifférentes au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les idées; & qu'ainsi, tant en matière de morale que d'esprit, c'est l'intérêt seul qui dicte tous nos jugements: vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en considérant la probité & l'esprit relativement, 1°. à un particulier, 2°. à une petite société, 3°. à une nation, 4°. aux différents siècles & aux différents pays, 5°. à l'univers.

CHAPITRE PREMIER,

page 58

Idée générale.

CH. II. De la probité par rapport à un particulier, 65

CH. III. De l'esprit par rapport à un particulier, 73

On prouve, par les faits, que nous n'estimons dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

TABLE SOMMAIRE. 62 * Ch. IV. De la nécessité où nous sommes de n'être que nous dans les autres , g ^ On prouve encore dans ce chapitre, que nous sommes, par la pitié & la vanité , toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres. Ch. V. De la probité par rapport à une société particulière , L'objet de ce chapitre est de montrer que les sociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles ; or l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public , elles doivent souvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public : elles doivent donc, par l'éloge de ces actions , souvent séduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur insu, du chemin de la vertu. Ch. VI. Des moyens de s'affranchir de la vertu , lor On indique, en ce chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulières , résister à leurs séductions, & conserver une vertu inviolable au choc de mille intérêts particuliers. / Ch. VII. De l'esprit par rapport aux sociétés particulières , lo ^ On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or ,] l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général , on voit quelles doivent, en conséquence, porter, sur les mêmes objets, des jugements, très-différents de ceux du public. Ch. VIII. De la différence des jugements du public, & de ceux des sociétés particulières , 121 Conséquemment , à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public & celui des sociétés particulières , on I Digitized by Google

TABLE SOMMAIRE. 623

CH. IV. *De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres,* 83

On prouve encore dans ce chapitre, que nous sommes, par la paresse & la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. *De la probité par rapport à une société particulière,* 96

L'objet de ce chapitre est de montrer que les sociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles : or l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent souvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public : elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, souvent séduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur insu, du chemin de la vertu.

CH. VI. *Des moyens de s'assurer de sa vertu,* 101

On indique, en ce chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulières, résister à leurs séductions, & conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CH. VII. *De l'esprit par rapport aux sociétés particulières,* 109

On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on sent qu'elles doivent, en conséquence, porter, sur les mêmes objets, des jugements, très-différents de ceux du public.

CH. VIII. *De la différence des jugements du public, & de ceux des sociétés particulières,* 121

Conséquemment, à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public & celui des sociétés particulières, on

524 table SOMMAIRE.' prouve, dans ce chapitre, que ces fociétés doivent attacher une grande eftime à ce qu'on appelle le bon ton & le bel ufage. CH. IX. Du bon ton & du bel ufage, 129 Le public ne peut avoir , pour ce bon ton & ce bel ufage , la même eftime que les fociétés particulières. Ch. X. Pourquoi l'homme admire du public n'ejl pas toujours ejlimé des gens du monde, 143 On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des fociétés particulières tient à la différence de leurs intérêts. Ch. XL De la probité par rapportait public , 1⁴ En conféquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préfide au jugement que le public porte fur les aâions des hommes. Ch. XII. De l'efprit par rapport au public , 1

TABLE SOMMAIRE. 6x\$ la félicité des peuples.

Conféquemment à ces deux différentes elpeces de vertus, on dilfingue, dans os même chapitre , deux différentes el'peces de corruption de moeurs ; l'une rtligicufc, St l'autre politique : connojlfance propre à répandre de nouvelles lumières fur la fcience de la morale. Cy. X Y. De, quelle, utilité peut être à la morale la. connoiffance des principes établis dans les cha :■* pitres précédents , 201 L'objet de ce chapitre eft de prouver que c'eft de la légiflation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices oq les vertus des peuples; & que la plupart des moraliftes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroiffent moins infpirés par l'amour du bien public , que par des intérêts perlonnels, ou des haines particulières. CH. XYI. Des moraliftes hypocrites , 21 1 Développement des principes précédents. Ch. XVII. Des avantages qui réfultent des principes ci-dcfffus établis, 217 Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux légiflateurs , des idées plus nettes dp la • , vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la fcience de la morale n'eft autre chofe que la fcience même de la légiflation : & nous fourniflent enfin les moyens de rendre les peuples plud heureux St les empires plus durables. CH. XVIII. De V efprit, confdéré par rapport aux ficelés & aux pays divers , 229 Expofition de ce qu'on examine dans les chapitres fuivants. Çh. XIX. L'eftime pour Us differents genres d'eff prit eft , dans chaque fiecle , proportionnée à t intérêt qu'on a de les eftimer , 230 Tome I, Rt

TABLE SOMMAIRE. Ch. XX. De l'esprit, considéré par rapport aux différents pays, 258 Il s'agit, conformément au plan de ce discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; Et que les nations, toujours fidèles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment, dans les autres nations, que les idées analogues aux leurs. À r 1 CH. XXI. Le mépris respectif des nations tient à - V intérêt de leur vanité, 272 < • • Après avoir prouvé que les nations méprisent, dans les autres, les mœurs, les coutumes & les usages différents des leurs, on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature la supériorité que quelques-unes d'entr'elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état. Ch. XXII. Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement, 283 On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; & que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point, pour la morale, l'estime qu'elles devraient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir jusqu'à présent été d'aucune utilité à l'univers. 4 . • - i • ■ • . * CH. XXIII. Des causes qui jusqu'à présent ont retardé les progrès de la morale, 291 Ch. XXIV. Des moyens de perfectionner la morale, - • 299 Ch. XXV. De la probité par rapport à l'univers, • ' 31 6 Digitized by Google

TABLE SOMMAIRE. 627 CH. XXVI. De l'esprit par rapport à l'univers , 1 1 9 L'objet de ce chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers ; & que les idées de cette espèce ont les fautes qui peuvent nous faire obtenir l'estime des nations. La conclusion générale de ce discours , c'est que l'intérêt , ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'estime & du mépris attachés aux actions & aux idées des hommes. DISCOURS III. Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature , ou comme un effet de l'éducation. Pour résoudre ce problème , on recherche , dans ce discours , si la nature a doué les hommes d'une égale aptitude à l'esprit , ou si elle a plus favorisé les uns que les autres ; & l'on examine si tous les hommes , communément bien organisés , n'auroient pas en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées , lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'application. Chapitre premier , . 329 On fait voir, dans ce chapitre, que si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en faveur des uns, préférentiellement aux autres , d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La question réduite Rr 2 /

> Digitized by Google

628 TABLE SOMMAIRE. à ce point de vue , on examine dans les chapitres suivants , quelle influence a eu sur l'esprit des hommes la différence sous cet égard la nature a pu exercer entre eux. CH. II. De la finesse des sens , 337 CH. III. De l'étendue de la mémoire, 341 CH. IV. De l'inégale capacité d'attention , 349 On prouve , dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes , communément bien organisés , du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : on observe ensuite que l'attention est une fatigue & une peine à laquelle on se soumet toujours , si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir, qu'ainsi la question se réduit à faire voir si tous les hommes sont , par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit C'est pour parvenir à cette connoissance , qu'on examine , dans le chapitre suivant , quelles sont les forces qui nous meuvent. CH. V. Des forces qui agissent sur notre âme , 380 Ces forces se réduisent à deux • l'une qui nous est communiquée, par les passions fortes, & l'autre , par l'usage de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre. CH. VI. De la puissance des passions , 389 On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques , & nous élèvent aux grandes idées, CH. VII. De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés , 399 Ch. VIII. On devient stupide, dès qu'on cesse . d'être passionné y 412 Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous douent

628 TABLE SOMMAIRE.

à ce point simple, on examine dans les chapitres suivans, quelle influence a sur l'esprit des hommes la différence qu'à cet égard la nature a pu mettre entr'eux.

CH. II. *De la finesse des sens*, 337

CH. III. *De l'étendue de la mémoire*, 341

CH. IV. *De l'inégale capacité d'attention*, 355

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : on observe ensuite que l'attention est une fatigue & une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir, qu'ainsi la question se réduit à favoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des forces qui agissent sur notre ame*, 380

Ces forces se réduisent à deux : l'une qui nous est communiquée, par les passions fortes, & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

CH. VI. *De la puissance des passions*, 389

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élèvent aux grandes idées.

CH. VII. *De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés*, 399

CH. VIII. *On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné*, 412

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous douent

J TABLE SOMMAIRE. 6i 9 de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & du degré de passion propre à nous douer de cette espèce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine. Ch. IX. De l'origine des passions, 421 L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, & , par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemple en ce genre, les passions qui parodient les plus indépendantes de cette sensibilité: c'est-à-dire, l'avarice» l'ambition, l'orgueil & l'amitié. CH. X. De l'avarice, 427 On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver. CH. XI. De l'ambition, 432 Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font désirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs. CH. XII. Si, dans la poursuite des grandeurs. On ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique, pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux? 441 On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice. CH. XIII. De l'orgueil, 450 L'objet de ce chapitre est de montrer qu'on ne délire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne délire d'être estimé que pour jouir des avantages que Rr 3 Digitized by Google

630 TABLE SOMMAIRE. l'effime procure : avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques. Ch. XIV. De l'amitié, 457 Autre application des mêmes principes. Ch. XV. Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes fortes de passions , ' 473 Après avoir prouvé, dans les chapitres précédents, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique, pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre , que , par le secours des plaisirs physiques , les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes fortes de passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu, on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne vient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements. Cil. XVI. A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu , 48a Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot vertueux ; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particulière de quelques empires , qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière , que l'on considère , en particulier , & les gouvernements despotiques & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. L'on commence par le despotisme; & , pour en mieux connaître la nature, on examine quel motif allume __ dans l'homme le desir effréné du pouvoir arbitraire. Digitized by Google

630 TABLE SOMMAIRE.

l'estime procure : avantages qui se réduisent tous
jours à des plaisirs physiques.

CH. XIV. *De l'amitié*, 457

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions*, 473

Après avoir prouvé, dans les chapitres précédents, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique, pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu, on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CH. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu*, 482

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particulière de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, que l'on considère, en particulier, & les gouvernements despotiques & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. L'on commence par le despotisme; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme le desir effréné du pouvoir arbitraire.

TABLE SOMMAIRE. 6 31 Ch. XVII. Du desir que tous les hommes ont cF être despotés , des moyens qu'ils emploient pour y parvenir , & du danger auquel le despotisme expose les rois , 497 Ch. XVIII. Principaux effets du despotisme , 507 On prouve , dans ce chapitre , que les vizirs n'ont aucun intérêt de s'instruire , ni de supporter la censure ; que ces vizirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration ; & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu. i Ch. XIX. Le mépris & l'envilissement où sont les peuples entretiennent l'ignorance des vices : fécond effet du despotisme , 515 Ch. XX. Du mépris de la vertu , & de la fausse estime qu'on affecte pour elle : troisième effet du despotisme , 521 On prouve que, dans les empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu , & qu'on n'en honore que le nom. Ch. XXI. Du renversement des empires fournis au pouvoir arbitraire : quatrième effet du despotisme, 529 Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des peuples fournis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matière, que c'est uniquement de la forme particulière des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu; & , pour ne laisser rien à desirer sur ce sujet, l'on examine, dans les chapitres suivans, la cause des effets contraires. Digitized by Google

TABLE SOMMAIRE. 631

CH. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois,* 497

CH. XVIII. *Principaux effets du despotisme,* 507

On prouve, dans ce chapitre, que les vizirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces vizirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration; & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris & l'avilissement où sont les peuples entretiennent l'ignorance des vizirs: second effet du despotisme,* 515

CH. XX. *Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle: troisieme effet du despotisme,* 521

On prouve que, dans les empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire: quatrieme effet du despotisme,* 529

Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matière, que c'est uniquement de la forme particulière des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu; &, pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, l'on examine, dans les chapitres suivans, la cause des effets contraires.

631 TABLE SOMMAIRE. Ch. XXII. De l'amour de certains peuples pour la gloire & pour la vertu , 53 § On voit , dans ce chapitre , que cet amour pour la gloire & pour la vertu dépend , dans chaque empire , de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général ; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres. Ch. XXIII. Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes , 541 On prouve , dans ce chapitre , que la production des grands hommes est , dans tous pays , l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talents & aux grandes vertus ; & que les talents & les vertus ne font , nulle part , aussi récompensés que dans les républiques pauvres & guerrières. Ch. XXIV. Preuve de cette vérité , 47 Ce chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette conclusion : c'est qu'on peut appliquer à toute espèce de passions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions , dont certains peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité en prouvant , dans les chapitres suivants, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter. Ch. XXV. Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet , 3 Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions. Digitized by Google

4 j TABLE SOMMAIRE, 6 35 Ch. XXVI. De quel degré de
pajjion. les hommes font fufceptibles ,

0 634 TABLE SOMMAIRE. Ch. XXIX. De l'effort et du génie allégorique des orientaux , ^3 Application des mêmes principes. Ch. XXX. De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences, 603 Les peuples qui se font le plus illustrés par les arts ÔC les sciences, sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts & ces mêmes sciences ont été plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits. La conclusion générale de ce discours, c'est que tous les hommes , communément bien organisés , ont en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées , & que la différence d'esprit qu'on remarque entre eux dépend des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés ; & de l'éducation différente qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'éducation .
Fin de la table du Tome premier. Digitized by Google

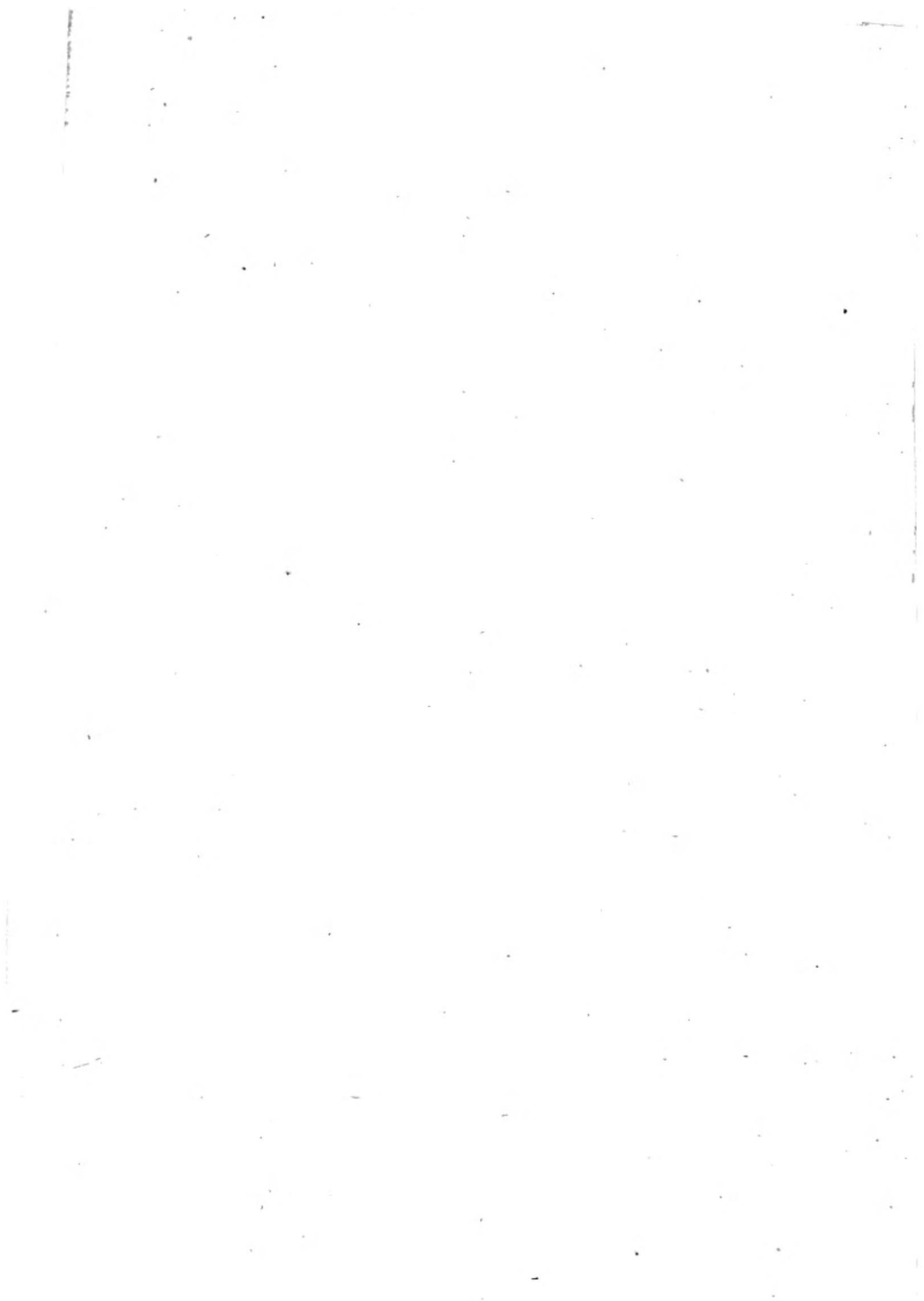


11

953090

Digitized by Google

Digitized by Google



•Oigitized by le

